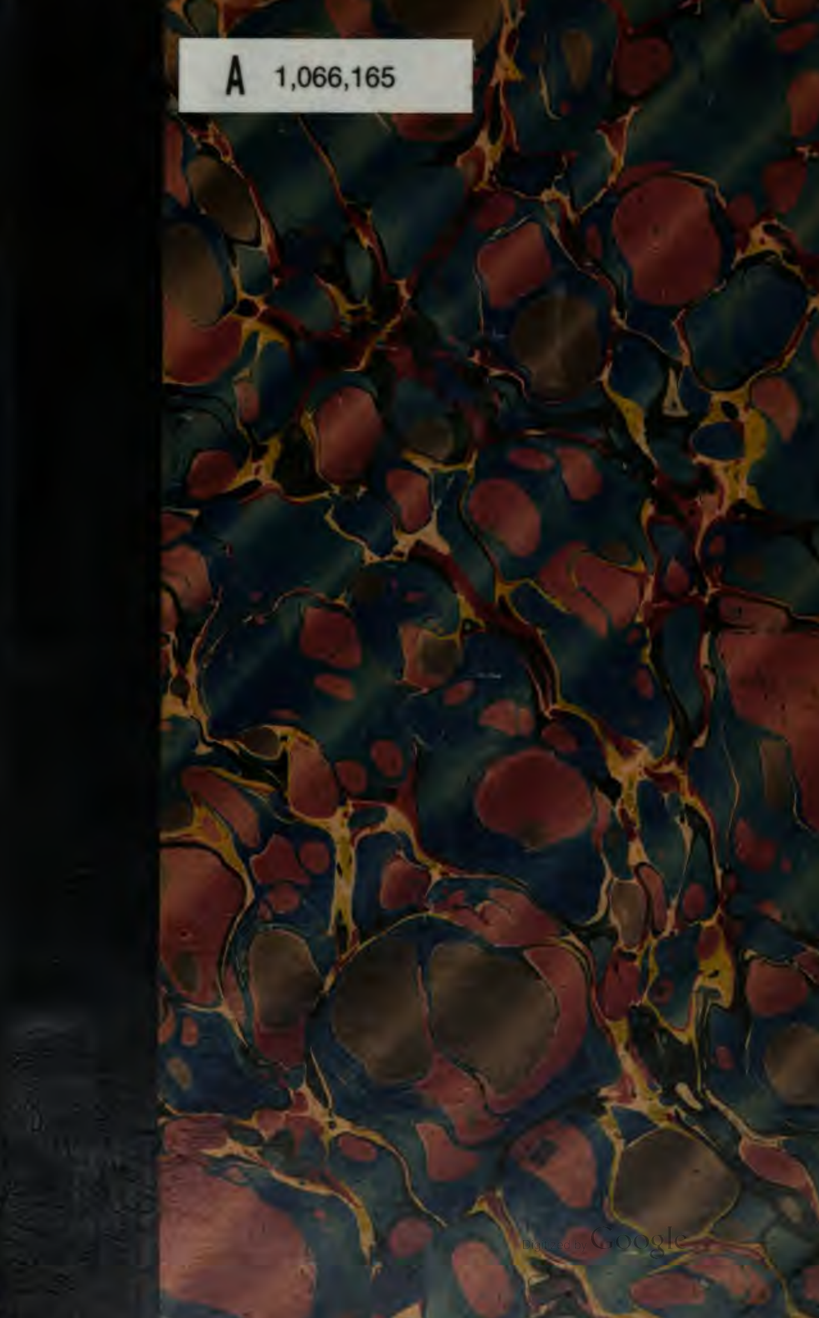
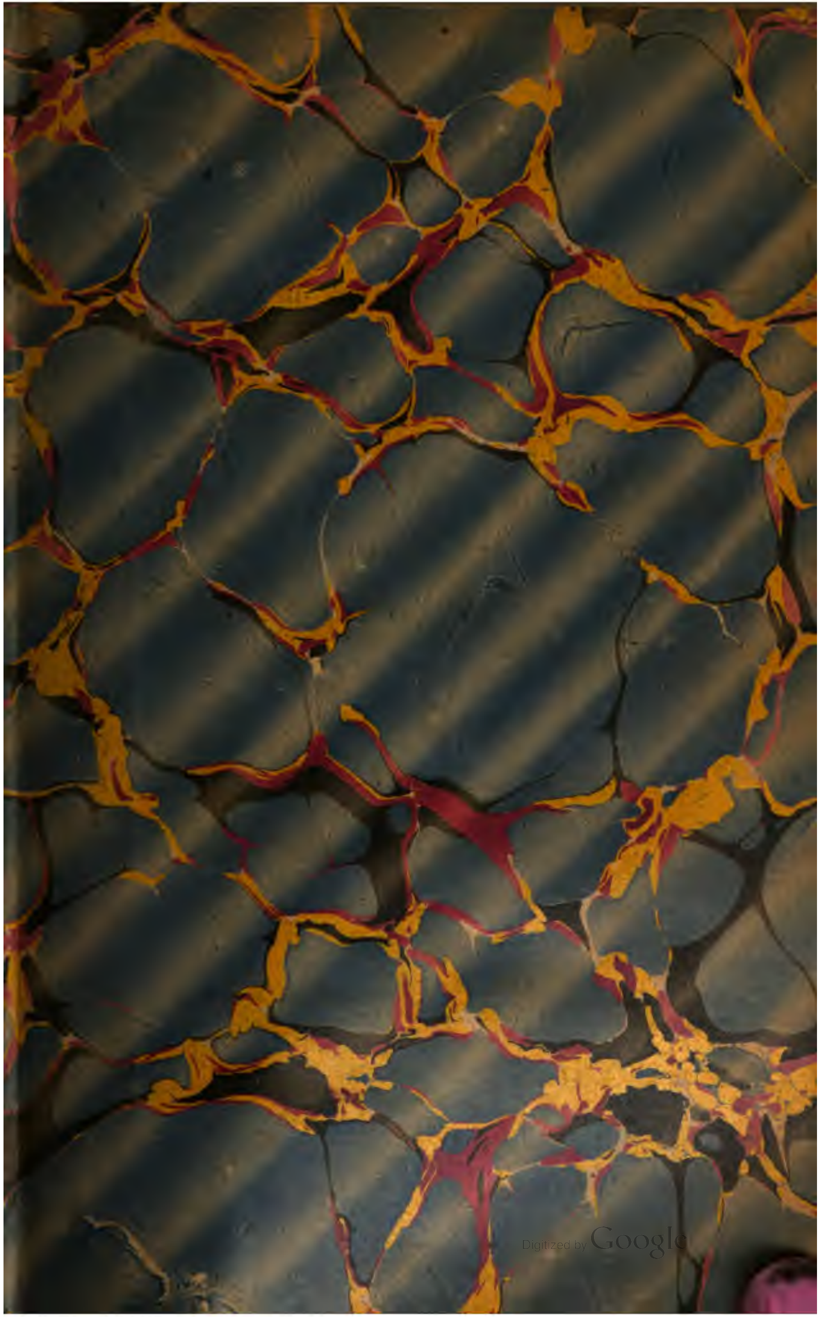



LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME



SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE

LE DÉPUTÉ D'ARCIS

I

ŒUVRES COMPLÈTES DE H. DE BALZAC

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

	vol.
Béatrix	1
César Birotteau	1
Le Chef-d'Œuvre inconnu	1
Les Chouans	1
Le Colonel Chabert	1
Contes Drolatiques	2
Le Contrat de Mariage	1
La Cousine Bette	1
Le Cousin Pons	1
Le Curé de Village	1
Un Début dans la Vie	1
Le Député d'Arcis	2
Les Employés	1
L'Enfant Maudit	1
L'Envers de l'Histoire	1
Eugénie Grandet	1
La Fausse Maitresse	1
La Femme de Trente Ans	1
Une Fille d'Ève	1
Histoire des Treize	1
Illusions perdues	3
L'illustre Gaudissart	1
Louis Lambert	1
Le Lys dans la Vallée	1
La Maison du Chat-qui-Pelote	1
La Maison Nucingen	1
Le Médecin de Campagne	1
Mémoires de deux jeunes Mariées	1
Un Ménage de Garçon	1
Modeste Mignon	1
Les Paysans	1
La Peau de Chagrin	1
Le Père Goriot	1
Les Petits Bourgeois	2
Petites Misères de la Vie conjugale	1
Physiologie du Mariage	1
Pierrette	1
La Recherche de l'Absolu	1
Séraphita	1
Splendeurs et Misères des Courtisanes	2
Sur Catherine de Médicis	1
Une Ténébreuse Affaire	1
Ursule Mirouet	1
La Vieille Fille	1

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

H. DE BALZAC

— ŒUVRES COMPLÈTES —

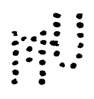
LE DÉPUTÉ D'ARCIS

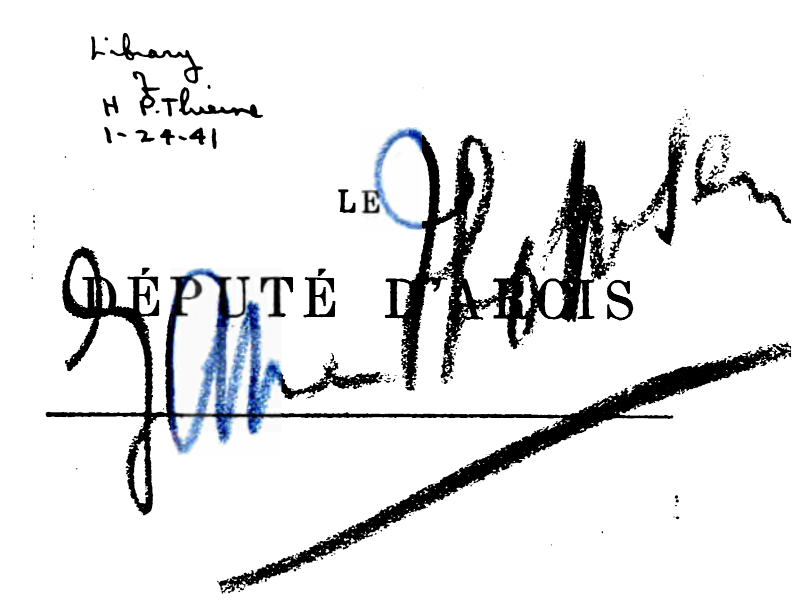
I



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1897





LE DÉPUTÉ D'ARCIS

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉLECTION

Avant de commencer la peinture des élections en province, il est inutile de faire observer que la ville d'Arcis-sur-Aube n'a pas été le théâtre des événements qui en sont le sujet. L'arrondissement d'Arcis va voter à Bar-sur-Aube, qui se trouve à quinze lieues d'Arcis; il n'existe donc pas de député d'Arcis à la Chambre. Des ménagements exigés par l'histoire des mœurs contemporaines ont dicté ces précautions. Peut-être est-ce une ingénieuse combinaison, que de donner la peinture d'une ville pour cadre à des faits qui se sont passés ailleurs. Plusieurs fois déjà,

dans le cours de LA COMÉDIE HUMAINE, ce moyen fut employé, malgré son inconvénient, qui consiste à rendre la bordure souvent aussi considérable que la toile.

A la fin du mois d'avril 1839, sur les dix heures du matin, le salon de madame Marion, veuve d'un ancien receveur général du département de l'Aube, offrait un coup d'œil étrange. De tous les meubles, il n'y restait que les rideaux aux fenêtres, la garniture de cheminée, le lustre et la table à thé. Le tapis d'Aubusson, décloué quinze jours avant le temps, obstruait les marches du perron, et le parquet venait d'être frotté à outrance, sans en être plus clair. C'était une espèce de présage domestique concernant l'avenir des élections qui se préparaient sur toute la surface de la France. Souvent, les choses sont aussi spirituelles que les hommes. C'est un argument en faveur des sciences occultes. Le vieux domestique du colonel Giguet, frère de madame Marion, achevait de chasser la poussière qui s'était glissée dans le parquet pendant l'hiver. La femme de chambre et la cuisinière apportaient, avec une prestesse qui dénotait un enthousiasme égal à leur attachement, les chaises de toutes les chambres de la maison et les entassaient dans le jardin. Hâtons-nous de dire que les arbres avaient déjà déplié de larges feuilles à travers lesquelles on voyait un ciel sans nuages. L'air du printemps et le soleil du mois de mai permettaient de tenir ouvertes et la porte-fenêtre et les deux fenêtres de ce salon, qui forme un carré long.

En désignant aux deux femmes le fond du salon, la vieille dame ordonna de disposer les chaises sur quatre

rangs de profondeur, entre chacun desquels elle fit laisser un passage d'environ trois pieds. Chaque rangée présenta bientôt un front de dix chaises d'espèces diverses. Une ligne de chaises s'étendit le long des fenêtres et de la porte vitrée. A l'autre bout du salon, en face des quarante chaises, madame Marion plaça trois fauteuils derrière la table à thé, qui fut recouverte d'un tapis vert et sur laquelle elle mit une sonnette. Le vieux colonel Giguet arriva sur ce champ de bataille au moment où sa sœur inventait de remplir les espaces vides de chaque côté de la cheminée, en y faisant apporter les deux banquettes de son antichambre, malgré la calvitie du velours, qui comptait déjà vingt-quatre ans de service.

— Nous pouvons asseoir soixante et dix personnes, dit-elle triomphalement à son frère.

— Dieu veuille que nous ayons soixante et dix amis! répondit le colonel.

— Si, après avoir reçu pendant vingt-quatre ans, tous les soirs, la société d'Arcis-sur-Aube, il nous manquait, dans cette circonstance, un seul de nos habitués!... dit la vieille dame d'un air de menace.

— Allons, répondit le colonel en haussant les épaules et interrompant sa sœur, je vais vous en nommer dix qui ne peuvent pas, qui ne doivent pas venir. D'abord, dit-il en comptant sur ses doigts : Antonin Goulard, le sous-préfet, et d'un! Le procureur du roi, Frédéric Marest, et de deux! M. Olivier Vinet, son substitut, trois! M. Martener, le juge d'instruction, quatre! Le juge de paix...

— Mais je ne suis pas assez sotte, dit la vieille dame en interrompant son frère à son tour, pour vouloir que

les gens en place assistent à une réunion dont le but est de donner un député de plus à l'opposition... Cependant, Antonin Goulard, le camarade d'enfance et de collége de Simon sera très-content de le voir député; car...

— Tenez, ma sœur, laissez-nous faire notre besogne, à nous autres hommes... Où donc est Simon?

— Il s'habille, répondit-elle. Il a bien fait de ne pas déjeuner, car il est très-nerveux, et, quoique notre jeune avocat ait l'habitude de parler au tribunal, il appréhende cette séance comme s'il devait y rencontrer des ennemis.

— Ma foi! j'ai souvent eu à supporter le feu des batteries ennemies; eh bien, mon âme, je ne dis pas mon corps, n'a jamais tremblé; mais, s'il fallait me mettre là, dit le vieux militaire en se plaçant à la table à thé, regarder les quarante bourgeois qui seront assis en face, bouche béante, les yeux braqués sur les miens, et s'attendant à des périodes ronflantes et correctes,... j'aurais ma chemise mouillée avant d'avoir trouvé mon premier mot.

— Et il faudra cependant, mon cher père, que vous fassiez cet effort pour moi, dit Simon Giguet en entrant par le petit salon; car, s'il existe, dans le département de l'Aube, un homme dont la parole y soit puissante, c'est assurément vous. En 1815...

— En 1815, interrompit ce petit vieillard admirablement conservé, je n'ai pas eu à parler, j'ai rédigé tout bonnement une petite proclamation qui a fait lever deux mille hommes en vingt-quatre heures. Et c'est bien différent, de mettre son nom au bas d'une page qui sera lue par un département, ou de parler à une assemblée! A ce

métier-là, Napoléon lui-même a échoué. Lors du 18 brumaire, il n'a dit que des sottises aux Cinq-Cents.

— Enfin, mon cher père, reprit Simon, il s'agit de toute ma vie, de ma fortune, de mon bonheur... Tenez, ne regardez qu'une seule personne, et figurez-vous que vous ne parlez qu'à elle,... vous vous en tirerez...

— Mon Dieu! je ne suis qu'une vieille femme, dit madame Marion; mais, dans une pareille circonstance, et en sachant de quoi il s'agit, mais... je serais éloquente!

— Trop éloquente peut-être! dit le colonel. Et dépasser le but, ce n'est pas l'atteindre... Mais de quoi s'agit-il donc? reprit-il en regardant son fils. Depuis deux jours, vous attachez à cette candidature des idées... Si mon fils n'est pas nommé, tant pis pour Arcis, voilà tout.

Ces paroles, dignes d'un père, étaient en harmonie avec toute la vie de celui qui les disait.

Le colonel Giguet, un des officiers les plus estimés qu'il y eût dans la grande armée, se recommandait par un de ces caractères dont le fond est une excessive probité, jointe à une grande délicatesse. Jamais il ne se mit en avant; les faveurs devaient venir le chercher : aussi resta-t-il onze ans simple capitaine d'artillerie dans la garde, où il ne fut nommé chef de bataillon qu'en 1813, et major en 1814. Son attachement presque fanatique pour Napoléon ne lui permit pas de servir les Bourbons, après la première abdication. Enfin, son dévouement en 1815 fut tel, qu'il eût été banni sans le comte de Gondreville, qui le fit effacer de l'ordonnance et finit par lui obtenir et une pension de retraite et le grade de colonel. Madame Marion, née Giguet, avait un autre frère qui devint colonel de gen-

darmerie à Troyes, et qu'elle avait suivi là dans le temps. Elle y épousa M. Marion, receveur général de l'Aube. Feu M. Marion, le receveur général, avait pour frère un premier président d'une cour impériale. Simple avocat d'Arcis, ce magistrat avait prêté son nom pendant la Terreur au fameux Malin (de l'Aube), représentant du peuple, pour l'acquisition de la terre de Gondreville. Aussi, tout le crédit de Malin, devenu sénateur et comte, fut-il au service de la famille Marion. Le frère de l'avocat eut ainsi la recette générale de l'Aube, à une époque où, loin d'avoir à choisir entre trente solliciteurs, le gouvernement était fort heureux de trouver un sujet qui voulût accepter de si glissantes places. Marion, le receveur général, recueillit la succession de son frère le président, et madame Marion celle de son frère le colonel de gendarmerie. En 1814, le receveur général éprouva des revers. Il mourut en même temps que l'Empire, mais sa veuve trouva quinze mille francs de rente dans les débris de ces diverses fortunes accumulées. Le colonel de gendarmerie Giguet avait laissé son bien à sa sœur, en apprenant le mariage de son frère l'artilleur, qui, vers 1806, épousa l'une des filles d'un riche banquier de Hambourg. On sait quel fut l'engouement de l'Europe pour les sublimes troupiers de l'empereur Napoléon! En 1814, madame Marion, quasi ruinée, revint habiter Arcis, sa patrie, où elle acheta, sur la Grande-Place, l'une des plus belles maisons de la ville, et dont la situation indique une ancienne dépendance du château. Habituée à recevoir beaucoup de monde à Troyes, où régnait le receveur général, son salon fut ouvert aux notabilités du parti libéral d'Arcis. Une femme accou-

tumée aux avantages d'une royauté de salon n'y renonce pas facilement. De toutes les habitudes, celles de la vanité sont les plus tenaces. Bonapartiste, puis libéral, car, par une des plus étranges métamorphoses, les soldats de Napoléon devinrent presque tous amoureux du système constitutionnel, le colonel Giguet fut, pendant la Restauration, le président naturel du comité directeur d'Arcis, qui se composa du notaire Grévin, de son gendre Beauvisage et de Varlet fils, le premier médecin d'Arcis, beau-frère de Grévin, et de quelques autres notabilités libérales.

— Si notre cher enfant n'est pas nommé, dit madame Marion après avoir regardé dans l'antichambre et dans le jardin pour voir si personne ne pouvait l'écouter, il n'aura pas mademoiselle Beauvisage; car, il y a pour lui, dans le succès de sa candidature, un mariage avec Cécile.

— Cécile?... fit le vieillard en ouvrant les yeux et regardant sa sœur d'un air de stupéfaction.

— Il n'y a peut-être que vous dans tout le département, mon frère, qui puissiez oublier la dot et les espérances de mademoiselle Beauvisage!

— C'est la plus riche héritière du département de l'Aube, dit Simon Giguet.

— Mais il me semble que mon fils n'est pas à dédaigner, reprit le vieux militaire; il est votre héritier, il a déjà le bien de sa mère, et je compte lui laisser autre chose que mon nom tout sec.

— Tout cela mis ensemble ne fait pas trente mille francs de rente, et il y a déjà des gens qui se présentaient avec cette fortune-là, sans compter leur position...

— Et?... demanda le colonel.

— Et on les a refusés !

— Que veulent donc les Beauvisage? fit le colonel en regardant alternativement sa sœur et son fils.

On peut trouver extraordinaire que le colonel Giguet, frère de madame Marion, chez qui la société d'Arcis se réunissait tous les jours depuis vingt-quatre ans, dont le salon était l'écho de tous les bruits, de toutes les médisances, de tous les commérages du département de l'Aube, et où peut-être il s'en fabriquait, ignorât des événements et des faits de cette nature; mais son ignorance paraîtra naturelle dès qu'on aura fait observer que ce noble débris des vieilles phalanges napoléoniennes se couchait et se levait comme les poules, ainsi que font tous les vieillards qui veulent vivre toute leur vie. Il n'assistait donc jamais aux conversations intimes. Il existe, en province, deux conversations intimes : celle qui se tient officiellement quand tout le monde est réuni, joue aux cartes et babille; puis celle qui *mitonne,* comme un potage bien soigné, lorsqu'il ne reste devant la cheminée que trois ou quatre amis de qui l'on est sûr et qui ne répètent rien de ce qui se dit, que chez eux, quand ils se trouvent avec trois ou quatre autres amis bien sûrs aussi. Depuis neuf ans, depuis le triomphe de ses idées politiques, le colonel vivait presque en dehors de la société. Levé toujours en même temps que le soleil, il s'adonnait à l'horticulture, il adorait les fleurs, et, de toutes les fleurs, il ne cultivait que les roses. Il avait les mains noires du vrai jardinier, il soignait ses carrés. Ses carrés ! ce mot lui rappelait les carrés d'hommes multicolores alignés sur les champs de bataille. Toujours en conférence avec son garçon jardinier,

il se mêlait peu, surtout depuis deux ans, à la société, qu'il entrevoyait par échappées. Il ne faisait en famille qu'un repas, le dîner; car il se levait de trop bonne heure pour pouvoir déjeuner avec son fils et sa sœur. On doit aux efforts de ce colonel la fameuse rose Giguet, que connaissent tous les amateurs. Ce vieillard, passé à l'état de fétiche domestique, était exhibé, comme bien on le pense, dans les grandes circonstances. Certaines familles jouissent d'un demi-dieu de ce genre, et s'en parent comme on se pare d'un titre.

— J'ai cru deviner que, depuis la révolution de juillet, répondit madame Marion à son frère, madame Beauvisage aspire à vivre à Paris. Forcée de rester ici tant que vivra son père, elle a reporté son ambition sur la tête de son futur gendre, et la belle dame rêve les splendeurs de la vie politique.

— Aimerais-tu Cécile? dit le colonel à son fils.

— Oui, mon père.

— Lui plais-tu?

— Je le crois, mon père; mais il s'agit aussi de plaire à la mère et au grand-père. Quoique le bonhomme Grévin veuille contrarier mon élection, le succès déterminerait madame Beauvisage à m'accepter, car elle espérera me gouverner à sa guise, être ministre sous mon nom...

— Ah! la bonne plaisanterie! s'écria madame Marion. Et pour quoi nous compte-t-elle?...

— Qui donc a-t-elle refusé? demanda le colonel à sa sœur.

— Mais, depuis trois mois, Antonin Goulard et le procureur du roi, M. Frédéric Marest, ont reçu, dit-on de

ces réponses équivoques qui sont tout ce qu'on veut, excepté un *oui!*

— Oh! mon Dieu, fit le vieillard en levant les bras, dans quel temps vivons-nous! Mais Cécile est la fille d'un bonnetier et la petite-fille d'un fermier... Madame Beauvisage veut-elle donc avoir un comte de Cinq-Cygne pour gendre!

— Mon frère, ne vous moquez pas des Beauvisage. Cécile est assez riche pour pouvoir choisir un mari partout, même dans le parti auquel appartiennent les Cinq-Cygne... Mais j'entends la cloche qui vous annonce des électeurs, je vous laisse et je regrette bien de ne pouvoir écouter ce qui va se dire.

Quoique 1839 soit, politiquement parlant, bien éloigné de 1847, on peut encore se rappeler aujourd'hui les élections qui produisirent la coalition, tentative éphémère que fit la Chambre des députés pour réaliser la menace d'un gouvernement parlementaire; menace à la Cromwell qui, sans un Cromwell, ne pouvait aboutir, sous un prince ennemi de la fraude, qu'au triomphe du système actuel, où les Chambres et les ministres ressemblent aux acteurs de bois que fait jouer le propriétaire du spectacle de Guignol, à la grande satisfaction des passants, toujours ébahis.

L'arrondissement d'Arcis-sur-Aube se trouvait alors dans une singulière situation, il se croyait libre de choisir un député. Depuis 1816 jusqu'en 1836, on y avait toujours nommé l'un des plus lourds orateurs du côté gauche, l'un des dix-sept qui furent tous appelés *grands citoyens* par le parti libéral, enfin l'illustre François Keller, de la maison

Keller frères, le gendre du comte de Gondreville. Gondreville, une des plus magnifiques terres de la France, est située à un quart de lieue d'Arcis. Ce banquier, récemment nommé comte et pair de France, comptait sans doute transmettre à son fils, alors âgé de trente ans, sa succession électorale pour le rendre un jour apte à la pairie. Déjà chef d'escadron dans l'état-major, et l'un des favoris du prince royal, Charles Keller, devenu vicomte, appartenait au parti de la cour citoyenne. Les plus brillantes destinées semblaient promises à un jeune homme puissamment riche, plein de courage, remarqué par son dévouement à la nouvelle dynastie, petit-fils du comte de Gondreville, et neveu de la maréchale de Carigliano; mais cette élection, si nécessaire à son avenir, présentait de grandes difficultés à vaincre. Depuis l'accession au pouvoir de la classe bourgeoise, Arcis éprouvait un vague désir de se montrer indépendant. Aussi les dernières élections de François Keller avaient-elles été troublées par quelques républicains, dont les casquettes rouges et les barbes frétillantes n'avaient pas trop effrayé les gens d'Arcis. En exploitant les dispositions du pays, le candidat radical put réunir trente ou quarante voix. Quelques habitants, humiliés de voir leur ville comptée au nombre des bourgs pourris de l'opposition, se joignirent aux démocrates, quoique ennemis de la démocratie. En France, au scrutin des élections, il se forme des produits politicochimiques où les lois des affinités sont renversées. Or, nommer le jeune commandant Keller, en 1839, après avoir nommé le père pendant vingt ans, accusait une véritable servitude électorale, contre laquelle se révoltait l'orgueil de plusieurs bour-

geois enrichis, qui croyaient bien valoir et M. Malin, comte de Gondreville, et les banquiers Keller frères, et les Cinq-Cygne, et même le roi des Français! Aussi les nombreux partisans du vieux Gondreville, le roi du département de l'Aube, attendaient-ils une nouvelle preuve de son habileté, tant de fois éprouvée. Pour ne pas compromettre l'influence de sa famille dans l'arrondissement d'Arcis, ce vieil homme d'État proposerait sans doute pour candidat un homme du pays, qui céderait sa place à Charles Keller, en acceptant des fonctions publiques; cas parlementaire qui rend l'élu du peuple sujet à réélection. Quand Simon Giguet pressentit, au sujet des élections, le fidèle ami du comte, l'ancien notaire Grévin, ce vieillard répondit que, sans connaître les intentions du comte de Gondreville, il faisait de Charles Keller son candidat, et emploierait toute son influence à cette nomination. Dès que cette réponse du bonhomme Grévin circula dans Arcis, il y eut une réaction contre lui. Quoique, durant trente ans de notariat, cet Aristide champenois eût possédé la confiance de la ville, qu'il eût été maire d'Arcis de 1804 à 1814, et pendant les Cent-Jours; quoique l'opposition l'eût accepté pour chef jusqu'au triomphe de 1830, époque à laquelle il refusa les honneurs de la mairie en objectant son grand âge; enfin, quoique la ville, pour lui témoigner son affection, eût alors pris pour maire son gendre, M. Beauvisage, on se révolta contre lui, et quelques jeunes gens allèrent jusqu'à le taxer de radotage. Les partisans de Simon Giguet se tournèrent vers Philéas Beauvisage, le maire, et le mirent d'autant mieux de leur côté, que, sans être mal avec son beau-père, il affichait une indé-

pendance qui dégénérait en froideur, mais que lui laissait le fin beau-père, en y voyant un excellent moyen d'action sur la ville d'Arcis.

M. le maire, interrogé la veille sur la place publique, avait déclaré qu'il nommerait le premier inscrit sur la liste des éligibles d'Arcis, plutôt que de donner sa voix à Charles Keller, qu'il estimait d'ailleurs infiniment.

— Arcis ne sera plus un bourg pourri ! dit-il, ou j'émigre à Paris.

Flattez les passions du moment, vous devenez partout un héros, même à Arcis-sur-Aube.

— M. le maire, dit-on, vient de mettre le sceau à la fermeté de son caractère.

Rien ne marche plus rapidement qu'une révolte légale. Dans la soirée, madame Marion et ses amis organisèrent pour le lendemain une réunion des *électeurs indépendants,* au profit de Simon Giguet, le fils du colonel. Ce lendemain venait de se lever et de mettre sens dessus dessous toute la maison pour recevoir les amis sur l'indépendance desquels on comptait. Simon Giguet, candidat-né d'une petite ville jalouse de nommer un de ses enfants, avait, comme on le voit, aussitôt mis à profit ce mouvement des esprits pour devenir le représentant des besoins et des intérêts de la Champagne Pouilleuse. Cependant, toute la considération et la fortune de la famille Giguet étaient l'ouvrage du comte de Gondreville. Mais, en matière d'élection, y a-t-il des sentiments ? Cette Scène est écrite pour l'enseignement des pays assez malheureux pour ne pas connaître les bienfaits d'une représentation nationale, et qui, par conséquent, ignorent par quelles guerres intes-

tines, au prix de quels sacrifices à la Brutus une petite ville enfante un député! Spectacle majestueux et naturel, auquel on ne peut comparer que celui d'un accouchement: mêmes efforts, mêmes impuretés, mêmes déchirements, même triomphe! On peut se demander comment un fils unique, dont la fortune était satisfaisante, se trouvait, comme Simon Giguet, simple avocat dans la petite ville d'Arcis, où les avocats sont à peu près inutiles.

Un mot sur le candidat est ici nécessaire.

Le colonel avait eu, de 1806 à 1813, de sa femme, qui mourut en 1814, trois enfants, dont l'aîné, Simon, survécut à ses cadets, morts tous deux, l'un en 1818, l'autre en 1825. Jusqu'à ce qu'il restât seul, Simon dut être élevé comme un homme à qui l'exercice d'une profession lucrative était nécessaire. Devenu fils unique, Simon fut atteint d'un revers de fortune. Madame Marion comptait beaucoup pour son neveu sur la succession du grand-père, le banquier de Hambourg; mais cet Allemand mourut en 1826, ne laissant à son petit-fils Giguet que deux mille francs de rente. Ce banquier, doué d'une grande vertu procréatrice, avait combattu les ennuis de son commerce par les plaisirs de la paternité; donc, il favorisa les familles de onze autres enfants qui l'entouraient et qui lui firent croire, avec assez de vraisemblance, d'ailleurs, que Simon Giguet serait riche. Le colonel tint à faire embrasser à son fils une profession indépendante. Voici pourquoi : Les Giguet ne pouvaient attendre aucune faveur du pouvoir, sous la Restauration. Quand même Simon n'eût pas été le fils d'un ardent bonapartiste, il appartenait à une famille dont tous les membres avaient, à juste titre, encouru

l'animadversion de la famille de Cinq-Cygne, à propos de la part que Giguet, le colonel de gendarmerie, et les Marion, y compris madame Marion, prirent, en qualité de témoins à charge, dans le fameux procès de MM. de Simeuse, condamnés injustement en 1805 comme coupables de la séquestration du comte de Gondreville, alors sénateur et autrefois représentant du peuple, qui avait spolié la fortune de cette maison. Grévin fut non-seulement l'un des témoins les plus importants, mais encore un des plus ardents meneurs de cette affaire. Ce procès criminel divisait encore l'arrondissement d'Arcis en deux partis, dont l'un tenait pour l'innocence des condamnés et conséquemment pour la maison de Cinq-Cygne, l'autre pour le comte de Gondreville et pour ses adhérents. Si, sous la Restauration, la comtesse de Cinq-Cygne usa de l'influence que lui donnait le retour des Bourbons pour ordonner tout à son gré dans le département de l'Aube, le comte de Gondreville sut contre-balancer la royauté des Cinq-Cygne, par l'autorité secrète qu'il exerça sur les libéraux, au moyen du notaire Grévin, du colonel Giguet, de son gendre Keller, toujours nommé député d'Arcis-sur-Aube en dépit des Cinq-Cygne, et enfin par le crédit qu'il conserva dans les conseils de la couronne, tant que vécut Louis XVIII. Ce ne fut qu'après la mort de ce roi que la comtesse de Cinq-Cygne put faire nommer Michu président du tribunal de première instance d'Arcis. Elle tenait à mettre à cette place le fils du régisseur qui périt sur l'échafaud à Troyes, victime de son dévouement à la famille Simeuse, et dont le portrait en pied ornait son salon, et à Paris et à Cinq-Cygne. Jusqu'en 1823, le comte

de Gondreville avait eu le pouvoir d'empêcher la nomination de Michu.

Ce fut par le conseil même du comte de Gondreville que le colonel Giguet fit de son fils un avocat. Simon devait d'autant plus briller dans l'arrondissement d'Arcis, qu'il y fut le seul avocat, les avoués plaidant toujours les causes eux-mêmes dans ces petites localités. Simon avait eu quelques triomphes à la cour d'assises de l'Aube; mais il n'en était pas moins l'objet des plaisanteries de Frédéric Marest, le procureur du roi, d'Olivier Vinet, le substitut, du président Michu, les trois plus fortes têtes du tribunal. Simon Giguet, comme presque tous les hommes d'ailleurs, payait à la grande puissance du ridicule une forte part de contribution. Il s'écoutait parler, il prenait la parole à tout propos, il dévidait solennellement des phrases filandreuses et sèches, qui passaient pour de l'éloquence dans la haute bourgeoisie d'Arcis. Ce pauvre garçon appartenait à ce genre d'ennuyeux qui prétendent tout expliquer, même les choses les plus simples. Il expliquait la pluie; il expliquait les causes de la révolution de juillet; il expliquait aussi les choses impénétrables; il expliquait Louis-Philippe; il expliquait M. Odilon Barrot; il expliquait M. Thiers; il expliquait les affaires d'Orient; il expliquait la Champagne; il expliquait 1789; il expliquait le tarif des douanes et les humanitaires, le magnétisme et l'économie de la liste civile. Ce jeune homme, maigre, au teint bilieux, d'une taille assez élevée pour justifier sa nullité sonore, car il est rare qu'un homme de haute taille ait des facultés éminentes, outrait le puritanisme des gens de l'extrême gauche, déjà tous si affectés, à la ma-

nière des prudes qui ont des intrigues à cacher. Toujours vêtu de noir, il portait la cravate blanche, qu'il laissait descendre au bas de son cou : aussi sa figure semblait-elle sortir d'un cornet de papier blanc, car il conservait ce col de chemise haut et empesé que la mode a fort heureusement proscrit. Son pantalon, ses habits paraissaient toujours être trop larges. Il avait ce qu'on nomme en province de la dignité, c'est-à-dire qu'il se tenait raide et qu'il était ennuyeux; Antonin Goulard, son ami, l'accusait de singer M. Dupin. En effet, l'avocat se chaussait un peu trop de souliers et de gros bas de filoselle noire. Protégé par la considération dont jouissait son vieux père et par l'influence qu'exerçait sa tante sur une petite ville dont les principaux habitants venaient dans son salon depuis vingt-quatre ans, Simon Giguet, déjà riche d'environ dix mille francs de rente, sans compter les honoraires produits par son cabinet et la fortune de sa tante, qui ne pouvait manquer de lui revenir un jour, ne mettait pas en doute sa nomination. Néanmoins, le premier coup de cloche, en annonçant l'arrivée des électeurs les plus influents, retentit au cœur de l'ambitieux, en y portant des craintes vagues. Simon ne se dissimulait ni l'habileté ni les immenses ressources du vieux Grévin, ni le prestige de tous les moyens héroïques que le ministère déploierait pour appuyer la candidature d'un jeune et brave officier alors en Afrique, attaché au prince royal, fils d'un des ex-grands citoyens de la France et neveu d'une maréchale.

— Il me semble, dit-il à son père, que j'ai la colique. Je sens au-dessous du creux de l'estomac une chaleur douceâtre qui me donne des inquiétudes...

— Les plus vieux soldats, répondit le colonel, avaient une pareille émotion quand le canon commençait à ronfler au début de la bataille.

— Que sera-ce donc à la Chambre?... dit l'avocat.

— Le comte de Gondreville nous disait, répondit le vieux militaire, qu'il arrive à plus d'un orateur quelques-uns des petits inconvénients qui signalaient pour nous, vieilles culottes de peau, le début des batailles. Tout cela pour des paroles oiseuses... Enfin, tu veux être député, fit le vieillard en haussant les épaules, sois-le!

— Mon père, le triomphe, c'est Cécile! Cécile, c'est une immense fortune! Aujourd'hui, la grande fortune, c'est le pouvoir.

— Ah! combien les temps sont changés! Sous l'empereur, il fallait être brave!

— Chaque époque se résume dans un mot! dit Simon à son père, en répétant une observation du vieux comte de Gondreville qui peint bien ce vieillard. Sous l'Empire, quand on voulait tuer un homme, on disait : « C'est un lâche! » Aujourd'hui, on dit : « C'est un escroc! »

— Pauvre France, où t'a-t-on menée! s'écria le colonel. Je vais retourner à mes roses...

— Oh! restez, mon père! Vous êtes ici la clef de voûte!

Le maire, M. Philéas Beauvisage, se présenta le premier, accompagné du successeur de son beau-père, le plus occupé des notaires de la ville, Achille Pigoult, petit-fils d'un vieillard resté juge de paix d'Arcis pendant la Révolution, pendant l'Empire et pendant les premiers jours de la Restauration. Achille Pigoult, âgé d'environ trente-deux ans, avait été dix-huit ans clerc chez le vieux

Grévin, sans avoir l'espérance de devenir notaire. Son père, fils du juge de paix d'Arcis, mort d'une prétendue apoplexie, avait fait de mauvaises affaires. Le comte de Gondreville, à qui le vieux Pigoult tenait par les liens de 1793, avait prêté l'argent d'un cautionnement et avait ainsi facilité l'acquisition de l'étude de Grévin au petit-fils du juge de paix qui fit la première instruction du procès Simeuse. Achille s'était établi sur la place de l'Église, dans une maison appartenant au comte de Gondreville, et que le pair de France lui avait louée à si bas prix, qu'il était facile de voir combien le rusé politique tenait à toujours avoir le premier notaire d'Arcis dans sa main. Ce jeune Pigoult, petit homme sec dont les yeux semblaient percer ses lunettes vertes qui n'atténuaient point la malice de son regard, instruit de tous les intérêts du pays, devant à l'habitude de traiter les affaires une certaine facilité de parole, passait pour être *gouailleur*, et disait tout bonnement les choses avec plus d'esprit que n'en mettaient les indigènes dans leurs conversations. Le notaire, encore garçon, attendait un riche mariage de la bienveillance de ses deux protecteurs, Grévin et le comte de Gondreville. Aussi l'avocat Giguet laissa-t-il échapper un mouvement de surprise en apercevant Achille à côté de M. Philéas Beauvisage.

Ce petit notaire, dont le visage était couturé par tant de marques de petite vérole, qu'il s'y trouvait comme un réseau de filets blancs, formait un contraste parfait avec la grosse personne de M. le maire, dont la figure ressemblait à une pleine lune, mais à une lune réjouie. Ce teint de lys et de rose était encore relevé chez Philéas par un

sourire gracieux, qui résultait bien moins d'une disposition de l'âme que de cette disposition des lèvres pour lesquelles on a créé le mot *poupin*. Philéas Beauvisage était doué d'un si grand contentement de lui-même, qu'il souriait toujours à tout le monde, dans toutes les circonstances. Ses lèvres poupines auraient souri à un enterrement. La vie qui abondait dans ses yeux bleus et enfantins ne démentait pas ce perpétuel et insupportable sourire. Cette satisfaction interne passait d'autant plus pour de la bienveillance et de l'affabilité, que Philéas s'était fait un langage à lui, remarquable par un usage immodéré des formules de la politesse. Il avait toujours l'*honneur*, il joignait à toutes ses demandes de santé relatives aux personnes absentes les épithètes de *cher*, de *bon*, d'*excellent*. Il prodiguait les phrases complimenteuses à propos des petites misères ou des petites félicités de la vie humaine. Il cachait ainsi sous un déluge de lieux communs son incapacité, son défaut absolu d'instruction, et une faiblesse de caractère qui ne peut être exprimée que par le mot un peu vieilli de *girouette*. Rassurez-vous! cette girouette avait pour axe la belle madame Beauvisage, Séverine Grévin, la femme célèbre de l'arrondissement. Aussi, quand Séverine apprit ce qu'elle nomma l'équipée de M. Beauvisage, à propos de l'élection, lui avait-elle dit le matin même :

— Vous n'avez pas mal agi en vous donnant des airs d'indépendance; mais vous n'irez pas à la réunion des Giguet sans vous y faire accompagner par Achille Pigoult, à qui j'ai dit de venir vous prendre!

Donner Achille Pigoult pour mentor à Beauvisage,

n'était-ce pas faire assister à l'assemblée des Giguet un espion du parti Gondreville? Aussi chacun peut maintenant se figurer la grimace qui contracta la figure puritaine de Simon, forcé de bien accueillir un habitué du salon de sa tante, un électeur influent dans lequel il vit alors un ennemi.

— Ah! se dit-il en lui-même, j'ai eu bien tort de lui refuser son cautionnement quand il me l'a demandé! Le vieux Gondreville a eu plus d'esprit que moi... — Bonjour, Achille, dit-il tout haut, en prenant un air dégagé. Vous allez me tailler des croupières!

— Je ne crois pas que votre réunion soit une conspiration contre l'indépendance de nos votes, répondit le notaire en souriant. Ne jouons-nous pas franc jeu?

— Franc jeu! répéta Beauvisage.

Et le maire se mit à rire de ce rire sans expression par lequel certaines personnes finissent toutes leurs phrases, et qu'on devrait appeler la ritournelle de la conversation. Puis M. le maire se mit à ce qu'il faut appeler sa *troisième position,* en se présentant droit, la poitrine effacée, les mains derrière le dos. Il était en habit et pantalon noirs, orné d'un superbe gilet blanc entr'ouvert de manière à laisser voir deux boutons de diamants d'une valeur de plusieurs milliers de francs.

— Nous nous combattrons, et nous n'en serons pas moins bons amis, reprit Philéas. C'est là l'essence des mœurs constitutionnelles! Eh! eh! eh! Voilà comment je comprends l'alliance de la monarchie et de la liberté... Ah! ah! ah!

Là, M. le maire prit la main de Simon en lui disant :

— Comment vous portez-vous, mon bon ami? Votre chère tante et notre digne colonel vont sans doute aussi bien ce matin qu'hier..., du moins, il faut le présumer?... Eh! eh! eh! ajouta-t-il d'un air de parfaite béatitude, — peut-être un peu tourmentés de la cérémonie qui va se passer... — Ah! dame, jeune homme (*sic : jeûne hôme*), nous entrons dans la carrière politique... Ah! ah! ah! Voilà notre premier pas... Il n'y a pas à reculer,... c'est un grand parti, et j'aime mieux que ce soit vous que moi qui vous lanciez dans les orages et les tempêtes de la Chambre,... hi! hi!.., quelque agréable que ce soit de voir résider en sa personne..., hi! hi! hi!... le pouvoir souverain de la France pour un quatre cent cinquante-troisième !... Hi! hi! hi!

L'organe de Philéas Beauvisage avait une aimable sonorité tout à fait en harmonie avec les courbes léguminneuses de son visage coloré comme un potiron jaune clair, avec son dos épais, avec sa poitrine large et bombée. Cette voix, qui tenait de la basse-taille par son volume, se veloutait comme celle des barytons, et prenait, dans le rire par lequel Philéas accompagnait ses fins de phrase, quelque chose d'argentin. Dieu, dans son paradis terrestre, aurait voulu, pour y compléter les espèces, mettre un bourgeois de province, il n'aurait pas fait de ses mains un type plus beau, plus complet que Philéas Beauvisage.

— J'admire le dévouement de ceux qui peuvent se jeter dans les orages de la vie politique. Eh! eh! eh! il faut pour cela des nerfs que je n'ai pas. Qui nous eût dit, en 1812, en 1813, qu'on en arriverait là?... Moi, je ne doute plus de rien, dans un temps où l'asphalte, le caout-

chouc, les chemins de fer et la vapeur changent le sol, les redingotes et les distances... Eh! eh!

Ces derniers mots furent largement assaisonnés de ce rire par lequel Philéas relevait les plaisanteries vulgaires dont se payent les bourgeois; mais il les accompagna d'un geste qu'il s'était rendu propre : il fermait le poing droit et l'insérait dans la paume arrondie de la main gauche en l'y frottant d'une façon joyeuse. Ce manége concordait avec ses rires, dans les occasions fréquentes où il croyait avoir dit un trait d'esprit.

Peut-être est-il superflu de dire que Philéas passait, dans Arcis, pour un homme aimable et charmant.

— Je tâcherai, répondit Simon Giguet, de dignement représenter...

— Les moutons de la Champagne, repartit vivement Achille Pigoult en interrompant son ami.

Le candidat dévora l'épigramme sans répondre, car il fut obligé d'aller au-devant de deux nouveaux électeurs. L'un était le maître du *Mulet,* la meilleure auberge d'Arcis, et qui se trouve sur la Grande-Place, au coin de la rue de Brienne. Ce digne aubergiste, nommé Poupart, avait épousé la sœur d'un domestique attaché à la comtesse de Cinq-Cygne, le fameux Gothard, un des acteurs du procès criminel. Dans le temps, ce Gothard fut acquitté. Poupart, quoique l'un des habitants d'Arcis les plus dévoués aux Cinq-Cygne, avait été sondé, depuis deux jours, par le domestique du colonel Giguet avec tant de persévérance et d'habileté, qu'il croyait jouer un tour à l'ennemi des Cinq-Cygne en consacrant son influence à la nomination de Simon Giguet, et il venait de causer dans ce sens

avec un pharmacien nommé Fromaget, qui, ne fournissant pas le château de Gondreville, ne demandait pas mieux que de cabaler contre les Keller. Ces deux personnages de la petite bourgeoisie pouvaient, à la faveur de leurs relations, déterminer une certaine quantité de votes flottants, car ils conseillaient une foule de gens auxquels les opinions politiques des candidats étaient indifférentes. Aussi l'avocat s'empara-t-il de Poupart et livra-t-il le pharmacien Fromaget à son père, qui vint saluer les électeurs déjà arrivés. Le sous-ingénieur de l'arrondissement, le secrétaire de la mairie, quatre huissiers, trois avoués, le greffier du tribunal et celui de la justice de paix, le receveur de l'enregistrement et celui des contributions, deux médecins rivaux de Varlet, le beau-frère de Grévin, un meunier nommé Laurent Coussard, et chef du parti républicain à Arcis, les deux adjoints à Philéas, le libraire-imprimeur d'Arcis et une douzaine de bourgeois entrèrent successivement et se promenèrent dans le jardin par groupes, en attendant que la réunion fût assez nombreuse pour qu'on pût ouvrir la séance. Enfin, à midi, cinquante personnes environ, toutes endimanchées, la plupart venues par curiosité pour voir les beaux salons dont on parlait tant dans tout l'arrondissement, s'assirent sur les siéges que madame Marion leur avait préparés. On laissa les fenêtres ouvertes, et bientôt il se fit un si profond silence, qu'on put entendre crier la robe de soie de madame Marion, qui ne put résister au plaisir de descendre au jardin et de se placer à un endroit d'où elle pouvait entendre les électeurs. La cuisinière, la femme de chambre et le domestique se tinrent dans la salle

à manger et partagèrent les émotions de leurs maîtres.

— Messieurs, dit Simon Giguet, quelques-uns d'entre vous veulent faire à mon père l'honneur de lui offrir la présidence de cette réunion ; mais le colonel Giguet me charge de leur présenter ses remercîments, en exprimant toute la gratitude que mérite ce désir, dans lequel il voit une récompense de ses services à la patrie. Nous sommes chez mon père, il croit devoir se récuser pour ces fonctions, et il vous propose un honorable négociant, à qui vos suffrages ont conféré la première magistrature de la ville, M. Philéas Beauvisage.

— Bravo! bravo!

— Nous sommes, je crois, tous d'accord d'imiter dans cette réunion — essentiellement amicale,... mais entièrement libre, et qui ne préjudicie en rien à la grande réunion préparatoire où vous interpellerez les candidats, où vous pèserez leurs mérites,... — d'imiter, dis-je, les formes... constitutionnelles de la Chambre... élective.

— Oui! oui! cria-t-on d'une seule voix.

— En conséquence, reprit Simon, j'ai l'honneur de prier, d'après le vœu de l'assemblée, M. le maire de venir occuper le fauteuil de la présidence.

Philéas se leva, traversa le salon, en se sentant devenir rouge comme une cerise. Puis, quand il fut derrière la table, il ne vit pas cent yeux, mais cent mille chandelles. Enfin, le soleil lui parut jouer dans ce salon le rôle d'un incendie, et il eut, selon son expression, une gabelle dans la gorge.

— Remerciez! lui dit Simon à voix basse.

— Messieurs...

On fit un si grand silence, que Philéas eut un mouvement de colique.

— Que faut-il dire, Simon? demanda-t-il tout bas.

— Eh bien?... dit Achille Pigoult.

— Messieurs, dit l'avocat, saisi par la cruelle interjection du petit notaire, l'honneur que vous faites à M. le maire peut le surprendre sans l'étonner.

— C'est cela, dit Beauvisage; je suis trop sensible à cette attention de mes concitoyens, pour ne pas en être excessivement flatté.

— Bravo! cria le notaire tout seul.

— Que le diable m'emporte, se dit en lui-même Beauvisage, si l'on me reprend jamais à haranguer!...

— MM. Fromaget et Marcelin veulent-ils accepter les fonctions de scrutateurs? dit Simon Giguet.

— Il serait plus régulier, dit Achille Pigoult en se levant, que l'assemblée nommât elle-même les deux membres du bureau, toujours pour imiter la Chambre.

— Cela vaut mieux, en effet, dit l'énorme M. Mollot, le greffier du tribunal; autrement, ce qui se fait en ce moment serait une comédie, et nous ne serions pas libres. Pourquoi ne pas continuer alors à tout faire par la volonté de M. Simon?

Simon dit quelques mots à Beauvisage, qui se leva pour accoucher d'un « Messieurs!... » qui pouvait passer pour être *palpitant d'intérêt*.

— Pardon, monsieur le président, dit Achille Pigoult, mais vous devez présider et non discuter...

— Messieurs, si nous devons... nous conformer... aux usages parlementaires, dit Beauvisage soufflé par Simon,

je prierai... l'honorable M. Pigoult... de venir parler... à la table que voici...

Pigoult s'élança vers la table à thé, s'y tint debout, les doigts légèrement appuyés sur le bord, et fit preuve d'audace en parlant sans gêne, à peu près comme l'illustre M. Thiers.

— Messieurs, ce n'est pas moi qui ai lancé la proposition d'imiter la Chambre; car, jusqu'aujourd'hui, les Chambres m'ont paru véritablement inimitables; néanmoins, j'ai très-bien conçu qu'une assemblée de soixante et quelques notables champenois devait s'improviser un président, car aucun troupeau ne va sans berger. Si nous eussions voté au scrutin secret, je suis certain que le nom de notre estimable maire y aurait obtenu l'unanimité; son opposition à la candidature soutenue par sa parenté nous prouve qu'il possède le courage civil au plus haut degré, puisqu'il sait s'affranchir des liens les plus forts, ceux de la famille! Mettre la patrie avant la famille, c'est un si grand effort, que nous sommes toujours obligés, pour y arriver, de nous dire que, du haut de son tribunal, Brutus nous contemple depuis deux mille cinq cents et quelques années. Il semble naturel à maître Giguet, qui a eu le mérite de deviner nos sentiments relativement au choix d'un président, de nous guider encore pour celui des scrutateurs; mais, en appuyant mon observation, vous avez pensé que c'était assez d'une fois, et vous avez eu raison! Notre ami commun, Simon Giguet, qui doit se présenter en candidat, aurait l'air de se présenter en maître et pourrait alors perdre dans notre esprit les bénéfices de l'attitude modeste qu'a prise son vénérable

père. Or, que fait en ce moment notre digne président en acceptant la manière de présider que lui a proposée le candidat? il nous ôte notre liberté! Je vous le demande : est-il convenable que le président de notre choix nous dise de nommer par assis et levé les deux scrutateurs?... Ceci, messieurs, est un choix déjà. Serions-nous libres de choisir? Peut-on à côté de son voisin rester assis? On me proposerait, que tout le monde se lèverait, je crois, par politesse; et, comme nous nous lèverions tous pour chacun de nous, il n'y a pas de choix là où tout le monde serait nommé nécessairement par tout le monde.

— Il a raison, dirent les soixante auditeurs.

— Donc, que chacun de nous écrive deux noms sur un bulletin, et ceux qui viendront s'asseoir auprès de M. le président pourront alors se regarder comme deux ornements de la société; ils auront qualité pour, conjointement avec M. le président, prononcer sur la majorité, quand nous déciderons par assis et levé sur les déterminations à prendre. Nous sommes ici, je crois, pour promettre à un candidat les forces dont chacun de nous dispose à la réunion préparatoire, où viendront tous les électeurs de l'arrondissement. Cet acte, je le déclare, est grave. Ne s'agit-il pas d'un quatre-centième du pouvoir, comme le disait naguère M. le maire, avec l'esprit d'à-propos qui le caractérise et que nous apprécions toujours?

Pendant ces explications, le colonel Giguet coupait en bandes une feuille de papier, et Simon envoya chercher des plumes et une écritoire. La séance fut suspendue.

Cette discussion préliminaire sur les formes avait déjà

profondément inquiété Simon, et éveillé l'attention des soixante bourgeois convoqués. Bientôt, on se mit à écrire les bulletins, et le rusé Pigoult réussit à faire porter M. Mollot, le greffier du tribunal, et M. Godivet, le receveur de l'enregistrement. Ces deux nominations mécontentèrent nécessairement Fromaget, le pharmacien, et Marcelin, l'avoué.

— Vous avez servi, leur dit Achille Pigoult, à manifester notre indépendance; soyez plus fiers d'avoir été rejetés que vous ne le seriez d'avoir été choisis.

On se mit à rire. Simon Giguet fit régner le silence en demandant la parole au président, dont la chemise était déjà mouillée, et qui rassembla tout son courage pour dire :

— La parole est à M. Simon Giguet.

— Messieurs, dit l'avocat, qu'il me soit permis de remercier M. Achille Pigoult, qui, bien que notre réunion soit tout amicale...

— C'est la réunion préparatoire de la grande réunion préparatoire, dit l'avoué Marcelin.

— C'est ce que j'allais expliquer, reprit Simon. Je remercie avant tout M. Achille Pigoult d'y avoir introduit la rigueur des formes parlementaires. Voici la première fois que l'arrondissement d'Arcis usera librement...

— Librement! dit Pigoult en interrompant l'orateur.

— Librement! cria l'assemblée.

— Librement, reprit Simon Giguet, de ses droits dans la grande bataille de l'élection générale à la Chambre des députés, et, comme, dans quelques jours, nous aurons une réunion à laquelle assisteront tous les électeurs pour juger

du mérite des candidats, nous devons nous estimer très-heureux d'avoir pu nous habituer ici, en petit comité, aux usages de ces assemblées; nous en serons plus forts pour décider de l'avenir politique de la ville d'Arcis, car il s'agit aujourd'hui de substituer une ville à une famille, le pays à un homme...

Simon fit alors l'histoire des élections depuis vingt ans. Tout en approuvant la constante nomination de François Keller, il dit que le moment était venu de secouer le joug de la maison de Gondreville. Arcis ne devait pas plus être un fief libéral qu'un fief des Cinq-Cygne. Il s'élevait en France, en ce moment, des opinions avancées, que les Keller ne représentaient pas. Charles Keller, devenu vicomte, appartenait à la cour; il n'aurait aucune indépendance, car, en le présentant ici comme candidat, on pensait bien plus à faire de lui le successeur à la pairie de son père que le successeur d'un député; etc., etc. Enfin, Simon se présentait au choix de ses concitoyens en s'engageant à siéger auprès de l'illustre M. Odilon Barrot, et à ne jamais déserter le glorieux drapeau du progrès. Le progrès! un de ces mots derrière lesquels on essayait alors de grouper beaucoup plus d'ambitions menteuses que d'idées; car, après 1830, il ne pouvait représenter que les prétentions de quelques démocrates affamés. Néanmoins, ce mot faisait encore beaucoup d'effet dans Arcis et donnait de la consistance à qui l'inscrivait sur son drapeau. Se dire un homme de progrès, c'était se proclamer philosophe en toute chose et puritain en politique. On se déclarait ainsi pour les chemins de fer, les mackintosh, les pénitenciers, le pavage en bois, l'indépendance des nè-

gres, les caisses d'épargne, les souliers sans couture, l'éclairage au gaz, les trottoirs en asphalte, le vote universel, la réduction de la liste civile. Enfin, c'était se prononcer contre les traités de 1815, contre la branche aînée, contre le colosse du Nord, la perfide Albion, contre toutes les entreprises, bonnes ou mauvaises, du gouvernement. Comme on le voit, le mot progrès peut aussi bien signifier non que oui!... C'était le réchampissage du mot *libéralisme,* un nouveau mot d'ordre pour des ambitions nouvelles.

— Si j'ai bien compris ce que nous venons faire ici, dit Jean Violette, un fabricant de bas qui avait acheté depuis deux ans la maison Beauvisage, il s'agit de nous engager tous à faire nommer, en usant de tous nos moyens, M. Simon Giguet aux élections comme député, à la place du comte François Keller. Si chacun de nous entend se coaliser ainsi, nous n'avons qu'à dire tout bonnement oui ou non là-dessus.

— C'est aller trop promptement au fait! Les affaires politiques ne marchent pas ainsi, car ce ne serait plus de la politique! s'écria Pigoult, dont le grand-père, âgé de quatre-vingt-six ans, entra dans la salle. Le préopinant décide ce qui, selon mes faibles lumières, me paraît devoir être l'objet de la discussion. Je demande la parole.

— La parole est à M. Achille Pigoult, dit Beauvisage, qui put prononcer enfin cette phrase avec sa dignité municipale et constitutionnelle.

— Messieurs, dit le petit notaire, s'il était une maison dans Arcis où l'on ne devait pas s'élever contre l'influence du comte de Gondreville et des Keller, ne devait-ce pas être celle-ci?... Le digne colonel Giguet est le seul ici qui

n'ait pas ressenti les effets du pouvoir sénatorial, car il n'a rien demandé certainement au comte de Gondreville, qui l'a fait rayer de la liste des proscrits de 1815, et lui a fait avoir la pension dont il jouit, sans que le vénérable colonel, notre gloire à tous, ait bougé...

Un murmure, flatteur pour le vieillard, accueillit cette observation.

— Mais, reprit l'orateur, les Marion sont couverts des bienfaits du comte. Sans cette protection, le feu colonel Giguet n'eût jamais commandé la gendarmerie de l'Aube. Feu M. Marion n'eût jamais présidé de cour impériale sans l'appui du comte, de qui je serai toujours l'obligé, moi !... Vous trouverez donc naturel que je sois son avocat dans cette enceinte !... Enfin il est peu de personnes, dans notre arrondissement, qui n'ait reçu des bienfaits de cette famille...

Il se fit une rumeur.

— Un candidat se met sur la sellette, et, reprit Achille avec feu, j'ai le droit d'interroger sa vie avant de l'investir de mes pouvoirs. Or, je ne veux pas d'ingratitude chez mon mandataire, car l'ingratitude est comme le malheur : l'une attire l'autre. Nous avons été, dites-vous, le marchepied des Keller : eh bien, ce que je viens d'entendre me fait craindre d'être le marchepied des Giguet. Nous sommes dans le siècle du positif, n'est-ce pas? Eh bien, examinons quels seront, pour l'arrondissement d'Arcis, les résultats de la nomination de Simon Giguet. On vous parle d'indépendance? Simon, que je maltraite comme candidat, est mon ami, comme il est celui de tous ceux qui m'écoutent, et je serai personnellement charmé

de le voir devenir un orateur de la gauche, se placer entre Garnier-Pagès et Laffitte; mais qu'en reviendra-t-il à l'arrondissement?... L'arrondissement aura perdu l'appui du comte de Gondreville et celui des Keller... Nous avons tous besoin de l'un et des autres dans une période de cinq ans. On va voir la maréchale de Carigliano pour obtenir la réforme d'un gaillard dont le numéro est mauvais. On a recours au crédit des Keller dans bien des affaires qui se décident sur leur recommandation. On a toujours trouvé le vieux comte de Gondreville prêt à nous rendre service : il suffit d'être d'Arcis pour entrer chez lui sans faire antichambre. Ces trois familles connaissent toutes les familles d'Arcis... Où est la caisse de la maison Giguet, et quelle sera son influence dans les ministères?... De quel crédit jouira-t-elle sur la place de Paris? S'il faut faire reconstruire en pierre notre méchant pont de bois, obtiendra-t-elle du département et de l'État les fonds nécessaires?... En nommant Charles Keller, nous continuons un pacte d'alliance et d'amitié qui, jusqu'aujourd'hui, ne nous a donné que des bénéfices. En nommant mon bon, mon excellent camarade de collége, mon digne ami Simon Giguet, nous réaliserons des pertes jusqu'au jour où il sera ministre! Je connais assez sa modestie pour croire qu'il ne me démentira pas si je doute de sa nomination très-prochaine à ce poste!... (*Rires.*) Je suis venu dans cette réunion pour m'opposer à un acte que je regarde comme fatal à notre arrondissement. Charles Keller appartient à la cour! me dira-t-on. Eh! tant mieux! nous n'aurons pas à payer les frais de son apprentissage politique, il sait les affaires du pays, il connaît les nécessités

parlementaires, il est plus près d'être homme d'État que mon ami Simon, qui n'a pas la prétention de s'être fait Pitt ou Talleyrand dans notre petite ville d'Arcis...

— Danton en est sorti!... cria le colonel Giguet, furieux de cette improvisation pleine de justesse.

— Bravo!...

Ce mot fut une acclamation; soixante personnes battirent des mains.

— Mon père a bien de l'esprit, dit tout bas Simon Giguet à Beauvisage.

— Je ne comprends pas qu'à propos d'une élection, dit le vieux colonel, à qui le sang bouillait dans le visage et qui se leva soudain, on tiraille les liens qui nous unissent au comte de Gondreville. Mon fils tient sa fortune de sa mère, il n'a rien demandé au comte de Gondreville. Le comte n'aurait pas existé, que Simon serait ce qu'il est : le fils d'un colonel d'artillerie qui doit ses grades à ses services et un avocat dont les opinions n'ont pas varié. Je dirais tout haut au comte de Gondreville et en face : « Nous avons nommé votre gendre pendant vingt ans; aujourd'hui, nous voulons faire voir qu'en le nommant nous agissions volontairement, et nous prenons un homme d'Arcis, afin de montrer que le vieil esprit de 1789, à qui vous avez dû votre fortune, vit toujours dans la patrie des Danton, des Malin, des Grévin, des Pigoult, des Marion... » Et voilà!

Et le vieillard s'assit.

Il se fit alors un grand brouhaha. Achille ouvrit la bouche pour répliquer. Beauvisage, qui ne se serait pas cru président s'il n'avait pas agité sa sonnette, augmenta le

tapage en réclamant le silence. Il était alors deux heures.

— Je me permettrai de faire observer à l'honorable colonel Giguet, dont les sentiments sont faciles à comprendre, qu'il a pris de lui-même la parole, et c'est contre les usages parlementaires, dit Achille Pigoult.

— Je ne crois pas nécessaire de rappeler à l'ordre le colonel,... dit Beauvisage. Il est père...

Le silence se rétablit.

— Nous ne sommes pas venus ici, s'écria Fromaget, pour dire *amen* à tout ce que voudraient MM. Giguet, père et fils...

— Non! non! cria l'assemblée.

— Ça va mal! dit madame Marion à sa cuisinière.

— Messieurs, reprit Achille, je me borne à demander catégoriquement à mon ami Simon Giguet ce qu'il compte faire pour nos intérêts?...

— Oui! oui!

— Depuis quand, dit Simon Giguet, de bons citoyens comme ceux d'Arcis voudraient-ils faire métier et marchandise de la sainte mission de député?

On ne se figure pas l'effet que produisent les beaux sentiments sur les hommes réunis. On applaudit aux grandes maximes, et l'on n'en vote pas moins l'abaissement de son pays, comme le forçat, qui souhaite la punition de Robert Macaire en voyant jouer la pièce, n'en va pas moins assassiner un M. Germeuil quelconque.

— Bravo! crièrent quelques électeurs Giguet pur sang.

— Vous m'enverrez à la Chambre, si vous m'y envoyez, pour y représenter des principes, les principes de 1789! pour être un des chiffres, si vous voulez, de l'opposition,

mais pour voter avec elle, éclairer le gouvernement, faire la guerre aux abus, et réclamer le progrès en tout...

— Qu'appelez vous progrès? Pour nous, le progrès serait de mettre la Champagne Pouilleuse en culture, dit Fromaget.

— Le progrès? je vais vous l'expliquer comme je l'entends! cria Giguet, exaspéré par l'interruption.

— C'est la frontière du Rhin pour la France, dit le colonel, et les traités de 1815 déchirés!

— C'est de vendre toujours le blé fort cher et de laisser toujours le pain à bon marché, cria railleusement Achille Pigoult, qui, croyant faire une plaisanterie, exprimait un des non-sens qui règnent en France.

— C'est le bonheur de tous, obtenu par le triomphe des doctrines humanitaires.

— Qu'est-ce que je disais!... demanda le fin notaire à ses voisins.

— Chut! silence! écoutons! dirent quelques curieux.

— Messieurs, dit le gros Mollot en souriant, le débat s'élève; donnez votre attention à l'orateur, laissez-le s'expliquer...

— A toutes les époques de transition, messieurs, reprit gravement Simon Giguet, et nous sommes à l'une de ces époques...

— Bééééé!... bééééé!... fit un ami d'Achille Pigoult, qui possédait les facultés (sublimes en matière d'élection) du ventriloque.

Un fou rire général s'empara de cette assemblée, champenoise avant tout. Simon Giguet se croisa les bras et attendit que cet orage de rires fût passé.

— Si l'on a prétendu me donner une leçon, reprit-il, et me dire que je marche avec le troupeau des glorieux défenseurs des droits de l'humanité, qui lancent cri sur cri, livre sur livre, du prêtre immortel qui plaide pour la Pologne expirée, du courageux pamphlétaire, le surveillant de la liste civile, des philosophes qui réclament la sincérité dans le jeu de nos institutions, je remercie mon interrupteur inconnu! Pour moi, le progrès, c'est la réalisation de tout ce qui nous fut promis à la révolution de juillet : c'est la réforme électorale, c'est...

— Vous êtes démocrate, alors? interrompit Achille Pigoult.

— Non! répondit le candidat. Est-ce être démocrate que de vouloir le développement régulier, légal de nos institutions? Pour moi, le progrès, c'est la fraternité rétablie entre les membres de la grande famille française; et nous ne pouvons pas nous dissimuler que beaucoup de souffrances...

A trois heures, Simon Giguet expliquait encore le progrès, et quelques-uns des assistants faisaient entendre des ronflements réguliers qui dénotaient un profond sommeil. Le malicieux Achille Pigoult avait engagé tout le monde à religieusement écouter l'orateur, qui se noyait dans ses phrases et périphrases à perte de vue. En ce moment, plusieurs groupes de bourgeois, électeurs ou non, stationnaient devant le château d'Arcis, dont la grille donne sur la place, et en retour de laquelle se trouve la porte de la maison Marion. Cette place est un terrain auquel aboutissent plusieurs routes et plusieurs rues. Il s'y trouve un marché couvert; puis, en face du château, de l'autre

côté de la place, qui n'est ni pavée ni macadamisée, et où la pluie dessine de petites ravines, s'étend une magnifique promenade appelée avenue des Soupirs. Est-ce à l'honneur ou au blâme des femmes de la ville? Cette amphibologie est sans doute un trait d'esprit du pays. Deux belles contre-allées plantées de vieux tilleuls très-touffus mènent de la place à un boulevard circulaire, qui forme une autre promenade, délaissée comme toutes les promenades de province, où l'on aperçoit beaucoup plus d'immondices tranquilles que de promeneurs agités comme ceux de Paris. Au plus fort de la discussion qu'Achille Pigoult dramatisait avec un sang-froid et un courage dignes d'un orateur du vrai parlement, quatre personnages se promenaient de front sous les tilleuls d'une des contre-allées de l'avenue des Soupirs. Quand ils arrivaient à la place, ils s'arrêtaient d'un commun accord, et regardaient les habitants d'Arcis qui bourdonnaient devant le château, comme des abeilles rentrant le soir à leur ruche. Ces quatre promeneurs étaient tout le parti ministériel d'Arcis : le sous-préfet, le procureur du roi, son substitut, et M. Martener, le juge d'instruction. Le président du tribunal est, comme on le sait déjà, partisan de la branche aînée et le dévoué serviteur de la maison de Cinq-Cygne.

— Non, je ne comprends pas le gouvernement! répéta le sous-préfet en montrant les groupes qui épaississaient. En de si graves conjonctures, on me laisse sans instructions!...

— Vous ressemblez en ceci à beaucoup de monde! répondit Olivier Vinet en souriant.

— Qu'avez-vous à reprocher au gouvernement? demanda le procureur du roi.

— Le ministère est fort embarrassé, dit le jeune Martener; il sait que cet arrondissement appartient en quelque sorte aux Keller, et il se gardera bien de les contrarier. On a des ménagements à garder avec le seul homme comparable à M. de Talleyrand. Ce n'est pas au préfet que vous deviez envoyer le commissaire de police, mais au comte de Gondreville.

— En attendant, dit Frédéric Marest, l'opposition se remue, et vous voyez quelle est l'influence du colonel Giguet! Notre maire, M. Beauvisage, préside cette réunion préparatoire...

— Après tout, dit sournoisement Olivier Vinet au sous-préfet, Simon Giguet est votre ami, votre camarade de collége; il sera du parti de M. Thiers, et vous ne risquez rien à favoriser sa nomination.

— Avant de tomber, le ministère actuel peut me destituer. Si nous savons quand on nous destitue, nous ne savons jamais quand on nous renomme, dit Antonin Goulard.

— Collinet, l'épicier!... voilà le soixante-septième électeur entré chez le colonel Giguet, dit M. Martener, qui faisait son métier de juge d'instruction en comptant les électeurs.

— Si Charles Keller est le candidat du ministère, reprit Antonin Goulard, on aurait dû me le dire, et ne pas donner le temps à Simon Giguet de s'emparer des esprits?

Ces quatre personnages arrivèrent en marchant lente-

ment jusqu'à l'endroit où cesse le boulevard et où il devient la place publique.

— Voilà M. Groslier ! dit le juge en apercevant un homme à cheval.

Ce cavalier était le commissaire de police; il aperçut le gouvernement d'Arcis, réuni sur la voie publique, et se dirigea vers les quatre magistrats.

— Eh bien, monsieur Groslier?... fit le sous-préfet en allant causer avec le commissaire à quelques pas de distance des trois autres promeneurs.

— Monsieur, répondit le commissaire de police à voix basse, M. le préfet m'a chargé de vous apprendre une triste nouvelle : M. le vicomte Charles Keller est mort. La nouvelle est arrivée avant-hier à Paris par le télégraphe, et les deux MM. Keller, le comte de Gondreville, la maréchale de Carigliano, enfin toute la famille est depuis hier à Gondreville. Abd-el-Kader a repris l'offensive en Afrique, et la guerre s'y fait avec acharnement. Ce pauvre jeune homme a été l'une des premières victimes des hostilités. Vous recevrez, ici même, m'a dit M. le préfet, relativement à l'élection, des instructions confidentielles...

— Par qui?... demanda le sous-préfet.

— Si je le savais, ce ne serait plus confidentiel, répondit le commissaire. M. le préfet lui-même ne sait rien. Ce sera, m'a-t-il dit, un secret entre vous et le ministre.

Et il continua son chemin, après avoir vu l'heureux sous-préfet mettant un doigt sur les lèvres pour lui recommander le silence.

— Eh bien, quelle nouvelle de la préfecture?... dit le

procureur du roi quand Antonin Goulard revint vers le groupe formé par les trois fonctionnaires.

— Rien de plus satisfaisant, répondit d'un air mystérieux Antonin, qui marcha lestement comme s'il voulait quitter les magistrats.

En allant vers le milieu de la place assez silencieusement, car les trois magistrats furent comme piqués de la vitesse affectée par le sous-préfet, M. Martener aperçut la vieille madame Beauvisage, la mère de Philéas, entourée par presque tous les bourgeois de la place, auxquels elle paraissait faire un récit. Un avoué, nommé Sinot, qui avait la clientèle des royalistes de l'arrondissement d'Arcis, et qui s'était abstenu d'aller à la réunion Giguet, se détacha du groupe et courut vers la porte de la maison Marion en sonnant avec force.

— Qu'y a-t-il? dit Frédéric Marest en laissant tomber son lorgnon et instruisant le sous-préfet et le juge de cette circonstance.

— Il y a, messieurs, répondit Antonin Goulard, ne trouvant plus d'utilité à la garde d'un secret qui allait être dévoilé par un autre côté, que Charles Keller a été tué en Afrique, et que cet événement donne les plus belles chances à Simon Giguet! Vous connaissez Arcis, il ne pouvait y avoir d'autre candidat ministériel que Charles Keller. Tout autre rencontrera contre lui le patriotisme de clocher...

— Un pareil imbécile serait nommé!... dit Olivier Vinet en riant.

Le substitut, âgé d'environ vingt-trois ans, fils aîné d'un des plus fameux procureurs généraux, dont l'arrivée

au pouvoir date de la révolution de juillet, avait dû naturellement à l'influence de son père d'entrer dans la magistrature du parquet. Ce procureur général, toujours nommé député par la ville de Provins, est un des arcs-boutants du centre à la Chambre. Aussi le fils, dont la mère est une demoiselle de Chargebœuf, avait-il une assurance, dans ses fonctions et dans son allure, qui révélait le crédit du père. Il exprimait ses opinions sur les hommes et sur les choses sans trop se gêner, car il espérait ne pas rester longtemps dans la ville d'Arcis, et passer procureur du roi à Versailles, infaillible marchepied d'un poste à Paris. L'air dégagé de ce petit Vinet, l'espèce de fatuité judiciaire que lui donnait la certitude de faire son chemin, gênaient d'autant plus Frédéric Marest, que l'esprit le plus mordant appuyait les allures indisciplinées de son jeune subordonné. Le procureur du roi, homme de quarante ans, qui, sous la Restauration, avait mis six ans à devenir premier substitut, et que la révolution de juillet oubliait au parquet d'Arcis, quoiqu'il eût dix-huit mille francs de rente, se trouvait perpétuellement pris entre le désir de se concilier les bonnes grâces d'un procureur général susceptible d'être garde des sceaux tout comme tant d'avocats députés, et la nécessité de garder sa dignité. Olivier Vinet, mince et fluet, blond, à la figure fade, relevée par deux yeux verts pleins de malice, était de ces jeunes gens railleurs, portés au plaisir, qui savent reprendre l'air gourmé, rogue et pédant dont s'arment les magistrats une fois sur leur siége. Le grand, gros, épais et grave procureur du roi, venait d'inventer depuis quelques jours un système au moyen duquel il se tirait d'affaire

avec le désespérant Vinet : il le traitait comme un père traite un enfant gâté.

— Olivier, répondit-il à son substitut en lui frappant sur l'épaule, un homme qui a autant de portée que vous doit penser que maître Giguet peut devenir député. Vous eussiez dit votre mot tout aussi bien devant des gens d'Arcis qu'entre amis.

— Il y a quelque chose contre Giguet, dit alors M. Martener.

Ce bon jeune homme, assez lourd, mais plein de capacité, fils d'un médecin de Provins, devait sa place au procureur général Vinet, qui fut pendant longtemps avocat à Provins et qui protégeait les gens de Provins, comme le comte de Gondreville protégeait ceux d'Arcis. (Voir *Pierrette*.)

— Quoi? fit Antonin.

— Le patriotisme de clocher est terrible contre un homme qu'on impose à des électeurs, répondit le juge; mais quand il s'agira, pour les bonnes gens d'Arcis, d'élever un de leurs égaux, la jalousie, l'envie, seront plus fortes que le patriotisme.

— C'est bien simple, dit le procureur du roi, mais c'est bien vrai... — Si vous pouvez réunir cinquante voix ministérielles, vous vous trouverez vraisemblablement le maître des élections ici, ajouta-t-il en regardant Antonin Goulard.

— Il suffit d'opposer un candidat du même genre à Simon Giguet, dit Olivier Vinet.

Le sous-préfet laissa percer sur sa figure un mouvement de satisfaction qui ne pouvait échapper à aucun de ses

trois compagnons, avec lesquels, du reste, il s'entendait très-bien. Garçons tous les quatre, tous assez riches, ils avaient formé, sans aucune préméditation, une alliance pour échapper aux ennuis de la province. Les trois fonctionnaires avaient d'ailleurs remarqué déjà l'espèce de jalousie que Giguet inspirait à Goulard, et qu'une notice sur leurs antécédents fera comprendre. Fils d'un ancien piqueur de la maison de Simeuse, enrichi par un achat de biens nationaux. Antonin Goulard était, comme Simon Giguet, un enfant d'Arcis. Le vieux Goulard, son père, quitta l'abbaye du Valpreux (corruption du Val-des-Preux), pour habiter Arcis après la mort de sa femme, et il envoya son fils Antonin au lycée impérial, où le colonel Giguet avait déjà mis son fils Simon. Les deux compatriotes, après s'être trouvés camarades de collége, firent à Paris leur droit ensemble, et leur amitié s'y continua dans les amusements de la jeunesse. Ils se promirent de s'aider l'un l'autre à parvenir, en se trouvant tous deux dans des carrières différentes; mais le sort voulut qu'ils devinssent rivaux.

Malgré ses avantages assez positifs, malgré la croix de la Légion d'honneur que le comte de Gondreville, à défaut d'avancement, avait fait obtenir à Goulard et qui fleurissait à sa boutonnière, l'offre de son cœur et de sa position avait été honnêtement rejetée, quand, six mois avant le jour où cette histoire commence, Antonin s'était présenté lui-même secrètement à madame Beauvisage. Aucune démarche de ce genre n'est secrète en province. Le procureur du roi, Frédéric Marest, dont la fortune, la boutonnière, la position, étaient égales à celles d'Antonin

Goulard, avait essuyé, trois ans auparavant, un refus motivé sur la différence des âges. Aussi le sous-préfet et le procureur du roi se renfermaient-ils dans les bornes d'une exacte politesse avec les Beauvisage, et se moquaient d'eux en petit comité.

Tous deux, en se promenant, ils venaient de deviner et de se communiquer le secret de la candidature de Simon Giguet, car ils avaient compris, la veille, les espérances de madame Marion. Possédés l'un et l'autre du sentiment qui anime *le chien du jardinier*, ils étaient pleins d'une secrète bonne volonté pour empêcher l'avocat d'épouser la riche héritière dont la main leur avait été refusée.

— Dieu veuille que je sois le maître des élections, dit le sous-préfet, et que le comte de Gondreville me fasse nommer préfet, car je n'ai pas plus envie que vous de rester ici, quoique je sois d'Arcis!

— Vous avez une belle occasion de vous faire nommer député, mon chef, dit Olivier Vinet à Marest. Venez voir mon père, qui sans doute arrivera dans quelques heures à Provins, et nous lui demanderons de vous faire prendre pour candidat ministériel...

— Restez ici! reprit Antonin; le ministère a des vues sur la candidature d'Arcis...

— Ah bah! Mais il y a deux ministères : celui qui croit faire les élections, et celui qui croit en profiter, dit Vinet.

— Ne compliquons pas les embarras d'Antonin, répondit Frédéric Marest en faisant un clignement d'yeux à son substitut.

Les quatre magistrats, alors arrivés bien au delà de l'a-

venue des Soupirs, sur la place, s'avancèrent jusque devant l'auberge du *Mulet,* en voyant venir Poupart, qui sortait de chez madame Marion. En ce moment, la porte cochère de la maison vomissait les soixante-sept conspirateurs.

— Vous êtes donc allé dans cette maison? lui demanda Antonin Goulard en lui montrant les murs du jardin Marion, qui bordent la route de Brienne, en face des écuries du *Mulet.*

— Je n'y retournerai plus, monsieur le sous-préfet, répondit l'aubergiste; le fils de M. Keller est mort, je n'ai plus rien à faire. Dieu s'est chargé de faire la place nette...

— Eh bien, Pigoult?... fit Olivier Vinet en voyant venir toute l'opposition de l'assemblée Marion.

— Eh bien, répondit le notaire, sur le front de qui la sueur non séchée témoignait de ses efforts, Sinot est venu nous apprendre une nouvelle qui les a mis tous d'accord! A l'exception de cinq dissidents : Poupart, mon grand-père, Mollot, Sinot et moi, tous ont juré, comme au Jeu de paume, d'employer leurs moyens au triomphe de Simon Giguet, de qui je me suis fait un ennemi mortel. Oh! nous nous étions bien échauffés! J'ai toujours amené les Giguet à fulminer contre les Gondreville! Ainsi, le vieux comte sera de mon côté. Pas plus tard que demain, il saura tout ce que les soi-disant patriotes d'Arcis ont dit de lui, de sa corruption, de ses infamies, pour se soustraire à sa protection, ou, selon eux, à son joug.

— Ils sont unanimes? dit en souriant Olivier Vinet.

— Aujourd'hui, répondit M. Martener.

— Oh! s'écria Pigoult, le sentiment général des élec-

teurs est de nommer un homme du pays. Qui voulez-vous opposer à Simon Giguet, un homme qui vient de passer deux heures à expliquer le mot *progrès!...*

— Nous trouverons le vieux Grévin! s'écria le sous-préfet.

— Il est sans ambition, répondit Pigoult; mais il faut, avant tout, consulter le comte de Gondreville. Tenez, voyez, ajouta-t-il, avec quels soins Simon reconduit cette ganache dorée de Beauvisage.

Et il montrait l'avocat qui tenait le maire par le bras et lui parlait à l'oreille.

Beauvisage saluait, à droite et à gauche, tous les habitants, qui le regardaient avec la déférence que les gens de province témoignent à l'homme le plus riche de leur ville.

— Il le soigne comme père et maire! répliqua Vinet.

— Oh! il aura beau le papelarder, répondit Pigoult, qui saisit la pensée cachée dans le calembour du substitut, la main de Cécile ne dépend ni du père ni de la mère.

— Et de qui donc?...

— De mon ancien patron. Simon serait nommé député d'Arcis, il n'aurait pas ville gagnée.

Quoi que le sous-préfet et Frédéric Marest pussent dire à Pigoult, il refusa d'expliquer cette exclamation, qui leur avait justement paru grosse d'événements et qui révélait une certaine connaissance des projets de la famille Beauvisage.

Tout Arcis était en mouvement non-seulement à cause de la fatale nouvelle qui venait d'atteindre la famille de Gondreville, mais encore à cause de la grande résolution

prise chez les Giguet, où, dans ce moment, les trois domestiques et madame Marion travaillaient à tout remettre en état pour être en mesure de recevoir pendant la soirée leurs habitués, que la curiosité devait attirer au grand complet.

La Champagne a l'apparence d'un pays pauvre et n'est qu'un pauvre pays. Son aspect est généralement triste, la campagne y est plate. Si vous traversez les villages et même les villes, vous n'apercevez que de méchantes constructions en bois ou en pisé; les plus luxueuses sont en brique. La pierre y est à peine employée pour les établissements publics. Aussi le château, le palais de justice d'Arcis, l'église sont-ils les seuls édifices bâtis en pierre. Néanmoins, la Champagne, ou, si vous voulez, les départements de l'Aube, de la Marne et de la Haute-Marne, déjà richement dotés de ces vignobles dont la renommée est universelle, sont encore pleins d'industries florissantes. Sans parler des manufactures de Reims, presque toute la bonneterie de France, commerce considérable, se fabrique autour de Troyes. La campagne, dans un rayon de dix lieues, est couverte d'ouvriers dont les métiers s'aperçoivent par les portes ouvertes, quand on passe dans les villages. Ces ouvriers correspondent à des facteurs, lesquels aboutissent à un spéculateur appelé fabricant. Ce fabricant traite avec des maisons de Paris ou souvent avec de simples bonnetiers au détail qui, les uns et les autres, ont une enseigne où se lisent ces mots : *Fabrique de bonneterie.* Ni les uns ni les autres ne font un bas, ni un bonnet, ni une chaussette. La bonneterie vient de la Champagne, en grande partie, car il existe à Paris des ouvriers qui riva-

lisent avec les Champenois. Cet intermédiaire entre le producteur et le consommateur n'est pas une plaie particulière à la bonneterie : il existe dans la plupart des commerces, et renchérit la marchandise de tout le bénéfice exigé par l'entrepositaire. Abattre ces cloisons coûteuses, qui nuisent à la vente des produits, serait une entreprise grandiose qui, par ses résultats, arriverait à la hauteur d'une œuvre politique. En effet, l'industrie tout entière y gagnerait, en établissant à l'intérieur ce bon marché si nécessaire à l'extérieur pour soutenir victorieusement la guerre industrielle avec l'étranger; bataille tout aussi meurtrière que celle des armes. Mais la destruction d'un abus de ce genre ne rapporterait pas aux philanthropes modernes la gloire et les avantages d'une polémique soutenue pour les noix creuses de la négrophilie ou du système pénitentiaire; aussi le commerce interlope *de ces banquiers de marchandises* continuera-t-il à peser pendant longtemps et sur la production et sur la consommation. En France, dans ce pays si spirituel, il semble que simplifier, ce soit détruire. La Révolution de 1789 y fait encore peur. On voit, par l'énergie industrielle que déploie un pays pour qui la nature est marâtre, quels progrès y ferait l'agriculture si l'argent consentait à commanditer le sol, qui n'est pas plus ingrat dans la Champagne qu'il ne l'est en Écosse, où les capitaux ont produit des merveilles. Aussi, le jour où l'agriculture aura vaincu les portions infertiles de ces départements, quand l'industrie aura semé quelques capitaux sur la craie champenoise, la prospérité triplera-t-elle. En effet, le pays est sans luxe, les habitations y sont dénuées; le confort des Anglais y pénétrera, l'argent y

prendra cette rapide circulation qui est la moitié de la richesse, et qui commence dans beaucoup de contrées inertes de la France. Les écrivains, les administrateurs, l'Église du haut de ses chaires, la presse du haut de ses colonnes, tous ceux à qui le hasard donne le pouvoir d'influer sur les masses doivent le dire et le redire : thésauriser est un crime social! L'économie intelligente de la province arrête la vie du corps industriel et gêne la santé de la nation. Ainsi, la petite ville d'Arcis, sans transit, sans passage, en apparence vouée à l'immobilité la plus complète, est, relativement, une ville riche et pleine de capitaux lentement amassés dans l'industrie de la bonneterie.

M. Philéas Beauvisage était l'Alexandre ou, si vous voulez, l'Attila de cette partie. Voici comment cet honorable industriel avait conquis sa suprématie sur le coton : Resté le seul enfant des Beauvisage, anciens fermiers de la magnifique ferme de Bellache, dépendant de la terre de Gondreville, ses parents firent, en 1811, un sacrifice pour le sauver de la conscription en achetant un homme. Depuis, la mère Beauvisage, devenue veuve, avait, en 1813, encore soustrait son fils unique à l'enrôlement des gardes d'honneur, grâce au crédit du comte de Gondreville. En 1813, Philéas, âgé de vingt et un ans, s'était déjà voué depuis trois ans au commerce pacifique de la bonneterie. En se trouvant alors à la fin du bail de Bellache, la vieille fermière refusa de le continuer. Elle se voyait, en effet, assez d'ouvrage pour ses vieux jours à faire valoir ses biens. Pour que rien ne troublât sa vieillesse, elle voulut procéder, chez M. Grévin, le notaire d'Arcis, à la liquida-

tion de la succession de son mari, quoique son fils ne lui demandât aucun compte; il en résulta qu'elle lui devait cent cinquante mille francs environ. La bonne femme ne vendit point ses terres, dont la plus grande partie provenait du malheureux Michu, l'ancien régisseur de la maison de Simeuse; elle remit la somme en argent à son fils, en l'engageant à traiter de la maison de son patron, M. Pigoult, le fils du vieux juge de paix, dont les affaires étaient devenues si mauvaises, qu'on suspecta, comme on l'a dit déjà, sa mort d'avoir été volontaire. Philéas Beauvisage, garçon sage et plein de respect pour sa mère, eut bientôt conclu l'affaire avec son patron; et, comme il tenait de ses parents la bosse que les phrénologistes appellent *l'acquisivité,* son ardeur de jeunesse se porta sur ce commerce, qui lui parut magnifique et qu'il voulut agrandir par la spéculation. Ce prénom de Philéas, qui peut paraître extraordinaire, est une des mille bizarreries dues à la Révolution. Attachés à la famille de Simeuse, et conséquemment bons catholiques, les Beauvisage avaient voulu faire baptiser leur enfant. Le curé de Cinq-Cygne, l'abbé Goujet, consulté par les fermiers, leur conseilla de donner à leur fils Philéas pour patron, un saint dont le nom grec satisferait la municipalité; car cet enfant naquit à une époque où les enfants s'inscrivaient à l'état civil sous les noms bizarres du calendrier républicain.

En 1814, la bonneterie, commerce peu chanceux en temps ordinaire, était soumise à toutes les variations des prix du coton. Le prix du coton dépendait du triomphe ou de la défaite de l'empereur Napoléon, dont les adversaires, les généraux anglais, disaient en Espagne : « La ville est

prise, faites avancer les ballots! » Pigoult, l'ex-patron du jeune Philéas, fournissait la matière première à ses ouvriers dans les campagnes. Au moment où il vendit sa maison de commerce au fils Beauvisage, il possédait une forte partie de cotons achetés en pleine hausse, tandis que de Lisbonne on en introduisait des masses dans l'Empire à six sous le kilogramme, en vertu du fameux décret de l'empereur. La réaction produite en France par l'introduction de ces cotons causa la mort de Pigoult, le père d'Achille, et commença la fortune de Philéas, qui, loin de perdre la tête comme son patron, se fit un prix moyen en achetant du coton à bon marché, en quantité double de celle acquise par son prédécesseur. Cette idée si simple permit à Philéas de tripler la fabrication, de se poser en bienfaiteur des ouvriers, et il put verser ses bonneteries dans Paris et en France avec des bénéfices, quand les plus heureux vendaient à prix coûtant. Au commencement de 1814, Philéas avait vidé ses magasins. La perspective d'une guerre sur le territoire, et dont les malheurs devaient peser principalement sur la Champagne, le rendit prudent; il ne fit rien fabriquer, et se tint prêt à tout événement avec ses capitaux réalisés en or. A cette époque, les lignes de douanes étaient enfoncées. Napoléon n'avait pu se passer de ses trente mille douaniers pour sa lutte sur le territoire. Le coton, introduit par mille trous faits à la haie de nos frontières, se glissait sur tous les marchés de la France. On ne se figure pas combien le coton fut fin et alerte à cette époque, ni avec quelle avidité les Anglais s'emparèrent d'un pays où les bas de coton valaient six francs et où les chemises en percale étaient un objet

de luxe! Les fabricants du second ordre, les principaux ouvriers, comptant sur le génie de Napoléon, avaient acheté les cotons venus d'Espagne. Ils travaillèrent dans l'espoir de faire la loi plus tard aux négociants de Paris. Philéas observa ces faits. Puis, quand la guerre ravagea la Champagne, il se tint entre l'armée française et Paris. A chaque bataille perdue, il se présentait chez les ouvriers, qui avaient enterré leurs produits dans des futailles, les silos de la bonneterie; puis, l'or à la main, ce cosaque du tricot achetait au-dessous du prix de fabrication, de village en village, les tonneaux de marchandises qui pouvaient, du jour au lendemain, devenir la proie d'un ennemi dont les pieds avaient autant besoin d'être chaussés que le gosier d'être humecté. Philéas déploya dans ces circonstances malheureuses une activité presque égale à celle de l'empereur. Ce général en bonneterie fit commercialement la campagne de 1814 avec un courage ignoré. A une lieue en arrière, là où le général se portait à une lieue en avant, il accaparait des bonnets et des bas de coton dans son succès, là où l'empereur recueillait dans ses revers des palmes immortelles. Le génie fut égal de part et d'autre, quoiqu'il s'exerçât dans des sphères différentes, et que l'un pensât à couvrir les têtes en aussi grand nombre que l'autre en faisait tomber. Obligé de se créer des moyens de transport pour sauver ses tonnes de bonneterie, qu'il emmagasina dans un faubourg de Paris, Philéas mit souvent en réquisition des chevaux et des fourgons, comme s'il s'agissait du salut de l'Empire. Mais la majesté du commerce ne valait-elle pas celle de Napoléon? Les marchands anglais, après avoir soldé l'Eu-

rope, n'avaient-ils pas raison du colosse qui menaçait leurs boutiques?... Au moment où l'empereur abdiquait à Fontainebleau, Philéas triomphant se trouvait maître de l'article. Il soutint, par suite de ses habiles manœuvres, la dépréciation des cotons, et doubla sa fortune au moment où les plus heureux fabricants étaient ceux qui se défaisaient de leurs marchandises à cinquante pour cent de perte. Il revint à Arcis, riche de trois cent mille francs, dont la moitié, placée sur le grand-livre à soixante francs, lui produisit quinze mille livres de rente. Cent mille francs furent destinés à doubler le capital nécessaire à son commerce. Il employa le reste à bâtir, meubler, orner une belle maison sur la place du Pont, à Arcis. Au retour du bonnetier triomphant, M. Grévin fut naturellement son confident. Le notaire avait alors à marier une fille unique, âgée de vingt ans. Le beau-père de Grévin, qui fut pendant quarante ans médecin d'Arcis, n'était pas encore mort. Grévin, déjà veuf, connaissait la fortune de la mère Beauvisage. Il crut à l'énergie, à la capacité d'un jeune homme assez hardi pour avoir ainsi fait la campagne de 1814. Séverine Grévin avait en dot la fortune de sa mère, soixante mille francs. Que pouvait laisser le vieux bonhomme Varlet à Séverine? tout au plus une pareille somme! Grévin était alors âgé de cinquante ans; il craignait de mourir; il ne voyait plus jour, sous la Restauration, à marier sa fille à son goût, car, pour elle, il avait de l'ambition. Dans ces circonstances, il eut la finesse de se faire demander sa fille en mariage par Philéas. Séverine Grévin, jeune personne bien élevée, belle, passait alors pour être un des bons partis d'Arcis. D'ailleurs,

une alliance avec l'ami le plus intime du sénateur comte de Gondreville, maintenu pair de France, ne pouvait qu'honorer le fils d'un fermier de Gondreville; la veuve Beauvisage eût fait un sacrifice pour l'obtenir; mais, en apprenant le succès de son fils, elle se dispensa de lui donner une dot, sage réserve qui fut imitée par le notaire. Ainsi fut consommée l'union du fils d'un fermier, jadis si fidèle aux Simeuse, avec la fille d'un de leurs plus cruels ennemis. C'est peut-être la seule application qui se fit du mot de Louis XVIII : « Union et oubli. »

Au second retour des Bourbons, le vieux médecin, M. Varlet, mourut à soixante et seize ans, laissant deux cent mille francs en or dans sa cave, outre ses biens, évalués à une somme égale. Ainsi Philéas et sa femme eurent, dès 1816, en dehors de leur commerce, trente mille francs de rente; car Grévin voulut placer en immeubles la fortune de sa fille, et Beauvisage ne s'y opposa point. Les sommes recueillies par Séverine Grévin dans la succession de son grand-père donnèrent à peine quinze mille francs de revenu, malgré les belles occasions de placement que rechercha le vieux Grévin. Ces deux premières années suffirent à madame Beauvisage et à Grévin pour reconnaître la profonde ineptie de Philéas. Le coup d'œil de la rapacité commerciale avait paru l'effet d'une capacité supérieure au vieux notaire, de même qu'il avait pris la jeunesse pour la force, et le bonheur pour le génie des affaires. Mais, si Philéas savait lire, écrire et bien compter, jamais il n'avait rien lu. D'une ignorance crasse, on ne pouvait pas avoir avec lui la plus petite conversation, il répondait par un déluge de lieux communs agréablement débités.

Seulement, en sa qualité de fils de fermier, il ne manquait pas du bon sens commercial. La parole d'autrui devait exprimer des propositions nettes, claires, saisissables, mais il ne rendait jamais la pareille à son adversaire. Philéas, bon et même tendre, pleurait au moindre récit pathétique. Cette bonté lui fit surtout respecter sa femme, dont la supériorité lui causa la plus profonde admiration. Séverine, femme à idées, savait tout, selon Philéas. Puis elle voyait d'autant plus juste, qu'elle consultait son père en toute chose. Enfin elle possédait une grande fermeté, qui la rendit chez elle maîtresse absolue. Dès que ce résultat fut obtenu, le vieux notaire eut moins de regret en voyant sa fille heureuse par une domination qui satisfait toujours les femmes de ce caractère; mais restait la femme!

Voici ce que trouva, dit-on, la femme :

Dans la réaction de 1815, on envoya pour sous-préfet à Arcis un vicomte de Chargebœuf, de la branche pauvre, et qui fut nommé par la protection de la marquise de Cinq-Cygne, à la famille de laquelle il était allié. Ce jeune homme resta sous-préfet pendant cinq ans. La belle madame Beauvisage ne fut pas, dit-on, étrangère au séjour, infiniment trop prolongé pour son avancement, que le vicomte fit dans cette sous-préfecture. Néanmoins, hâtons-nous de dire que les propos ne furent sanctionnés par aucun de ces scandales qui révèlent, en province, ces passions si difficiles à cacher aux Argus de petite ville. Si Séverine aima le vicomte de Chargebœuf, si elle fut aimée de lui, ce fut en tout bien, tout honneur, dirent les amis de Grévin et ceux de Marion. Cette double coterie imposa

son opinion à tout l'arrondissement; mais les Marion, les Grévin n'avaient aucune influence sur les royalistes, et les royalistes tinrent le sous-préfet pour très-heureux. Dès que la marquise de Cinq-Cygne apprit ce qui se disait de son parent dans les châteaux, elle le fit venir à Cinq-Cygne; et telle était son horreur pour tous ceux qui tenaient de loin ou de près aux acteurs du drame judiciaire si fatal à sa famille, qu'elle enjoignit au vicomte de changer de résidence. Elle obtint la nomination de son cousin à la sous-préfecture de Sancerre, en lui promettant une préfecture. Quelques fins observateurs prétendirent que le vicomte avait joué la passion pour devenir préfet, car il connaissait la haine de la marquise pour le nom de Grévin. D'autres remarquèrent des coïncidences entre les apparitions du vicomte de Chargebœuf à Paris et les voyages qu'y faisait madame Beauvisage, sous les prétextes les plus frivoles. Un historien impartial serait fort embarrassé d'avoir une opinion sur des faits ensevelis dans les mystères de la vie privée. Une seule circonstance a paru donner gain de cause à la médisance. Cécile-Renée Beauvisage était née en 1820, au moment où M. de Chargebœuf quitta sa sous-préfecture, et parmi les noms de l'heureux sous-préfet se trouve celui de René. Ce nom fut donné par le comte de Gondreville, parrain de Cécile. Si la mère s'était opposée à ce que sa fille reçût ce nom, elle aurait en quelque sorte confirmé les soupçons. Comme le monde veut toujours avoir raison, ceci passa pour une malice du vieux pair de France. Madame Keller, fille du comte, et qui avait nom Cécile, était la marraine. Quant à la ressemblance de Cécile-Renée Beauvisage, elle est

frappante! Cette jeune personne ne ressemble ni à son père ni à sa mère; et, avec le temps, elle est devenue le portrait vivant du vicomte, dont elle a pris les manières aristocratiques. Cette double ressemblance, morale et physique, ne put jamais être remarquée par les gens d'Arcis, où le vicomte ne revint plus. Séverine rendit, d'ailleurs, Philéas heureux à sa manière. Il aimait la bonne chère et les choses aisées de la vie; elle eut pour lui les vins les plus exquis, une table digne d'un évêque et entretenue par la meilleure cuisinière du département, mais sans afficher aucun luxe, car elle maintint sa maison dans les conditions de la vie bourgeoise d'Arcis. Le proverbe d'Arcis est qu'il faut dîner chez madame Beauvisage et passer la soirée chez madame Marion.

La prépondérance que la Restauration donnait à la maison de Cinq-Cygne, dans l'arrondissement d'Arcis, avait naturellement resserré les liens entre toutes les familles du pays qui touchèrent au procès criminel fait à propos de l'enlèvement de Gondreville. Les Marion, les Grévin, les Giguet furent d'autant plus unis, que le triomphe de leur opinion, dite *constitutionnelle,* aux élections, exigeait une harmonie parfaite. Par calcul, Séverine occupa Beauvisage au commerce de la bonneterie, auquel tout autre que lui aurait pu renoncer; elle l'envoyait à Paris, dans les campagnes, pour ses affaires. Aussi, jusqu'en 1830, Philéas, qui trouvait à exercer ainsi sa bosse de l'acquisivité, gagna-t-il chaque année une somme équivalente à celle de ses dépenses, outre l'intérêt de ses capitaux, en faisant son métier *en pantoufles,* pour employer une expression proverbiale. Les intérêts et la

fortune de M. et madame Beauvisage, capitalisés depuis quinze ans par les soins de Grévin, devaient donc donner cinq cent mille francs en 1830. Telle était, en effet, à cette époque, la dot de Cécile, que le vieux notaire fit placer en trois pour cent à cinquante francs, ce qui produisit trente mille livres de rente. Ainsi personne ne se trompait dans l'appréciation de la fortune des Beauvisage, alors évaluée à quatre-vingt mille francs de rente. Depuis 1830, ils avaient vendu leur commerce de bonneterie à Jean Violette, un de leurs facteurs, petit-fils d'un des principaux témoins à charge dans l'affaire Simeuse, et ils avaient alors placé leurs capitaux, estimés à trois cent mille francs; mais M. et madame Beauvisage avaient en perspective les deux successions du vieux Grévin et de la vieille fermière Beauvisage, estimées chacune entre quinze et vingt mille francs de rente. Les grandes fortunes de la province sont le produit du temps multiplié par l'économie. Trente ans de vieillesse y sont toujours un capital. En donnant à Cécile-Renée cinquante mille francs de rente en dot, M. et madame Beauvisage conservaient encore pour eux ces deux successions : trente mille livres de rente et leur maison d'Arcis, Une fois la marquise de Cinq-Cygne morte, Cécile pouvait assurément épouser le jeune marquis; mais la santé de cette femme, encore forte et presque belle à soixante ans, tuait cette espérance, si toutefois elle était entrée au cœur de Grévin et de sa fille, comme le prétendaient quelques personnes, étonnées des refus essuyés par des gens aussi convenables que le sous-préfet et le procureur du roi.

La maison Beauvisage, une des plus belles d'Arcis, est

située sur la place du Pont, dans l'alignement de la rue Vide-Bourse, à l'angle de la rue du Pont, qui monte jusqu'à la place de l'Église. Quoique sans cour ni jardin, comme beaucoup de maisons de province, elle y produit un certain effet, malgré des ornements de mauvais goût. La porte bâtarde, mais à deux vantaux, donne sur la place. Les fenêtres du rez-de-chaussée ont sur la rue la vue de l'auberge de la *Poste*, et, sur la place, celle du paysage assez pittoresque de l'Aube, dont la navigation commence en aval du pont. Au delà du pont se trouve une autre petite place, sur laquelle demeure M. Grévin et où commence la route de Sézanne. Sur la rue comme sur la place, la maison Beauvisage, soigneusement peinte en blanc, a l'air d'avoir été bâtie en pierre. La hauteur des persiennes, les moulures extérieures des fenêtres, tout contribue à donner à cette maison une certaine tournure, que rehausse l'aspect généralement misérable des maisons d'Arcis, construites presque toutes en bois et couvertes d'un enduit à l'aide duquel on simule la solidité de la pierre. Néanmoins, ces maisons ne manquent pas d'une certaine naïveté, par cela même que chaque architecte ou chaque bourgeois s'est ingénié pour résoudre le problème que présente ce mode de bâtisse. On voit, sur chacune des places qui se trouvent de l'un et de l'autre côté du pont, un modèle de ces édifices champenois. Au milieu de la rangée de maisons, située sur la place, à gauche de la maison Beauvisage, on aperçoit, peinte en couleur lie de vin et les bois peints en vert, la frêle boutique de Jean Violette, petit-fils du fameux fermier de Grouage, un des témoins principaux dans l'affaire de l'enlèvement du sénateur, à

qui, depuis 1830, Beauvisage avait cédé son fonds de commerce, ses relations, et à qui, dit-on, il prêtait des capitaux. Le pont d'Arcis est en bois. A cent mètres de ce pont, en remontant l'Aube, la rivière est barrée par un autre pont sur lequel s'élèvent les hautes constructions en bois d'un moulin à plusieurs tournants. Cet espace, entre le pont public et ce pont particulier, forme un grand bassin, sur les rives duquel sont assises de grandes maisons. Par une échancrure et au-dessus des toits, on aperçoit l'éminence sur laquelle sont assis le château d'Arcis, ses jardins, son parc, ses murs de clôture, ses arbres, qui dominent le cours supérieur de l'Aube et les maigres prairies de la rive gauche. Le bruit de l'Aube qui s'échappe au delà de la chaussée des moulins par-dessus le barrage, la musique des roues contre lesquelles l'eau fouettée retombe dans le bassin en y produisant des cascades, animent la rue du Pont et contrastent avec la tranquillité de la rivière qui coule en aval entre le jardin de M. Grévin, dont la maison se trouve au coin du pont, sur la rive gauche, et le port où, sur la rive droite, les bateaux déchargent leurs marchandises devant une rangée de maisons assez pauvres, mais pittoresques. L'Aube serpente dans le lointain entre des arbres épars ou serrés, grands ou petits, de divers feuillages, au gré des caprices des riverains. La physionomie des maisons est si variée, qu'un voyageur y trouverait un spécimen des maisons de tous les pays. Ainsi, au nord, sur le bord du bassin, dans les eaux duquel s'ébattent des canards, il y a une maison quasi méridionale dont le toit plie sous la tuilerie à gouttières en usage dans l'Italie; elle est flanquée d'un jardinet

soutenu par un coin de quai, dans lequel il s'élève des vignes, une treille et deux ou trois arbres. Elle rappelle quelques détails de Rome, où, sur la rive du Tibre, certaines maisons offrent des aspects semblables. En face, sur l'autre bord, est une grande maison à toit avancé, avec des galeries qui ressemblent à une maison suisse. Pour compléter l'illusion, entre cette construction et le déversoir, on aperçoit une vaste prairie ornée de ses peupliers et que traverse une petite route sablonneuse; enfin, les constructions du château, qui paraît, entouré de maisons si frêles, d'autant plus imposant, représentent les splendeurs de l'aristocratie française. Quoique les deux places du pont soient coupées par le chemin de Sézanne, une affreuse chaussée en mauvais état, et qu'elles soient l'endroit le plus vivant de la ville, car la justice de paix et la mairie d'Arcis sont situées rue Vide-Bourse, un Parisien trouverait ce lieu prodigieusement champêtre et solitaire. Ce paysage a tant de naïveté, que, sur la place du Pont, en face de l'auberge de la *Poste,* vous voyez une pompe de ferme; pendant un demi-siècle, on a pu en admirer une à peu près semblable dans la splendide cour du Louvre! Rien n'explique mieux la vie de province que le silence profond dans lequel est ensevelie cette petite ville et qui règne dans son endroit le plus vivant. On doit facilement imaginer combien la présence d'un étranger, n'y passât-il qu'une demi-journée, y est inquiétante, avec quelle attention des visages se penchent à toutes les fenêtres pour l'observer, et dans quel état d'espionnage les habitants vivent les uns envers les autres! La vie y devient si conventuelle, qu'à l'exception des dimanches et jours

de fête, un étranger ne rencontre personne sur les boulevards, ni dans l'avenue des Soupirs, nulle part, pas même par les rues.

Chacun peut comprendre maintenant pourquoi le rez-de-chaussée de la maison Beauvisage était de plain-pied avec la rue et la place. La place y servait de cour. En se mettant à sa fenêtre, l'ancien bonnetier pouvait embrasser en enfilade la place de l'Église, les deux places du pont et le chemin de Sézanne. Il voyait arriver les messagers et les voyageurs à l'auberge de la *Poste*. Enfin, il apercevait, les jours d'audience, le mouvement de la justice de paix et celui de la mairie. Aussi, Beauvisage n'aurait pas troqué sa maison contre le château, malgré son air seigneurial, ses pierres de taille et sa superbe situation. En entrant chez Beauvisage, on trouvait devant soi un péristyle où se développait, au fond, un escalier. A droite s'ouvrait un vaste salon dont les deux fenêtres donnaient sur la place, et à gauche dans une belle salle à manger dont les fenêtres voyaient sur la rue. Le premier étage servait à l'habitation.

Malgré la fortune des Beauvisage, le personnel de leur maison se composait de la cuisinière et d'une femme de chambre, espèce de paysanne qui savonnait, repassait, frottait, plus souvent qu'elle n'habillait madame et mademoiselle, habituées à se servir l'une l'autre pour employer le temps. Depuis la vente du fonds de bonneterie, le cheval et le cabriolet de Philéas, logés à l'hôtel de la *Poste*, avaient été supprimés et vendus.

Au moment où Philéas rentra chez lui, sa femme, qui avait appris la résolution de l'assemblée Giguet, avait

mis ses bottines et son châle pour aller chez son père; car elle devinait bien que, le soir, madame Marion lui ferait quelque ouverture relativement à Cécile pour Simon. Après avoir appris à sa femme la mort de Charles Keller, il lui demanda naïvement son avis par un « Que dis-tu de cela, ma femme? » qui peignait son habitude de respecter l'opinion de Séverine en toute chose. Puis il s'assit sur un fauteuil et attendit une réponse.

En 1839, madame Beauvisage, alors âgée de quarante-quatre ans, était si bien conservée, qu'elle aurait pu doubler mademoiselle Mars. En se rappelant la plus charmante Célimène que le Théâtre-Français ait eue, on se fera une idée exacte de la physionomie de Séverine Grévin. C'était la même richesse de formes, la même beauté de visage, la même netteté de contours; mais la femme du bonnetier avait une petite taille qui lui ôtait cette grâce noble, cette coquetterie à la Sévigné par lesquelles la grande actrice se recommande au souvenir des hommes qui ont vu l'Empire et la Restauration. La vie de province et la mise un peu négligée à laquelle Séverine se laissait aller, depuis dix ans, donnait je ne sais quoi de commun à ce beau profil, à ces beaux traits, et l'embonpoint avait détruit ce corps, si magnifique pendant les douze premières années de mariage. Mais Séverine rachetait ces imperfections par un regard souverain, superbe, impérieux, et par une certaine attitude de tête pleine de fierté. Ses cheveux, encore noirs, longs et fournis, relevés en haute tresse sur la tête, lui prêtaient un air jeune. Elle avait une poitrine et des épaules de neige, mais tout cela rebondi, plein, de manière à gêner le mouvement du cou,

devenu trop court. Au bout de ses gros bras potelés pendait une jolie petite main trop grasse. Elle était enfin accablée de tant de vie et de santé, que, par-dessus ses souliers, la chair, quoique contenue, formait un léger bourrelet. Deux anneaux de nuit, d'une valeur de mille écus chacun, ornaient ses oreilles. Elle portait un bonnet de dentelles à nœuds roses, une robe-redingote en mousseline de laine à raies alternativement roses et gris de lin, bordée de lisérés verts, qui s'ouvrait par en bas pour laisser voir un jupon garni d'une petite valenciennes, et un châle de cachemire vert à palmes dont la pointe traînait jusqu'à terre. Ses pieds ne paraissaient pas à l'aise dans ses brodequins de peau bronzée.

— Vous n'avez pas tellement faim, dit-elle en jetant les yeux sur Beauvisage, que vous ne puissiez attendre une demi-heure. Mon père a fini de dîner, et je ne peux pas manger en repos, sans avoir su ce qu'il pense et si nous devons aller à Gondreville...

— Va, va, ma bonne ; je t'attendrai, dit le bonnetier.

— Mon Dieu, je ne vous déshabituerai donc jamais de me tutoyer? dit-elle en faisant un geste d'épaules assez significatif.

— Jamais cela ne m'est arrivé devant le monde, depuis 1817, répliqua Philéas.

— Cela vous arrive constamment devant les domestiques et devant votre fille...

— Comme vous voudrez, Séverine, répondit tristement Beauvisage.

— Surtout, ne dites pas un mot à Cécile de cette détermination des électeurs, ajouta madame Beauvisage, qu

se mirait dans la glace en arrangeant son châle.

— Veux-tu que j'aille avec toi chez ton père? demanda Philéas.

— Non, restez avec Cécile. D'ailleurs, Jean Violette ne doit-il pas vous payer aujourd'hui le reste de son prix? Il va venir vous apporter ses vingt mille francs. Voilà trois fois qu'il nous remet à trois mois; ne lui accordez plus de délais, et, s'il n'est pas en mesure, allez porter son billet à Courtet, l'huissier; soyons en règle, prenez jugement. Achille Pigoult vous dira comment faire pour toucher notre argent. Ce Violette est bien le digne petit-fils de son grand-père! je le crois capable de s'enrichir par une faillite; il n'a ni foi ni loi.

— Il est bien intelligent, dit Beauvisage.

— Vous lui avez donné pour trente mille francs une clientèle et un établissement qui certes en valait cinquante mille, et, en huit ans, il ne vous a payé que dix mille francs...

— Je n'ai jamais poursuivi personne, répondit Beauvisage, et j'aime mieux perdre mon argent que de tourmenter un pauvre homme...

— Un homme qui se moque de vous.

Beauvisage resta muet. Ne trouvant rien à répondre à cette observation cruelle, il regarda les planches qui formaient le parquet du salon.

Peut-être l'abolition progressive de l'intelligence et de la volonté de Beauvisage s'expliquerait-elle par l'abus du sommeil. Couché tous les soirs à huit heures et levé le lendemain à huit heures, il dormait depuis vingt ans ses douze heures sans jamais s'être réveillé la nuit, ou, si ce

grave événement arrivait, c'était pour lui le fait le plus extraordinaire : il en parlait pendant toute la journée. Il passait à sa toilette une heure environ, car sa femme l'avait habitué à ne se présenter devant elle, au déjeuner, que rasé, propre et habillé. Quand il était dans le commerce, il partait après le déjeuner, il allait à ses affaires, et ne revenait que pour le dîner. Depuis 1832, il avait remplacé les courses d'affaires par une visite à son beau-père, et par une promenade, ou par des visites en ville. En tout temps, il portait des bottes, un pantalon de drap bleu, un gilet blanc et un habit bleu, tenue encore exigée par sa femme. Son linge se recommandait par une blancheur et une finesse d'autant plus remarquées, que Séverine l'obligeait à en changer tous les jours. Ces soins pour son extérieur, si rarement pris en province, contribuaient à le faire considérer dans Arcis, comme on considère à Paris un homme élégant. A l'extérieur, ce digne et grave marchand de bonnets de coton paraissait donc un personnage ; car sa femme était assez spirituelle pour n'avoir jamais dit une parole qui mît le public d'Arcis dans la confidence de son désappointement et de la nullité de son mari, qui, grâce à ses sourires, à ses phrases obséquieuses et à sa tenue d'homme riche, passait pour un personnage des plus considérables. On disait que Séverine en était si jalouse, qu'elle l'empêchait d'aller en soirée, tandis que Philéas broyait les roses et les lis sur son teint par la pesanteur d'un heureux sommeil. Beauvisage, qui vivait selon ses goûts, choyé par sa femme, bien servi par ses deux domestiques, cajolé par sa fille, se disait l'homme le plus heureux d'Arcis, et il l'était. Le

sentiment de Séverine pour cet homme nul n'allait pas sans la pitié protectrice de la mère pour ses enfants. Elle déguisait la dureté des paroles qu'elle était obligée de lui dire sous un air de plaisanterie. Aucun ménage n'était plus calme, et l'aversion que Philéas avait pour le monde, où il s'endormait, où il ne pouvait pas jouer, ne sachant aucun jeu de cartes, avait rendu Séverine entièrement maîtresse de ses soirées.

L'arrivée de Cécile mit un terme à l'embarras de Philéas, qui s'écria :

— Comme te voilà belle !

Madame Beauvisage se retourna brusquement et jeta sur sa fille un regard perçant, qui la fit rougir.

— Ah ! Cécile, qui vous a dit de faire une pareille toilette ?... demanda la mère.

— N'irons-nous pas ce soir chez madame Marion ? Je me suis habillée pour voir comment m'allait ma nouvelle robe.

— Cécile ! Cécile ! fit Séverine, pourquoi vouloir tromper votre mère ?... Ce n'est pas bien, je ne suis pas contente de vous, vous voulez me cacher quelque pensée...

— Qu'a-t-elle donc fait ? demanda Beauvisage, enchanté de voir sa fille si pimpante.

— Ce qu'elle a fait ? je le lui dirai !... fit madame Beauvisage en menaçant du doigt sa fille unique.

Cécile se jeta au cou de sa mère, l'embrassa, la cajola, ce qui, pour les filles uniques, est une manière d'avoir raison.

Cécile Beauvisage, jeune personne de dix-neuf ans, venait de mettre une robe en soie gris de lin, garnie de

brandebourgs en gris plus foncé, et qui figurait par devant une redingote. Le corsage à guimpe, orné de boutons et de jockeys, se terminait en pointe par devant et se laçait par derrière comme un corset. Ce faux corset dessinait ainsi parfaitement le dos, les hanches et le buste. La jupe, garnie de trois rangs d'effilés, faisait des plis charmants, et annonçait par sa coupe et sa façon la science d'une couturière de Paris. Un joli fichu, garni de dentelle, retombait sur le corsage. L'héritière avait autour du cou un petit foulard rose noué très-élégamment, et sur la tête un chapeau de paille orné d'une rose mousseuse. Ses mains étaient gantées de mitaines en filet noir. Elle était chaussée de brodequins en peau bronzée; enfin, excepté son petit air endimanché, cette tournure de figurine dessinée dans les journaux de modes devait ravir le père et la mère de Cécile. Cécile était d'ailleurs bien faite, d'une taille moyenne et parfaitement proportionnée. Elle avait tressé ses cheveux châtains, selon la mode de 1839, en deux grosses nattes qui lui accompagnaient le visage et se rattachaient derrière la tête. Sa figure, pleine de santé, d'un ovale distingué, se recommandait par cet air aristocratique qu'elle ne tenait ni de son père ni de sa mère. Ses yeux, d'un brun clair, étaient entièrement dépourvus de cette expression douce, calme et presque mélancolique, si naturelle aux jeunes filles. Vive, animée, bien portante, Cécile gâtait, par une sorte de positif bourgeois et par la liberté de manières que prennent les enfants gâtés, tout ce que sa physionomie avait de romanesque. Néanmoins, un mari capable de refaire son éducation et d'y effacer les traces de la vie de province pouvait encore

extraire de ce bloc une femme charmante. En effet, l'orgueil que Séverine mettait en sa fille avait contre-balancé les effets de sa tendresse. Madame Beauvisage avait eu le courage de bien élever sa fille; elle s'était habituée avec elle à une fausse sévérité qui lui permît de se faire obéir et de réprimer le peu de mal qui se trouvait dans cette âme. La mère et la fille ne s'étaient jamais quittées; aussi Cécile avait, ce qui chez les jeunes filles est plus rare qu'on ne le pense, une pureté de pensée, une fraîcheur de cœur, une naïveté réelles, entières et parfaites.

— Votre toilette me donne à penser, dit madame Beauvisage; Simon Giguet vous aurait-il dit quelque chose hier que vous m'auriez caché?

— Eh bien, dit Philéas, un homme qui va recevoir le mandat de ses concitoyens...

— Ma chère maman, dit Cécile à l'oreille de sa mère, il m'ennuie; mais il n'y a plus que lui pour moi dans Arcis.

— Tu l'as bien jugé; mais attends que ton grand-père ait prononcé, dit madame Beauvisage en embrassant sa fille, dont la réponse annonçait un grand sens, tout en révélant une brèche faite dans son innocence par l'idée du mariage.

La maison de Grévin, située sur la rive droite de l'Aube, et qui fait le coin de la petite place d'au delà du pont, est une des plus vieilles maisons d'Arcis. Aussi est-elle bâtie en bois, et les intervalles de ces murs si légers sont-ils remplis de cailloux; mais elle est revêtue d'une couche de mortier lissé à la truelle et peint en gris. Malgré ce fard coquet, elle n'en paraît pas moins être une maison de

cartes. Le jardin, situé le long de l'Aube, est protégé par un mur de terrasse couronné de pots de fleurs. Cette humble maison, dont les fenêtres ont des contrevents solides peints en gris comme le mur, est garnie d'un mobilier en harmonie avec la simplicité de l'extérieur. En entrant, on apercevait dans une petite cour cailloutée les treillages verts qui servaient de clôture au jardin. Au rez-de-chaussée, l'ancienne étude, convertie en salon, et dont les fenêtres donnent sur la rivière et sur la place, est meublée de vieux meubles en velours d'Utrecht vert, excessivement passé. L'ancien cabinet est devenu la salle à manger du notaire retiré. Là, tout annonce un vieillard profondément philosophe, et une de ces vies qui se sont écoulées comme coule l'eau des ruisseaux champêtres, que les arlequins de la vie politique finissent par envier quand ils sont désabusés sur les grandeurs sociales, ou fatigués des luttes insensées avec le cours de l'humanité.

Pendant que Séverine passe le pont en regardant si son père a fini de dîner, il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil sur la personne, sur la vie et les opinions de ce vieillard, que l'amitié du comte Malin de Gondreville recommandait au respect de tout le pays. Voici la simple et naïve histoire de ce notaire, pendant longtemps, pour ainsi dire, le seul notaire d'Arcis : En 1787, deux jeunes gens d'Arcis allèrent à Paris, recommandés à un avocat au conseil nommé Danton. Cet illustre patriote était d'Arcis. On y voit encore sa maison, et sa famille y existe encore. Ceci pourrait expliquer l'influence que la Révolution exerça sur ce coin de la Champagne. Danton plaça ses compatriotes chez le procureur au Châtelet, si fameux par son

procès avec le comte Morton de Chabrillant, à propos de sa loge à la première représentation du *Mariage de Figaro,* et pour qui le parlement prit fait et cause en se regardant comme outragé dans la personne de son procureur. L'un s'appelait Malin et l'autre Grévin, tous deux fils uniques. Malin avait pour père le propriétaire même de la maison où demeure actuellement Grévin. Tous deux, ils eurent l'un pour l'autre une mutuelle, une solide affection. Malin, garçon retors, d'un esprit profond, ambitieux, avait le don de la parole. Grévin, honnête, travailleur, eut pour vocation d'admirer Malin. Ils revinrent à leur pays lors de la Révolution, l'un pour être avocat à Troyes, l'autre pour être notaire à Arcis. Grévin, l'humble serviteur de Malin, le fit nommer député à la Convention. Malin fit nommer Grévin procureur syndic d'Arcis. Malin fut un obscur conventionnel jusqu'au 9 thermidor, se rangeant toujours du côté du plus puissant, écrasant le faible ; mais Tallien lui fit comprendre la nécessité d'abattre Robespierre. Malin se distingua lors de cette terrible bataille parlementaire, il eut du courage à propos. Dès ce moment commença le rôle politique de cet homme, un des héros de la sphère inférieure : il abandonna le parti des thermidoriens pour celui des clichyens, et fut alors nommé membre du conseil des Anciens. Devenu l'ami de Talleyrand et de Fouché, conspirant avec eux contre Bonaparte, il devint, comme eux, un des plus ardents partisans de Bonaparte après la victoire de Marengo. Nommé tribun, il entra l'un des premiers au conseil d'État, fut un des rédacteurs du Code, et fut promu l'un des premiers à la dignité de sénateur, sous le nom de comte de Gondreville.

C'est là le côté politique de cette vie ; en voici le côté financier :

Grévin fut, dans l'arrondissement d'Arcis, l'instrument le plus actif et le plus habile de la fortune du comte de Gondreville. La terre de Gondreville appartenait aux Simeuse, bonne vieille noble famille de province, décimée par l'échafaud et dont les héritiers, deux jeunes gens, servaient dans l'armée de Condé. Cette terre, vendue nationalement, fut acquise pour Malin sous le nom de M. Marion et par les soins de Grévin. Grévin fit acquérir à son ami la meilleure partie des biens ecclésiastiques vendus par la République dans le département de l'Aube. Malin envoyait à Grévin les sommes nécessaires à ces acquisitions, et n'oubliait d'ailleurs point son homme d'affaires. Quand vint le Directoire, époque à laquelle Malin régnait dans les conseils de la République, les ventes furent réalisées au nom de Malin. Grévin fut notaire et Malin fut conseiller d'État. Grévin fut maire d'Arcis, Malin fut sénateur et comte de Gondreville. Malin épousa la fille d'un fournisseur millionnaire, Grévin épousa la fille unique du bonhomme Varlet, le premier médecin d'Arcis. Le comte de Gondreville eut trois cent mille livres de rente, un hôtel à Paris, le magnifique château de Gondreville ; il maria l'une de ses filles à l'un des Keller, banquier à Paris, l'autre au maréchal duc de Carigliano. Grévin, lui, riche de quinze mille livres de rente, possède la maison où il achève sa paisible vie en économisant, et il a géré les affaires de son ami, qui lui a vendu cette maison pour six mille francs. Le comte de Gondreville a quatre-vingts ans et Grévin soixante-seize. Le pair de France se pro-

mène dans son parc, l'ancien notaire dans le jardin du père de Malin : tous deux enveloppés de molleton, entassant écu sur écu. Aucun nuage n'a troublé cette amitié de soixante ans. Le notaire a toujours obéi au conventionnel, au conseiller d'État, au sénateur, au pair de France. Après a révolution de juillet, Malin, en passant par Arcis, dit à Grévin :.

— Veux-tu la croix?

— *Qué* que j'en ferais? répondit Grévin.

L'un n'avait jamais failli à l'autre; tous deux s'étaient toujours mutuellement éclairés, conseillés, l'un sans jalousie, et l'autre sans morgue ni prétention blessante. Malin avait toujours été obligé de faire la part de Grévin, car tout l'orgueil de Grévin était le comte de Gondreville. Grévin était autant comte de Gondreville que le comte de Gondreville lui-même. Cependant, depuis la révolution de juillet, moment où Grévin, se sentant vieilli, avait cessé de gérer les biens du comte, et où le comte, affaibli par l'âge et par sa participation aux tempêtes politiques, avait songé à vivre tranquille, les deux vieillards, sûrs d'eux-mêmes, mais n'ayant plus tant besoin l'un de l'autre, ne se voyaient plus guère. En allant à sa terre, ou en retournant à Paris, le comte venait voir Grévin, qui faisait seulement une ou deux visites au comte pendant son séjour à Gondreville. Il n'existait aucun lien entre leurs enfants. Jamais ni madame Keller ni la duchesse de Carigliano n'avaient eu la moindre relation avec mademoiselle Grévin, ni avant ni après son mariage avec le bonnetier Beauvisage. Ce dédain, involontaire ou réel, surprenait beaucoup Séverine. Grévin, maire d'Arcis sous l'Empire,

serviable pour tout le monde, avait, durant l'exercice de son ministère, concilié, prévenu beaucoup de difficultés. Sa rondeur, sa bonhomie et sa probité lui méritaient l'estime et l'affection de tout l'arrondissement; chacun, d'ailleurs, respectait en lui l'homme qui disposait de la faveur, du pouvoir et du crédit du comte de Gondreville.

Néanmoins, depuis que l'activité du notaire et sa participation aux affaires publiques et particulières avaient cessé; depuis huit ans, son souvenir s'était presque aboli dans la ville d'Arcis, où chacun s'attendait, de jour en jour, à le voir mourir. Grévin, à l'instar de son ami Malin, paraissait plus végéter que vivre; il ne se montrait point, il cultivait son jardin, taillait ses arbres, allait examiner ses légumes, ses bourgeons; et, comme tous les vieillards, il s'essayait à l'état de cadavre. La vie de ce septuagénaire était d'une régularité parfaite. De même que son ami le colonel Giguet, levé au jour, couché avant neuf heures, il avait la frugalité des avares, il buvait peu de vin, mais ce vin était exquis. Il prenait du café, mais jamais de liqueurs, et le seul exercice auquel il se livrât était celui qu'exige le jardinage. En tout temps, il portait les mêmes vêtements : de gros souliers huilés, des bas drapés, un pantalon de molleton gris à boucle, sans bretelles, un grand gilet de drap léger bleu de ciel à boutons en corne, et une redingote de molleton gris pareil à celui du pantalon; il avait sur la tête une petite casquette en loutre ronde, et la gardait au logis. En été, il remplaçait cette casquette par une espèce de calotte de velours noir, et la redingote de molleton par une redingote de drap gris de fer. Sa taille était de cinq pieds quatre pouces; il avait l'embon-

point des vieillards bien portants, ce qui alourdissait un peu sa démarche, déjà lente, comme celle de tous les gens de cabinet. Dès le jour, ce bonhomme s'habillait en accomplissant les soins de toilette les plus minutieux ; il se rasait lui-même, puis il faisait le tour de son jardin, il regardait le temps, il allait consulter son baromètre, en ouvrant lui-même les volets de son salon. Enfin il binait, il échenillait, il sarclait, il avait toujours quelque chose à faire jusqu'au déjeuner. Après son déjeuner, il restait assis à digérer jusqu'à deux heures, pensant on ne sait à quoi. Sa petite-fille venait presque toujours, conduite par une domestique, quelquefois accompagnée de sa mère, le voir entre deux et cinq heures. A certains jours, cette vie mécanique était interrompue : il y avait à recevoir les fermages et les revenus en nature, aussitôt vendus. Mais ce petit trouble n'arrivait que les jours de marché, et une fois par mois. Que devenait l'argent? Personne, pas même Séverine et Cécile, ne le savait; Grévin était là-dessus d'une discrétion ecclésiastique. Cependant, tous les sentiments de ce vieillard avaient fini par se concentrer sur sa fille et sur sa petite-fille, il les aimait plus que son argent. Ce septuagénaire, propret, à figure toute ronde, au front dégarni, aux yeux bleus et à cheveux blancs, avait quelque chose d'absolu dans le caractère, comme tous ceux à qui ni les hommes ni les choses n'ont résisté. Son seul défaut, extrêmement caché d'ailleurs, car il n'avait jamais eu occasion de le manifester, était une rancune persistante, terrible, une susceptibilité que Malin n'avait jamais heurtée. Si Grévin avait toujours servi le comte de Gondreville, il l'avait toujours trouvé reconnaissant ; jamais Malin

n'avait ni humilié ni froissé son ami, qu'il connaissait à fond. Les deux amis conservaient encore le tutoiement de leur jeunesse et la même affectueuse poignée de main. Jamais le sénateur n'avait fait sentir à Grévin la différence de leurs situations; il devançait toujours les désirs de son ami d'enfance, en lui offrant toujours tout, sachant qu'il se contenterait de peu. Grévin, adorateur de la littérature classique, puriste, bon administrateur, possédait de sérieuses et vastes connaissances en législation; il avait fait pour Malin des travaux qui fondèrent au Conseil d'État la gloire du rédacteur des Codes. Séverine aimait beaucoup son père; elle et sa fille ne laissaient à personne le soin de faire son linge : elles lui tricotaient des bas pour l'hiver, elles avaient pour lui les plus petites précautions, et Grévin savait qu'il n'entrait dans leur affection aucune pensée d'intérêt : le million probable de la succession paternelle n'aurait pas séché leurs larmes; les vieillards sont sensibles à la tendresse désintéressée. Avant de s'en aller de chez le bonhomme, tous les jours madame Beauvisage et Cécile s'inquiétaient du dîner de leur père pour le lendemain, et lui envoyaient les primeurs du marché. Madame Beauvisage avait toujours souhaité que son père la présentât au château de Gondreville, et la liât avec les filles du comte; mais le sage vieillard lui avait maintes fois expliqué combien il était difficile d'entretenir des relations suivies avec la duchesse de Carigliano, qui habitait Paris, et venait rarement à Gondreville, ou avec la brillante madame Keller, quand on tenait une fabrique de bonneterie à Arcis.

— Ta vie est finie, disait Grévin à sa fille; mets toutes

tes jouissances en Cécile, qui sera certes assez riche pour te donner, quand tu quitteras le commerce, l'existence grande et large à laquelle tu as droit. Choisis un gendre qui ait de l'ambition, des moyens, tu pourras un jour aller à Paris et laisser ici ce benêt de Beauvisage. Si je vis assez pour me voir un petit-gendre, je vous piloterai sur la mer des intérêts politiques comme j'ai piloté Malin, et vous arriverez à une position égale à celle des Keller...

Ce peu de paroles, dites avant la révolution de 1830, un an après la retraite du vieux notaire dans cette maison, explique cette attitude végétative. Grévin voulait vivre, il voulait mettre dans la route des grandeurs sa fille, sa petite-fille et ses arrière-petits-enfants. Grévin avait de l'ambition à la troisième génération. Quand il parlait ainsi, le vieillard rêvait de marier Cécile à Charles Keller; aussi pleurait-il en ce moment sur ses espérances renversées, il ne savait plus que résoudre. Sans relations dans la société parisienne, ne voyant plus dans le département de l'Aube d'autre mari pour Cécile que le jeune marquis de Cinq-Cygne, il se demandait s'il pouvait surmonter à force d'or les difficultés que la révolution de juillet suscitait entre les royalistes fidèles à leurs principes et leurs vainqueurs. Le bonheur de sa petite-fille lui paraissait si compromis en la livrant à l'orgueilleuse marquise de Cinq-Cygne, qu'il se décidait à se confier à l'ami des vieillards, au temps. Il espérait que son ennemie capitale, la marquise de Cinq-Cygne, mourrait, et il croyait pouvoir séduire le fils, en se servant du grand-père du marquis, le vieux d'Hauteserre, qui vivait alors à Cinq-Cygne, et qu'il savait accessible aux calculs de l'avarice. Si ce plan man-

quait, quand Cécile Beauvisage atteindrait vingt-deux ans, en désespoir de cause, Grévin comptait consulter son ami Gondreville, qui lui choisirait à Paris un mari, selon son cœur et son ambition, parmi les ducs de l'Empire.

Séverine trouva son père assis sur un banc de bois, au bout de sa terrasse, sous les lilas en fleur et prenant son café, car il était cinq heures et demie. Elle vit bien, à la douleur gravée sur la figure de son père, qu'il savait la nouvelle. En effet, le vieux pair de France venait d'envoyer un valet de chambre à son ami, en le priant de venir le voir. Jusqu'alors, le vieux Grévin n'avait pas voulu trop encourager l'ambition de sa fille; mais, en ce moment, au milieu des réflexions contradictoires qui se heurtaient dans sa triste méditation, son secret lui échappa.

— Ma chère enfant, lui dit-il, j'avais formé pour ton avenir les plus beaux et les plus fiers projets. La mort vient de les renverser. Cécile eût été vicomtesse Keller, car Charles, par mes soins, eût été nommé député d'Arcis, et il eût succédé quelque jour à la pairie de son père. Gondreville, ni sa fille, madame Keller, n'auraient refusé les soixante mille francs de rente que Cécile a en dot, surtout avec la perspective de cent autres que vous aurez un jour. Tu aurais habité Paris avec ta fille, et tu y aurais joué ton rôle de belle-mère dans les hautes régions du pouvoir.

Madame Beauvisage fit un signe de satisfaction.

— Mais nous sommes atteints ici du coup qui frappe ce charmant jeune homme, à qui l'amitié du prince royal était acquise déjà... Maintenant, ce Simon Giguet, qui se pousse sur la scène politique, est un sot, un sot de la pire

espèce, car il se croit un aigle... Vous êtes trop liés avec les Giguet et la maison Marion pour ne pas mettre beaucoup de formes à votre refus, et il faut refuser...

— Nous sommes, comme toujours, du même avis, mon père.

— Tout ceci m'oblige à voir mon vieux Malin, d'abord pour le consoler, puis pour le consulter. Cécile et toi, vous seriez malheureuses avec une vieille famille du faubourg Saint-Germain, on vous ferait sentir votre origine de mille façons; nous devons chercher quelque duc de la façon de Bonaparte, qui soit ruiné : nous serons à même d'avoir ainsi pour Cécile un beau titre, et nous la marierons séparée de biens. Tu peux dire que j'ai disposé de la main de Cécile, nous couperons court ainsi à toutes les demandes saugrenues, comme celles d'Antonin Goulard. Le petit Vinet ne manquera pas de s'offrir; il serait préférable à tous les épouseurs qui viendront flairer la dot... Il a du talent, de l'intrigue, et il appartient aux Chargebœuf par sa mère; mais il a trop de caractère pour ne pas dominer sa femme, et il est assez jeune pour se faire aimer : tu périrais entre ces deux sentiments-là, car je te sais par cœur, mon enfant!

— Je serai bien embarrassée ce soir chez les Marion, dit Séverine.

— Eh bien, mon enfant, répondit Grévin, envoie-moi madame Marion, je lui parlerai, moi!

— Je savais bien, mon père, que vous pensiez à notre avenir, mais je ne m'attendais pas à ce qu'il fût si brillant, dit madame Beauvisage en prenant les mains de son père et les lui baisant.

— J'y avais si profondément pensé, répliqua Grévin, qu'en 1831 j'ai acheté un hôtel que tu connais, l'hôtel Beauséant...

Madame Beauvisage fit un mouvement de surprise en apprenant ce secret si bien gardé, mais elle n'interrompit point son père.

— Ce sera mon présent de noces, dit-il. En 1832, je l'ai loué pour sept ans à des Anglais, à raison de vingt-quatre mille francs; une jolie affaire, car il ne m'a coûté que trois cent vingt-cinq mille francs, et en voici près de deux cent mille de retrouvés. Le bail finit le 15 juillet de cette année.

Séverine embrassa son père au front et sur les deux joues. Cette dernière révélation agrandissait tellement son avenir, qu'elle eut comme un éblouissement.

— Mon père, par mon conseil, ne donnera que la nue propriété de cet héritage à ses petits-enfants, se dit-elle en repassant le pont, j'en aurai l'usufruit; je ne veux pas que ma fille et un gendre me chassent de chez eux : ils seront chez moi!

Au dessert, quand les deux bonnes furent attablées dans la cuisine, et que madame Beauvisage eut la certitude de n'être pas écoutée, elle jugea nécessaire de faire une petite leçon à Cécile.

— Ma fille, lui dit-elle, conduisez-vous ce soir en personne bien élevée; et, à dater d'aujourd'hui, prenez un air posé, ne causez pas légèrement, ne vous promenez pas seule avec M. Giguet, ni avec M. Olivier Vinet, ni avec le sous-préfet, ni avec M. Martener, avec personne enfin, pas même avec Achille Pigoult. Vous ne vous marierez à

aucun des jeunes gens d'Arcis ni du département. Vous êtes destinée à briller à Paris. Aussi, tous les jours, aurez-vous de charmantes toilettes, pour vous habituer à l'élégance. Nous tâcherons de débaucher une femme de chambre à la jeune duchesse de Maufrigneuse : nous saurons ainsi où se fournissent la princesse de Cadignan et la marquise de Cinq-Cygne. Oh ! je ne veux pas que nous ayons le moindre air provincial. Vous étudierez trois heures par jour le piano; je ferai venir tous les jours M. Moïse, de Troyes, jusqu'à ce qu'on m'ait dit le maître que je puis faire venir de Paris. Il faut perfectionner tous vos talents, car vous n'avez plus qu'un an, tout au plus, à rester fille. Vous voilà prévenue, je verrai comment vous vous comporterez ce soir. Il s'agit de tenir Simon à une grande distance de vous, sans vous amuser de lui.

— Soyez tranquille, madame; je vais me mettre à adorer l'*inconnu*.

Ce mot, qui fit sourire madame Beauvisage, a besoin d'une explication.

— Ah! je ne l'ai point encore vu, dit Philéas; mais tout le monde parle de lui. Quand je voudrai savoir qui c'est, j'enverrai le brigadier ou M. Groslier lui demander son passe-port.

Il n'est pas de petites villes en France où, dans un temps donné, le drame ou la comédie de l'*étranger* ne se joue. Souvent l'étranger est un aventurier qui fait des dupes et qui part, emportant la réputation d'une femme ou l'argent d'une famille. Plus souvent, l'étranger est un étranger véritable, dont la vie reste assez longtemps mystérieuse pour que la petite ville soit occupée de ses faits et gestes.

Or, l'avénement probable de Simon Giguet au pouvoir n'était pas le seul événement grave. Depuis deux jours, l'attention de la ville d'Arcis avait pour point de mire un personnage arrivé depuis trois jours, qui se trouvait être le *premier inconnu* de la génération actuelle. Aussi l'*inconnu* faisait-il en ce moment les frais de la conversation dans toutes les maisons. C'était le soliveau tombé du ciel dans la ville des grenouilles. La situation d'Arcis-sur-Aube explique l'effet que devait y produire l'arrivée d'un étranger. A six lieues avant Troyes, sur la grande route de Paris, devant une ferme appelée la Belle-Étoile, commence un chemin départemental qui mène à la ville d'Arcis, en traversant de vastes plaines où la Seine trace une étroite vallée verte, ombragée de peupliers, qui tranche sur la blancheur des terres crayeuses de la Champagne. La route qui relie Arcis à Troyes a six lieues de longueur et fait la corde d'un arc, dont les extrémités sont Arcis et Troyes, en sorte que le plus court chemin pour aller de Paris à Arcis est cette route départementale qu'on prend à la Belle-Étoile. L'Aube, comme on l'a dit, n'est navigable que depuis Arcis jusqu'à son embouchure. Ainsi cette ville, sise à six lieues de la grande route, séparée de Troyes par des plaines monotones, se trouve perdue au milieu des terres, sans commerce ni transit, soit par eau, soit par terre. En effet, Sézanne, située à quelques lieues d'Arcis, de l'autre côté de l'Aube, est traversée par une grande route qui économise huit postes sur l'ancienne route d'Allemagne par Troyes. Arcis est donc une ville entièrement isolée où ne passe aucune voiture, et qui ne se rattache à Troyes et à la station de la Belle-Étoile que

par des messagers. Tous les habitants se connaissent, ils connaissent même les voyageurs de commerce qui viennent pour les affaires des maisons parisiennes; ainsi, comme toutes les petites villes de province qui sont dans une situation analogue, un étranger doit y mettre en branle toutes les langues et agiter toutes les imaginations, quand il y reste plus de deux jours, sans qu'on sache ni son nom ni ce qu'il y vient faire.

Or, comme tout Arcis était encore tranquille, trois jours avant la matinée où, par la volonté du créateur de tant d'histoires, celle-ci commence, tout le monde avait vu venir, par la route de la Belle-Étoile, un étranger conduisant un joli tilbury attelé d'un cheval de prix, et accompagné d'un petit domestique gros comme le poing, monté sur un cheval de selle. Le messager en relation avec les diligences de Troyes avait apporté à la Belle-Étoile trois malles venues de Paris, sans adresse, et appartenant à cet inconnu, qui se logea au *Mulet*. Chacun, dans Arcis, imagina le soir que ce personnage avait l'intention d'acheter la terre d'Arcis, et l'on en parla dans beaucoup de ménages comme du futur propriétaire du château. Le tilbury, le voyageur, ses chevaux, son domestique, tout paraissait appartenir à un homme tombé des plus hautes sphères sociales. L'inconnu, sans doute fatigué, ne se montra pas; peut-être passa-t-il une partie de son temps à s'installer dans les chambres qu'il choisit, en annonçant devoir demeurer un certain temps. Il voulut voir la place que ses chevaux occuperaient dans l'écurie et se montra très-exigeant; il voulut qu'on les séparât de ceux de l'aubergiste et de ceux qui pourraient venir. En présence de

tant de prétentions singulières, le maître de l'hôtel du *Mulet* considéra son hôte comme un Anglais. Dès le soir du premier jour, quelques tentatives furent faites par des curieux, au *Mulet;* mais on n'obtint aucune lumière du petit groom, qui refusa de s'expliquer sur son maître, non pas par des défaites ou par le silence, mais par des moqueries qui parurent être au-dessus de son âge et annoncer une grande corruption. Après avoir fait une toilette soignée et avoir dîné, sur les six heures, il partit à cheval, suivi de son tigre, disparut par la route de Brienne et ne revint que fort tard. L'hôte, sa femme et ses filles de chambre ne recueillirent, en examinant les malles et les effets de l'inconnu, rien qui pût les éclairer sur le rang, sur le nom, sur la condition ou les projets de cet hôte mystérieux.

Ce fut d'un effet incalculable. On fit mille commentaires de nature à nécessiter l'intervention du procureur du roi.

A son retour, l'inconnu laissa monter la maîtresse de la maison, qui lui présenta le livre où, selon les ordonnances de police, il devait inscrire son nom, sa qualité, le but de son voyage et son point de départ.

— Je n'écrirai rien, dit-il à la maîtresse de l'auberge. Si vous étiez tourmentée à ce sujet, vous diriez que je m'y suis refusé, et vous m'enverriez le sous-préfet, car je n'ai point de passe-port. On vous fera sur moi bien des questions, madame, reprit-il; mais répondez comme vous voudrez, je veux que vous ne sachiez rien sur moi, quand même vous apprendriez malgré moi quelque chose. Si vous me tourmentez, j'irai à l'hôtel de la *Poste,* sur la

place du Pont, et remarquez que je compte rester au moins quinze jours ici. Cela me contrarierait beaucoup, car je sais que vous êtes la sœur de Gothard, l'un des héros de l'affaire Simeuse.

— Suffit, monsieur ! répondit la sœur de Gothard, l'intendant des Cinq-Cygne.

Après un pareil mot, l'inconnu put garder près de lui, pendant deux heures environ, la maîtresse de l'hôtel, et il lui fit dire tout ce qu'elle savait sur Arcis, sur toutes les fortunes, sur tous les intérêts et sur les fonctionnaires. Le lendemain, il disparut à cheval, suivi de son tigre, et ne revint qu'à minuit. On doit comprendre alors la plaisanterie qu'avait faite Cécile, et que madame Beauvisage crut être sans fondement.

Beauvisage et Cécile, surpris de l'ordre du jour formulé par Séverine, en furent enchantés. Pendant que sa femme passait une robe pour aller chez madame Marion, le père entendit sa fille faire les suppositions auxquelles il est si naturel aux jeunes personnes de se livrer en pareil cas. Puis, fatigué de sa journée, il alla se coucher lorsque la mère et la fille furent parties.

Comme doivent le deviner ceux qui connaissent la France ou la Champagne, ce qui n'est pas la même chose, et, si l'on veut, les petites villes, il y eut un monde fou chez madame Marion le soir de cette journée. Le triomphe du fils Giguet fut considéré comme une victoire remportée sur le comte de Gondreville, et l'indépendance d'Arcis en fait d'élection parut être à jamais assurée. La nouvelle de la mort du pauvre Charles Keller fut regardée comme un arrêt du Ciel, et imposa silence à toutes les rivalités.

Antonin Goulard, Frédéric Marest, Olivier Vinet, M. Martener, enfin les autorités qui jusqu'alors avaient hanté ce salon, dont les opinions ne leur paraissaient pas devoir être contraires au gouvernement créé par la volonté populaire en juillet 1830, vinrent selon leur habitude, mais possédés tous d'une curiosité dont le but était l'attitude de la famille Beauvisage. Le salon, rétabli dans sa forme, ne portait pas la moindre trace de la séance qui semblait avoir décidé de la destinée de maître Simon.

A huit heures, quatre tables de jeu, chacune garnie de quatre joueurs, fonctionnaient. Le petit salon et la salle à manger étaient pleins de monde. Jamais, excepté dans les grandes occasions de bals ou de jours de fête, madame Marion n'avait vu ainsi des groupes à l'entrée du salon et formant comme la queue d'une comète.

— C'est l'aurore de la faveur, lui dit Olivier, qui lui montra ce spectacle si réjouissant pour une maîtresse de maison qui aime à recevoir.

— On ne sait pas jusqu'où peut aller Simon, répondit madame Marion. Nous sommes à une époque où les gens qui ont de la persévérance et beaucoup de conduite peuvent prétendre à tout.

Cette réponse était bien moins faite pour Vinet que pour madame Beauvisage, qui entrait alors avec sa fille et qui vint féliciter son amie.

Afin d'éviter toute demande indirecte, et pour se sousraire à toute interprétation de paroles dites en l'air, la mère de Cécile prit position à une table de whist, et s'enfonça dans une contention d'esprit à gagner cent fiches. Cent fiches font cinquante sous !... Quand un joueur

a perdu cette somme, on en parle pendant deux jours dans Arcis. Cécile alla causer avec mademoiselle Mollot, une de ses bonnes amies, et sembla prise d'un redoublement d'affection pour elle. Mademoiselle Mollot était la beauté d'Arcis, comme Cécile en était l'héritière. M. Mollot, le greffier du tribunal d'Arcis, habitait sur la grande place une maison située dans les mêmes conditions que celle de Beauvisage sur la place du Pont. Madame Mollot, incessamment assise à la fenêtre de son salon, au rez-de-chaussée, était atteinte, par suite de cette situation, d'un cas de curiosité aiguë, chronique, devenue maladie consécutive, invétérée. Madame Mollot s'adonnait à l'espionnage comme une femme nerveuse parle de ses maux imaginaires, avec coquetterie et passion. Dès qu'un paysan débouchait par la route de Brienne sur la place, elle le regardait et cherchait ce qu'il pouvait venir faire à Arcis; elle n'avait pas l'esprit en repos, tant que son paysan n'était pas expliqué. Elle passait sa vie à juger les événements, les hommes, les choses et les ménages d'Arcis. Cette grande femme sèche, fille d'un juge de Troyes, avait apporté en dot à M. Mollot, ancien premier clerc de Grévin, une dot assez considérable pour qu'il pût acheter la charge de greffier. On sait que le greffier d'un tribunal a le rang de juge, comme, dans les cours royales, le greffier en chef a celui de conseiller. La position de M. Mollot était due au comte de Gondreville qui, d'un mot, avait arrangé l'affaire du premier clerc de Grévin à la chancellerie. Toute l'ambition de la maison Mollot, du père, de la mère et de la fille, était de marier Ernestine Mollot, fille unique d'ailleurs, à Antonin Gou-

lard. Aussi le refus par lequel les Beauvisage avaient accueilli les tentatives du sous-préfet avait-il encore resserré les liens d'amitié des Mollot pour la famille Beauvisage.

— Voilà quelqu'un de bien impatienté! dit Ernestine à Cécile en lui montrant Simon Giguet. Oh! il voudrait bien venir causer avec nous; mais chaque personne qui entre se croit obligée de le féliciter, de l'entretenir. Voilà plus de cinquante fois que je lui entends dire : « C'est, je crois, moins à moi qu'à mon père que se sont adressés les vœux de mes concitoyens; mais, en tout cas, croyez que je serai dévoué non-seulement à nos intérêts généraux, mais encore aux vôtres propres. » Tiens, je devine la phrase au mouvement des lèvres, et, chaque fois, il te regarde en faisant des yeux de martyr...

— Ernestine, répondit Cécile, ne me quitte pas de toute la soirée, car je ne veux pas avoir à écouter ses propositions cachées sous des phrases à *hélas!* entremêlées de soupirs.

— Tu ne veux donc pas être la femme d'un garde des sceaux?

— Ah! ils n'en sont que là? dit Cécile en riant.

— Je t'assure, reprit Ernestine, que tout à l'heure, avant que tu arrivasses, M. Godivet, le receveur de l'enregistrement, dans son enthousiasme, prétendait que Simon serait garde des sceaux avant trois ans.

— Compte-t-on pour cela sur la protection du comte de Gondreville? demanda le sous-préfet, qui vint s'asseoir à côté des deux jeunes filles, en devinant qu'elles se moquaient de son ami Giguet.

— Ah! monsieur Antonin, dit la belle Ernestine Mollot, vous qui avez promis à ma mère de découvrir ce qu'est le bel inconnu, que savez-vous de neuf sur lui?

— Les événements d'aujourd'hui, mademoiselle, sont bien autrement importants! dit Antonin en s'asseyant près de Cécile, comme un diplomate enchanté d'échapper à l'attention générale en se réfugiant dans une causerie de jeunes filles. Toute ma vie de sous-préfet ou de préfet est en question.

— Comment! vous ne laisserez pas nommer à l'unanimité votre ami Simon?

— Simon est mon ami, mais le gouvernement est mon maître, et je compte tout faire pour empêcher Simon de réussir. Et voilà madame Mollot qui me devra son concours, comme la femme d'un homme que ses fonctions attachent au gouvernement.

— Nous ne demandons pas mieux que d'être avec vous, répliqua la greffière. Mollot m'a raconté, dit-elle à voix basse, ce qui s'est fait ici ce matin... C'était pitoyable! Un seul homme a montré du talent, et c'est Achille Pigoult. Tout le monde s'accorde à dire que ce serait un orateur qui brillerait à la Chambre; aussi, quoiqu'il n'ait rien et que ma fille soit fille unique, qu'elle aura d'abord sa dot, qui sera de soixante mille francs, puis notre succession, dont je ne parle pas, et enfin les héritages de l'oncle à Mollot, le meunier, et de ma tante Lambert, à Troyes; eh bien, je vous déclare que, si M. Achille Pigoult voulait nous faire l'honneur de penser à elle et la demandait pour femme, je la lui donnerais, moi, si toutefois il plaisait à ma fille; mais la petite sotte ne veut se marier

qu'à sa fantaisie... C'est mademoiselle Beauvisage qui lui met ces idées-là dans la tête...

Le sous-préfet reçut cette double bordée en homme qui se sait trente mille livres de rente et qui attend une préfecture.

— Mademoiselle a raison, répondit-il en regardant Cécile; elle est bien assez riche pour faire un mariage d'amour...

— Ne parlons pas mariage, dit Ernestine. Vous attristez ma pauvre chère petite Cécile, qui m'avouait tout à l'heure que, pour ne pas être épousée pour sa fortune, mais pour elle-même, elle souhaiterait une aventure avec un inconnu qui ne saurait rien d'Arcis, ni des successions qui doivent faire d'elle une lady Crésus, et voudrait filer un roman où elle serait, au dénoûment, épousée, aimée pour elle-même...

— C'est très-joli, cela. Je savais déjà que mademoiselle avait autant d'esprit que d'argent! s'écria Olivier Vinet en se joignant au groupe des demoiselles, en haine des courtisans de Simon Giguet, l'idole du jour.

— Et c'est ainsi, monsieur Goulard, dit Cécile en souriant, que nous sommes arrivées, de fil en aiguille, à parler de l'inconnu...

— Et, dit Ernestine, elle l'a pris pour le héros de ce roman que je vous ai tracé...

— Oh! dit madame Mollot, un homme de cinquante ans!... Fi donc!

— Comment savez-vous qu'il a cinquante ans? demanda Olivier Vinet en souriant.

— Ma foi ! dit madame Mollot, ce matin, j'étais si intriguée, que j'ai pris ma lorgnette...

— Bravo ! dit l'ingénieur des ponts et chaussées, qui faisait la cour à la mère pour avoir la fille.

— Donc, reprit madame Mollot, j'ai pu voir l'inconnu se faisant la barbe lui-même avec des rasoirs d'une élégance !... Ils sont montés en or ou en vermeil.

— En or ! en or ! dit Vinet. Quand les choses sont inconnues, il faut les imaginer de la plus belle qualité. Aussi, moi qui, je vous le déclare, n'ai pas vu ce monsieur, suis-je sûr que c'est au moins un comte...

Le mot, pris pour un calembour, fit excessivement rire. Ce petit groupe où l'on riait excita la jalousie du groupe des douairières et l'attention du troupeau d'hommes en habit noir qui entourait Simon Giguet. Quant à l'avocat, il était au désespoir de ne pouvoir mettre sa fortune, son avenir aux pieds de la riche Cécile.

— O mon père, pensa le substitut en se voyant complimenté pour ce calembour involontaire, dans quel tribunal m'as-tu fait débuter ! — Un comte par une *m*, mesdames et mesdemoiselles ! reprit-il. Un homme aussi distingué par sa naissance que par ses manières, par sa fortune et par ses équipages, un lion, un élégant, un *gant jaune !...*

— Il a, monsieur Olivier, dit Ernestine, le plus joli tilbury du monde.

— Comment, Antonin, tu ne m'avais pas dit qu'il eût un tilbury, ce matin, quand nous avons parlé de ce conspirateur ; mais le tilbury, c'est une circonstance atténuante ; ce ne peut plus être un républicain.



— Mesdemoiselles, il n'est rien que je ne fasse dans l'intérêt de vos plaisirs,... dit Antonin Goulard. Nous allons savoir si c'est un comte par une *m*, afin que vous puissiez continuer votre conte par une *n*.

— Et ce deviendra peut-être une histoire, dit l'ingénieur de l'arrondissement.

— A l'usage des sous-préfets, dit Olivier Vinet.

— Comment allez-vous vous y prendre? demanda madame Mollot.

— Oh! répliqua le sous-préfet, demandez à mademoiselle Beauvisage qui elle prendrait pour mari si elle était condamnée à choisir parmi les gens ici présents, elle ne vous répondrait jamais!... Laissez au pouvoir sa coquetterie. — Soyez tranquilles, mesdemoiselles, vous allez savoir dans dix minutes si l'inconnu est un comte ou un commis voyageur.

Antonin Goulard quitta le petit groupe des demoiselles, car il s'y trouvait, outre mademoiselle Berton, fille du receveur des contributions, jeune personne insignifiante qui jouait le rôle de satellite auprès de Cécile et d'Ernestine, mademoiselle Herbelot, la sœur du second notaire d'Arcis, vieille fille de trente ans, aigre, pincée et mise comme toutes les vieilles filles : elle portait, sur une robe en alépine verte, un fichu brodé dont les coins, ramassés sur la taille par devant, étaient noués à la mode qui régnait sous la Terreur.

— Julien, dit le sous-préfet dans l'antichambre à son domestique, toi qui as servi pendant six mois à Gondreville, tu sais comment est faite une couronne de comte?

— Il y a des perles sur les neuf pointes.

— Eh bien, va-t'en au *Mulet* et tâche d'y donner un coup d'œil au tilbury du monsieur qui y loge ; puis viens me dire ce qui s'y trouvera peint. Enfin, fais bien ton métier, récolte tous les cancans... Si tu vois le petit domestique, demande-lui à quelle heure M. le comte peut recevoir le sous-préfet demain, dans le cas où tu verrais les neuf pointes à perles. Ne bois pas, ne cause pas, reviens promptement, et, quand tu seras revenu, fais-le-moi savoir en te montrant à la porte du salon.

— Oui, monsieur le sous-préfet.

L'auberge du *Mulet,* comme on l'a déjà dit, occupe sur la place le coin opposé à l'angle du mur de clôture des jardins de la maison Marion, de l'autre côté de la route de Brienne. Ainsi, la solution du problème devait être immédiate. Antonin Goulard revint prendre sa place auprès de mademoiselle Beauvisage.

— Nous avions tant parlé hier, ici, de l'étranger, disait alors madame Mollot, que j'ai rêvé de lui toute la nuit...

— Ah! ah! dit Vinet, vous rêvez encore aux inconnus, belle dame?

— Vous êtes un impertinent; si je voulais, je vous ferais rêver de moi! répliqua-t-elle. Ce matin donc, en me levant...

Il n'est pas inutile de faire observer que madame Mollot passe à Arcis pour une femme d'esprit, c'est-à-dire qu'elle s'exprime si facilement, qu'elle abuse de ses avantages. Un Parisien, égaré dans ces parages comme l'était l'inconnu, l'aurait peut-être trouvée excessivement bavarde.

— ... Je fais, comme de raison, ma toilette, et je regarde machinalement devant moi...

— Par la fenêtre,... dit Antonin Goulard.

— Mais oui, mon cabinet de toilette donne sur la place. Or, vous savez que Poupart a mis l'inconnu dans une des chambres dont les fenêtres sont en face des miennes...

— Une chambre, maman! dit Ernestine. Le comte occupe trois chambres! Le petit domestique, habillé tout en noir, est dans la première; on a fait comme un salon de la seconde, et l'inconnu couche dans la troisième.

— Il a donc la moitié des chambres du *Mulet?* dit mademoiselle Herbelot.

— Enfin, mesdemoiselles, qu'est-ce que cela fait à sa personne? dit aigrement madame Mollot, fâchée d'être interrompue par les demoiselles. Il s'agit de sa personne.

— N'interrompez pas l'orateur, dit Olivier Vinet.

— Comme j'étais baissée...

— Assise, dit Antonin Goulard.

— Madame était comme elle devait être, reprit Vinet; elle faisait sa toilette et regardait le *Mulet!*...

En province, ces plaisanteries sont prisées, car on s'est tout dit depuis trop longtemps pour ne pas avoir recours aux bêtises dont s'amusaient nos pères avant l'introduction de l'hypocrisie anglaise, une de ces marchandises contre lesquelles les douanes sont impuissantes.

— N'interrompez pas l'orateur, dit en souriant mademoiselle Beauvisage à Vinet, avec qui elle échangea ce sourire.

— ... Mes yeux se sont portés involontairement sur la fenêtre de la chambre où, la veille, s'était couché l'in-

connu, je ne sais pas à quelle heure, par exemple, car je ne me suis endormie que longtemps après minuit... J'ai le malheur d'être unie à un homme qui ronfle à faire trembler les planchers et les murs... Si je m'endors la première, oh! j'ai le sommeil si dur, que je n'entends rien; mais, si c'est Mollot qui part le premier, ma nuit est flambée...

— Il y a le cas où vous partez ensemble! dit Achille Pigoult, qui vint se joindre à ce joyeux groupe. Je vois qu'il s'agit de votre sommeil...

— Taisez-vous, mauvais sujet! répliqua gracieusement madame Mollot.

— Comprends-tu? dit Cécile à l'oreille d'Ernestine.

— Donc, à une heure après minuit, il n'était pas encore rentré! dit madame Mollot.

— Il vous a fraudée! Rentrer sans que vous le sachiez! dit Achille Pigoult. Ah! cet homme est très-fin, il nous mettra tous dans un sac et nous vendra sur la place du Marché!

— A qui? demanda Vinet.

— A une affaire! à une idée! à un système! répondit le notaire, à qui le substitut sourit d'un air fin.

— Jugez de ma surprise, reprit madame Mollot, en apercevant une étoffe d'une magnificence, d'une beauté, d'un éclat... Je me dis : « Il a sans doute une robe de chambre de cette étoffe de verre que nous sommes allés voir à l'Exposition des produits de l'industrie. » Alors, je vais chercher ma lorgnette, et j'examine... Mais, bon Dieu! qu'est-ce que je vois!... Au-dessus de la robe de chambre, là où devrait être la tête, je vois une masse

énorme, quelque chose comme un genou... Non, je ne peux pas vous dire quelle a été ma curiosité!

— Je le conçois, dit Antonin.

— Non, vous ne le concevez pas, dit madame Mollot, car ce genou...

— Ah! je comprends, dit Olivier Vinet en riant aux éclats, l'inconnu faisait aussi sa toilette, et vous avez vu ses deux genoux...

— Mais non! s'écria madame Mollot; vous me faites dire des incongruités. L'inconnu était debout, il tenait une éponge au-dessus d'une immense cuvette, et vous en serez pour vos mauvaises plaisanteries, monsieur Olivier. J'aurais bien reconnu ce que vous croyez...

— Oh! reconnu;... madame, vous vous compromettez!... dit Antonin Goulard.

— Laissez-moi donc achever, reprit madame Mollot. C'était sa tête! il se lavait la tête, il n'a pas un seul cheveu...

— L'imprudent! dit Antonin Goulard. Il ne vient certes pas ici avec des idées de mariage. Ici, pour se marier, il faut avoir des cheveux... C'est très-demandé.

— J'ai donc raison de dire que notre inconnu doit avoir cinquante ans. On ne prend guère perruque qu'à cet âge. Et en effet, de loin, l'inconnu, sa toilette finie, a ouvert sa fenêtre; je l'ai revu muni d'une superbe chevelure noire, et il m'a lorgnée quand je me suis mise à mon balcon. Ainsi, ma chère Cécile, vous ne prendrez pas ce monsieur-là pour héros de votre roman.

— Pourquoi pas? Les gens de cinquante ans ne sont pas à dédaigner, quand ils sont comtes, répliqua Ernestine.

— Il a peut-être des cheveux, dit malicieusement Olivier Vinet, et alors il serait très-mariable. La question serait de savoir s'il a montré sa tête nue à madame Mollot, ou...

— Taisez-vous! dit madame Mollot.

Antonin Goulard s'empressa de dépêcher le domestique de madame Marion au *Mulet*, en lui donnant un ordre pour Julien.

— Mon Dieu! que fait l'âge d'un mari? dit mademoiselle Herbelot.

— Pourvu qu'on en ait un, ajouta le substitut, qui se faisait redouter par sa méchanceté froide et ses railleries.

— Mais, répliqua la vieille fille en sentant l'épigramme, j'aimerais mieux un homme de cinquante ans, indulgent et bon, plein d'attentions pour sa femme, qu'un jeune homme de vingt et quelques années qui serait sans cœur, dont l'esprit mordrait tout le monde, même sa femme...

— Ceci, dit Olivier Vinet, est bon pour la conversation; car, pour aimer mieux un quinquagénaire qu'un adulte, il faut les avoir à choisir.

— Oh! dit madame Mollot pour arrêter cette lutte de la vieille fille et du jeune Vinet, qui allait toujours trop loin, quand une femme a l'expérience de la vie, elle sait qu'un mari de cinquante ans ou de vingt-cinq ans, c'est absolument la même chose quand il n'est qu'estimé... L'important dans le mariage, c'est les convenances qu'on y cherche. Si mademoiselle Beauvisage veut aller à Paris, y faire figure, et, à sa place, je penserais ainsi, je ne prendrais certainement pas mon mari dans la ville d'Arcis... Si j'avais eu la fortune qu'elle aura, j'aurais très-bien

accordé ma main à un comte, à un homme qui m'aurait mise dans une haute position sociale, et je n'aurais pas demandé à voir son extrait de naissance.

— Il vous eût suffi de le voir à sa toilette, dit tout bas Vinet à madame Mollot.

— Mais le roi fait des comtes, madame! vint dire madame Marion, qui depuis un moment surveillait le cercle des jeunes filles.

— Ah! madame, répliqua Vinet, il y a des jeunes filles qui aiment les comtes faits...

— Eh bien, monsieur Antonin, dit alors Cécile en riant du sarcasme d'Olivier Vinet, nos dix minutes sont passées, et nous ne savons pas si l'inconnu est comte.

— Le gouvernement doit être infaillible! dit Olivier Vinet en regardant Antonin.

— Je vais tenir ma promesse, répliqua le sous-préfet en voyant apparaître à la porte du salon la tête de son domestique.

Et il quitta de nouveau sa place près de Cécile.

— Vous parlez de l'étranger, dit madame Marion. Sait-on quelque chose sur lui?

— Non, madame, répondit Achille Pigoult; mais il est, sans le savoir, comme un athlète dans un cirque, le centre des regards de deux mille habitants... Moi, je sais quelque chose, ajouta le petit notaire.

— Ah! dites, monsieur Achille? demanda vivement Ernestine.

— Son domestique s'appelle Paradis...

— Paradis! ripostèrent toutes les personnes qui formaient le cercle.

— Peut-on s'appeler Paradis? demanda madame Herbelot en venant prendre place à côté de sa belle-sœur.

— Cela tend, reprit le petit notaire, à prouver que son maître est un ange, car, lorsque son domestique le suit..., vous comprenez...

— C'est le chemin du Paradis ! Il est très-joli, celui-là, dit madame Marion, qui tenait à mettre Achille Pigoult dans les intérêts de son neveu.

— Monsieur, disait dans la salle à manger le domestique d'Antonin à son maître, le tilbury est armorié...

— Armorié !...

— Et, monsieur, allez, les armes sont joliment drôles ! il y a dessus une couronne à neuf pointes, et des perles...

— C'est un comte !

— On y voit un monstre ailé qui court à tout brésiller, absolument comme un postillon qui aurait perdu quelque chose ! Et voilà ce qui est écrit sur la banderole, dit-il en prenant un papier dans son gousset. Mademoiselle Anicette, la femme de chambre de la princesse de Cadignan, qui venait d'apporter, en voiture, bien entendu (le chariot de Cinq-Cygne est devant le *Mulet*), une lettre à ce monsieur, m'a copié la chose...

— Donne !

Le sous-préfet lut :

Quo me trahit fortuna.

S'il n'était pas assez fort en blason français pour connaître la maison qui portait cette devise, Antonin pensa que les Cinq-Cygne ne pouvaient donner leur chariot et

la princesse de Cadignan envoyer un exprès que pour un personnage de la plus haute noblesse.

— Ah! tu connais la femme de chambre de la princesse de Cadignan?... Tu es un homme heureux!... dit Antonin à son domestique.

Julien, garçon du pays, après avoir servi six mois à Gondreville, était entré chez M. le sous-préfet, qui voulait avoir un domestique *bien stylé*.

— Mais, monsieur, Anicette est la filleule de mon père. Papa, qui voulait du bien à cette petite dont le père est mort, l'a envoyée à Paris pour y être couturière, parce que ma mère ne pouvait la souffrir.

— Est-elle jolie?

— Assez, monsieur le sous-préfet. A preuve qu'à Paris elle a eu des malheurs; mais enfin, comme elle a des talents, qu'elle sait faire des robes, coiffer, elle est entrée chez la princesse par la protection de M. Marin, le premier valet de chambre de M. le duc de Maufrigneuse...

— Que t'a-t-elle dit de Cinq-Cygne? Y a-t-il beaucoup de monde?

— Beaucoup, monsieur. Il y a la princesse et M. d'Arthez,... le duc de Maufrigneuse et la duchesse, le jeune marquis... Enfin, le château est plein... Monseigneur l'évêque de Troyes y est attendu ce soir...

— Monseigneur Troubert?... Ah! je voudrais bien savoir s'il y restera quelque temps...

— Anicette le croit, et elle suppose que monseigneur vient pour le comte qui loge au *Mulet*. On attend encore du monde. Le cocher a dit qu'on parlait beaucoup des

élections... M. le président Michu doit aller passer quelques jours...

— Tâche de faire venir cette femme de chambre en ville, sous un prétexte quelconque... Est-ce que tu as des idées sur elle ?...

— Si elle avait quelque chose à elle, je ne dis pas !... Elle est bien finaude.

— Dis-lui de venir te voir à la sous-préfecture.

— Oui, monsieur, j'y vas.

— Ne lui parle pas de moi ! elle ne viendrait point; propose-lui une place avantageuse...

— Ah ! monsieur,... j'ai servi à Gondreville.

— Tu ne sais pas pourquoi ce message de Cinq-Cygne à cette heure? car il est neuf heures et demie...

— Il paraît que c'est quelque chose de bien pressé, car le comte, qui revenait de Gondreville...

— L'étranger est allé à Gondreville?

— Il y a dîné, monsieur le sous-préfet. Et, vous allez voir, c'est à faire rire ! Le petit domestique est, parlant par respect, soûl comme une grive. Il a bu tant de vin de Champagne à l'office, qu'il ne se tient pas sur ses jambes; on l'aura poussé par plaisanterie à boire.

— Eh bien, le comte?

— Le comte, qui était couché, quand il a lu la lettre, s'est levé; maintenant, il s'habille. On attelait le tilbury. Le comte va passer la soirée à Cinq-Cygne.

— C'est alors un bien grand personnage?

— Oh ! oui, monsieur; car Gothard, l'intendant de Cinq-Cygne, est venu ce matin voir son beau-frère Poupart, et lui a recommandé la plus grande discrétion en toute chose

sur ce monsieur, et de le servir comme si c'était un roi...

— Vinet aurait-il raison? se dit le sous-préfet. Y aurait-il quelque conspiration?...

— C'est le duc Georges de Maufrigneuse qui a envoyé M. Gothard au *Mulet*. Si Poupart est venu ce matin, ici, à cette assemblée, c'est que ce comte a voulu qu'il y allât. Ce monsieur dirait à M. Poupart d'aller ce soir à Paris, il partirait... Gothard a dit à son beau-frère de tout confondre pour ce monsieur-là, et de se moquer des curieux.

— Si tu peux avoir Anicette, ne manque pas de m'en prévenir!... dit Antonin.

— Mais je peux bien l'aller voir à Cinq-Cygne, si monsieur veut m'envoyer chez lui, au Val-Preux.

— C'est une idée. Tu profiteras du chariot pour t'y rendre... Mais qu'as-tu à dire du petit domestique?

— C'est un crâne que ce petit garçon, monsieur le sous-préfet! Figurez-vous, monsieur, que, gris comme il l'est, il vient de partir sur le magnifique cheval anglais de son maître, un cheval de race qui fait sept lieues à l'heure, pour porter une lettre à Troyes, afin qu'elle soit demain à Paris... Et ça n'a que neuf ans et demi! Qu'est-ce que ce sera donc à vingt ans?

Le sous-préfet écouta machinalement ce dernier commérage administratif. Et alors Julien bavarda pendant quelques minutes. Antonin Goulard écoutait Julien, tout en pensant à l'inconnu.

— Attends, dit le sous-préfet à son domestique.

— Quel gâchis!... se disait-il en revenant à pas lents. Un homme qui dîne avec le comte de Gondreville et qui passe la nuit à Cinq-Cygne!... En voilà, des mystères!...

— Eh bien? lui cria le cercle de mademoiselle Beauvisage tout entier quand il reparut.

— Eh bien, c'est un comte, et de vieille roche, je vous en réponds!

— Oh! comme je voudrais le voir! s'écria Cécile.

— Mademoiselle, dit Antonin en souriant et en regardant avec malice madame Mollot, il est grand et bien fait, et il ne porte pas perruque!... Son petit domestique était gris comme les vingt-deux cantons; on l'avait abreuvé de vin de Champagne à l'office de Gondreville, et cet enfant de neuf ans a répondu avec la fierté d'un vieux laquais à Julien, qui lui parlait de la perruque de son maître : « Mon maître, une perruque? je le quitterais!... Il se teint les cheveux, c'est bien assez! »

— Votre lorgnette grossit beaucoup les objets, dit Achille Pigoult à madame Mollot, qui se mit à rire.

— Enfin, le tigre du beau comte, gris comme il est, court à Troyes à cheval porter une lettre, et il y va, malgré la nuit, en cinq quarts d'heure.

— Je voudrais voir le tigre, moi, dit Vinet.

— S'il a dîné à Gondreville, dit Cécile, nous saurons qui est ce comte; car mon grand-papa y va demain matin.

— Ce qui va vous sembler étrange, dit Antonin Goulard, c'est qu'on vient de dépêcher de Cinq-Cygne, à l'inconnu, mademoiselle Anicette, la femme de chambre de la princesse de Cadignan, et qu'il y va passer la soirée...

— Ah çà! dit Olivier Vinet, ce n'est pas un homme, c'est un diable, un phénix! Il serait l'ami des deux châteaux, il poculerait...

— Ah! fi, monsieur! dit madame Mollot, vous avez des mots...

— Il poculerait est de la plus haute latinité, madame, reprit gravement le substitut; il poculerait donc chez le roi Louis-Philippe le matin, et banqueterait le soir à Holyrood avec Charles X. Il n'y a qu'une raison qui puisse permettre à un chrétien d'aller dans les deux camps, chez les Montecchi et chez les Capuletti!... Ah! je sais qui est cet inconnu : c'est le directeur des chemins de fer de Paris à Lyon, ou de Paris à Dijon, ou de Montereau à Troyes...

— C'est vrai! dit Antonin. Vous y êtes. Il n'y a que la banque, l'industrie ou la spéculation qui puissent être bien accueillies partout.

— Oui, dans ce moment-ci, les grands noms, les grandes familles, la vieille et la jeune pairie arrivent au pas de charge dans les commandites! dit Achille Pigoult.

— Les francs attirent les Francs, repartit Olivier Vinet sans rire.

— Vous n'êtes guère l'olivier de la paix, dit madame Mollot en souriant.

— Mais n'est-ce pas démoralisant de voir les noms des Verneuil, des Maufrigneuse et des d'Hérouville accolés à ceux des du Tillet et des Nucingen dans des spéculations cotées à la Bourse?

— Notre inconnu doit être décidément un chemin de fer en bas âge, dit Olivier Vinet.

— Eh bien, tout Arcis va demain être sens dessus dessous, dit Achille Pigoult. Je vais voir ce monsieur pour être le notaire de la chose! Il y aura deux mille actes à faire.

— Notre roman devient une locomotive, dit tristement Ernestine à Cécile.

— Un comte doublé d'un chemin de fer, reprit Achille Pigoult, n'en est que plus conjugal; mais est-il garçon?

— Eh! je saurai cela demain par grand-papa, dit Cécile avec un enthousiasme de parade.

— Oh! la bonne plaisanterie! s'écria madame Marion avec un rire forcé. Comment, Cécile, ma petite chatte, vous pensez à l'inconnu?...

— Mais le mari, c'est toujours l'inconnu, dit vivement Olivier Vinet en faisant à mademoiselle Beauvisage un signe qu'elle comprit à merveille.

– Pourquoi ne penserais-je pas à lui? demanda Cécile; ce n'est pas compromettant. Puis c'est, disent ces messieurs, ou quelque grand spéculateur, ou quelque grand seigneur... Ma foi! l'un ou l'autre m'irait. J'aime Paris! Je veux avoir voiture, hôtel, loge aux Italiens, etc.

— C'est cela! dit Olivier Vinet, quand on rêve, il faut ne se rien refuser. D'ailleurs, moi, si j'avais le bonheur d'être votre frère, je vous marierais au jeune marquis de Cinq-Cygne, qui me paraît un petit gaillard à faire danser joliment les écus et à se moquer des répugnances de sa mère pour les acteurs du grand drame où le père de notre président a péri si malheureusement.

— Il vous serait plus facile de devenir premier ministre!... dit madame Marion; il n'y aura jamais d'alliance entre la petite-fille des Grévin et les Cinq-Cygne!...

— Roméo a bien failli épouser Juliette! dit Achille Pigoult, et mademoiselle est plus belle que...

— Oh! si vous nous citez l'opéra! dit naïvement Herbelot le notaire, qui venait de finir son whist.

— Mon confrère, dit Achille Pigoult, n'est pas fort sur l'histoire du moyen âge...

— Viens, Malvina! dit le gros notaire sans rien répondre à son jeune confrère.

— Dites donc, monsieur Antonin, demanda Cécile au sous-préfet, vous avez parlé d'Anicette, la femme de chambre de la princesse de Cadignan,... la connaissez-vous?

— Non, mais Julien la connaît : c'est la filleule de son père, et ils sont très-bien ensemble.

— Oh! tâchez donc, par Julien, de nous l'avoir; maman ne regarderait pas aux gages...

— Mademoiselle, entendre, c'est obéir! dit-on en Asie aux despotes, répliqua le sous-préfet. Pour vous servir, vous allez voir comme je procède!

Il sortit pour donner l'ordre à Julien de rejoindre le chariot qui retournait à Cinq-Cygne et de séduire à tout prix Anicette. En ce moment, Simon Giguet, qui venait d'achever ses courbettes en paroles à tous les gens influents d'Arcis, et qui se regardait comme sûr de son élection, vint se joindre au cercle qui entourait Cécile et mademoiselle Mollot. La soirée était assez avancée. Dix heures sonnaient. Après avoir énormément consommé de gâteaux, de verres d'orgeat, de punch, de limonade et de sirops variés, ceux qui n'étaient venus chez madame Marion, ce jour-là, que pour des raisons politiques, et qui n'avaient pas l'habitude de ces planches, pour eux aristocratiques, s'en allèrent d'autant plus promptement, qu'ils

ne se couchaient jamais si tard. La soirée allait donc prendre un caractère d'intimité. Simon Giguet espéra pouvoir échanger quelques paroles avec Cécile, et il la regardait en conquérant. Ce regard blessa Cécile.

— Mon cher, dit Antonin à Simon en voyant briller sur la figure de son ami l'auréole du succès, tu viens dans un moment où les gens d'Arcis ont tort...

— Tout à fait tort, dit Ernestine, à qui Cécile poussa le coude. Nous sommes folles, Cécile et moi, de l'inconnu : nous nous le disputons !

— D'abord, ce n'est plus un inconnu, dit Cécile, c'est un comte !

— Quelque farceur ! répliqua Simon Giguet d'un air de mépris.

— Diriez-vous cela, monsieur Simon, répondit Cécile piquée, en face à un homme à qui la princesse de Cadignan vient d'envoyer ses gens, qui a dîné à Gondreville aujourd'hui, qui va passer cette soirée même chez la marquise de Cinq-Cygne ?

Ce fut dit si vivement et d'un ton si dur, que Simon en fut déconcerté.

— Ah ! mademoiselle, dit Olivier Vinet, si l'on se disait en face ce que nous disons tous les uns des autres en arrière, il n'y aurait plus de société possible. Les plaisirs de la société, surtout en province, consistent à se dire du mal les uns des autres...

— M. Simon est jaloux de ton enthousiasme pour le comte inconnu, dit Ernestine.

— Il me semble, dit Cécile, que M. Simon n'a le droit d'être jaloux d'aucune de mes affections...

Sur ce mot, accentué de manière à foudroyer Simon, Cécile se leva; chacun lui laissa le passage libre, et elle alla rejoindre sa mère, qui terminait ses comptes au whist.

— Ma petite, s'écria madame Marion en courant après l'héritière, il me semble que vous êtes bien dure pour mon pauvre Simon!

— Qu'a-t-elle fait, cette chère petite chatte? demanda madame Beauvisage.

— Maman, M. Simon a souffleté mon inconnu du mot de *farceur*.

Simon suivit sa tante, et arriva sur le terrain de la table à jouer. Les quatre personnages dont les intérêts étaient si graves se trouvèrent alors réunis au milieu du salon, Cécile et sa mère d'un côté de la table, madame Marion et son neveu de l'autre.

— En vérité, madame, dit Simon Giguet, avouez qu'il faut avoir bien envie de trouver des torts à quelqu'un pour se fâcher de ce que je viens de dire d'un monsieur dont parle tout Arcis et qui loge au *Mulet*...

— Est-ce que vous trouvez qu'il vous fait concurrence? dit en plaisantant madame Beauvisage.

— Je lui en voudrais certes beaucoup, s'il était cause de la moindre mésintelligence entre mademoiselle Cécile et moi, dit le candidat en regardant la jeune fille d'un air suppliant.

— Vous avez eu, monsieur, un ton tranchant en lançant votre arrêt qui prouve que vous serez très-despote, et vous avez raison; si vous voulez être ministre, il faut beaucoup trancher...

En ce moment, madame Marion prit madame Beauvi-

sage par le bras et l'emmena sur un canapé. Cécile, se voyant seule, rejoignit le cercle où elle était assise, afin de ne pas écouter la réponse que Simon pouvait faire, et le candidat resta très-sot devant la table, où il s'occupa machinalement à jouer avec les fiches.

— Il y a des fiches de consolation, dit Olivier Vinet, qui suivait cette petite scène.

Ce mot, quoique dit à voix basse, fut entendu de Cécile, qui ne put s'empêcher d'en rire.

— Ma chère amie, disait tout bas madame Marion à madame Beauvisage, vous voyez que rien maintenant ne peut empêcher l'élection de mon neveu.

— J'en suis enchantée pour vous et pour la Chambre des députés, dit Séverine.

— Mon neveu, ma chère, ira très-loin... Voici pourquoi: sa fortune, à lui, celle que lui laissera son père, et la mienne feront environ trente mille francs de rente. Quand on est député, que l'on a cette fortune, on peut prétendre à tout.

— Madame, il aura notre admiration, et nos vœux le suivront dans sa carrière politique; mais...

— Je ne vous demande pas de réponse! dit vivement madame Marion en interrompant son amie. Je vous prie seulement de réfléchir à cette proposition. Nos enfants se conviennent-ils? pouvons-nous les marier? Nous habiterons Paris pendant tout le temps des sessions; et qui sait si le député d'Arcis n'y sera pas fixé par une belle place dans la magistrature?... Voyez le chemin qu'a fait M. Vinet, de Provins! On blâmait mademoiselle de Chargebœuf de l'avoir épousé; la voilà bientôt femme d'un garde des

sceaux, et M. Vinet sera pair de France quand il le voudra.

— Madame, je ne suis pas maîtresse de marier ma fille à mon goût. D'abord, son père et moi, nous lui laissons la pleine liberté de choisir. Elle voudrait épouser l'*inconnu*, que, pourvu que ce fût un homme convenable, nous lui accorderions notre consentement. Puis Cécile dépend entièrement de son grand-père, qui lui donnera au contrat un hôtel à Paris, l'hôtel Beauséant, qu'il a, depuis dix ans, acheté pour nous, et qui vaut aujourd'hui huit cent mille francs. C'est l'un des plus beaux du faubourg Saint-Germain. En outre, il a deux cent mille francs en réserve pour les frais d'établissement. Un grand-père, qui se conduit ainsi et qui déterminera ma belle-mère à faire aussi quelques sacrifices pour sa petite-fille, en vue d'un mariage convenable, a droit de conseil...

— Certainement! dit madame Marion, stupéfaite de cette confidence qui rendait le mariage de son neveu d'autant plus difficile avec Cécile.

— Cécile n'aurait rien à attendre de son grand-père Grévin, reprit madame Beauvisage, qu'elle ne se marierait pas sans le consulter. Le gendre que mon père avait choisi vient de mourir; j'ignore ses nouvelles intentions. Si vous avez quelques propositions à faire, allez voir mon père.

— Eh bien, j'irai, dit madame Marion.

Madame Beauvisage fit un signe à Cécile, et toutes deux elles quittèrent le salon.

Le lendemain, Antonin et Frédéric Marest se trouvèrent, selon leur habitude après dîner, avec M. Martener et Olivier sous les tilleuls de l'avenue des Soupirs, fumant

leurs cigares et se promenant. Cette promenade est un des petits plaisirs des autorités en province, quand elles vivent bien ensemble.

Après que les promeneurs eurent fait quelques tours, Simon Giguet vint se joindre à eux, et, d'un air mystérieux :

— Tu dois rester fidèle à un vieux camarade qui veut te faire donner la rosette d'officier et une préfecture ! lui dit-il.

— Tu commences déjà ta carrière politique, dit Antonin en riant : tu veux me corrompre, enragé puritain?

— Veux-tu me seconder?

— Mon cher, tu sais bien que Bar-sur-Aube vient voter ici. Qui peut garantir une majorité dans ces circonstances-là? Mon collègue de Bar-sur-Aube se plaindrait de moi si je ne faisais pas les mêmes efforts que lui dans le sens du gouvernement, et ta promesse est conditionnelle, tandis que ma destitution serait certaine.

— Mais je n'ai pas de concurrents !

— Tu le crois, dit Antonin; mais...

Il s'en présentera, garde-toi d'en douter.

— Et ma tante, qui sait que je suis sur des charbons ardents, et qui ne vient pas !... s'écria Giguet. Oh ! voici trois heures qui peuvent compter pour trois années...

Et son secret lui échappa ! Il avoua à son ami que madame Marion était allée le proposer au vieux Grévin comme le prétendu de Cécile. Les deux amis s'étaient avancés jusqu'à la hauteur de la route de Brienne, en face de l'hôtel du *Mulet*. Pendant que l'avocat regardait la rue en



pente par laquelle sa tante devait revenir du pont, le sous-préfet examinait les ravins que les pluies avaient tracés sur la place. Arcis n'est pavé ni en grès ni en cailloux, car les plaines de la Champagne ne fournissent aucuns matériaux propres à bâtir, et encore moins de cailloux assez gros pour faire un pavage en cailloutis. Une ou deux rues et quelques endroits ont des chaussées; mais toutes les autres sont imparfaitement macadamisées, et c'est assez dire en quel état elles se trouvent par les temps de pluie. Le sous-préfet se donnait une contenance en paraissant exercer ses méditations sur cet objet important, mais il ne perdait pas une des souffrances intimes qui se peignaient sur la figure altérée de son camarade.

En ce moment, l'inconnu revenait du château de Cinq-Cygne, où vraisemblablement il avait passé la nuit. Goulard résolut d'éclaircir par lui-même le mystère dans lequel s'enveloppait l'inconnu, qui, physiquement, était enveloppé dans cette petite redingote en gros drap appelée paletot, et alors à la mode. Un manteau, jeté sur les pieds de l'inconnu comme une couverture, empêchait de voir le corps. Enfin, un énorme cache-nez de cachemire rouge montait jusque sur les yeux. Le chapeau, crânement mis sur le côté, n'avait cependant rien de ridicule. Jamais un mystère ne fut si mystérieusement emballé, entortillé.

— Gare! cria le tigre, qui précédait à cheval le tilbury.

— Papa Poupart, ouvrez! cria-t-il d'une voix aigrelette.

Les trois domestiques du *Mulet* s'attroupèrent, et le tilbury fila sans que personne pût voir un seul des traits de l'inconnu. Le sous-préfet suivit le tilbury et vint sur le seuil de la porte de l'auberge.

— Maman Poupart, dit Antonin, voulez-vous demander à votre monsieur..., monsieur...?

— Je ne sais pas son nom, dit la sœur de Gothard.

— Vous avez tort! les ordonnances de police sont formelles, et M. Groslier ne badine pas, comme tous les commissaires de police qui n'ont rien à faire.

— Les aubergistes n'ont jamais de torts en temps d'élection, dit le tigre, qui descendait de cheval.

— Je vais aller répéter ce mot à Vinet, se dit le sous-préfet. — Va demander à ton maître s'il peut recevoir le sous-préfet d'Arcis.

Et Antonin Goulard rejoignit les trois promeneurs, qui s'étaient arrêtés au bout de l'avenue en voyant le sous-préfet en conversation avec le tigre, illustre déjà dans Arcis par son nom et par ses reparties.

— Monsieur prie M. le sous-préfet de monter, il sera charmé de le recevoir, vint dire Paradis au sous-préfet quelques instants après.

— Mon petit, lui dit Olivier, combien ton maître donne-t-il par an à un garçon de ton poil et de ton esprit?

— Donner, monsieur?... pour qui me prenez-vous?... M. le comte se laisse carotter,... et je suis content.

— Cet enfant est à bonne école, dit Frédéric Marest.

— La haute école, monsieur le procureur du roi! répliqua Paradis en laissant les cinq amis étonnés de son aplomb.

— Quel Figaro! s'écria Vinet.

— Faut pas nous rabaisser, répliqua l'enfant. Mon maître m'appelle petit Robert Macaire. Depuis que nous savons

nous faire des rentes, nous sommes Figaro, plus la caisse d'épargne.

— Que gagnes-tu donc?

— Il y a des courses où je gagne mille écus,... sans vendre mon maître, monsieur...

— Enfant sublime! dit Vinet, il connaît le turf...

— Et tous les *jentlemen riders*, dit l'enfant en montrant la langue à Vinet.

— Le chemin de Paradis mène loin, dit Frédéric Marest.

Introduit par l'hôte du *Mulet*, Antonin Goulard trouva l'inconnu dans la pièce de laquelle il avait fait un salon, et il se vit sous le coup d'un lorgnon tenu de la façon la plus impertinente.

— Monsieur, dit Antonin Goulard avec une espèce de hauteur, je viens d'apprendre, par la femme de l'aubergiste, que vous refusez de vous conformer aux ordonnances de police, et, comme je ne doute pas que vous ne soyez une personne distinguée, je viens moi-même...

— Vous vous nommez Goulard? demanda l'inconnu d'une voix de tête.

— Je suis sous-préfet, monsieur,... répondit Antonin Goulard.

— Votre père n'appartenait-il pas aux Simeuse?...

— Et moi, monsieur, j'appartiens au gouvernement, voilà la différence des temps.

— Vous avez un domestique, nommé Julien, qui veut enlever la femme de chambre de la princesse de Cadignan?

— Monsieur, je ne permets à personne de me parler ainsi, dit Goulard; vous méconnaissez mon caractère...

— Et vous voulez savoir le mien! riposta l'inconnu. Je me fais donc connaître... On peut mettre sur le livre de l'aubergiste : « Impertinent, Venant de Paris, Questionneur, Age douteux, Voyageant pour son plaisir. » Ce serait une innovation très-goûtée en France que d'imiter l'Angleterre dans sa méthode de laisser les gens aller et venir, selon leur bon plaisir, sans les tracasser, sans leur demander à tout moment *des papiers*... Je suis sans passeport, que me ferez-vous?

— M. le procureur du roi est là, sous les tilleuls,... dit le sous-préfet.

— M. Marest?... Vous lui souhaiterez le bonjour de ma part...

— Mais qui êtes-vous?

— Ce que vous voudrez que je sois, mon cher monsieur Goulard, dit l'inconnu, car c'est vous qui déciderez *en quoi* je serai dans cet arrondissement. Donnez-moi un bon conseil sur ma tenue. Tenez, lisez.

Et l'inconnu tendit au sous-préfet une lettre ainsi conçue :

(Cabinet.) PRÉFECTURE DE L'AUBE.

« Monsieur le sous-préfet,

» Vous vous concerterez avec le porteur de la présente pour l'élection d'Arcis, et vous vous conformerez à tout ce qu'il pourra vous demander. Je vous engage à garder la plus entière discrétion et à le traiter avec les égards dus à son rang. »

Cette lettre était écrite et signée par le préfet.

— Vous avez fait de la prose sans le savoir! dit l'inconnu en reprenant la lettre.

Antonin Goulard, déjà frappé par l'air gentilhomme et les manières de ce personnage, devint respectueux.

— Et comment, monsieur? demanda le sous-préfet.

— En voulant débaucher Anicette... Elle est venue nous dire les tentatives de corruption de Julien, que vous pourriez nommer Julien l'Apostat, car il a été vaincu par le jeune Paradis, mon tigre, et il a fini par avouer que vous souhaitiez faire entrer Anicette au service de la plus riche maison d'Arcis. Or, comme la plus riche maison d'Arcis est celle des Beauvisage, je ne doute pas que ce ne soit mademoiselle Cécile qui veut jouir de ce trésor...

— Oui, monsieur.

— Eh bien, Anicette entrera ce matin au service des Beauvisage.

Il siffla. Paradis se présenta si rapidement, que l'inconnu lui dit :

— Tu écoutais!

— Malgré moi, monsieur le comte ; les cloisons sont en papier... Si M. le comte le veut, j'irai dans une chambre en haut...

— Non, tu peux écouter, c'est ton droit. C'est à moi de parler bas quand je ne veux pas que tu connaisses mes affaires... Tu vas retourner à Cinq-Cygne, et tu remettras de ma part cette pièce de vingt francs à la petite Anicette... — Julien aura l'air de l'avoir séduite pour votre compte. Cette pièce d'or signifie qu'elle peut suivre Julien, dit l'inconnu en se tournant vers Goulard. Anicette pourra bien ne pas être inutile au succès de notre candidat.

— Anicette ?

— Voici, monsieur le sous-préfet, trente-deux ans que les femmes de chambre me servent... J'ai eu ma première aventure à treize ans, absolument comme le régent, le trisaïeul de notre roi... Connaissez-vous la fortune de cette demoiselle Beauvisage ?

— On ne peut pas la connaître, monsieur ; car, hier, chez madame Marion, madame Séverine a dit que M. Grévin, le grand-père de Cécile, donnerait à sa petite-fille l'hôtel Beauséant et deux cent mille francs en cadeau de noces...

Les yeux de l'inconnu n'exprimèrent aucune surprise ; il eut l'air de trouver cette fortune très-médiocre.

— Connaissez-vous bien Arcis? demanda-t-il à Goulard.

— Je suis le sous-préfet et je suis né dans le pays.

— Eh bien, comment peut-on y déjouer la curiosité?

— Mais en y satisfaisant. Ainsi, M. le comte a son nom de baptême, qu'il le mette sur les registres avec son titre.

— Bien : le comte Maxime...

— Et, si monsieur veut prendre la qualité d'administrateur du chemin de fer, Arcis sera content, on peut l'amuser avec ce bâton flottant pendant quinze jours.

— Non, je préfère la condition d'irrigateur, c'est moins commun... Je viens pour mettre les terres de Champagne en valeur. Ce sera, mon cher monsieur Goulard, une raison de m'inviter à dîner chez vous avec les Beauvisage, demain... Je tiens à les voir, à les étudier.

— Je suis trop heureux de vous recevoir, dit le sous-préfet; mais je vous demande de l'indulgence pour les misères de ma maison...

— Si je réussis dans l'élection d'Arcis, au gré des vœux de ceux qui m'envoient, vous serez préfet, mon cher ami, dit l'inconnu. Tenez, lisez, dit-il en tendant deux autres lettres à Antonin.

— C'est bien, monsieur le comte, dit Goulard en rendant les lettres.

— Récapitulez toutes les voix dont peut disposer le ministère ; et surtout n'ayons pas l'air de nous entendre. Je suis un spéculateur et je me moque des élections !...

— Je vais vous envoyer le commissaire de police pour vous forcer à vous faire inscrire sur le livre de Poupart.

— C'est très-bien... Adieu, monsieur. — Quel pays que celui-ci ! dit le comte à haute voix. On ne peut pas y faire un pas sans que tout le monde, jusqu'au sous-préfet, soit sur votre dos !

— Vous aurez affaire au commissaire de police, monsieur, dit Antonin.

On parla, vingt minutes après, chez madame Mollot, d'une altercation survenue entre le sous-préfet et l'inconnu.

— Eh bien, de quel bois est le soliveau tombé dans notre marais ? demanda Olivier Vinet à Goulard en le voyant revenir du *Mulet*.

— Un comte Maxime qui vient étudier le système géologique de la Champagne dans l'intention d'y trouver des sources minérales, répondit le sous-préfet d'un air dégagé.

— Dites des ressources, répondit Olivier.

— Il espère réunir des capitaux dans le pays ?... dit M. Martener.

— Je doute que nos royalistes donnent dans ces mines-là, répondit Olivier Vinet en souriant.

— Que présumez-vous, d'après l'air et les gestes de madame Marion? dit le sous-préfet, qui brisa la conversation en montrant Simon et sa tante en conférence.

Simon était allé au-devant de sa tante et causait avec elle sur la place.

— Mais, s'il était accepté, je crois qu'un mot suffirait pour le lui dire, répliqua le substitut.

— Eh bien? dirent à la fois les deux fontionnaires à Simon, qui venait sous les tilleuls.

— Eh bien, ma tante a bon espoir. Madame Beauvisage et le vieux Grévin, qui partait pour Gondreville, n'ont pas été surpris de notre demande; on a parlé des fortunes respectives, on veut laisser Cécile entièrement libre de faire un choix. Enfin, madame Beauvisage a dit que, quant à elle, elle ne voyait pas d'objections contre une alliance de laquelle elle se trouvait très-honorée, qu'elle subordonnerait néanmoins sa réponse à ma nomination et peut-être à mon début à la Chambre, et le vieux Grévin a parlé de consulter le comte de Gondreville, sans l'avis de qui jamais il ne prenait de décision importante.

— Ainsi, dit nettement Goulard, tu n'épouseras pas Cécile, mon vieux!

— Et pourquoi? s'écria Giguet ironiquement.

— Mon cher, madame Beauvisage va passer avec sa fille et son mari quatre soirées par semaine dans le salon de ta tante; ta tante est la femme la plus comme il faut d'Arcis; elle est, quoiqu'il y ait vingt ans de différence entre elle et madame Beauvisage, l'objet de son envie, et tu crois que l'on ne doit pas envelopper un refus de quelques façons...

— Ne dire ni oui ni non, reprit Vinet, c'est dire non, eu égard aux relations intimes de vos deux familles. Si madame Beauvisage est la plus grande fortune d'Arcis, madame Marion en est la femme la plus considérée ; car, à l'exception de la femme de notre président, qui ne voit personne, elle est la seule qui sache tenir un salon ; elle est la reine d'Arcis. Madame Beauvisage paraît vouloir mettre de la politesse à son refus, voilà tout.

— Il me semble que le vieux Grévin s'est moqué de votre tante, mon cher, dit Frédéric Marest.

— Vous avez attaqué hier le comte de Gondreville, vous l'avez blessé, vous l'avez grièvement offensé, car Achille Pigoult l'a vaillamment défendu,... et on veut le consulter sur votre mariage avec Cécile !...

— Il est impossible d'être plus narquois que le vieux père Grévin, dit Vinet.

— Madame Beauvisage est ambitieuse, répondit Goulard, et sait très-bien que sa fille aura deux millions; elle veut être la belle-mère d'un ministre ou d'un ambassadeur, afin de trôner à Paris.

— Eh bien, pourquoi pas? dit Simon Giguet.

— Je te le souhaite ! répondit le sous-préfet en regardant le substitut, avec lequel il se mit à rire quand ils furent à quelques pas. Il ne sera pas seulement député ! dit-il à Olivier ; le ministère a des intentions. Vous trouverez chez vous une lettre de votre père, qui vous enjoint de vous assurer des personnes de votre ressort dont les votes appartiennent au ministère ; il y va de votre avancement, et il vous recommande la plus entière discrétion.

— Et pour qui devront voter nos huissiers, nos avoués, nos juges de paix, nos notaires? fit le substitut.

— Pour le candidat que je vous nommerai...

— Mais comment savez-vous que mon père m'écrit, et ce qu'il m'écrit?...

— Par l'inconnu...

— L'homme des mines!

— Mon cher Vinet, nous ne devons pas le connaître, traitons-le comme un étranger... Il a vu votre père à Provins, en y passant. Tout à l'heure, ce personnage m'a salué par un mot du préfet qui me dit de suivre, pour les élections d'Arcis, toutes les instructions que me donnera le comte Maxime. Je ne pouvais pas ne point avoir une bataille à livrer, je le savais bien! Allons dîner ensemble et dressons nos batteries : il s'agit pour vous de devenir procureur du roi à Mantes, pour moi d'être préfet, et nous ne devons pas avoir l'air de nous mêler des élections, car nous sommes entre l'enclume et le marteau. Simon est le candidat d'un parti qui veut renverser le ministère actuel et qui peut réussir; mais, pour des gens aussi intelligents que nous, il n'y a qu'un parti à prendre...

— Lequel?

— Servir ceux qui font et défont les ministères... Et la lettre qu'on m'a montrée est d'un des personnages qui sont les compères de la pensée immuable.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire d'expliquer quel était ce mineur, et ce qu'il venait extraire de la Champagne.

Environ deux mois avant le triomphe de Simon Giguet comme candidat, à onze heures, dans un hôtel du fau-

bourg Saint-Honoré, au moment où l'on servait le thé chez la marquise d'Espard, le chevalier d'Espard, son beau-frère, dit en posant sa tasse et en regardant le cercle formé autour de la cheminée :

— Maxime était bien triste ce soir,... ne trouvez-vous pas?

— Mais, répondit Rastignac, sa tristesse est assez explicable, il a quarante-huit ans; à cet âge, on ne se fait plus d'amis; et, quand nous avons enterré de Marsay, Maxime a perdu le seul homme capable de le comprendre, de le servir et de se servir de lui...

— Il a sans doute quelques dettes pressantes; ne pourriez-vous pas le mettre à même de les payer? dit la marquise à Rastignac.

En ce moment, Rastignac était pour la seconde fois ministre, il venait d'être fait comte presque malgré lui; son beau-père, le baron de Nucingen, avait été nommé pair de France; son frère était évêque; le comte de la Roche-Hugon, son beau-frère, était ambassadeur; et il passait pour être indispensable dans les combinaisons ministérielles à venir.

— Vous oubliez toujours, chère marquise, répondit Rastignac, que notre gouvernement n'échange son argent que contre de l'or; il ne comprend rien aux hommes.

— Maxime est-il homme à se brûler la cervelle? demanda le banquier du Tillet.

— Ah! tu le voudrais bien, nous serions quittes! répondit au banquier le comte Maxime de Trailles, que chacun croyait parti.

Et le comte se dressa comme une apparition du fond

d'un fauteuil placé derrière celui du chevalier d'Espard. Tout le monde se mit à rire.

— Voulez-vous une tasse de thé? lui dit la jeune comtesse de Rastignac, que la marquise avait priée de faire les honneurs à sa place.

— Volontiers, répondit le comte en venant se mettre devant la cheminée.

Cet homme, le prince des mauvais sujets de Paris, s'était jusqu'à ce jour soutenu dans la position supérieure qu'occupaient les dandys, alors appelés *gants jaunes,* et depuis *lions.* Il est assez inutile de raconter l'histoire de sa jeunesse, pleine d'aventures galantes et marquée par des drames horribles où il avait toujours su garder les convenances. Pour cet homme, les femmes ne furent jamais que des moyens : il ne croyait pas plus à leurs douleurs qu'à leurs plaisirs ; il les prenait, comme feu de Marsay, pour des enfants méchants. Après avoir mangé sa propre fortune, il avait dévoré celle d'une fille célèbre, surnommée la Belle Hollandaise, mère de la fameuse Esther Gobseck. Puis il avait causé les malheurs de madame de Restaud, la sœur de madame Delphine de Nucingen, mère de la jeune comtesse de Rastignac. Le monde de Paris offre des bizarreries inimaginables. La baronne de Nucingen se trouvait, en ce moment, dans le salon de madame d'Espard, devant l'auteur de tous les maux de sa sœur, devant un assassin qui n'avait tué que le bonheur d'une femme. Voilà pourquoi, sans doute, il était là. Madame de Nucingen avait dîné chez la marquise avec sa fille, mariée depuis un an au comte de Rastignac, qui avait commencé sa carrière politique en occupant une place de

sous-secrétaire d'État dans le célèbre ministère de feu de Marsay, le seul grand homme d'État qu'ait produit la révolution de juillet. Le comte Maxime de Trailles savait seul combien de désastres il avait causés; mais il s'était toujours mis à l'abri du blâme en obéissant aux lois du code-homme. Quoiqu'il eût dissipé dans sa vie plus de sommes que les quatre bagnes de France n'en ont volé durant le même temps, la justice était respectueuse pour lui. Jamais il n'avait manqué à l'honneur, il payait scrupuleusement ses dettes de jeu. Joueur admirable, il faisait la partie des plus grands seigneurs et des ambassadeurs. Il dînait chez tous les membres du corps diplomatique. Il se battait; il avait tué deux ou trois hommes en sa vie, les avait à peu près assassinés, car il était d'une adresse et d'un sang-froid sans pareils. Aucun jeune homme ne l'égalait dans sa mise ni dans sa distinction de manières, dans l'élégance des mots, dans la désinvolture, ce qu'on appelait autrefois *avoir un grand air*. En sa qualité de page de l'empereur, formé dès l'âge de douze ans aux exercices du manége, il passait pour un des plus habiles écuyers. Ayant toujours eu cinq chevaux dans son écurie, il faisait alors courir, il donnait toujours la mode. Enfin, personne ne se tirait mieux que lui d'un souper de jeunes gens, il buvait mieux que le plus aguerri d'entre eux, et sortait frais, prêt à recommencer, comme si la débauche était son élément. Maxime, un de ces hommes méprisés qui savent comprimer le mépris qu'ils inspirent par l'insolence de leur attitude et la peur qu'ils causent, ne s'abusait jamais sur sa situation. De là venait sa force. Les gens forts sont toujours leurs propres critiques. Sous la Restau-

ration, il avait assez bien exploité son état de page de l'empereur; il attribuait à ses prétendues opinions bonapartistes la répulsion qu'il avait rencontrée chez les différents ministères quand il demandait à servir les Bourbons; car, malgré ses liaisons, sa naissance et ses dangereuses aptitudes, il ne put rien obtenir; alors, il entra dans la conspiration sourde sous laquelle succombèrent les Bourbons de la branche aînée. Quand la branche cadette eut marché, précédée du peuple parisien, sur la branche aînée, et se fut assise sur le trône, Maxime réexploita son attachement à Napoléon, de qui il se souciait comme de sa première amourette. Il rendit alors de grands services, que l'on fut extrêmement embarrassé de reconnaître, car il voulait être trop souvent payé par des gens qui savent compter. Au premier refus, Maxime se mit en état d'hostilité, menaçant de révéler certains détails peu agréables, car les dynasties qui commencent ont, comme les enfants, des langes tachés. Pendant son ministère, de Marsay répara les fautes de ceux qui avaient méconnu l'utilité de ce personnage; il lui donna de ces missions secrètes pour lesquelles il faut des consciences battues par le marteau de la nécessité, une adresse qui ne recule devant aucune mesure, de l'impudence, et surtout ce sang-froid, cet aplomb, ce coup d'œil qui constituent les *bravi* de la pensée et de la haute politique. De semblables instruments sont à la fois rares et nécessaires. Par calcul, de Marsay ancra Maxime de Trailles dans la société la plus élevée; il le peignit comme un homme mûri par les passions, instruit par l'expérience, qui savait les choses et les hommes, à qui les voyages et une certaine faculté d'observation

avaient donné la connaissance des intérêts européens, des cabinets étrangers et des alliances de toutes les familles continentales. De Marsay convainquit Maxime de la nécessité de se faire un honneur à lui; il lui montra la discrétion moins comme une vertu que comme une spéculation; il lui prouva que le pouvoir n'abandonnerait jamais un instrument solide et sûr, élégant et poli.

— En politique, on ne fait *chanter* qu'une fois! lui dit-il en le blâmant d'avoir fait une menace.

Maxime était homme à sonder la profondeur de ce mot.

De Marsay mort, le comte Maxime de Trailles était retombé dans sa vie antérieure. Il allait jouer tous les ans aux eaux, il revenait passer l'hiver à Paris; mais, s'il recevait quelques sommes importantes, venues des profondeurs de certaines caisses extrêmement avares, cette demi-solde due à l'homme intrépide qu'on pouvait employer d'un moment à l'autre, et qui avait la confidence de bien des mystères de la contre-diplomatie, était insuffsante pour les dissipations d'une vie splendide comme l'était celle du roi des dandys, du tyran de quatre ou cinq clubs parisiens. Aussi le comte Maxime avait-il souvent des inquiétudes sur la question financière. Sans propriétés, il n'avait jamais pu consolider sa position en se faisant nommer député; puis, sans fonctions ostensibles, il lui était impossible de mettre le couteau sous la gorge à quelque ministère pour se faire nommer pair de France. Or, il se voyait gagné par le temps, car ses profusions avaient entamé sa personne aussi bien que ses diverses fortunes. Malgré ses beaux dehors, il se connaissait et ne

pouvait se tromper sur lui-même; il pensait à faire une fin, à se marier. Homme d'esprit, il ne s'abusait pas sur sa considération : il savait bien qu'elle était mensongère. Il ne devait donc y avoir de femme pour lui ni dans la haute société de Paris, ni dans la bourgeoisie; il lui fallait prodigieusement de méchanceté, de bonhomie apparente et de services rendus pour se faire supporter, car chacun désirait sa chute, et une mauvaise veine pouvait le perdre. Une fois envoyé à la prison de Clichy ou à l'étranger par quelques lettres de change intraitables, il tombait dans le précipice où l'on peut voir tant de carcasses politiques qui ne se consolent pas entre elles. En ce moment même, il craignait les éboulements de quelques portions de cette voûte menaçante que les dettes élèvent au-dessus de plus d'une tête parisienne. Il avait laissé les soucis apparaître sur son front, il venait de refuser de jouer chez madame d'Espard, il avait causé avec les femmes en donnant des preuves de distraction, et il avait fini par rester muet et absorbé dans le fauteuil d'où il venait de se lever comme le spectre de Banquo.

Le comte Maxime de Trailles se trouva l'objet de tous les regards, directs ou indirects, placé comme il l'était au milieu de la cheminée, illuminé par les feux croisés de deux candélabres. Le peu de mots dits sur lui l'obligeaient en quelque sorte à se poser fièrement, et il se tenait en homme d'esprit, sans arrogance, mais avec l'intention de se montrer au-dessus des soupçons. Un peintre n'aurait jamais pu rencontrer un meilleur moment pour saisir le portrait de cet homme certainement extraordinaire. Ne faut-il pas être doué de facultés rares pour jouer un pareil

rôle, pour avoir toujours séduit les femmes pendant trente ans, pour se résoudre à n'employer ses dons que dans une sphère cachée, en incitant un peuple à la révolte, en surprenant les secrets d'une politique astucieuse, en ne triomphant que dans les boudoirs ou dans les cabinets? N'y a-t-il pas je ne sais quoi de grand à s'élever aux plus hauts calculs de la politique, et à retomber froidement dans le néant d'une vie frivole? Quel homme de fer que celui qui résiste aux alternatives du jeu, aux rapides voyages de la politique, au pied de guerre de l'élégance et du monde, aux dissipations des galanteries nécessaires, qui fait de sa mémoire une bibliothèque de ruses et de mensonges, qui enveloppe tant de pensées diverses, tant de manéges sous une impénétrable élégance de manières! Si le vent de la faveur avait soufflé dans ces voiles toujours tendues, si le hasard des circonstances avait servi Maxime, il eût été Mazarin, le maréchal de Richelieu, Potemkin, ou peut-être plus justement Lauzun, sans Pignerol.

Le comte, quoique d'une taille assez élevée et d'une constitution sèche, avait pris un peu de ventre, mais il le contenait au majestueux, suivant l'expression de Brillat-Savarin. Ses habits étaient d'ailleurs si bien faits, qu'il conservait, dans toute sa personne, un air de jeunesse, quelque chose de leste, de découplé, dû sans doute à ses exercices soutenus, à l'habitude de faire des armes, de monter à cheval et de chasser. Maxime possédait toutes les grâces et les noblesses physiques de l'aristocratie, encore rehaussées par sa tenue supérieure. Son visage, long et bourbonien, était encadré par des favoris, par un collier de barbe soigneusement frisés, élégamment coupés,

et noirs comme du jais. Cette couleur, pareille à celle de sa chevelure abondante, s'obtenait par un cosmétique indien fort cher, en usage dans la Perse, et sur lequel Maxime gardait le secret. Il trompait ainsi les regards les plus exercés sur le blanc qui, depuis longtemps, avait envahi ses cheveux. Le propre de cette teinture, dont se servent les Persans pour leur barbe, est de ne pas rendre les traits durs; elle peut se nuancer par le plus ou le moins d'indigo, et s'harmonie alors avec la couleur de la peau. C'était sans doute cette opération que madame Mollot avait vu faire; mais on continue encore, par certaines soirées, la plaisanterie de se demander ce que madame Mollot a vu. Maxime avait un très-beau front, les yeux bleus, un nez grec, une bouche agréable et le menton bien coupé; mais le tour de ses yeux était cerné par de nombreuses lignes fines comme si elles eussent été tracées avec un rasoir, et au point de n'être plus vues à une certaine distance. Ses tempes portaient des traces semblables. Le visage était aussi passablement rayé. Les yeux, comme ceux des joueurs qui ont passé des nuits innombrables, étaient couverts comme d'un glacis; mais, quoique affaibli, le regard n'en était que plus terrible, il épouvantait : on sentait là-dessous une chaleur couvée, une lave de passion mal éteinte. Cette bouche, autrefois si fraîche et si rouge, avait également des teintes froides; elle n'était plus droite, elle fléchissait sur la droite. Cette sinuosité semblait indiquer le mensonge. Le vice avait tordu ces lèvres; mais les dents étaient encore belles et blanches. Ces flétrissures disparaissaient dans l'ensemble de la physionomie et de la personne. Les formes étaient toujours si

séduisantes, qu'aucun jeune homme ne pouvait lutter au bois de Boulogne avec Maxime à cheval, où il se montrait plus jeune, plus gracieux que le plus jeune et le plus gracieux d'entre eux. Ce privilége de jeunesse éternelle a été possédé par quelques hommes de ce temps. Le comte était d'autant plus dangereux, qu'il paraissait souple, indolent, et ne laissait pas voir l'épouvantable parti pris qu'il avait sur toute chose. Cette effroyable indifférence, qui lui permettait de seconder une sédition populaire avec autant d'habileté qu'il pouvait en mettre à une intrigue de cour, dans le but de raffermir l'autorité d'un prince, avait une sorte de grâce. Jamais on ne se défie du calme, de l'uni, surtout en France, où nous sommes habitués à beaucoup de mouvement pour les moindres choses. Vêtu selon la mode de 1839, le comte était en habit noir, en gilet de cachemire bleu foncé, brodé de petites fleurs d'un bleu clair, en pantalon noir, en bas de soie grise, en souliers vernis. Sa montre, contenue dans une des poches du gilet, se rattachait par une chaîne élégante à l'une des boutonnières.

— Rastignac, dit-il en acceptant la tasse de thé que la jolie madame de Rastignac lui tendit, voulez-vous venir avec moi à l'ambassade d'Autriche?

— Mon cher, je suis trop nouvellement marié pour ne pas rentrer avec ma femme!

— C'est-à-dire que plus tard...? dit la jeune comtesse en se retournant et regardant son mari.

— Plus tard, c'est la fin du monde, répondit Maxime. Mais n'est-ce pas me faire gagner mon procès que de me donner madame pour juge?

Le comte, par un geste gracieux, amena la jolie comtesse auprès de lui; elle écouta quelques mots, regarda sa mère et dit à Rastignac :

— Si vous voulez aller avec M. de Trailles à l'ambassade, ma mère me ramènera.

Quelques instants après, la baronne de Nucingen et la comtesse de Rastignac sortirent ensemble. Maxime et Rastignac descendirent bientôt, et, quand ils furent assis tous deux dans la voiture du comte :

— Que me voulez-vous, Maxime? dit le nouveau marié. Qu'y a-t-il de si pressé, pour me prendre à la gorge? Qu'avez-vous dit à ma femme?

— Que j'avais à vous parler, répondit M. de Trailles. Vous êtes heureux, vous! Vous avez fini par épouser l'unique héritière des millions de Nucingen, et vous l'avez bien gagné,... vingt ans de travaux forcés!

— Maxime!

— Mais, moi, me voici mis en question par tout le monde, dit-il en continuant et tenant compte de l'interruption. Un misérable, un du Tillet se demande si j'ai le courage de me tuer! Il est temps de se ranger. Veut-on ou ne veut-on pas se défaire de moi? vous pouvez le savoir,... vous le saurez, dit Maxime en faisant un geste pour imposer silence à Rastignac. Voici mon plan, écoutez-le. Vous devez me servir, je vous ai déjà servi, je puis vous servir encore. La vie que je mène m'ennuie et je veux une retraite. Voyez à me seconder dans la conclusion d'un mariage qui me donne un demi-million; une fois marié, nommez-moi ministre auprès de quelque méchante république d'Amérique. Je resterai dans ce poste aussi long-

temps qu'il le faudra pour légitimer ma nomination à un poste du même genre en Allemagne. Si je vaux quelque chose, on m'en tirera; si je ne vaux rien, on me remerciera. J'aurai peut-être un enfant, je serai sévère pour lui; sa mère sera riche, j'en ferai un diplomate, il pourra être ambassadeur.

— Voici ma réponse, dit Rastignac. Il y a un combat, plus violent que le vulgaire ne le croit, entre une puissance au maillot et une puissance enfant. La puissance au maillot, c'est la Chambre des députés, qui, n'étant pas contenue par une Chambre héréditaire...

— Ah! ah! dit Maxime, vous êtes pair de France.

— Ne le serais-je pas maintenant sous tous les régimes?... dit le nouveau pair. Mais ne m'interrompez pas, il s'agit de vous dans tout ce gâchis. La Chambre des députés deviendra fatalement tout le gouvernement, comme nous le disait de Marsay, le seul homme par qui la France eût pu être sauvée, car les peuples ne meurent pas, ils sont esclaves ou libres, voilà tout. La puissance enfant est la royauté couronnée au mois d'août 1830. Le ministère actuel est vaincu, il a dissous la Chambre et veut faire les élections pour que le ministère qui viendra ne les fasse pas; mais il ne croit pas à une victoire. S'il était victorieux dans les élections, la dynastie serait en danger; tandis que, si le ministère est vaincu, le parti dynastique pourra lutter avec avantage pendant longtemps. Les fautes de la Chambre profiteront à une volonté qui, malheureusement, est tout dans la politique. Quand on est tout, comme fut Napoléon, il vient un moment où il faut se faire suppléer, et, comme on a écarté les gens supérieurs, le

grand tout ne trouve pas de suppléant. Le suppléant, c'est ce qu'on nomme un cabinet, et il n'y a pas de cabinet en France, il n'y a qu'une volonté viagère. En France, il n'y a que les gouvernants qui fassent des fautes, l'opposition ne peut pas en faire, elle peut perdre autant de batailles qu'elle en livre, il lui suffit, comme les alliés en 1814, de vaincre une seule fois. Avec *trois glorieuses journées*, enfin, elle détruit tout. Aussi, est-ce se porter héritier du pouvoir que de ne pas gouverner et d'attendre. J'appartiens par mes opinions personnelles à l'aristocratie, et par mes opinions publiques à la royauté de juillet. La maison d'Orléans m'a servi à relever la fortune de ma maison, et je lui reste attaché à jamais.

— Le *jamais* de M. de Talleyrand, bien entendu! dit Maxime.

— Dans ce moment, je ne peux donc rien pour vous, reprit Rastignac; nous n'aurons pas le pouvoir dans six mois. Oui, ces six mois vont être une agonie, je le savais; nous connaissons notre sort en nous formant, nous sommes un ministère bouche-trou. Mais, si vous vous distinguez au milieu de la bataille électorale qui va se livrer, si vous apportez une voix, un député fidèle à la cause dynastique, on accomplira votre désir. Je puis parler de votre bonne volonté, je puis mettre le nez dans les documents secrets, dans les rapports confidentiels, et vous trouver quelque rude tâche. Si vous réussissez, je puis insister sur vos talents, sur votre dévouement, et réclamer la récompense. Votre mariage, mon cher, ne se fera que dans une famille d'industriels ambitieux, et en province. A Paris, vous êtes trop connu. Il s'agit donc de trouver un millionnaire, un

parvenu doué d'une fille et possédé de l'envie de parader au château des Tuileries.

— Faites-moi prêter, par votre beau-père, vingt-cinq mille francs pour attendre jusque-là ; il sera intéressé à ce qu'on ne me paye pas en eau bénite de cour après le succès, et il poussera au mariage.

— Vous êtes fin, Maxime, vous vous défiez de moi ; mais j'aime les gens d'esprit, j'arrangerai votre affaire.

Ils étaient arrivés. Le comte de Rastignac vit dans le salon le ministre de l'intérieur et alla causer avec lui dans un coin. Le comte Maxime de Trailles était, en apparence, occupé de la vieille comtesse de Listomère ; mais il suivait, en réalité, le cours de la conversation des deux pairs de France : il épiait leurs gestes, il interprétait leurs regards, et finit par saisir un favorable coup d'œil jeté sur lui par le ministre. Maxime et Rastignac sortirent ensemble à une heure du matin, et, avant de monter chacun dans sa voiture, Rastignac dit à de Trailles, sur les marches de l'escalier :

— Venez me voir à l'approche des élections. D'ici là, je saurai dans quelle localité les chances de l'opposition sont les plus mauvaises, et quelles ressources y trouveront deux esprits comme les nôtres.

— Les vingt-cinq mille francs sont pressés ! lui répondit de Trailles.

— Eh bien, cachez-vous.

Cinquante jours après, un matin, avant le jour, le comte de Trailles vint rue de Varenne, mystérieusement, dans un cabriolet de place. A la porte de l'hôtel du ministre des travaux publics, il renvoya le cabriolet, regarda

s'il n'était pas suivi, puis il attendit dans un petit salon du premier que Rastignac se levât. Quelques instants après, le valet de chambre qui avait porté la carte de Maxime l'introduisit dans la chambre à coucher, où l'homme d'État achevait sa toilette du matin.

— Mon cher, lui dit le ministre, je puis vous dire un secret qui sera divulgué dans deux jours par les journaux et que vous pouvez mettre à profit. Ce pauvre Charles Keller, qui dansait si bien la mazurka, a été tué en Afrique, et il était notre candidat dans l'arrondissement d'Arcis. Cette mort laisse un vide. Voici la copie de deux rapports, l'un du sous-préfet, l'autre du commissaire de police, qui prévenaient le ministère que l'élection de notre pauvre ami rencontrerait des difficultés. Il se trouve, dans celui du commissaire de police, des renseignements sur l'état de la ville qui suffiront à un homme de votre habileté, car l'ambition du concurrent du pauvre feu Charles Keller vient de son désir d'épouser une héritière. A un entendeur tel que vous, ce mot suffit. Les Cinq-Cygne, la princesse de Cadignan et Georges de Maufrigneuse sont à deux pas d'Arcis; vous saurez avoir au besoin les votes légitimistes... Ainsi...

— N'use pas ta langue, dit Maxime. Le commissaire de police est encore là?

— Oui.

— Fais-moi donner un mot pour lui.

— Mon cher, dit Rastignac en remettant à Maxime tout un dossier, vous trouverez là deux lettres écrites à Gondreville pour vous. Vous avez été page, il a été sénateur, vous vous entendrez. Madame François Keller est

dévote, voici pour elle une lettre de la maréchale de Carigliano. La maréchale est devenue dynastique, elle vous recommande chaudement et vous rejoindra d'ailleurs. Je ne vous ajouterai qu'un mot : défiez-vous du sous-préfet, que je crois capable de se ménager dans ce Simon Giguet un appui auprès de l'ex-président du conseil. S'il vous faut des lettres, des pouvoirs, des recommandations, écrivez-moi.

— Et les vingt-cinq mille francs? demanda Maxime.

— Signez cette lettre de change à l'ordre de du Tillet, voici les fonds.

— Je réussirai, dit le comte, et vous pouvez promettre aux gens du château que le député d'Arcis leur appartiendra corps et âme. Si j'échoue, qu'on m'abandonne!

Maxime de Trailles était en tilbury, sur la route de Troyes, une heure après.

Une fois en possession des renseignements fournis par l'hôtesse du *Mulet* et par le sous-préfet Antonin Goulard, M. de Trailles eut bientôt fait de disposer tout le plan de sa bataille électorale, et ce plan s'indique trop facilement de lui-même pour que le lecteur ne l'ait pas déjà pressenti. A la candidature de Simon Giguet, l'habile agent de la politique personnelle opposait brusquement la candidature Philéas; et, en dépit de la nullité et de l'invraisemblance du personnage, cette combinaison, il faut le reconnaître, avait pour elle d'incontestables chances de succès. Mis en évidence par l'auréole municipale, auprès de la masse des électeurs indifférents, Beauvisage avait une avance énorme : son nom était connu d'eux. La logique, bien plus qu'elle n'en a l'air, préside à la conduite

des choses d'ici-bas; elle est comme la femme à laquelle, après beaucoup d'infidélités, on retourne toujours.

Ce que le bon sens voudrait, c'est qu'appelés à choisir un représentant de la chose publique les électeurs fussent toujours parfaitement édifiés sur son aptitude, sa probité, son caractère. Trop souvent, sans doute, dans la pratique, de terribles entorses sont données à cette théorie; mais toutes les fois que le troupeau électoral, laissé à l'instinct de son mandat, peut se persuader qu'il vote avec son intelligence et avec ses lumières, on peut être assuré de le voir mettre de l'empressement et de l'amour-propre à se décider dans ce sens : or, quand il s'agit de connaître un homme, savoir au moins comment il s'appelle, électoralement parlant, n'est-ce pas un joli commencement?

Des électeurs indifférents, en allant aux plus passionnés, Philéas était d'abord assuré de rallier le parti Gondreville. Quand il s'agissait de châtier l'outrecuidance de Simon Giguet, quel candidat n'eût été appuyé par *le vice-roi d'Arcis?* La nomination d'un homme placé vis-à-vis de lui en flagrant délit d'hostilité et d'ingratitude, c'était pour son importance provinciale un de ces échecs qu'il faut conjurer à tout prix. Pourtant, à la première nouvelle de son ambition parlementaire, du côté de Grévin, son beau-père, Beauvisage devait s'attendre à un étonnement peu flatteur et peu encourageant. Une fois pour toutes, l'ancien notaire avait jaugé son gendre, et, à son esprit juste et exact, l'idée de Philéas homme d'État devait produire quelque chose du désagréable effet que produit à l'oreille la surprise d'une dissonance mal préparée. Si d'ailleurs il est vrai de dire qu'en son pays nul n'est pro-

phète, on l'est bien moins, ce semble, dans sa famille, où la reconnaissance des succès les moins contestables continue encore d'être marchandée longtemps après que, dans le public, ils ont cessé de faire une question. Mais, la première impression passée, Grévin devait finir par s'acclimater à la pensée d'un expédient qui, en somme, s'ajustait assez avec la manière dont lui-même entendait arranger l'avenir de Séverine. D'ailleurs, pour le salut de l'influence Gondreville, si sérieusement menacée, quel sacrifice n'eût-il pas compris? Auprès des partis légitimiste et républicain, qui tous deux ne pouvaient peser dans l'élection qu'à l'état d'appoint, le candidat de M. de Trailles avait une recommandation étrange, à savoir, celle de son ineptie bien constatée. Ne se sentant pas la force de faire un député, les deux fractions de l'opposition antidynastique devaient embrasser avec ardeur une occasion de faire une niche à ce qu'elles appelaient dédaigneusement *l'ordre de choses,* et l'on pouvait compter que, dans leur joyeux désespoir, elles s'attelleraient de tout cœur au succès d'un candidat assez éclatant de ridicule pour en refléter un large rayon sur le gouvernement qui lui aurait prêté son appui. Enfin, dans l'opinion centre gauche, qui provisoirement avait adopté Simon Giguet pour son candidat, Beauvisage était en mesure d'opérer une grave scission, car lui aussi se donnait pour un homme de l'opposition dynastique, et, jusqu'à nouvel ordre, tout en lui assurant le concours de l'influence ministérielle, M. de Trailles comptait bien lui garder cette teinte politique, qui, dans le milieu où l'on opérait, était incontestablement la plus populaire. Mais, quel que fût le bagage des convictions

que l'incorruptible mandataire emporterait à Paris, son horoscope était tiré : on pouvait être assuré que, dès sa première apparition dans les salons des Tuileries, une auguste séduction ferait de lui un séide, si déjà même les simples enlacements de l'embauchage ministériel n'avaient pas suffi à ce résultat. — L'intérêt de la chose publique ainsi bien réglé, restait, pour le courtier électoral, la question personnelle : celle de savoir si, dans la façon du député, il trouverait à tailler, de surcroît, l'étoffe d'un beau-père. Premier point, la dot; deuxième point, la fille, lui convenaient : l'une sans l'éblouir; l'autre sans qu'il se dissimulât les imperfections d'une éducation provinciale qu'il aurait tout entière à refaire, mais qui ne devait point offrir de résistance sérieuse à sa savante pédagogie conjugale. De plein saut, madame Beauvisage emportait son mari; c'était une ambitieuse qui, malgré ses quarante-quatre ans sonnés, avait encore l'air de sentir son cœur. Dès lors, le jeu était peut-être de commencer sur elle le feu d'une fausse attaque, qu'ensuite on rabattrait du côté de la fille. Jusqu'où l'on irait dans l'occupation de l'ouvrage avancé? question à résoudre selon les circonstances. Dans tous les cas, auprès des deux femmes, Maxime se sentait d'avance puissamment patronné par son titre, par sa réputation d'homme à la mode, par son aptitude magistrale à leur servir d'initiateur dans tous les difficiles et élégants mystères de la vie parisienne; enfin, auteur de la fortune politique de Beauvisage, qui promettait une si heureuse révolution dans l'existence des deux exilées champenoises, M. de Trailles ne devait-il pas s'attendre de leur part à la plus chaude reconnaissance? Toutefois, au succès de sa

campagne matrimoniale ne laissait pas de se rencontrer une difficulté sérieuse. Il fallait obtenir la ratification du vieux Grévin, qui n'était point homme à marier Cécile sans s'être d'abord renseigné à fond sur tout le passé du prétendant. Or, cette enquête faite, n'était-il pas à craindre que, dans l'orageuse biographie d'un roué quinquagénaire, n'apparût pas, pour le pointilleux vieillard, la somme entière des sûretés et des convenances que sa prudence pouvait réclamer?

Dans l'espèce de mission gouvernementale dont M. de Trailles arrivait chargé à Arcis pouvait être trouvée l'apparence d'une gravité et d'un amendement très-propres à neutraliser la portée de certains renseignements. Avant que cette mission fût ébruitée, en en faisant faire, sous le plus grand secret, la confidence par Gondreville, on flatterait l'amour-propre de Grévin et on se ménagerait auprès de lui un certain relief. Ensuite, la très-ancienne habileté attribuée à Gribouille, et qui consiste à se jeter dans l'eau pour éviter d'être mouillé, dans ce cas difficile Maxime était décidé à l'employer. Allant au-devant des défiances du vieux notaire, il avait arrangé que lui-même aurait l'air de douter de sa propre sagesse, et, en manière de précaution contre l'influence de ses vieux entraînements, il se proposait de demander que dans les stipulations matrimoniales fût introduite la clause expresse de séparation de biens. De cette façon, on se croirait bien garanti contre toute rechute de ses anciennes habitudes de prodigalité. Quant à lui, c'était son affaire de prendre sur sa jeune femme assez d'empire pour rattraper, par la puissance du sentiment, la part d'autorité conjugale

dont le contrat l'aurait dépossédé. D'abord, rien ne vint contredire la sagesse et la lucidité de tous ces aperçus. Aussitôt mise en avant, la candidature de Beauvisage ayant pris feu comme une traînée de poudre, M. de Trailles dut voir, au succès de tous ses efforts, des chances si probables, qu'il se crut autorisé à écrire à Rastignac, et à lui cautionner l'heureuse et entière exécution de son mandat. Mais, tout à coup, devant le triomphateur Beauvisage vint se dresser une contre-candidature, et, soit dit en passant, pour l'heur et fortune de notre histoire, cette concurrence se présentait dans des conditions si exceptionnelles et si imprévues, qu'à la peinture d'abord attendue des petites misères d'une lutte électorale, elle pourrait bien finir par substituer l'intérêt d'un drame plus fortement accidenté.

L'homme qui, dans ce récit, survient chargé d'une mission si haute, est appelé à y jouer un rôle trop considérable pour qu'il ne devienne pas nécessaire de l'y installer par des explications rétrospectives assez étendues. Mais, au point où est parvenue la narration, en suspendre inopinément la marche par une sorte de tardive exposition, ne serait-ce point procéder contre toutes les règles de l'art et s'exposer aux colères de la critique, ce pieux sergent de ville de l'orthodoxie littéraire? En présence de cette difficulté, l'auteur serait resté grandement empêché, si la faveur de son étoile n'eût mis à sa disposition une correspondance où, avec une vie et une animation que jamais il n'aurait su leur communiquer, se trouvent réunis et exposés tous les détails qu'il devient indispensable de faire passer sous les yeux du lecteur. Ces lettres doivent être lues avec attention. En remettant en scène bien des acteurs

déjà connus de LA COMÉDIE HUMAINE, elles produisent une foule de faits nécessaires à l'intelligence et à l'avenir du présent drame. Leur défilé opéré et le récit ramené au point où nous semblons l'abandonner aujourd'hui, sans secousse et de lui-même, il reprendra son cours, et nous aimons à nous persuader qu'à l'introduction transitoire de la forme épistolaire, l'unité, qui aurait pu en paraître un moment contrariée, n'aura fait que trouver son profit.

DEUXIÈME PARTIE

LETTRES ÉDIFIANTES

LE COMTE DE L'ESTORADE A MARIE-GASTON[1].

Cher monsieur, suivant votre désir, j'ai vu M. le préfet de police, afin de savoir si le pieux dessein dont vous m'entretenez dans votre lettre datée de Carrare n'aurait pas à souffrir quelque opposition du fait de l'autorité. M. le préfet m'a répondu que le décret impérial du 23 prairial an XII, par lequel se règle encore toute la matière des inhumations, établissait de la manière la moins équivoque le droit pour toute personne de se faire enterrer sur sa propriété. Il vous suffirait donc de vous pourvoir d'un permis à la préfecture de Seine-et-Oise, et, sans autre formalité, vous pourriez faire opérer la translation des restes

1. Voir les *Mémoires de Deux Jeunes Mariées*.

mortels de madame Marie-Gaston dans le monument que vous vous proposez de lui élever au milieu de votre parc de Ville-d'Avray. Maintenant, j'oserai, moi, vous faire quelques objections. Êtes-vous bien sûr que, de la part des Chaulieu, avec lesquels vous ne vivez pas en très-bonne intelligence, vous ne serez pas exposé à quelques difficultés? Jusqu'à un certain point, en effet, ne pourraient-ils pas être admis à se plaindre que, en transportant du cimetière communal dans une propriété close et fermée une sépulture qui, comme à vous, leur est chère, vous soumettez entièrement à votre bon plaisir les visites qu'il peut leur convenir de faire à cette tombe? car enfin, cela est évident, il vous sera toujours loisible de leur interdire l'accès de votre propriété. Je sais bien qu'en droit rigoureux, morte ou vivante, la femme appartient à son mari, et cela, à l'exclusion de sa parenté, même la plus proche; mais que, sous l'inspiration du mauvais vouloir dont ils vous ont déjà donné plus d'une preuve, les parents de madame Marie-Gaston aient la fâcheuse idée de porter leur opposition sur le terrain judiciaire, quel affligeant débat! Vous gagnerez le procès, je veux bien ne pas en douter, l'influence du duc de Chaulieu n'étant plus ce qu'elle a été sous la Restauration; mais avez-vous pensé à tout le venin que la parole d'un avocat peut répandre sur une pareille question, quand, après tout, il se fera l'écho d'une réclamation respectable, celle d'un père, d'une mère et de deux frères demandant à ne pas être dépossédés du douloureux bonheur d'aller prier sur un cercueil? S'il faut, d'ailleurs, vous dire toute ma pensée, ce n'est pas sans un vif regret que je vous vois occupé à créer un nouvel

aliment à votre douleur, trop longtemps inconsolable.
Nous avions espéré qu'après deux ans passés en Italie vous nous reviendriez plus résigné, et qu'enfin vous prendriez sur vous de demander à la vie active quelques-unes de ses distractions. Évidemment, cette espèce de temple, que vous vous proposez d'élever à la ferveur de vos souvenirs, dans un lieu où ils ne se pressent déjà que trop nombreux, ne peut servir qu'à en éterniser l'amertume, et je ne saurais vous louer du rajeunissement que vous vous proposez ainsi de leur ménager. Cependant, comme il faut servir ses amis un peu à leur mode, j'ai fait votre commission auprès de M. Dorlange; mais, je dois me hâter de vous le dire, je n'ai trouvé chez lui aucun empressement à entrer dans votre pensée. Son premier mot, quand je me suis annoncé chez lui de votre part, a été qu'il n'avait pas l'honneur de vous connaître, et cette réponse, toute singulière qu'elle peut vous paraître, m'a été faite avec tant de naturel, que, d'abord, j'ai cru à quelque méprise, résultat d'une confusion de noms. Néanmoins, comme, un peu après, votre oublieux ami voulut bien convenir qu'il avait fait ses études au collége de Tours, et comme, encore de son aveu, il se trouve bien être le même M. Dorlange qui, en 1831, dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, remporta le grand prix de sculpture, aucun doute ne pouvait me rester sur son identité. Je m'expliquai alors son défaut de mémoire par cette longue interruption que vous-même m'aviez signalée dans vos relations. Votre procédé l'aura blessé plus vivement que vous ne vous l'étiez figuré, et, quand il s'est donné l'air d'avoir oublié jusqu'à votre nom, c'était tout simplement

une revanche dont il n'était pas fâché de saisir l'occasion. Mais là n'est pas l'obstacle réel.

En me rappelant la fraternelle intimité qui vous a unis à une autre époque, je ne pouvais croire la mauvaise humeur de M. Dorlange inexorable. Aussi, après lui avoir exposé la nature du travail dont il serait question de le charger, me disposais-je à entrer avec lui dans quelques explications, relativement aux griefs qu'il pouvait nourrir contre vous, quand tout à coup je me suis trouvé face à face avec un obstacle de la nature la plus imprévue.

— Mon Dieu, me dit-il, l'importance de la commande que vous voulez bien m'offrir; cette assurance qu'on entend bien ne rien épargner pour la grandeur et la perfection de l'œuvre; cette invitation qui m'est faite de me rendre à Carrare pour présider moi-même au choix et à l'extraction des marbres, tout cela constitue une vraie bonne fortune d'artiste, et, à une autre époque, je l'aurais acceptée avec empressement. Mais, au moment où j'ai l'honneur de vous recevoir, sans avoir encore le dessein arrêté de quitter la carrière des arts, je suis peut-être sur le point d'entrer dans la vie politique. Mes amis me pressent de me présenter aux élections prochaines, et, vous le comprenez, monsieur, si je venais à être nommé, la complication de mes devoirs parlementaires, mon initiation à une vie toute nouvelle, deviendraient, pour longtemps au moins, un obstacle à ce que je pusse aborder avec le recueillement nécessaire l'œuvre dont vous m'entretenez. J'aurais d'ailleurs affaire, ajouta M. Dorlange, à une grande douleur, qui, dans ce monument projeté, se cherche à grands frais une consolation. Cette douleur, naturellement

serait impatiente; moi, je serais lent, distrait, empêché : le mieux est donc que l'on s'adresse ailleurs; ce qui ne m'empêchera pas d'être, comme je le dois, reconnaissant et honoré de la confiance qu'on a bien voulu me témoigner.

A la suite de ce petit *speech* assez bien tourné, comme vous pouvez voir, et par lequel il me parut seulement que votre ami préludait peut-être un peu trop complaisamment à ses futurs succès de tribune, j'eus un moment la pensée de lui poser l'hypothèse de l'insuccès de sa candidature et de lui demander si, le cas échéant, il n'y aurait pas apparence de revenir à lui. Mais il n'est jamais bienséant de mettre en doute un triomphe électoral, et, comme j'étais en présence d'un homme profondément ulcéré, je ne voulus point, par une curiosité qui pouvait être mal prise, m'exposer à jeter de l'huile sur le feu. Je me contentai donc d'exprimer un regret et de dire que je vous ferais connaître le résultat de ma démarche. Inutile d'ajouter que, d'ici à quelques jours, je saurai à quoi m'en tenir sur la portée de cette ambition parlementaire, qui s'est si mal à propos rencontrée sur notre chemin. Pour moi, il y a mille raisons de croire que cette candidature est une visée. Dans cette donnée, peut-être feriez-vous bien d'écrire à M. Dorlange; car toute son attitude, d'ailleurs parfaitement polie et convenable, m'a paru accuser un souvenir encore bien vivant des torts apparents que vous aurez à vous faire pardonner. Je sais qu'il en pourra coûter à votre sensibilité pour expliquer l'entourage des circonstances vraiment exceptionnelles dans lesquelles s'est fait votre mariage; car vous serez par là même entraîné à repasser sur la trace de vos jours de bonheur,

devenus pour vous aujourd'hui de si poignants souvenirs. Mais, après ce que j'ai pu entrevoir des dispositions de votre ancien ami, si vous tenez expressément à ce qu'il vous prête le concours de son talent, ne pas insister vous-même, et procéder encore par mandataire, serait continuer une allure qui déjà lui a semblé désobligeante et s'exposer à un nouveau refus. Après cela, si la démarche à laquelle je vous sollicite se trouvait décidément au-dessus de vos forces, peut-être y aurait-il encore un moyen. En toute affaire où je l'ai vue s'entremettre, madame de l'Estorade m'a toujours paru une habile négociatrice ; mais, pour ce cas particulier, j'aurais dans son intervention une confiance absolue. Elle-même a eu à souffrir de la part de madame Marie-Gaston des égoïsmes de passions assez semblables au traitement dont se plaint M. Dorlange. Mieux que personne, elle serait donc en mesure de lui expliquer les entraînements de cette absorbante vie conjugale, que vous aviez si étroitement repliée sur elle-même, et il me paraîtrait très-difficile que l'exemple de la longanimité et de la clémence dont elle a toujours usé avec celle qu'elle appelait *sa chère égarée* ne devînt pas contagieux pour votre ami.

Vous avez, du reste, tout le loisir de penser à l'usage qu'il vous conviendra faire de cette ouverture. Madame de l'Estorade, en ce moment, est encore souffrante d'une grave indisposition, suite d'une terreur maternelle. Il y a huit jours, notre chère petite Naïs faillit être écrasée sous ses yeux, et, sans la courageuse intervention d'un inconnu qui se jeta à la tête des chevaux et les arrêta court, Dieu sait l'affreux malheur qui nous atteignait. De cette cruelle

émotion est résultée pour madame de l'Estorade une excitation nerveuse qui nous a sérieusement inquiétés un moment. Quoiqu'elle soit beaucoup mieux aujourd'hui, ce n'est pas avant quelques jours qu'elle pourra être en état de recevoir M. Dorlange, étant admis que sa médiation féminine vous paraisse désirable et utile. Mais encore un coup, cher monsieur, ne vaudrait-il pas mieux couper court à votre idée? Une dépense énorme, de fâcheux démêlés avec les Chaulieu, et, pour vous, un renouvellement de vos douleurs : voilà ce que j'y entrevois. Ce qui ne veut pas dire, cependant, qu'en tout et pour tout je ne continue pas d'être à vos ordres, ainsi que le commandent les sentiments d'estime et d'amitié que je vous ai voués.

LA COMTESSE DE L'ESTORADE A MADAME OCTAVE DE CAMPS.

Paris, février 1839.

Chère madame, de tous les témoignages de sympathie que m'a valus le terrible accident arrivé à ma pauvre enfant, pas un ne m'a autant touchée que votre excellente lettre. Pour répondre à votre affectueuse sollicitude, je dois dire que, dans cette terrible rencontre, Naïs a été merveilleuse de calme et de sang-froid. Il n'est pas, je crois, possible de voir la mort de plus près; mais pas plus pendant qu'après l'événement cette vaillante petite fille n'a sourcillé, et tout en elle annonce le caractère le plus résolu; aussi, dans sa santé, Dieu merci! pas l'ombre d'un dérangement. Quant à moi, par suite de mon immense terreur, tombée en proie à des mouvements spasmodiques, j'ai, à ce qu'il paraît, pendant plusieurs jours,

assez vivement inquiété le médecin, qui un moment aurait craint pour ma raison. Grâce à la force de mon tempérament, me voilà pourtant à peu près remise, et de cette cruelle commotion ne resterait aucune trace, si, par une fatalité singulière, elle n'était venue se relier à une autre préoccupation désagréable qui, depuis quelque temps, avait jugé convenable de s'installer dans ma vie.

Avant même la nouvelle assurance que vous voulez bien me donner de vos dispositions pour moi, si bienveillantes déjà, j'avais pensé à invoquer le secours de votre amitié et de vos conseils; aujourd'hui, quand vous voulez bien m'écrire que vous seriez heureuse et fière si, à quelque degré que ce fût, il vous était donné de me rappeler la pauvre Louise de Chaulieu, cette précieuse et incomparable amie dont la mort m'a dépossédée, comment pourrais-je hésiter encore? Je vous prends au mot, chère madame, et cette exquise habileté qui autrefois vous aidait à dérouter les sots commentaires, quand l'impossibilité où vous étiez de déclarer votre mariage avec M. de Camps vous laissait livrée à des curiosités si insolentes et si perfides (voir *Madame Firmiani*); ce tact singulier qu'à cette époque on vous vit mettre à vous démêler d'une situation où tout était embarras et péril; en un mot, cet art merveilleux qui vous permit, en gardant votre secret, de garder toute votre dignité de femme, je viens résolûment vous demander de les mettre au service de ce souci dont je vous parlais il n'y a qu'un moment. Malheureusement, pour avoir la consultation du médecin, il faut dire la maladie, et c'est ici qu'avec son génie industriel M. de Camps me paraît un abominable homme. Grâce à ses vilaines

forges dont il lui a pris l'idée de faire l'acquisition, vous voilà à peu près morte à Paris et au monde. Jadis, quand on vous avait là, sous la main, en un quart d'heure de causerie, sans embarras, sans préparation, on vous eût tout conté; aujourd'hui, il s'agit de prendre sur soi, de se recueillir, de passer, en un mot, par toute la solennité d'une confidence écrite.

Mais, après tout, peut-être vaut-il mieux payer d'effronterie, et puisque, nonobstant les circonlocutions et les préambules, force serait toujours d'en venir là, pourquoi ne pas tout naïvement vous avouer qu'il va être question de cet inconnu par lequel ma pauvre et chère enfant a été sauvée. Inconnu!... Entendons-nous bien : inconnu pour M. de l'Estorade; inconnu pour tous ceux qui ont pu vous parler de l'accident; inconnu, si vous le voulez, pour le monde entier, mais non pas inconnu pour votre humble servante, que, depuis près de trois mois, cet homme daigne honorer de l'attention la plus obstinée. Qu'à trente-deux ans passés, mère de trois enfants, dont un grand fils de quinze ans, j'aie pu devenir l'objet d'une recherche passionnée, pas plus à vous qu'à moi, chère madame, le fait ne paraîtra vraisemblable, et pourtant, c'est là le ridicule malheur contre lequel j'ai à me défendre aujourd'hui. Et quand je dis que cet inconnu m'est connu, encore faut-il bien distinguer : car je ne sais ni son nom, ni sa demeure, ni rien de ce qui le regarde; car je ne l'ai jamais rencontré dans le monde, et j'ajoute, quoiqu'il porte le ruban de la Légion d'honneur, que rien dans sa tournure, absolument dépourvue d'élégance, ne me donne à penser que jamais j'aie la chance de l'y rencontrer.

C'est à Saint-Thomas d'Aquin, où vous savez que tous les jours j'avais l'habitude d'aller entendre la messe, que cette fatigante obsession a commencé de se dessiner. Presque tous les jours aussi, je menais mes enfants prendre l'air aux Tuileries, M. de l'Estorade nous ayant installés dans une maison sans jardin. Cette habitude, bientôt remarquée, a d'autant animé mon persécuteur, et partout où je pouvais être rencontrée hors de chez moi, il a fallu me résigner à le retrouver sur mon chemin. Discret d'ailleurs autant qu'audacieux, ce singulier soupirant, j'en ai fait la remarque, évitait toujours de me convoyer jusqu'à ma porte, et il manœuvrait d'assez loin et avec assez de réserve pour que je pusse avoir du moins une consolante certitude, celle que sa sotte assiduité n'a dû frapper l'attention d'aucun de ceux par lesquels je pouvais être accompagnée. Cependant, pour lui faire perdre ma trace, Dieu sait les sacrifices et les entraves que je me suis imposés! L'église ne m'a plus vue que le dimanche; mes chers enfants, au péril de leur santé, je les ai souvent retenus à la maison, ou bien j'ai forgé des prétextes pour ne les point accompagner; et, contre tous mes principes d'éducation et de prudence, je les ai laissés livrés aux soins des domestiques. Visites, emplettes, je n'ai plus rien fait qu'en voiture, ce qui n'a pas empêché qu'au moment où je croyais avoir dérouté mon fâcheux et lassé sa patience, il ne se soit trouvé là pour prendre, dans l'accident arrivé à Naïs, un rôle si honorable et si providentiel. Mais, justement, cette grande obligation que je vais maintenant lui avoir, n'est-ce pas, dans une situation déjà empêchée, une complication déplorable? Quand j'eusse vraiment été

trop excédée de son insistance, par un moyen quelconque, fût-ce un procédé violent, je pouvais couper court à ces empressements; aujourd'hui, qu'il vienne à se trouver sur mon chemin, comment me conduire? quel parti prendre avec lui? L'aborder pour le remercier? Mais alors je l'encourage, et, n'essayât-il pas de profiter de ma démarche pour modifier la nature de nos relations, cela est clair, plus solidement que jamais je le couds à mes jupes. Alors, ne l'aborder point, faire semblant de ne pas le connaître? Mais pensez donc, madame, une mère! une mère qui lui doit la vie de sa fille et qui n'aura pas l'air de s'en apercevoir, et qui n'aura pas pour lui une parole de gratitude!...

Voilà pourtant l'alternative insupportable dans laquelle je suis placée, et vous pouvez voir maintenant si j'ai besoin des conseils de votre prudence! Que faire pour rompre la désagréable habitude qu'a prise ce monsieur d'être mon ombre? Comment le remercier sans surexciter sa fantaisie, et ne pas le remercier sans que ma conscience me fasse mille reproches? Tel est le problème soumis à votre sagesse. Si vous me rendez le service de me le résoudre, et je ne connais personne qui en soit plus capable, j'aurai à joindre ma reconnaissance à tous les sentiments affectueux dont vous me savez, chère madame, déjà animée pour vous...

LE COMTE DE L'ESTORADE A MARIE-GASTON.

Paris, février 1839.

Peut-être avant moi, cher monsieur, les feuilles publiques vous porteront la nouvelle d'une rencontre qui a eu

lieu entre votre ami, M. Dorlange, et le duc de Rhétoré. Mais, en vous annonçant le fait tout sec, car l'usage et les convenances ne leur permettent pas de déduire au long les motifs de la querelle, les journaux ne feront qu'exciter votre curiosité sans la satisfaire. J'ai su heureusement, de très-bonne source, tous les détails de l'affaire, et je m'empresse de vous les transmettre; ils sont de nature à vous intéresser au plus haut degré.

Il y a trois jours, c'est-à-dire le soir même de celui où je m'étais rendu chez M. Dorlange, le duc de Rhétoré occupait à l'Opéra une stalle d'orchestre. Près de lui vint se placer M. de Ronquerolles, arrivé tout récemment d'une mission diplomatique qui le tenait éloigné de Paris depuis plusieurs années. Pendant l'entr'acte, ces messieurs ne quittèrent pas la salle pour aller au foyer; mais, comme on fait volontiers au théâtre, ils se tinrent debout, le dos tourné à la scène, faisant face par conséquent à M. Dorlange, qui, assis derrière eux, paraissait fort absorbé par la lecture du journal du soir. Il y avait eu ce jour-là une séance très-scandaleuse, ce qu'on appelle une séance intéressante, à la Chambre des députés. La conversation ayant naturellement roulé sur les événements du monde parisien, accomplis pendant l'absence de M. de Ronquerolles, celui-ci jeta cette parole, qui était de nature à éveiller l'attention de M. Dorlange :

— Comment! cette pauvre madame de Macumer, une si triste fin et un mariage si singulier!

— Ah! vous savez, répondit M. de Rhétoré de ce verbe haut monté dont il a l'habitude, ma sœur avait trop d'imagination pour ne pas être un peu chimérique et roma-

nesque. Elle avait aimé à la passion M. de Macumer, son premier mari; mais, à la longue, on se lasse de tout, même du veuvage. Ce M. Marie-Gaston se trouva sur son chemin. Il est agréable de sa personne; ma sœur était riche; lui, fort endetté; il se montra donc aimable et empressé à proportion, et, par ma foi! le drôle a si bien manœuvré, qu'après avoir succédé à M. de Macumer et fait mourir sa femme de jalousie, il a tiré d'elle tout ce dont la loi permettait à cette pauvre affolée de disposer. La succession de Louise se montait au moins à douze cent mille francs, sans compter un magnifique mobilier et une délicieuse villa qu'elle s'était fait construire à Ville-d'Avray. La moitié de l'hoirie a été à ce monsieur, l'autre au duc et à la duchesse de Chaulieu, mes père et mère, qui, en leur qualité d'ascendants, avaient droit à ce partage. Quant à mon frère Lenoncourt et à moi, notre part a été purement et simplement d'être déshérités.

Aussitôt que votre nom, cher monsieur, eut été prononcé, M. Dorlange avait mis de côté son journal; puis, comme M. de Rhétoré achevait sa phrase, il se leva et lui dit :

— Pardon, monsieur le duc, si j'ose m'entremettre dans vos renseignements; mais, en conscience, je dois vous avertir que vous êtes tout ce qu'il y a au monde de plus mal informé.

— Vous dites?... repartit le duc en clignant des yeux et avec ce ton de dédain suprême que l'on peut imaginer.

— Je dis, monsieur le duc, que Marie-Gaston est mon ami d'enfance, que jamais il n'a passé pour un *drôle;* qu'au contraire c'est un homme plein d'honneur et de

talent, et que, loin d'avoir fait mourir sa femme de jalousie, il l'a rendue parfaitement heureuse pendant les trois années qu'a duré leur mariage. Quant à la succession...

— Vous avez mesuré, monsieur, dit le duc de Rhétoré en interrompant, la portée de votre procédé?

— Parfaitement, monsieur, et je répète que, pour la succession recueillie par Marie-Gaston, en vertu d'une volonté solennellement exprimée dans le testament de sa femme, il l'a si peu convoitée, qu'à ma connaissance il est sur le point de distraire une somme de deux à trois cent mille francs pour faire élever un monument à celle qu'il n'a pas cessé de pleurer.

— Mais enfin, monsieur, qui êtes-vous? interrompit de nouveau le duc de Rhétoré avèc une impatience de moins en moins contenue.

— Tout à l'heure, répondit M. Dorlange, j'aurai l'honneur de vous le dire; seulement, vous me permettrez d'ajouter que cette succession dont vous avez été dépossédé, madame Marie-Gaston a pu en disposer sans le moindre remords de conscience; toute sa fortune, en effet, lui venait de M. le baron de Macumer, son premier mari; et, précédemment, elle avait fait abandon de sa légitime pour constituer un établissement à monsieur votre frère, le duc de Lenoncourt-Givry, qui, en sa qualité de cadet de famille, n'avait pas, comme vous, monsieur le duc, eu le bonheur d'être avantagé.

Cela dit, M. Dorlange chercha dans sa poche son portefeuille, qui ne s'y trouva pas.

— Je n'ai pas de cartes sur moi, finit-il par dire; mais

je m'appelle Dorlange, un nom de comédie, facile à retenir, 42, rue de l'Ouest.

— Le quartier n'est pas très-central, remarqua ironiquement M. de Rhétoré.

En même temps, se tournant vers M. de Ronquerolles, qu'il constituait ainsi l'un de ses témoins :

— Je vous demande pardon, mon cher, lui dit-il, du voyage de découverte que vous aurez à entreprendre demain, dans la matinée.

Et presque aussitôt il ajouta :

— Venez-vous au foyer? nous y causerons plus tranquillement et surtout plus *sûrement.*

Par sa manière d'accentuer ce dernier mot, il était impossible de se méprendre sur le sens désobligeant qu'il entendait y attacher. Ces messieurs sortis, sans que cette scène eût causé le moindre esclandre, attendu le vide que l'entr'acte avait fait dans les stalles environnantes, M. Dorlange avisa à l'autre bout de l'orchestre M. Stidmann, le célèbre sculpteur. Allant à lui :

— Auriez-vous sur vous, lui demanda-t-il, un agenda, un album de poche?

— Oui, toujours.

— Voulez-vous bien me le prêter et me permettre d'en détacher une feuille? Il vient de me passer par l'esprit une idée que je ne voudrais pas perdre. Si je ne vous retrouve pas à la fin du spectacle pour vous faire restitution, l'objet sera chez vous, sans faute, demain matin.

De retour à sa place, M. Dorlange esquissa rapidement quelque chose, et, au lever du rideau, quand MM. de Rhétoré et de Ronquerolles vinrent reprendre leurs stalles,

touchant légèrement l'épaule du duc et lui faisant passer son dessin :

— Ma carte, dit-il, que j'ai l'honneur d'offrir à Votre Seigneurie.

Cette carte était une charmante esquisse d'architecture sculpturale, encadrée d'un paysage. Au bas était écrit *Projet d'un monument à élever à la mémoire de madame Marie-Gaston, née Chaulieu, par son mari, sur les dessins de Charles Dorlange, statuaire, rue de l'Ouest, 42.* Il était impossible de faire savoir plus finement à M. de Rhétoré qu'il aurait affaire à un adversaire sortable, et vous remarquerez d'ailleurs, cher monsieur, que M. Dorlange trouvait ainsi le moyen de peser sur son démenti, en donnant, pour ainsi parler, un corps à son affirmation touchant votre désintéressement et la sincérité de votre douleur conjugale.

Le spectacle finit sans autre incident. M. de Rhétoré se sépara de M. de Ronquerolles. Alors, celui-ci aborda avec beaucoup de courtoisie M. Dorlange, et, essayant de quelque conciliation, il lui fit remarquer qu'eût-il raison au fond, son procédé avait été blessant, insolite ; M. de Rhétoré, d'ailleurs, avait fait preuve d'une grande modération, et certainement il se contenterait de la plus simple expression de regret ; enfin, tout ce qui peut se dire en pareille occasion. M. Dorlange ne voulut entendre parler de rien qui ressemblât à une soumission, et, le lendemain, il recevait la visite de M. de Ronquerolles et du général de Montriveau, venus de la part de M. de Rhétoré. Ici, nouvelles instances pour que M. Dorlange consentît à donner une autre tournure à ses paroles. Mais votre ami ne sortit pas de cet ultimatum :

— M. de Rhétoré veut-il retirer les paroles que je me suis vu dans la nécessité de relever? alors, moi, je retirerai les miennes.

— Mais c'est impossible, lui objectait-on. M. de Rhétoré est personnellement offensé; vous, au contraire, vous ne l'êtes pas. A tort ou à raison, il a la conviction que M. Marie-Gaston lui a porté un dommage. Il faut toujours une certaine indulgence pour les intérêts blessés; jamais on n'obtient d'eux une justice absolue.

— De telle sorte, reprenait M. Dorlange, que M. le duc continuera de calomnier mon ami tout à son aise : d'abord, parce que Marie-Gaston est en Italie, et ensuite, parce qu'il aura toujours une extrême répugnance à en venir avec le frère de sa femme à de certaines extrémités. C'est justement, ajoutait-il, cette impuissance relative où il est de se défendre qui constitue mon droit, je dis plus, mon devoir d'intervenir. Ce n'est pas sans une permission particulière de la Providence que j'ai été à même de saisir au passage quelques-uns de ces méchants propos qui circulaient sourdement, et, puisque M. le duc de Rhétoré ne voit rien à modifier dans ses dires, nous irons jusqu'au bout, si vous le voulez bien.

Le débat s'étant constamment tenu dans ces termes, le duel devenait inévitable, et dans la journée les conditions en furent réglées entre les témoins des deux parties. La rencontre, arrêtée pour le lendemain, devait avoir lieu au pistolet. Sur le terrain, M. Dorlange fut parfait de sang-froid. Après un coup de feu échangé sans résultat, comme les témoins parlaient de mettre fin au combat :

— Allons, encore un coup! dit-il avec gaieté, comme s'il se fût agi d'abattre des poupées dans un tir.

A cette reprise, il fut atteint dans la partie charnue de la cuisse, blessure en réalité peu dangereuse, mais qui lui fit perdre beaucoup de sang. Pendant qu'on le transportait à la voiture qui l'avait amené, comme M. de Rhétoré, s'empressant à lui donner des soins, se trouvait à sa portée :

— Ce qui n'empêche pas, lui dit-il, que Marie-Gaston ne soit un homme d'honneur et un cœur d'or...

Et, presque en même temps, il s'évanouit.

Ce duel, comme vous vous l'imaginez, cher monsieur, a fait un bruit énorme, et, pour recueillir sur M. Dorlange beaucoup de renseignements, je n'ai eu vraiment qu'à écouter, car, pendant toute la journée d'hier, il a été le lion du moment, et impossible d'entrer dans une maison sans le trouver sur le tapis. Ma récolte s'est principalement faite chez madame de Montcornet; elle reçoit, vous le savez, beaucoup d'artistes et de gens de lettres, et, pour vous donner une idée de la manière dont votre ami est posé, je ne ferai que sténographier une conversation à laquelle j'ai assisté hier au soir, dans le salon de la comtesse. Les interlocuteurs étaient M. Émile Blondet, des *Débats;* M. Bixiou, le caricaturiste, l'un des furets les mieux informés de Paris; l'un et l'autre, je crois, sont de votre connaissance, mais, dans tous les cas, je suis sûr de votre intimité avec Joseph Bridau, notre grand peintre, qui venait en tiers dans cette causerie, car je me rappelle que Daniel d'Arthez et lui furent les témoins de votre mariage.

— Les débuts de Dorlange, disait Joseph Bridau au moment où je m'approchai pour écouter, ont été magnifiques. Il y avait déjà du grand maître dans sa sculpture de concours que l'Académie, sous la pression de l'opinion, se décida à couronner, quoiqu'il se fût assez plaisamment moqué de son programme.

— C'est vrai, répondit M. Bixiou; et la *Pandore* qu'il exposa en 1837, à son retour de Rome, est également une figure très-remarquable. Mais, comme elle lui a tout donné du premier coup, la croix, des commandes du gouvernement et de la ville, et dans les journaux une trentaine d'articles ébouriffants, il me paraît fort difficile qu'il se relève de ce succès-là.

— Ça, dit Émile Blondet, c'est une opinion à la Bixiou.

— Sans doute, et très-motivée. Connais-tu l'homme?

— Non; on ne le voit nulle part.

— Justement, le lieu où il fréquente le plus. C'est un ours, mais un ours avec préméditation, un ours prétentieux et réfléchi.

— Je ne vois pas, reprit Joseph Bridau, que cette sauvagerie soit une très-mauvaise disposition pour un artiste. Qu'est-ce qu'un sculpteur surtout a tant à gagner dans les salons, où les messieurs et les dames ont pris l'habitude d'aller vêtus?

— Dans les salons, d'abord, un sculpteur se distrait, ce qui l'empêche de tourner à la manie et au songe-creux; ensuite il y voit comment le monde est fait, et que 1839 n'est ni le XVe ni le XVIe siècle.

— Comment! dit Émile Blondet, est-ce que le pauvre garçon a de ces illusions-là?

— Lui? il vous parle couramment de recommencer la vie des grands artistes du moyen âge avec l'universalité de leurs études et de leurs connaissances, et cette effrayante vie de labeur que peuvent faire comprendre les mœurs d'une société à demi barbare, mais que la nôtre ne comporte plus. Il ne remarque pas, le naïf rêveur, que la civilisation, en compliquant d'étrange sorte les rapports sociaux, absorbe, pour les affaires, pour les intérêts, pour les plaisirs, trois fois plus de temps que n'en dépense, pour le même objet, une société moins avancée. Voyez le sauvage dans sa hutte, il n'a rien à faire! Mais nous, avec la Bourse, l'Opéra, les journaux, les discussions parlementaires, les salons, les élections, les chemins de fer, le café de *Paris* et la garde nationale, à quel moment, s'il vous plaît, veut-on que nous travaillions?

— Belle théorie de fainéant! dit en riant Émile Blondet.

— Mais non, mon cher, je suis dans le vrai. Le couvre-feu, que diable! ne sonne plus à neuf heures, et, hier encore, jusque chez mon concierge Ravenouillet, il y avait une soirée (voir *les Comédiens sans le savoir*); peut-être même ai-je commis une lourde faute en déclinant l'invitation indirecte qu'il m'avait faite d'y assister.

— Pourtant, dit Joseph Bridau, il est clair que, si on ne se mêle ni aux affaires, ni aux intérêts, ni aux plaisirs de son époque, on arrive à se faire, ce temps épargné, un joli capital. Indépendamment de ses commandes, Dorlange a, je crois, personnellement quelque aisance : rien ne l'empêche donc d'arranger sa vie comme il l'entend.

— Mais vous voyez bien que lui-même va à l'Opéra, puisque c'est là qu'il a récolté son duel! Vous tombez

présentant comme isolé de
quand je le sais, moi, tout
tapageur et le plus absor-
sociale, à savoir, l'intérêt

olitique? demanda dédai-

ns son fameux programme
suite et la persévérance
nier, deux cent cinquante
, et aussitôt mon homme
rtin une masure pour se
, autre jolie spéculation :
ait actionnaire du journal
toutes les fois qu'il me
pie républicaine. Là, il a
é qu'il était né orateur et
us grand effet. On parle
dature, et, dans les jours
ui trouver une lointaine

ient du plus haut burles-

ué, cher monsieur, que,
il y a pour toutes choses
Joseph Bridau en fut la

l, que, si Dorlange se
à près perdu pour l'art,
ssirait-il pas à la Cham-

bre? Il s'énonce avec une grande facilité et me semble avoir à sa disposition beaucoup d'idées. Voyez Canalis, quand il s'est fait nommer député : « Allons donc, un poëte ! » disait-on de tous côtés; ce qui ne l'a pas empêché de se faire une belle renommée oratoire et de devenir ministre.

— Mais d'abord, la question est d'y arriver, à la Chambre, dit Émile Blondet; où Dorlange compte-t-il se porter?

— Naturellement, répondit Bixiou, dans l'un des bourgs pourris du *National*. Je ne sache pas pourtant que le collége soit encore désigné.

— Règle générale, dit le publiciste des *Débats*, pour arriver à la députation, même avec l'appui le plus ardent d'un parti, il faut une notoriété politique un peu étendue, ou au moins, quelque part, une consistance provinciale de famille, de fortune. Connaît-on, chez Dorlange, quelqu'un de ces éléments de succès?

— Pour de la consistance de famille, celle-là en particulier lui serait difficile, car, pour lui, la famille est absente à un degré désespérant.

— Vraiment, dit Émile Blondet, c'est un enfant naturel?

— Tout ce qu'il y a de plus naturel, père et mère inconnus. Mais je veux admettre, moi, qu'il soit nommé; c'est le défilé de ses idées politiques qui sera une curiosité!

— Il est républicain, puisqu'il est l'ami de MM. du *National* et qu'il ressemble à Danton.

— Sans doute, mais il méprise souverainement ses coreligionnaires, disant qu'ils ne sont bons qu'au coup de

main, à la violence et à faire la grosse voix. Provisoirement donc, il s'arrangerait d'une monarchie entourée d'institutions républicaines; mais il prétend que notre royauté citoyenne doit infailliblement se perdre par l'abus des influences, qu'il appelle brutalement la corruption. Ceci le mènerait alors à se rapprocher de la petite Église du centre gauche; mais, là encore, car il y a toujours des *mais,* il ne voit qu'une réunion d'ambitieux et d'eunuques, aplanissant à leur insu le chemin à une révolution que, pour son compte, il voit poindre à l'horizon avec le plus grand regret, parce que, dit-il, les masses sont trop peu préparées et trop peu intelligentes pour ne la point laisser échapper de leurs mains. La légitimité, il en rit; il n'admet d'aucune façon qu'elle soit un principe. Pour lui, c'est tout simplement une forme plus arrêtée et plus parfaite de l'hérédité monarchique, et il ne lui reconnaît pas d'autre supériorité que celle du vin vieux sur le vin nouveau. En même temps qu'il n'est pas légitimiste, pas conservateur, pas centre gauche, et qu'il est républicain sans vouloir de la république, il se pose intrépidement en catholique, et il chevauche sur le dada de ce parti, la liberté d'enseignement; mais cet homme, qui veut l'enseignement libre, a peur, d'autre côté, des jésuites, et il en est encore, comme en 1829, aux empiétements du parti prêtre et de la congrégation. Savez-vous enfin, le grand parti qu'il se propose de créer dans la Chambre, et dont il entend bien être le chef? Celui du juste, de l'impartial, de l'honnête: comme si rien de pareil pouvait se rencontrer dans la caverne et dans la *popote* parlementaires, et comme si, d'ailleurs, toutes les opinions, pour dissimuler leurs laides nul-

lités, n'avaient pas de temps immémorial accaparé ce drapeau.

— De telle sorte, demanda Joseph Bridau, qu'il renonce absolument à la sculpture?

— Pas encore; il termine en ce moment une statue de je ne sais quelle sainte, mais il ne la laisse voir à personne et ne compte pas la mettre à l'exposition de cette année... Il a encore ses idées là-dessus.

— Qui sont? dit Émile Blondet.

— Que les œuvres catholiques ne doivent pas être livrées au jugement d'une critique et aux regards d'un public également pourris de scepticisme; qu'elles doivent, sans passer par les bruits du monde, aller pieusement et modestement s'installer à la place pour laquelle elles sont destinées.

— Ah çà! mais, fit remarquer Émile Blondet, un catholique si fervent et qui se bat en duel!...

— Il y a bien mieux que cela. Il est catholique et vit avec une femme qu'il a ramenée d'Italie, une espèce de déesse de la Liberté, qui lui sert à la fois de modèle et de gouvernante...

— Quelle langue, et quel bureau de renseignements que ce Bixiou! se dirent en se séparant ses interlocuteurs.

Ils venaient d'être conviés par madame de Montcornet à prendre de sa main une tasse de thé.

Vous voyez, cher monsieur, que les aspirations politiques de M. Dorlange ne sont guère prises au sérieux, et qu'on en pense à peu près ce que j'en augure moi-même. Je ne doute pas que vous ne lui écriviez prochainement

pour le remercier de sa chaleur à vous protéger contre la calomnie. Ce courageux dévouement m'a donné pour lui une vraie sympathie, et je vous verrai avec bien de la joie user de l'influence de votre ancienne amitié pour le détourner de la voie déplorable dans laquelle il est sur le point de s'engager. Je ne juge pas les autres travers que lui a prêtés M. Bixiou, qui est un homme bien tranchant et bien léger, et, comme Joseph Bridau, je serais disposé à les trouver assez véniels; mais une faute à jamais regrettable, c'est, selon moi, celle qu'il commettrait en abandonnant une carrière où il est déjà bien placé, pour aller se jeter dans la mêlée politique. Prêchez-le donc de toutes vos forces, de manière à le rattacher à son art. Vous êtes d'ailleurs vous-même intéressé à ce qu'il prenne ce parti, si vous tenez toujours à lui confier le travail dont il a jusqu'ici refusé de se charger. Au sujet de l'explication que je vous conseillais d'avoir avec lui, je puis dire que votre tâche s'est singulièrement simplifiée. Je ne vous vois tenu à entrer dans aucun des détails qui pourraient être pour vous trop douloureux. Madame de l'Estorade, à laquelle j'ai parlé du rôle de médiatrice dont j'avais eu l'idée pour elle, accepte ce rôle très-volontiers, et elle se fait fort, en une demi-heure de conversation, de dissiper tous les nuages qui peuvent exister de vous à votre ami.

Pendant que je vous écrivais cette longue lettre, j'avais envoyé prendre de ses nouvelles : on me les rapporte aussi bonnes que possible, et les médecins, à moins d'accidents extraordinaires et tout à fait imprévus, n'ont pas la moindre inquiétude sur son état. Il parait d'ailleurs

qu'il est l'objet d'un intérêt général, car, selon l'expression de mon domestique, *on fait queue* pour s'inscrire chez lui.

Il faut dire aussi que M. de Rhétoré n'est pas aimé. Il a beaucoup de raideur et très-peu d'esprit. Quelle différence avec celle que nous avons tous dans nos plus chers souvenirs! Elle était simple et bonne, sans jamais déroger, et rien n'était comparable aux aimables qualités de son cœur, si ce n'est les grâces de son esprit.

LA COMTESSE DE L'ESTORADE A MADAME OCTAVE DE CAMPS.

Paris, février 1839.

Rien de mieux vu que tout ce que vous m'écrivez, chère madame; ce qui était en effet très-probable, c'est qu'à la prochaine rencontre, mon fâcheux ne marchanderait pas à m'aborder. Son héroïsme lui en donnait le droit et la plus simple politesse lui en faisait un devoir. Sous peine d'être tenu pour le plus gauche des soupirants, il devait venir s'enquérir auprès de moi des suites qu'avait pu avoir pour la santé de Naïs et pour la mienne l'accident dans lequel il était intervenu. Mais, contre toutes les prévisions, s'obstinât-il à ne pas descendre de son nuage, sous l'inspiration de votre judicieux conseil, mon parti était résolûment pris. La montagne ne venant pas à moi, je m'en allais à la montagne; comme Hippolyte, dans le récit de Théramène, *je poussais* droit *au monstre* et lui tirais à bout portant ma reconnaissance. Comme vous, chère madame, j'en étais venue à comprendre que le côté vraiment dangereux de cette sotte obsession, c'était

sa durée et l'éclat tôt ou tard inévitable dont elle me menaçait. Mes domestiques, mes enfants pouvant, d'un moment à l'autre, être mis dans le secret; les fâcheux commentaires auxquels il m'exposait s'il était surpris par des étrangers; mais, par-dessus tout, l'idée de cette ridicule intrigue venant à être éventée par M. de l'Estorade, et le poussant à des extrémités que sa tête méridionale et les souvenirs de son passé militaire ne me faisaient que trop deviner : tout cela m'avait animée à un point que je ne saurais dire, et votre programme lui-même eût été dépassé... Non-seulement j'acceptais la nécessité de parler à ce monsieur la première; mais, sous le spécieux prétexte que mon mari entendait bien aller le remercier chez lui, je le mettais dans la nécessité de me décliner son nom et sa demeure; puis, pour peu qu'il fût un personnage sortable, dès le lendemain je lui adressais une invitation à dîner, décidée que j'étais ainsi à enfermer le loup dans la bergerie. Après tout, où était le danger? S'il avait seulement l'ombre du sens commun, en voyant toute ma façon d'être avec M. de l'Estorade, ma passion *forcenée* pour mes enfants, comme vous l'appelez plaisamment; en un mot, toute la sage économie de mon intérieur, ne devait-il pas reconnaître la vanité de son insistance? Dans tous les cas, qu'il s'acharnât ou non, ses ardeurs perdaient toujours leur dangereux caractère de *plein vent*. Si je devais être encore obsédée, je le serais du moins à domicile et n'aurais plus affaire qu'à une de ces entreprises courantes auxquelles, du plus au moins, nous sommes toutes exposées; et, au fait, ces pas glissants, on finit toujours par en sortir à son honneur, pour peu

que l'on soit sérieusement honnête femme et que l'on ait quelque ressource dans l'esprit. Ce n'est pas qu'en réalité ce parti ne me coûtât beaucoup. Le moment critique arrivé, je n'étais pas du tout sûre d'être pourvue de l'aplomb nécessaire pour prendre la situation de très-haut, ainsi qu'il la fallait prendre. Néanmoins, j'étais fermement résolue; et, vous me connaissez, ce que j'ai une fois arrêté, je l'exécute.

Eh bien, chère madame, tout ce beau plan, tous mes frais de courage, comme tous vos frais de prévision, auront été en pure perte. Depuis votre dernière lettre, le médecin m'a mis la bride sur le cou; je suis donc sortie plusieurs fois, toujours majestueusement flanquée de mes enfants, pour que leur présence, dans le cas où j'aurais été forcée d'aborder la première, servît à corriger la crudité de ma démarche; mais, du coin de l'œil, j'ai eu beau regarder à tous les points de l'horizon, rien, absolument rien, ne m'est apparu qui ressemblât à un sauveur ou à un amoureux. Que vous semble, madame, de cette nouvelle attitude? Tout à l'heure, je parlais de pousser au monstre. Ce monsieur, en effet, voudrait-il se donner les airs d'en être un, et de l'espèce la plus dangereuse? Cette absence, comment l'interpréter? Admirable de clairvoyance et de perspicacité, aurait-il flairé le piége où nous comptions le prendre, et se tiendrait-il prudemment à distance? Serait-ce plus profond que cela? Cet homme, dans lequel je ne voulais pas reconnaître une ombre d'élégance, pousserait-il le raffinement et la délicatesse jusqu'à sacrifier sa fantaisie à la crainte de gâter sa belle action?

Mais, sur ce pied, il y aurait vraiment à compter avec

lui; et, mon cher M. de l'Estorade, il faudrait bien y prendre garde! Savez-vous que la rivalité d'un homme à si beaux sentiments finirait par être plus menaçante qu'elle n'en avait l'air au premier coup d'œil?

Vous le voyez, chère madame, je tâche à être gaie, mais je crois qu'au fond je chante parce que j'ai peur. Cette retraite si habile et si peu attendue me jette dans des rêveries infinies; ces rêveries confinent à d'autres idées et à d'autres remarques que d'abord j'avais traitées légèrement, et dont il faut bien pourtant vous entretenir, puisqu'on ne peut voir la fin de ce souci. Le sentiment que je puis avoir pour cet homme, vous ne le mettez pas en doute. Il a sauvé ma fille, cela est vrai, mais uniquement pour que je lui eusse une obligation. En attendant, il bouleverse mes plus chères habitudes : il faut que je laisse sortir sans moi mes pauvres enfants; je ne vais plus à l'église quand je le veux, car, jusqu'au pied des autels, il a l'insolence de s'interposer entre Dieu et moi; enfin, il a altéré cette sérénité absolue d'idées et de sentiments qui, jusqu'ici, avait été la joie et l'orgueil de ma vie. Mais, tout en m'étant insupportable et odieux, ce persécuteur exerce sur moi une sorte de magnétisme qui me trouble. Avant de l'avoir aperçu, je le sens à mes côtés. Son regard pèse sur moi sans rencontrer mes yeux. Il est laid, mais sa laideur a quelque chose d'énergique et de puissamment accentué qui fait qu'on se souvient de lui, et qu'on se sent disposé à lui prêter de fortes et énergiques facultés. Aussi, quoi qu'on fasse, ne peut-on s'empêcher de l'avoir dans sa pensée. Maintenant, il me semble m'avoir dégrevée de sa présence. Eh bien, cela est-il à dire? j'éprouve comme

un vide, vous savez, ce vide qui se fait à l'oreille quand vient à cesser un bruit aigu et pénétrant par lequel elle a été longtemps tourmentée.

Ce que je vais ajouter vous paraîtra une grande enfance, mais est-on maîtresse de ces mirages de l'imagination? Je vous ai bien souvent parlé de mes grands débats avec Louise de Chaulieu, relativement à la manière dont les femmes doivent prendre la vie. Je lui disais, moi, que la passion dont elle ne cessait de poursuivre l'infini était quelque chose de désordonné et de mortel au bonheur. Et elle de me répondre : « Tu n'as pas aimé, ma chérie; l'amour comporte un phénomène si rare, qu'on peut vivre toute sa vie sans rencontrer l'être auquel la nature a départi le pouvoir de nous rendre heureuses. Dans un jour de splendeur, vienne à se trouver un être qui réveille ton cœur de son sommeil, que tu parleras alors sur un autre ton! » (Voir les *Mémoires de Deux Jeunes Mariées.*) Chère madame, les paroles de ceux qui vont mourir sont devenues prophétiques. Si cet homme, mon Dieu! allait être le tardif serpent dont Louise avait l'air de me menacer! Que jamais il puisse m'être tout à fait dangereux, qu'il lui soit donné de me faire manquer à mes devoirs, ce n'est pas là sans doute ce qui est à craindre, et je me sens forte contre de telles extrémités. Mais je n'ai pas, comme vous, chère madame, épousé un homme que mon cœur ait choisi. Ce fut seulement à force de patience, de volonté et de raison que je parvins à édifier l'austère et solide attachement qui m'unit à M. de l'Estorade. Ne dois-je donc pas m'épouvanter même à l'idée d'une distraction menaçant de porter atteinte à ce sentiment, et n'est-ce

point une vraie misère que ma pensée incessamment divertie sur un autre homme, fût-ce même pour le détester? Je vous dirai, comme MONSIEUR, frère de Louis XIV, qui souvent apportait à sa femme ce qu'il venait d'écrire en la priant de le lui déchiffrer : voyez clair pour moi, chère madame, dans mon cœur et dans mon esprit; dissipez les brouillards, calmez les tiraillements contraires, flux et reflux de volonté, que cette aventure ne cesse de soulever en moi. N'est-ce pas, ma pauvre Louise se trompait? et je ne suis pas une femme sur laquelle il y ait prise du côté de l'amour? *L'homme qui, dans un jour de splendeur, peut prétendre à me rendre heureuse,* c'est mon Armand, c'est mon René, c'est ma Naïs, ces trois anges pour lesquels et par lesquels j'ai vécu jusqu'ici, et il n'y aura jamais pour moi, je le sens bien, d'autre passion!

LA COMTESSE DE L'ESTORADE A MADAME OCTAVE DE CAMPS.

Paris, mars 1839.

Vers 1820, dans la même semaine, le collége de Tours, pour parler le langage technique de mon fils Armand, se recruta de deux *nouveaux*. L'un était d'une charmante figure; l'autre aurait pu passer pour laid, si la santé, la franchise et l'intelligence épanouies sur son visage n'y avaient compensé l'inélégance et l'irrégularité des traits. — Ici vous m'arrêtez, chère madame, et vous me demandez si j'ai donc vu la fin de ma grande préoccupation, que je sois ainsi en humeur de vous adresser un roman-feuilleton? Au contraire, et, sans en avoir l'air, le début qui vous étonne n'est qu'une suite et continuation de mon

aventure. Veuillez donc me prêter attention et ne pas m'interrompre; cela dit, je reprends. — Presque aussitôt engagés, ces deux enfants se lièrent d'une étroite amitié; il y avait à leur intimité plus d'une bonne raison. L'un, le plus beau, était rêveur, comtemplatif et même un peu élégiaque; l'autre, ardent, impétueux et toujours prêt à l'action. C'étaient donc deux natures qui se complétaient l'une par l'autre : combinaison sans prix pour toute liaison qui prétend à durer. Tous deux, d'ailleurs, avaient un même accroc à leur naissance. Fils de la fameuse lady Brandon, le rêveur était un enfant adultérin; il s'appelait Marie-Gaston, ce qui n'est presque pas un nom. Né de père et de mère inconnus, l'autre s'appelait Dorlange, ce qui n'est pas un nom du tout. Dorlange, Valmon, Volmar, Derfeuil, Melcourt, on ne trouve des gens pour s'appeler ainsi qu'au théâtre, et encore dans le vieux répertoire, où ils sont allés rejoindre Arnolphe, Alceste, Clitandre, Damis, Éraste, Philinte et Arsinoé. Une autre raison pour ces pauvres mal nés de se serrer chaudement l'un contre l'autre, c'était le cruel abandon auquel ils se sentaient livrés.

Pendant sept mortelles années que durèrent leurs études, pas un seul jour, même à l'époque des vacances, la porte de leur prison ne s'ouvrit pour eux. De loin en loin, Marie-Gaston recevait la visite d'une vieille domestique, qui avait servi sa mère. C'était par les mains de cette femme que se payaient les quartiers de sa pension. Celle de Dorlange s'acquittait au moyen de fonds très-régulièrement faits, chaque trimestre, par une voie inconnue chez un banquier de Tours. Une chose à noter, c'est

que les semaines du jeune écolier avaient été fixées au chiffre le plus élevé que permît le règlement du collége: d'où la conclusion que ses parents anonymes devaient être des gens aisés. Grâce à cette supposition, mais surtout grâce à l'emploi généreux qu'il faisait de son argent, Dorlange, parmi ses camarades, était arrivé à une certaine considération, que d'ailleurs il aurait bien su, au besoin, se ménager à la force du poignet; mais, tout bas, on n'en faisait pas moins la remarque que jamais personne ne l'avait fait demander au parloir, et que, hors de l'enceinte de la maison, pas une âme n'avait paru s'intéresser à lui. Ces deux enfants, qui devaient être un jour des hommes distingués, furent des écoliers médiocres. Sans se montrer indociles ou paresseux, comme ils ne se savaient pas de mères à faire heureuses de leurs succès, que leur importaient les couronnes de la fin de l'année? Ils avaient leur manière d'étudier, à eux. Dès l'âge de quinze ans, Marie-Gaston était à la tête d'un volume de vers, satires, élégies, méditations, plus deux tragédies. Les études de Dorlange, lui, le poussaient à voler des bûches: avec son couteau, il y taillait des *Vierge*, des grotesques, des maîtres d'étude, des saints, des grenadiers de la vieille garde et, plus secrètement, des *Napoléon*. En 1827, leurs classes achevées, les deux amis quittèrent ensemble le collége et furent dirigés sur Paris. D'avance, une place avait été ménagée à Dorlange dans l'atelier de Bosio, et, à dater de ce moment, une allure un peu fantastique va se marquer dans l'occulte protection qui planait sur lui. En débarquant dans la maison dont, au moment de son départ, le proviseur du collége

lui avait remis l'adresse, il trouva un petit appartement coquettement meublé. Sous la cage de la pendule une grande enveloppe, portant son nom, avait été placée de manière à frapper tout d'abord ses yeux. Sous cette enveloppe, il trouva un billet écrit au crayon qui portait ces seuls mots :

« Le lendemain de l'arrivée à Paris, se rendre à huit heures précises du matin au jardin du Luxembourg, allée de l'Observatoire, quatrième banc à droite à partir de la grille. Cette prescription est de rigueur; ne pas y manquer. »

Exact, on peut le croire, à ce rendez-vous, Dorlange n'y fut pas longtemps sans être abordé par un petit homme de deux pieds de haut, qu'à son énorme tête couronnée d'une immense chevelure, à son nez, à son menton et à ses jambes crochues, on pouvait prendre pour un échappé des *Contes d'Hoffmann*. Sans mot dire, car, à tous ses autres avantages physiques, ce galant messager joignait celui d'être muet et sourd, il remit au jeune homme une lettre et une bourse. La lettre disait que la famille de Dorlange le voyait avec plaisir se destiner aux beaux-arts. On l'engageait à travailler vaillamment et à bien profiter des leçons du grand maître sous la direction duquel il était placé. On espérait qu'il vivrait sagement; dans tous les cas, on aurait l'œil sur sa conduite. Mais on voulait aussi qu'il ne fût privé d'aucun des amusements honnêtes qui convenaient à son âge. Pour ses besoins, comme pour ses plaisirs, il pouvait

compter sur une somme de vingt-cinq louis qui, tous les trois mois, lui serait remise au même lieu par le même homme. Au sujet de cet intermédiaire, défense expresse de le suivre quand il se retirerait après sa commission faite. Pour le cas de manquement direct ou indirect à cette injonction, la pénalité était très-grave : elle n'allait pas à moins que la suppression de tout subside et la menace d'un abandon absolu.

Vous souvient-il, chère madame, qu'en 1831 je vous entraînai à l'École des beaux-arts, où se faisait alors l'exposition du concours pour le grand prix de sculpture? Le sujet de ce concours m'avait été au cœur : *Niobé pleurant ses enfants.* Vous souvient-il aussi de mon indignation en présence de l'œuvre d'un des concurrents, autour de laquelle la foule se pressait si compacte, qu'à peine nous pûmes nous en approcher? L'insolent! il avait osé prendre le sujet en moquerie! Sa Niobé, il fallut bien en convenir avec vous et avec le public, était admirablement touchante de beauté et de douleur; mais avoir imaginé de représenter les enfants sous la forme de petits singes, étendus sur le sol dans les attitudes les plus variées et les plus grotesques, quel déplorable abus du talent! Vous aviez beau me faire remarquer que ces petits singes étaient ravissants de grâce et d'esprit, et qu'on ne pouvait se railler plus ingénieusement de l'aveuglement et de l'idolâtrie de ces mères qui, dans une affreuse laideron, découvrent un chef-d'œuvre accompli de la nature, je n'en tenais pas moins la conception pour monstrueuse, et la colère des vieux académiciens, demandant que cette impertinente sculpture fût solennellement écartée du con-

cours, me paraissait, de tout point, justifiée. Poussée par le public et par les journaux qui parlaient d'ouvrir une souscription pour envoyer à Rome le jeune concurrent, dans le cas où le prix ne lui serait pas décerné, l'Académie ne fut ni de mon sentiment ni de celui des anciens. L'insigne beauté de la Niobé fit passer sur tout le reste, et moyennant une sévère admonition que M. le secrétaire perpétuel fut chargé de lui adresser le jour de la distribution des prix, le diffamateur des mères vit son œuvre couronnée. Le malheureux! maintenant je l'excuse, il n'avait pas connu la sienne! C'était Dorlange, le pauvre abandonné du collége de Tours, l'ami de Marie-Gaston.

Pendant quatre ans, de 1827 à 1831, époque à laquelle Dorlange partit pour Rome, les deux amis ne s'étaient pas quittés. Avec sa pension de deux mille quatre cents francs, toujours exactement payée par les soins du nain mystérieux, Dorlange était une sorte de marquis d'Aligre. Réduit à ses seules ressources, au contraire, Marie-Gaston eût vécu dans une gêne extrême; mais, entre gens qui s'aiment, et l'espèce est plus rare qu'on ne l'imagine, tout d'un côté et rien de l'autre est une raison déterminante pour une association. Sans compter, nos deux pigeons mirent en société leur avoir : logis, argent, peines, plaisirs, espérances, tout entre eux fut commun; ils n'eurent en quelque sorte qu'une vie à deux. Malheureusement pour Marie-Gaston, ses efforts ne furent pas, comme ceux de Dorlange, couronnés de succès. Son volume de vers, soigneusement retouché et refondu, beaucoup d'autres poésies tombées de sa plume, deux ou trois pièces de

théâtre dont il enrichit son portefeuille : tout cela, faute de bonne volonté dans les directeurs de spectacle et dans les éditeurs, demeura impitoyablement inédit. L'association, sur les instances de Dorlange, prit alors un parti violent : elle fit des économies, et sur ces économies trouva la somme nécessaire à l'impression d'un volume. Le titre était charmant : *les Perce-Neige ;* la couverture, du plus joli gris de perle ; les blancs à profusion ; plus une délicieuse vignette dessinée par Dorlange. Mais le public fit comme les éditeurs et les directeurs de théâtre : il ne voulut ni acheter ni lire ; si bien qu'un jour de loyer, dans un accès de désespoir, Marie-Gaston fit venir un bouquiniste et lui livra l'édition tout entière au prix de trois sous le volume, d'où bientôt une inondation de *Perce-Neige* s'étendant le long des quais, à tous les étalages, depuis le pont Royal jusqu'au pont Marie. Cette blessure était encore saignante au cœur du poëte, lorsqu'il fut question que Dorlange se mît en route pour l'Italie. Dès lors, plus de communauté possible. Averti par l'entremise du nain mystérieux que la subvention de sa famille continuerait à lui être payée à Rome, chez le banquier Torlonia, Dorlange eut une prétention, celle d'affecter à l'existence de Marie-Gaston, pendant les cinq années qu'allait durer leur séparation, les quinze cents francs qui lui étaient alloués comme pensionnaire du roi. Mais le bon cœur qui sait recevoir est peut-être encore plus rare que le bon cœur qui sait donner. Ulcéré d'ailleurs de ses échecs continus, Marie-Gaston n'eut pas le courage du sacrifice qui lui était demandé. La dissolution de la société mettait trop à nu la situation d'obligé qu'il avait acceptée jusque-là.

Quelques travaux que lui avait confiés Daniel d'Arthez, notre grand écrivain, joints à son petit avoir, devaient, dit-il, suffire à le faire vivre. Il refusa donc péremptoirement ce que son amour-propre lui faisait appeler une aumône. Cette fierté mal entendue amena une nuance de refroidissement entre les deux amis. Jusqu'en 1833, leur intimité fut néanmoins entretenue par une correspondance assez active, mais du côté de Marie-Gaston la confiance et l'abandon n'étaient plus absolus. Il avait à cacher quelque chose; son orgueilleuse prétention de se suffire à lui-même avait été un dur mécompte. Chaque jour avait vu croître sa gêne, et, sous les entraînements de cette détestable conseillère, il avait imprimé à sa vie une direction déplorable. Jouant le tout pour le tout, il avait essayé d'en finir avec cette incessante pression du besoin par laquelle son essor lui semblait paralysé. Imprudemment mêlé à une affaire de journal, pour s'y créer une situation prépondérante, il avait assumé sur lui presque toutes les charges de l'entreprise, et, tombé sous le coup d'engagements qui n'allaient pas à moins de trente mille francs, déjà il pouvait entrevoir la prison de la dette ouvrant sa large gueule pour le dévorer.

Ce fut à ce moment qu'eut lieu sa rencontre avec Louise de Chaulieu. Pendant neuf mois que dura la floraison de leur mariage, les lettres de Marie-Gaston allèrent de plus en plus s'espaçant; et pas une, encore, qui ne fût entachée du crime de lèse-amitié! Dorlange aurait dû être le premier à tout savoir, et rien ne lui était confié. Très-haute et très-puissante dame Louise de Chaulieu, baronne de Macumer, avait exigé qu'il en fût ainsi. Le moment du

mariage arrivé, la passion du secret s'était poussée chez madame de Macumer jusqu'à une sorte de frénésie. A peine, moi, son amie la plus chère, m'avisa-t-elle de l'événement, et personne ne fut admis à la cérémonie. Pour satisfaire au vœu de la loi, il fallut bien pourtant des témoins. Mais, en même temps que, de son côté, Marie-Gaston conviait deux amis à lui rendre ce service, il leur signifiait une amiable et complète rupture. Pour tout autre que sa femme, passée à l'état d'une pure abstraction, « l'amitié, écrivait-il à Daniel d'Arthez, subsistera sans l'ami. » Louise, je pense, pour plus de discrétion, eût fait égorger les témoins au sortir de la mairie, n'était un peu de respect qu'elle conservait pour M. le procureur du roi. Dorlange était absent : chance trop heureuse pour ne pas tout lui cacher. Entré au couvent de la Trappe, Marie-Gaston eût été moins pour lui. A force d'écrire à des amis communs et de se renseigner, l'abandonné finit pourtant par apprendre que Marie-Gaston n'habitait plus la terre, et que, comme Tithon, une divinité jalouse l'avait mythologiquement ravi dans un Olympe champêtre qu'elle avait fait tout exprès disposer au milieu des bois de Ville-d'Avray.

En 1836, quand il revint de Rome, le séquestre mis sur la personne de Marie-Gaston durait plus que jamais étroit et inexorable. Dorlange avait trop d'amour-propre pour s'introduire furtivement ou de vive force dans le sanctuaire élevé par Louise et ses folles amours; pour rompre son ban et s'échapper des jardins d'Armide, Marie-Gaston était trop cruellement épris. Les deux amis, chose presque incroyable, ne se virent pas et n'échangèrent même pas un

billet. Mais, à la nouvelle de la mort de madame Marie-Gaston, Dorlange a tout oublié et le voilà courant à Ville-d'Avray pour y porter des consolations. Empressement inutile : deux heures après la triste cérémonie, sans penser à son ami, à une belle-fille et à deux neveux, dont il était le soutien, Marie-Gaston s'était jeté dans une chaise de poste qui l'emportait vers l'Italie. Dorlange trouva que cet égoïsme de douleur comblait la mesure, et il crut avoir effacé de son cœur jusqu'au dernier souvenir d'une amitié qui,même au souffle du malheur, n'avait pas reverdi. Mon mari et moi avions trop tendrement aimé Louise de Chaulieu pour ne pas continuer à celui qui, trois années durant, avait été toute sa vie quelque chose de ce sentiment. En partant, Marie-Gaston avait prié M. de l'Estorade de vouloir bien rester chargé de tous ses intérêts, et plus tard il lui avait fait parvenir une procuration dans ce sens. Il y a quelques semaines, sa douleur, toujours active et vivante, lui suggéra une pensée. Au milieu du fameux parc de Ville-d'Avray a été ménagé un petit lac, et au milieu de ce lac s'élève une île que Louise affectionnait. Dans cette île, ombreux et calme réduit, Marie-Gaston voulait faire transporter le tombeau de sa femme, et de Carrare, où il s'était rendu pour mieux évaluer la dépense des marbres, il nous écrivit pour nous communiquer son idée. Cette fois, ayant mémoire de Dorlange, il pria mon mari de passer chez lui pour savoir s'il consentirait à se charger de ce monument. Dorlange feignit d'abord de ne pas même se rappeler le nom de Marie-Gaston, et, sous un prétexte poli, il refusa la commande. Mais, chez ceux qui aiment, admirez la solidité des partis

pris! le soir même du jour où il avait éconduit M. de l'Estorade, se trouvant à l'Opéra, il entend le duc de Rhétoré parler légèrement de son ancien ami, et relève avec la dernière vivacité ses paroles. De là un duel, où il est blessé et dont le bruit est certainement arrivé jusqu'à vous : en sorte que voilà un homme se mettant en passe de se faire tuer pour celui que, le matin même, il reniait désespérément...

Comment, chère madame, ce long exposé se relie à ma ridicule aventure, c'est ce que je vous dirais si déjà ma lettre n'était démesurément longue. D'ailleurs, puisque j'ai parlé de roman-feuilleton, le moment ne vous paraît-il pas merveilleusement choisi pour suspendre l'intérêt? J'ai, à ce qu'il me semble, assez savamment excité votre curiosité pour avoir conquis le droit de ne pas la satisfaire. La suite donc, que cela vous agrée ou non, au prochain courrier.

LA COMTESSE DE L'ESTORADE A MADAME OCTAVE DE CAMPS.

Paris, mars 1839.

L'immense digression biographique par laquelle je vous ai fait passer, chère madame, j'en avais puisé les éléments dans une lettre toute récente de M. Marie-Gaston. En apprenant l'héroïque dévouement dont il venait d'être l'objet, son premier mouvement avait été d'accourir à Paris pour serrer la main de l'ami incomparable qui se vengeait si noblement de son oubli. Malheureusement, la veille de son départ, un cruel empêchement lui était survenu. Par le coup d'une sympathie singulière, tandis que, pour lui, M. Dorlange se faisait blesser à Paris ; à

Savarezza, en visitant l'une des plus belles carrières de marbre qui s'exploitent aux environs de Carrare, lui-même faisait une dangereuse chute et se luxait une jambe. Obligé d'ajourner son voyage, de son lit de douleur il avait écrit à M. Dorlange pour lui exprimer sa vive gratitude; mais par le même courrier me parvenait aussi une volumineuse lettre : en m'y racontant tout le passé de leur liaison, M. Marie-Gaston me suppliait de voir son ancien ami de collége et de me faire auprès de lui son avocate. Il ne lui suffisait pas, en effet, d'avoir pu constater par un éclatant témoignage la place qu'il occupait encore dans les affections de M. Dorlange : sa prétention est de lui démontrer que cette place, malgré toutes les apparences contraires, jamais il n'a cessé de la mériter. Cette démonstration pour M. Marie Gaston devenait difficile, parce que, à aucun prix, il n'aurait consenti à faire remonter jusqu'à leur véritable auteur les torts qu'il a semblé se donner. Là pourtant est tout le nœud de sa conduite avec M. Dorlange. Sa femme l'avait voulu à elle seule, et avait mis à l'isoler de toute autre affection un acharnement singulier. Mais rien ne saurait le décider à reconnaître et à avouer l'espèce d'infériorité morale que révélait cette jalousie désordonnée et furieuse. Louise de Chaulieu, pour lui, a été la perfection même, et, par les côtés les plus excessifs de son imagination et de son caractère, elle lui paraissait encore adorable. Tout ce qu'il pourrait concéder, c'est que la personnalité et les actions de cette chère despote ne peuvent pas être pesées à la même balance que les actions et la personnalité des autres femmes. Il tient que Louise a été dans son sexe

une exception glorieuse et qu'à ce compte, pour être comprise, elle peut avoir besoin d'être expliquée. Or, qui, mieux que moi, pour laquelle elle n'eut jamais de secret, pouvait se charger de ce soin ? J'étais donc priée de vouloir bien faire, à l'usage de M. Dorlange, cette espèce de travail d'*illustration :* car, une fois l'influence de madame Marie-Gaston justifiée et admise, tout le procédé de son mari se trouvait naturellement amnistié.

Pour entrer dans le désir de M. Marie-Gaston, ma première idée fut d'écrire un mot à son ami le sculpteur et de l'engager à passer chez moi. Mais, tout bien réfléchi, il était à peine remis de sa blessure, et puis, dans cette convocation qui aurait d'avance un but déterminé, mon rôle de médiatrice ne prenait-il pas une solennité étrange? Je m'avisai d'une autre forme. Tous les jours, on va visiter l'atelier d'un artiste : accompagnée de Naïs et de mon mari, je pouvais, sans être annoncée, arriver chez M. Dorlange, sous le spécieux prétexte de renouveler les instances qui déjà lui avaient été faites pour obtenir le concours de son talent. En ayant l'air de vouloir peser, dans ce sens, du poids de mon influence féminine, j'avais une transition toute faite pour arriver au sujet véritable de ma visite; ne m'approuvez-vous pas, chère madame, et les choses, comme cela, ne paraissent-elles pas très-bien arrangées ? En conséquence, moi et l'escorte que je viens de vous dire, le lendemain de ma belle résolution prise, nous arrivons à une petite maison d'agréable apparence, située rue de l'Ouest, derrière le jardin du Luxembourg, dans un des quartiers les plus retirés de Paris. Dès l'entrée, des fragments de sculpture, des bas-reliefs, des inscriptions

gracieusement enchâssées dans les murs témoignent du bon goût en même temps que des occupations habituelles du propriétaire. Sur le perron, décoré de deux beaux vases antiques, nous sommes reçus par une femme dont déjà M. de l'Estorade m'avait touché un mot. Le lauréat de Rome, à ce qu'il paraît, n'aurait pas voulu quitter l'Italie sans en ramener avec lui quelque agréable souvenir. Espèce de Galathée bourgeoise, tantôt gouvernante et tantôt modèle, représentant ainsi le pot-au-feu et l'art, cette belle Italienne, si l'on en croit certains propos indiscrets, serait appelée à réaliser dans le ménage de M. Dorlange l'idéal le plus complet de la fameuse femme *pour tout faire,* sans cesse annoncée par *les Petites Affiches.* Pourtant, je dois me hâter de le dire : rien absolument, dans l'apparence extérieure, qui donne à deviner cet étrange cumul ! Une politesse sérieuse et un peu froide, de grands yeux noirs veloutés, un teint légèrement orangé, une coiffure en bandeaux qui, par l'ampleur et le savant agencement de tresses luxuriantes, donne à deviner la plus magnifique chevelure; des mains un peu fortes, mais d'une forme élégante et dont la blancheur dorée ressort sur le fond noir de la robe; celle-ci simple, mais ajustée de façon à faire valoir la remarquable beauté de la taille; enfin, planant sur tout cet ensemble, un je ne sais quoi de fier et presque de sauvage, auquel on m'a toujours dit qu'à Rome se reconnaissent les femmes du Transtevère : tel est le portrait de notre introductrice, qui nous fait pénétrer dans une galerie encombrée d'objets d'art par laquelle est précédé l'atelier. Pendant que la belle gouvernante annonçait M. le comte et madame la comtesse de

l'Estorade, M. Dorlange, dans un costume d'atelier assez pittoresque, et nous tournant le dos, se hâtait de ramener un ample rideau de serge verte sur une statue à laquelle il travaillait avant notre venue. Au moment où il se retourne et avant que j'aie eu le temps de l'envisager, imaginez mon étonnement en voyant Naïs se précipiter vers lui et, avec une naïveté tout enfantine, se jeter presque à son cou en s'écriant :

— Ah! c'est vous le monsieur qui m'a sauvée!

« Comment! le monsieur qui l'a sauvée? Mais, à ce compte, M. Dorlange se trouverait donc être ce fameux inconnu? — Oui, madame, et tout d'abord, comme Naïs, je constatai que c'était lui. — Mais, s'il était l'inconnu, il était aussi le fâcheux? — Oui, madame; le hasard, qui est bien souvent le plus habile des romanciers, avait voulu que M. Dorlange fût tout cela; et, dès ma dernière lettre, à ce qu'il me semble, vous auriez dû vous en douter, rien qu'à la manière un peu prolixe dont je vous déduisais sa vie. — Mais alors, vous, ma chère comtesse, tombée ainsi dans son atelier...? » Moi, madame, ne m'en parlez pas! Émue, tremblante, rougissant, pâlissant, un moment je dus offrir le spectacle du dernier désordre qui se puisse imaginer...

Heureusement, mon mari se lança dans un compliment assez compliqué de père heureux et reconnaissant. Pendant ce temps, j'eus le loisir de me remettre, et, quand à mon tour je dus prendre la parole, j'avais installé sur mon visage un de mes plus beaux airs de l'Estorade, comme il vous plaît de les appeler; vous savez, je marque alors vingt-cinq degrés au-dessous de zéro et ferais geler la

parole sur les lèvres du plus ardent des amoureux. J'espérais ainsi tenir M. l'artiste à distance et faire obstacle à ce qu'il s'avisât de prendre avantage de ma sotte présence chez lui. Quant à M. Dorlange, il me parut bien moins troublé que surpris de la rencontre; puis, comme si, au gré de sa modestie, nous le tenions trop longtemps sur le chapitre de notre gratitude, pour couper court, changeant brusquement de propos :

— Mon Dieu ! madame, me dit-il, puisque nous sommes, plus que nous ne l'avions pensé, en pays de connaissance, oserai-je me permettre une curiosité ?

Je crus sentir la griffe du chat s'apprêtant à jouer avec sa proie; aussi répondis-je :

— Les artistes, si je suis bien informée, ont souvent des curiosités assez indiscrètes...

Et je mis, à accentuer cette allusion, une nuance bien marquée de sécheresse qui me sembla devoir en compléter le sens. Je ne vis pas que notre homme se démontât.

— J'espère, répliqua-t-il, qu'il n'en sera pas ainsi de ma question : je voulais seulement savoir si vous aviez une sœur?

— Bon, pensai-je, une porte de sortie ! Faire passer sur le compte d'une ressemblance l'audacieuse continuité de son obsession, voilà le jeu que nous allons jouer.

Mais, m'eût-il convenu de lui laisser cette échappatoire, en présence de M. de l'Estorade, la liberté de mentir ne m'était pas laissée.

— Non, monsieur, repartis-je donc, je n'ai pas de sœur; pas que je sache, du moins.

Et cette réponse, je la laissai tomber d'un petit air

narquois, de manière à bien constater qu'on ne me prenait pas pour dupe.

— Il n'était pas impossible cependant, reprit M. Dorlange de l'air du monde le plus naturel, que ma visée eût quelque réalité. La famille dans laquelle j'ai rencontré une personne qui avait avec vous bien de la ressemblance est entourée d'une certaine atmosphère mystérieuse qui rend à son endroit toutes les suppositions possibles.

— Et cette famille, y a-t-il quelque indiscrétion à vous demander son nom?

— Pas la moindre : ce sont des gens que vous avez pu connaître à Paris, de 1829 à 1830; ils tenaient un grand état de maison et donnaient de très-belles fêtes; moi, je les ai rencontrés en Italie.

— Mais leur nom? demandai-je avec une insistance qui certes n'avait rien de charitable.

— La famille de Lanty, me répondit M. Dorlange sans embarras et sans hésitation.

Et dans le fait, chère madame, il y a eu à Paris, à l'époque où je ne l'habitais pas encore, une famille de ce nom, et vous devez, comme moi, vous rappeler avoir ouï sur son compte de bien étranges histoires.

Tout en répondant à ma question, l'artiste s'était dirigé du côté de sa statue voilée.

— La sœur que vous n'aviez pas, me dit-il brusquement, je me suis permis, madame, de vous la donner, et j'ose vous prier de voir si vous vous trouverez avec elle un peu d'air de famille.

En même temps, il enlève l'étoffe sous laquelle était recélée, son œuvre, et alors, chère madame, je m'apparais

sous la figure d'une sainte, ayant autour de ma tête une auréole... Le moyen, je vous prie, de se fâcher! En présence de la prodigieuse ressemblance qu'ils avaient sous les yeux, mon mari et Naïs n'avaient jeté qu'un cri d'admiration. Quant à M. Dorlange, entreprenant sans plus tarder l'apologie de ce coup de théâtre :

— Cette statue, nous dit-il, est une *Sainte Ursule*, commandée pour un couvent de province. Par des circonstances qu'il serait trop long de vous raconter, le type de cette personne dont je vous parlais il n'y a qu'un moment était resté profondément gravé dans mon souvenir. Vainement j'eusse essayé, par l'imagination, d'en créer un autre qui fût plus complétement l'expression de ma pensée. J'avais donc commencé de modeler avec ma mémoire; mais, un jour, madame, à Saint-Thomas d'Aquin, je vous aperçus, et j'eus la superstition de vous prendre pour une contre-épreuve que m'envoyait la Providence. Dès lors, je ne travaillai plus que d'après vous; et, comme je ne pouvais penser à vous prier de venir poser dans mon atelier, du mieux qu'il me fut possible je multipliai mes chances de vous rencontrer. J'évitai, d'ailleurs, avec soin de savoir votre nom et rien de votre position sociale : c'eût été vous matérialiser et vous descendre de l'idéal. Si le malheur eût voulu que mon assiduité à me trouver sous vos pas eût été remarquée par vous, vous m'eussiez pris pour un de ces oisifs qui s'en vont par les rues, courant les aventures, et pourtant je n'étais qu'un artiste consciencieux, prenant, comme dit Molière, son bien où il le trouve, et tâchant à ne m'inspirer que de la nature, ce qui donne toujours des résultats bien plus complets.

— Oh! moi, j'avais bien remarqué que vous nous suiviez, dit alors Naïs d'un petit air capable.

Les enfants, chère madame, quelqu'un y comprend-il quelque chose? Naïs avait tout vu; lors de son accident, il eût été naturel qu'elle parlât, à son père ou à moi, de ce monsieur dont l'assiduité ne lui avait pas échappé, et pourtant, pas un mot! Élevée par moi avec tant de soin et ne m'ayant presque jamais quittée d'un moment, la plénitude de son innocence ne fait pas pour moi un doute. Il faudrait donc croire que la nature seule, dès l'âge de treize ans, donne aux petites filles l'instinct de certains secrets; cela n'est-il pas effrayant à penser? Mais les maris, chère madame, ce sont eux surtout qui vous épouvantent, quand, par moments, on les voit livrés à une sorte de stupide prédestination! Le mien, ce semble, aurait dû vivement dresser l'oreille au récit de la manière osée dont ce monsieur avait fait de moi un modèle; M. de l'Estorade, d'ailleurs, ne passe pas pour un sot; en toute rencontre, il a au plus haut degré le sentiment des convenances, et je le crois très-disposé, si jamais je lui en donnais le moindre sujet, à se montrer ridiculement jaloux; mais d'avoir vu sa *belle Renée,* comme il m'appelle, exécutée en marbre blanc sous la figure d'une sainte, l'avait jeté, à ce qu'il paraît, dans une admiration à ne se plus connaître. Avec Naïs, il n'était occupé qu'à bien inventorier la fidélité de la copie : que c'était bien ma pose, bien mes yeux, bien ma bouche et bien aussi les deux fossettes de mes joues! Enfin, je crus devoir prendre à mon compte le rôle dont M. de l'Estorade semblait tout à fait donner sa démission, et, d'un air très-sérieux :

— Ne pensez-vous pas, monsieur, dis-je à l'impertinent artiste, que s'approprier sans permission, tranchons le mot, que voler ainsi la figure des gens pourrait bien leur paraître un procédé un peu étrange?

— Aussi, madame, me répondit-il d'un ton respectueux, ma soustraction frauduleuse n'aurait-elle été poussée que jusqu'au point où vous l'auriez soufferte. Bien que ma statue soit destinée à aller s'enfouir dans un oratoire de religieuses, je ne l'eusse pas mise en route sans avoir obtenu de vous l'agrément de la laisser dans l'état où elle était venue. J'aurais su, quand je l'aurais voulu, votre adresse, et, vous confessant l'entraînement auquel j'avais cédé, je vous aurais suppliée de venir visiter mon œuvre. Une fois en sa présence, dans le cas où une ressemblance trop exacte eût paru vous désobliger, je vous aurais dit ce que je dis encore aujourd'hui : qu'avec quelques coups de ciseau, je me charge de dérouter les yeux les plus exercés.

Il s'agissait bien, vraiment, d'atténuer la ressemblance! Mon mari, apparemment, trouvait qu'on ne l'avait pas serrée d'assez près, car, en ce moment, s'adressant à M. Dorlange :

— Monsieur, lui dit-il béatement, ne trouvez-vous pas que, dans le nez de madame de l'Estorade, il y a quelque chose de plus fin?

Bouleversée que j'étais par tout cet imprévu, j'aurais, je crois, très-mal plaidé la cause de M. Marie-Gaston; mais, dès les premiers mots que j'en touchai à M. Dorlange :

— Je sais, madame, me répondit-il, tout ce que vous pourriez me dire à la décharge de mon *infidèle*. Je ne

lui pardonne pas, mais j'oublie. Les choses ayant tourné à ce que je manquasse de me faire tuer pour lui, il y aurait vraiment trop peu de logique à vouloir lui garder rancune. Néanmoins, pour ce qui est du monument de Ville-d'Avray, rien ne me décidera à m'en charger. J'ai déjà dit à M. de l'Estorade un empêchement qui, de jour en jour, se dessine pour moi plus absolu ; je trouve d'ailleurs misérable que Marie-Gaston s'étudie ainsi à ruminer sa douleur, et je lui ai écrit dans ce sens. Il faut enfin qu'il soit homme, et qu'il demande à l'étude et au travail les consolations qui toujours peuvent en être attendues.

Le sujet de ma visite était épuisé et je n'avais pas, pour le présent, l'espérance d'aller au fond de toutes les obscurités qu'il me faudra pourtant pénétrer. Au moment où je me levais pour partir :

— Puis-je compter, me demanda M. Dorlange, que vous n'exigerez pas à ma statue des *dégradations* trop considérables?

— C'est à mon mari, bien plus qu'à moi, de vous répondre ; d'ailleurs, nous en reparlerons, car M. de l'Estorade espère bien que vous nous ferez l'honneur de votre visite.

M. Dorlange s'inclina en signe d'acquiescement respectueux, et nous sortîmes. Comme il nous reconduisait jusqu'à notre voiture, sans avoir osé m'offrir son bras, je vins à me retourner pour appeler Naïs, qui s'approchait imprudemment d'un chien des Pyrénées couché dans la cour. J'aperçus alors, derrière le rideau d'une des fenêtres, la belle gouvernante, avidement occupée à me suivre des yeux. En se voyant surprise dans cette curiosité, elle ferma le rideau avec une brusquerie marquée.

— Allons, pensai-je, voilà cette fille jalouse de moi! Craindrait-elle, par hasard, que, au moins comme modèle, je ne lui fisse concurrence?

En somme, je sortis d'une humeur massacrante; j'étais outrée contre Naïs, contre mon mari, et je fus sur le point de lui faire une scène à laquelle, bien certainement, il n'eût rien compris.

Qu'en pensez-vous, chère madame? Cet homme est-il un des fourbes les plus adroits que l'on puisse rencontrer, ayant su, tout d'un coup, pour se tirer d'un mauvais pas, inventer la fable la plus ingénieuse? ou bien n'est-ce réellement qu'un artiste, m'ayant prise en toute naïveté pour la vivante réalisation de son idéal? C'est ce que je saurai, du reste, d'ici à quelques jours, car, plus que jamais, voilà le cas de rentrer dans mon programme, et demain, pas plus tard, M. le comte et madame la comtesse de l'Estorade auront l'honneur de prier M. Dorlange à dîner.

LA COMTESSE DE L'ESTORADE A MADAME OCTAVE DE CAMPS.

Paris, mars 1839.

Chère madame, M. Dorlange dîna hier chez nous. Ma pensée à moi avait été de l'avoir en famille, afin de le tenir mieux sous mon œil et de lui donner tout à mon aise la question. Mais M. de l'Estorade, que je n'avais pu mettre dans la confidence de ma disposition charitable, me fit remarquer que cette invitation, en tête-à-tête, pourrait avoir quelque chose de blessant; M. le comte de l'Estorade, pair de France, aurait l'air de trouver que le sculp-

teur Dorlange n'est pas d'assez bon lieu pour être admis dans son monde.

— Nous ne pouvons, ajouta gaiement mon mari, le traiter comme le fils d'un de nos fermiers qui viendrait nous voir avec l'épaulette de sous-lieutenant et que nous inviterions à huis clos, faute d'oser l'envoyer à l'office.

Nous eûmes donc, avec notre convive principal, M. Joseph Bridau, le peintre; le chevalier d'Espard, M. et madame de la Bastie, et M. de Ronquerolles. En invitant ce dernier, mon mari lui avait demandé s'il ne lui serait pas désagréable de se rencontrer avec l'adversaire de M. de Rhétoré? Vous avez su sans doute que, dans son duel, le duc avait choisi pour ses témoins le général de Montriveau et M. de Ronquerolles.

— Loin que cette rencontre, répondit ce dernier, me soit désagréable, c'est avec empressement que je saisis cette occasion de me rapprocher d'un homme de talent qui, dans l'affaire à laquelle j'ai été mêlé, s'est montré du dernier bien.

Et, comme mon mari lui apprit la grande obligation que nous avions à M. Dorlange :

— Mais c'est donc un héros, s'écria-t-il, que cet artiste? Pour peu qu'il continue, nous ne lui irons pas à la cheville!

Dans son atelier, le cou nu, ce qui lui dégage la tête qu'il a un peu forte pour le reste du corps, et vêtu d'une sorte de costume oriental dont il s'est assez heureusement avisé, M. Dorlange m'avait paru beaucoup mieux que dans ses habits de ville. Il faut dire pourtant que, lorsqu'il s'anime en parlant, son visage semble s'illuminer et, alors,

de ses yeux s'échappe un flot de ces effluves magnétiques que déjà j'avais remarquées dans nos précédentes rencontres; comme moi, madame de la Bastie en a été très-frappée. Je ne sais si je vous ai dit l'ambition de M. Dorlange, et qu'il compte se porter candidat aux prochaines élections. Ce fut là sa raison pour décliner la commande que mon mari avait été chargé de lui faire de la part de M. Marie-Gaston. Ce que M. de l'Estorade et moi avions d'abord pris pour une défaite ou pour un dessein en l'air serait, à ce qu'il paraît, une prétention sérieuse. A table, sommé par M. Joseph Bridau de s'expliquer sur la créance qui devait être donnée à la réalité de ses projets parlementaires, M. Dorlange les a formellement maintenus. De là, pendant presque toute la durée du dîner, une allure exclusivement politique donnée à la conversation. En des questions jusqu'ici très-étrangères à ses études, je m'attendais à trouver notre artiste, sinon absolument novice, au moins d'une très-courante médiocrité. Point du tout : sur les hommes, sur les choses, sur le passé comme sur l'avenir des partis, il eut des aperçus vraiment neufs, où rien évidemment n'était emprunté à la phraséologie quotidienne des journaux; et tout cela dit d'une parole vive, facile, élégante; de telle sorte, qu'après son départ, M. de Ronquerolles et M. de l'Estorade se déclarèrent positivement surpris de la forte et puissante aptitude politique qui venait de se révéler à eux. L'aveu est d'autant plus remarquable, que ces messieurs, par tempérament autant que par position, se trouvent être de zélés conservateurs, tandis que la pente de M. Dorlange l'entraîne d'une façon marquée vers les idées démocratiques. Par le côté de cette

supériorité inattendue qui se déclarait chez mon problématique amoureux, il commença de me rassurer un peu. La politique, en effet, est à elle seule une passion absorbante et dominatrice qui n'en laisse pas facilement une autre s'épanouir à ses côtés. Néanmoins, j'étais décidée à aller au fond de notre situation, et, après le dîner, j'attirai insidieusement notre homme dans un de ces tête-à-tête qu'il est toujours si facile à une maîtresse de maison de ménager. Après avoir un peu parlé de M. Marie-Gaston, notre ami commun, des exaltations de ma pauvre Louise et de mes inutiles et constants efforts pour les tempérer, ne marchandant pas à le placer sur un terrain où il eût toute commodité pour engager l'attaque, je lui demandai si bientôt sa *Sainte Ursule* se mettrait en route.

— Tout est prêt, me répondit-il, pour son départ; mais j'ai besoin, madame, que vous me donniez votre *exeat*, et que vous vouliez bien me dire si je dois ou non modifier quelque chose à son expression.

— Une question d'abord, répliquai-je. Votre œuvre, en supposant que j'y désirasse quelque changement, doit-elle beaucoup perdre à être ainsi remaniée?

— C'est probable : pour si peu qu'on lui rogne les ailes, l'oiseau est toujours empêché dans son vol.

— Autre curiosité! Est-ce moi ou *l'autre personne* que votre statue reproduit avec le plus de fidélité?

— Vous, madame, cela va sans dire : vous êtes le présent, et elle est le passé.

— Mais laisser là le passé pour le présent, cela, monsieur, le savez-vous? s'appelle d'un assez vilain nom; et ce mauvais entraînement, vous l'avouez avec une naïveté

et avec une aisance qui ont quelque chose d'effrayant.

— C'est vrai, me répondit en riant M. Dorlange, l'art est féroce : quelque part que lui apparaisse la matière de ses créations, il se précipite dessus en désespéré.

— L'art, repartis-je, est un grand mot sous lequel un monde de choses peut s'abriter! L'autre jour, vous me disiez que des circonstances trop longues à raconter avaient contribué à vous rendre toujours présente cette forme dont je suis un reflet, et qui a laissé une trace si vive dans votre mémoire : n'était-ce pas assez clairement me dire qu'en vous ce n'était pas seulement le sculpteur qui se souvenait?

— Réellement, madame, le temps m'eût manqué pour mieux m'expliquer; mais, dans tous les cas, ayant l'honneur de vous voir pour la première fois, ne m'eussiez-vous pas trouvé bien étrange de prétendre en être avec vous aux confidences?

— Mais aujourd'hui? répliquai-je effrontément.

— Aujourd'hui, à moins d'un encouragement exprès, j'aurais encore quelque peine à me persuader que rien de mon passé puisse bien vivement vous intéresser.

— Pourquoi cela? Il y a des connaissances qui mûrissent vite. Votre dévouement pour ma Naïs est, dans la nôtre, une grande avance. D'ailleurs, ajoutai-je avec une étourderie jouée, j'aime à la folie les histoires.

— Outre que la mienne a le malheur de manquer de dénoûment, pour moi-même elle est restée une énigme.

— Raison de plus : à deux, peut-être, nous en trouverons le mot.

M. Dorlange parut un moment se consulter; puis, après un court silence :

— C'est vrai, dit-il, les femmes sont admirables à saisir dans les faits et dans les sentiments des nuances où nous autres hommes ne savons rien démêler. Mais cette confidence ne m'intéresse pas seul, et j'aurais besoin d'espérer qu'elle restera expressément entre nous; je n'excepte pas même M. de l'Estorade de cette réserve : au delà de celui qui le confie et de celui qui l'écoute, un secret est déjà entamé.

En vérité, j'étais fort intriguée de ce qui allait suivre; dans cette dernière phrase, n'y avait-il pas toute la préparation d'un homme qui se dispose à chasser sur les terres d'autrui? Néanmoins, continuant mon système d'encouragements éhontés :

— M. de l'Estorade, répliquai-je, est si peu habitué avec moi à tout savoir, que, de ma correspondance avec madame Marie-Gaston, jamais il n'a vu une ligne.

Ce qui n'empêchait pas qu'avec vous, chère madame, je ne me réservasse de ne garder qu'une discrétion relative; car, enfin, n'êtes-vous pas mon directeur? et à son directeur il faut tout dire, si l'on veut être pertinemment conseillé.

Jusque-là, M. Dorlange s'était tenu debout devant la cheminée, au coin de laquelle j'étais assise; il prit alors auprès de moi un fauteuil, puis, en manière de préambule :

— Je vous ai parlé, madame, me dit-il, de la famille de Lanty...

A ce moment, fâcheuse comme la pluie dans une partie

de campagne, madame de la Bastie s'approcha pour me demander si j'avais vu le dernier drame de Nathan? Il s'agissait bien de la comédie des autres en présence de celle dans laquelle, ce me semble, j'avais joué un rôle passablement éveillé! Force fut néanmoins à M. Dorlange de céder la place qu'il occupait à mes côtés, et impossible de renouer notre tête-à-tête de toute la soirée. Comme vous pouvez le voir, chère madame, de toutes mes provocations et de tous mes enlacements n'est sortie, à vrai dire, aucune lumière; mais, à défaut des paroles de M. Dorlange, quand je me rappelle toute son attitude, que j'ai soigneusement étudiée, c'est vraiment du côté de sa parfaite innocence que ma pensée incline le plus volontiers. Au fait, rien ne prouve que, dans cette histoire interrompue, l'amour joue le rôle que j'avais insinué. Il y a mille autres manières d'installer fortement les gens dans son souvenir, et, si M. Dorlange n'a réellement pas aimé celle que je lui rappelle, pourquoi donc en voudrait-il à moi, qui ne viens là que de la seconde main? N'oublions-nous pas, d'ailleurs, un peu trop sa belle gouvernante, et, à supposer même dans cette habitude beaucoup plus de sens que de cœur, ne faut-il pas admettre qu'au moins, relativement, cette fille doit être pour moi une sorte de garde-fou? A ce compte, chère madame, avec toutes mes terreurs, dont je vous ai rebattue, je serais passablement ridicule et j'aurais quelque peu l'air de Bélise des *Femmes savantes,* aheurtée à l'idée que tout ce qui la voit tombe fatalement amoureux d'elle... Je m'abandonnerais pourtant de grand cœur à ce plat dénoûment. Amoureux ou non, M. Dorlange est un caractère

élevé et un esprit d'une distinction rare, et si, par des prétentions déplacées, il n'arrivait pas à se rendre impossible, on aurait assurément plaisir et honneur à le compter au nombre de ses amis. Le service qu'il nous a rendu le prédestine d'ailleurs à ce rôle, et je serais vraiment aux regrets d'avoir à le traiter avec dureté. Dans ce cas, je me brouillerais avec Naïs, qui, chose bien naturelle, raffole de son sauveur.

Le soir, quand il fut parti :

— Maman, comme il parle bien, M. Dorlange! me dit-elle avec un petit air d'approbation tout à fait amusant.

A propos de Naïs, voilà l'explication qu'elle m'a donnée de cette réticence dont je m'étais si fort émue :

— Dame, maman, je croyais que tu l'avais remarqué aussi. Mais, après qu'il a eu arrêté les chevaux, comme tu n'as pas eu l'air de le connaître, et qu'il n'a pas une figure trop distinguée, j'ai cru que c'était un homme...

— Comment! un homme?

— Eh bien, oui! un de ces gens auxquels on ne fait pas attention. Mais quel bonheur quand j'ai su que c'était un monsieur! Tu m'as bien entendue, comme je me suis écriée : *Ah! c'est vous le monsieur qui m'a sauvée!*

Si l'innocence est entière, il y a dans cette explication un vilain côté de vanité sur lequel vous pensez bien que j'ai fait une grande morale. Cette distinction de l'homme et du monsieur est affreuse; mais, en somme, l'enfant n'est-elle pas dans le vrai? Seulement, elle dit avec une naïveté toute crue ce que nos mœurs démocratiques nous permettent très-bien encore de pratiquer, mais ce qu'elles ne nous permettent plus d'avouer hautement. La fameuse

Révolution de 89 a du moins servi à installer dans notre société cette vertueuse hypocrisie... Mais me voilà tournant aussi à la politique, et, si je poussais plus loin mes aperçus, vous me diriez de prendre garde et que déjà M. Dorlange a commencé de déteindre sur moi...

LA COMTESSE DE L'ESTORADE A MADAME OCTAVE DE CAMPS.

Paris, avril 1839.

Pendant près de deux semaines, chère madame, on n'a plus entendu parler de M. Dorlange. Non-seulement il n'a pas jugé convenable de venir reprendre la confidence si malencontreusement interrompue par madame de la Bastie, mais il n'a pas paru du tout se souvenir qu'à la suite d'un dîner chez les gens, on leur doit, pour le moins, une carte à huitaine. Nous étions hier matin à déjeuner, et, sans aigreur, en manière de conversation, je venais de faire cette remarque, quand notre Lucas, qui, en sa qualité de vieux domestique, se permet parfois des familiarités un peu hasardées, se fait ouvrir triomphalement la porte de la salle à manger, et, en même temps qu'il remet un billet à M. de l'Estorade, il dépose au milieu de la table un je ne sais quoi, soigneusement enveloppé de papier de soie, et que d'abord je prends pour un plat monté.

— Qu'est-ce que c'est que cela? dis-je à Lucas, sur le visage duquel je lisais l'annonce d'une surprise.

Et j'avance la main pour dégager l'inconnu.

— Oh! que madame prenne garde! s'écrie Lucas, c'est fragile.

Pendant ce temps, mon mari avait lu le billet, qu'il me passa en me disant :

— Tenez, l'excuse de M. Dorlange !

Voici ce que M. l'artiste écrivait :

« Monsieur le comte, j'ai cru entrevoir que madame de l'Estorade ne m'autorisait qu'à regret à profiter de l'audacieux larcin pratiqué à son préjudice. J'ai donc pris courageusement mon parti de modifier en ce sens mon œuvre, et, à l'heure qu'il est, *les deux sœurs* ne se ressemblent presque plus. Je n'ai pas voulu cependant que *tout* fût perdu pour tout le monde, et, après avoir fait mouler la tête de sainte Ursule avant les retouches, j'en ai fait faire une réduction que j'ai placée sur les épaules d'une charmante comtesse, non encore canonisée, Dieu merci ! Le moule a été brisé aussitôt après le tirage de l'exemplaire unique que j'ai l'honneur de vous adresser. Ce procédé, qui était de haute convenance, donne peut-être un peu plus de valeur à l'objet.

» Veuillez agréer, monsieur le comte, etc. »

Tandis que je lisais, mon mari, Lucas, Naïs et René avaient à l'envi travaillé à m'extraire de mon enveloppe, et, en effet, de sainte que j'avais été, j'étais devenue une femme du monde, en la forme d'une ravissante statuette délicieusement ajustée. J'ai cru que M. de l'Estorade, Naïs et René allaient devenir fous de bonheur et d'admiration. La nouvelle du chef-d'œuvre s'étant bientôt répandue dans la maison, tous nos domestiques, qu'en réalité nous gâtons un peu, d'arriver, les uns après les autres, comme s'ils y

eussent été conviés, et tous de s'écrier : *Ah! que c'est bien madame!* Je vous dis là le thème général, sans me rappeler les variations plus ou moins saugrenues. Moi seule ne partageais pas l'enivrement universel. Servir éternellement de matière aux élucubrations sculpturales de M. Dorlange me semblait un bonheur médiocrement enviable, et, pour toutes les raisons que vous savez, chère madame, j'aurais beaucoup mieux aimé ne pas me trouver si souvent dans sa pensée et sous son ciseau. Quant à M. de l'Estorade, après avoir travaillé pendant une heure à trouver dans son cabinet la place où le chef-d'œuvre serait le mieux dans son jour :

— En allant à la cour des comptes, vint-il me dire, je passerai chez M. Dorlange ; s'il est libre ce soir, je le prierai de venir dîner avec nous; Armand, qu'il ne connaît pas encore, sort aujourd'hui; il verra ainsi toute la famille réunie, et vous pourrez lui faire vos remercîments.

Je n'approuvais pas l'idée de cette invitation en famille. Il me parut qu'elle installait M. Dorlange sur un pied d'intimité que sa nouvelle galanterie recommençait à me faire trouver dangereuse. A quelques objections que je fis :

— Mais, ma chère, me répondit M. de l'Estorade, la première fois que nous le reçûmes, vous vouliez que ce fût en petit comité, ce qui eût été parfaitement maladroit; et, aujourd'hui que cela devient convenable, vous y voyez des difficultés!

A un si bel argument, qui me prenait en flagrant délit de contradiction, je n'avais pas un mot à dire, si ce n'est, à part moi, que les maris n'ont vraiment pas la main heureuse. M. Dorlange consentit à être des nôtres. Il dut

me trouver un peu froide dans l'expression de ma reconnaissance. J'allai même jusqu'à lui dire qu'il avait mal interprété ma pensée et que je ne lui aurais pas demandé de modifier sa statue, ce qui était lui créer un regret, et implicitement ne pas donner une grande approbation à son envoi de la matinée. Il eut d'ailleurs le talent de me déplaire par un autre côté sur lequel, vous le savez, je ne suis pas fort traitable. A dîner, M. de l'Estorade revint sur sa candidature, à laquelle il donna moins que jamais son approbation, tout en ayant cessé de la trouver ridicule.

Cela menait droit à la politique. Armand, qui est un esprit grave et réfléchi et qui lit les journaux, se mêla de la conversation. Contre l'usage de la jeunesse actuelle, il est de l'opinion de son père, c'est-à-dire très-conservateur, mais peut-être un peu hors de cette juste et sage mesure qu'il est bien difficile d'avoir à quinze ans. Il fut donc amené à contredire M. Dorlange, dont je vous ai dit la pente un peu jacobine. Et, vraiment, je ne trouvais pas que les arguments de mon petit homme fussent très-mauvais et exprimés en trop méchants termes.

Sans cesser d'être poli, M. Dorlange eut l'air de dédaigner d'entrer en discussion avec le pauvre enfant, et il lui rappela assez durement son habit de collége, si bien que je vis Armand près de perdre patience et de tourner à l'aigre. Comme il est bien élevé, je n'eus qu'à lui faire un signe, et il se contint; mais, en le voyant, devenu rouge-pourpre, se renfermer dans un silence absolu, je sentis à son amour-propre une profonde blessure, et trouvai peu généreux à M. Dorlange de l'avoir ainsi écrasé de sa supériorité. Je sais bien que les enfants d'aujour-

d'hui ont le tort de vouloir trop tôt être des personnages, et que de temps à autre il n'y a pas grand mal à se mettre en travers pour les empêcher d'avoir de si bonne heure quarante ans. Mais, vrai, Armand a un développement intellectuel et une raison au-dessus de son âge. En voulez-vous la preuve? Jusqu'à l'année dernière, je n'avais pas voulu consentir à me séparer de lui, et c'était comme externe qu'il suivait les cours du collége Henri IV. Eh bien, lui-même, dans l'intérêt de ses études, que les allées et venues de l'externat ne laissaient pas de contrarier un peu, a demandé à être cloîtré, et, pour obtenir la faveur d'aller s'enfermer sous la férule d'un proviseur, il a dépensé plus d'arguments et a fait auprès de moi plus d'intrigues que n'en eût employé un enfant ordinaire pour parvenir à un résultat tout opposé. Aussi, cette allure d'homme fait, qui, chez beaucoup de collégiens, est un insupportable ridicule, ne paraît-elle chez lui que le résultat d'une précocité naturelle; or, cette précocité, il faut bien la lui pardonner, puisque après tout elle lui vient de Dieu. Grâce au malheur de sa naissance, M. Dorlange, moins que tout autre, est en mesure de savoir ce que c'est que les enfants, et nécessairement il doit, pour eux, manquer d'indulgence. Qu'il y prenne garde pourtant! c'est là un mauvais moyen de me faire sa cour, même sur le pied de la plus simple amitié.

La soirée en famille ne prêtait guère à ce que je pusse le remettre sur le chapitre de son histoire, mais il ne me sembla pas que lui-même eût un grand empressement à reprendre ce point. Il s'occupa vraiment beaucoup moins de moi que de Naïs, à laquelle, pendant plus d'une heure,

il découpa des silhouettes. Il faut dire aussi que madame de Rastignac vint se jeter à la traverse, et que, de mon côté, je dus me donner tout entière à cette visite. Pendant que je lui tenais conversation au coin de la cheminée, à l'autre bout de l'appartement M. Dorlange faisait poser Naïs et René, qui vinrent en triomphe m'apporter leur profil très-ressemblant, exécuté en quelques coups de ciseaux.

— Tu ne sais pas? me dit tout bas Naïs, M. Dorlange qui veut faire mon buste en marbre!

Tout cela me parut d'assez mauvais goût. Je n'aime pas qu'admis dans un salon, les artistes aient l'air d'y continuer encore leur métier. Ils semblent par là autoriser cette morgue aristocratique qui souvent ne les trouve pas bons à être reçus pour eux-mêmes. M. Dorlange nous quitta de bonne heure, et M. de l'Estorade, comme il lui est arrivé bien des fois dans sa vie, me donna sur les nerfs lorsque, en reconduisant notre convive qui avait voulu s'échapper sans être aperçu, je l'entendis lui dire d'être moins rare, et que je passais chez moi presque toutes mes soirées. De cette fameuse invitation en famille est résultée, entre mes enfants, une guerre civile : Naïs porte aux nues son cher sauveur, en étant soutenue dans son opinion par René, qui s'est livré corps et âme moyennant un superbe lancier à cheval que M. Dorlange lui a découpé. Armand, au contraire, le trouve laid, ce qui est incontestable : il dit qu'il ressemble aux portraits de Danton qu'il a vus dans les histoires de la Révolution illustrées, ce qui a quelque chose de vrai. Il dit encore que, dans ma statuette, il m'a donné un air de grisette, ce qui n'est pas

exact le moins du monde. De là, entre ces chers chéris, des débats qui ne finissent pas. Tout à l'heure encore, j'ai été obligée d'intervenir en leur disant qu'ils me fatiguaient avec leur M. Dorlange. N'en dites-vous pas autant de moi, chère madame, qui, à son sujet, vous ai déjà tant écrit, sans savoir vous apprendre rien de précis?

DORLANGE A MARIE-GASTON.

Paris, avril 1839.

Pourquoi je déserte mon art et ce que j'entends aller faire dans cette maudite galère de la politique? Voilà ce que c'est, mon cher amoureux, que de s'enfermer pendant des années dans des chartreuses conjugales! Durant ce temps, le monde a marché. Pour ceux qu'on a oubliés à la porte, la vie a amené des combinaisons nouvelles, et plus on les ignore, plus on est disposé à jeter à cet inconnu son blâme. On est toujours si grand docteur dans les choses d'autrui! Apprends donc, cher curieux, que je n'ai pas pris de mon cru le parti dont tu me demandes compte. En me présentant d'une manière si imprévue sur la brèche électorale, je ne fais que céder à une inspiration venue de haut lieu. Laissant enfin glisser un rayon de lumière au milieu de mes éternelles ténèbres, un père s'est aux trois quarts révélé à moi, et, si j'en crois les apparences, il serait posé dans le monde de manière à satisfaire l'amour-propre le plus exigeant. Du reste, suivant la donnée ordinaire de ma vie, à cette révélation s'est rencontré un entourage de circonstances assez bizarres et assez romanesques pour mériter de t'être contées avec

quelque détail. Puisque depuis deux ans tu habites l'Italie, en visitant les villes les plus intéressantes, il me paraît très-inutile de t'expliquer ce que c'est que le fameux café *Greco,* rendez-vous ordinaire des élèves de l'Académie et des artistes de tous les pays pendant leur séjour à Rome.

A Paris, rue du Coq-Saint-Honoré, il existe un lointain équivalent de cette institution dans un café très-anciennement connu sous le nom de café des *Arts*. Deux ou trois fois par semaine, je vais y passer une soirée. Là, je retrouve plusieurs pensionnaires de Rome, mes contemporains. Eux-mêmes m'ont fait faire la connaissance de quelques journalistes et hommes de lettres, tous gens aimables et distingués, avec lesquels il y a profit et plaisir à échanger ses idées. Dans un certain coin où nous nous groupons s'agitent et se débattent toutes les questions qui sont de nature à intéresser des esprits sérieux; mais, intérêt plus vivant, la politique a surtout le privilége de passionner nos discussions. Dans notre petit club, l'opinion démocratique est la tendance dominante : elle se trouve représentée dans ses nuances les plus diverses, l'utopie phalanstérienne comprise. C'est assez te dire qu'à ce tribunal la marche du gouvernement est souvent jugée avec sévérité, et que dans nos appréciations règne la liberté la plus illimitée de langage. Il y a de cela un peu plus d'un an, le garçon qui seul est admis à l'honneur de nous servir me prit un jour à part, ayant, prétendait-il, à me donner un avis important.

— Vous êtes, monsieur, me dit-il, surveillé par la police, et vous feriez bien de ne pas toujours parler comme saint Paul, la bouche ouverte.

— La police, mon pauvre ami! mais que diable surveillerait-elle? Ce que je dis, et bien d'autres choses, s'impriment tous les matins dans les journaux.

— C'est égal, on vous guette. Je l'ai bien observé; il y a un petit vieux qui prend beaucoup de tabac et qui se place toujours à portée de vous entendre; quand vous parlez, il a l'air de prêter l'oreille avec bien plus d'attention que pour les autres, et même une fois je l'ai vu écrire quelque chose sur son agenda, en signes qui n'étaient pas de l'écriture.

— C'est bien! La première fois qu'il viendra, tu me le feras remarquer.

Cette première fois ne tarda pas plus que le lendemain. Le personnage qui me fut signalé était un petit homme à cheveux gris, d'un extérieur assez négligé et dont le visage, très-gravé de la petite vérole, me parut accuser la cinquantaine. Très-fréquemment, en effet, il puisait dans une large tabatière et semblait honorer tous mes discours d'une attention qu'à mon choix je pouvais tenir pour très-obligeante ou pour très-indiscrète. Mais entre ces deux interprétations, ce qui semblait devoir conseiller la plus bienveillante, c'était un air de douceur et de probité répandu dans toute la personne de ce prétendu suppôt de la police. Comme j'objectais cette rassurante apparence à celui qui se flattait d'avoir éventé un agent secret :

— Parbleu! me dit-il, ce sont des airs mielleux qu'ils se donnent pour mieux déguiser leur jeu.

Deux jours plus tard, un dimanche, à l'heure des vêpres, dans une de ces promenades à travers le vieux Paris dont tu te rappelles que j'ai toujours eu le goût et

l'habitude, le hasard me conduisit à l'église Saint-Louis en l'Ile, paroisse du quartier perdu qui porte ce nom. Cette église est un monument d'un très-médiocre intérêt, quoi qu'en disent plusieurs historiens et après eux tous les *Conducteurs de l'étranger à Paris*. Je n'eusse donc fait que la traverser en courant, si le remarquable talent de l'organiste qui touchait l'office ne m'eût retenu d'autorité. Te dire que le jeu de cet homme réalisait mon idéal, c'est t'en faire un immense éloge; car tu te souviens sans doute de ma subtile distinction entre les *toucheurs* d'orgue et les organistes, noblesse d'un ordre supérieur et dont je ne délivre les titres qu'à bon escient. L'office achevé, j'eus la curiosité de voir la figure d'un artiste si éminent, déporté en pareil lieu. J'allai donc me poser en embuscade à la porte de la tribune, afin d'apercevoir le virtuose à sa sortie. Je n'en eusse pas plus fait pour une tête couronnée; mais les grands artistes, après tout, ne sont-ce pas là les vrais rois de droit divin? Représente-toi mon étonnement quand, après quelques minutes d'attente, au lieu d'un visage entièrement nouveau pour moi, je vois paraître un homme qui d'abord éveille dans mon esprit un vague souvenir, et qu'à un second coup d'œil je reconnais pour mon auditeur acharné du café des *Arts*. Ce n'est pas tout : à sa suite marche un à peu près de créature humaine, et, dans cette informe ébauche, à ses jambes torses, à son immense et inculte chevelure, je démêle notre ancienne providence trimestrielle, mon banquier, ou *apporteur d'argent*, en un mot, notre estimable ami, le nain mystérieux. De mon côté, je n'échappe pas à son œil vigilant, et, d'un geste animé, je le vois me signalant à

l'organiste. Celui-ci, par un mouvement dont il n'a sans doute pas calculé toute la portée, se retourne précipitamment pour me regarder; mais, sans plus de démonstration, il continue son chemin. Pendant ce temps, le bancroche, qu'à ce détail je dois reconnaître pour un employé de la *maison,* s'approche familièrement du donneur d'eau bénite et lui offre une prise de tabac; puis, clopinant, sans plus m'honorer de son attention, il gagne une porte dérobée qui s'ouvre dans un des bas côtés de l'église et disparaît. Le soin que cet homme avait pris de faire remarquer ma présence à l'organiste devenait pour moi une révélation. Évidemment, le maestro était au courant du bizarre procédé employé pour me faire parvenir ma pension, laquelle, à mon retour de Rome, et jusqu'au moment où je fus mis au-dessus du besoin par quelques commandes, avait continué de m'être religieusement servie. Quelque chose de non moins probable, c'est que l'homme initié à ce mystère financier était dépositaire de bien d'autres secrets; je devais être d'autant plus ardent à me procurer avec lui une explication, que, arrivé à vivre de mes propres ressources, je n'avais plus à craindre de voir ma curiosité punie par ce retranchement de subsides dont j'avais été menacé dans un autre temps. Prenant donc aussitôt mon parti, je m'élance sur les traces de l'organiste; au moment où je dépasse la porte de l'église, il était déjà hors de vue; mais, secondé par le hasard, qui me mène du côté où il a tourné, comme je débouche sur le quai de Béthune, de loin j'ai le bonheur de l'apercevoir frappant à la porte d'une maison. Entré résolûment après lui, je demande au portier :

— M. l'organiste de Saint-Louis en l'Ile?

— M. Jacques Bricheteau?

— Oui, M. Jacques Bricheteau, c'est bien ici qu'il demeure?

— Au quatrième au-dessus de l'entre-sol, la porte à gauche. D'ailleurs, le voilà qui rentre, vous pouvez le rattraper dans l'escalier.

Quelque diligence que j'eusse faite, au moment où je rejoignis mon homme, déjà sa clef était dans la serrure.

— C'est à M. Jacques Bricheteau, m'empressai-je de lui dire, que j'ai l'honneur de parler?

— Connais pas, me répondit-il effrontément en faisant jouer le double tour.

— Je dis peut-être mal le nom, mais M. l'organiste de Saint-Louis en l'Ile?

— Je n'ai jamais ouï dire qu'il y ait d'organiste dans la maison.

— Je vous demande pardon, monsieur : il y en a un, le concierge vient de me l'affirmer. D'ailleurs, c'est bien vous que tout à l'heure j'ai vu sortir de la tribune de l'orgue, escorté, parbleu! d'un individu...

Avant même que j'eusse achevé ma phrase, ce singulier interlocuteur m'avait faussé compagnie en refermant sa porte sur lui. Un moment je crus à une méprise; mais, réflexion faite, toute erreur était impossible. N'avais-je pas d'ailleurs affaire à un homme qui depuis des années faisait ses preuves d'une discrétion à outrance? C'était donc lui qui déclinait désespérément ma rencontre, et non pas moi qui me trompais. Je me mets alors à tirer vigoureusement sa sonnette, bien décidé à avoir raison par mon

insistance de la fin de non-recevoir qui m'est opposée. Pendant quelque temps, l'assiégé a patience du tapage que je fais à sa porte; mais tout à coup je remarque que la sonnette a cessé de tinter. Évidemment, elle venait d'être tamponnée : dès lors, mon obstiné n'ouvrirait plus, et le seul moyen d'entrer avec lui en communication, c'était d'enfoncer sa porte. Mais cela ne se fait pas trop. Descendu chez le portier, sans lui dire les raisons qui m'expliquaient ma mésaventure, je la lui raconte; par là, je provoquais sa confiance et me faisais une ouverture à obtenir quelques renseignements sur l'impénétrable M. Jacques Bricheteau. Quoique fournies avec tout l'empressement que je pouvais désirer, ces informations n'apportèrent à la situation aucune lumière. En résumé, M. Bricheteau était un locataire tranquille, poli, mais point communicatif; quoique fort exact à payer son terme, il paraissait peu aisé, n'avait pas même une femme de ménage pour le servir et ne prenait pas ses repas chez lui. Sorti tous les matins avant dix heures, et ne rentrant que dans la soirée, il devait être employé dans un bureau ou donner en ville des leçons de musique. Un détail au milieu de toute cette récolte de renseignements vains et vagues aurait pu présenter de l'intérêt. Depuis quelques mois, M. Jacques Bricheteau avait assez fréquemment reçu de volumineuses lettres, qu'attendu l'élévation de leur port on pouvait supposer adressées de pays lointains; mais, malgré sa bonne volonté, le digne concierge n'était jamais parvenu à bien déchiffrer le timbre indiquant le point de départ, et, dans tous les cas, le nom du pays qu'il avait très-incomplétement entrevu était entièrement sorti de

sa mémoire; ainsi pour le moment cette remarque, qui aurait pu devenir instructive, n'éclaircissait absolument rien. Rentré chez moi, je me persuadai qu'une épître pathétique adressée à mon réfractaire aurait pour effet de l'engager à me recevoir. Mêlant à mes formes suppliantes une pointe d'intimidation, je ne lui laissai pas ignorer mon dessein très-arrêté de pénétrer à tout prix le mystère qui pesait sur ma vie, et dont il paraissait savoir le mot. Maintenant que j'avais une entrée dans ce secret, c'était à lui de voir si mes efforts désespérés, se ruant à l'aveugle sur tout cet inconnu, n'entraîneraient pas après eux beaucoup plus d'inconvénients qu'une franche explication dans laquelle je le conjurais de vouloir bien entrer avec moi.

Mon ultimatum ainsi formulé, afin qu'il parvînt aux mains de M. Jacques Bricheteau dans le moindre délai possible, le lendemain matin, avant neuf heures, je me présentai à son domicile. Mais, enragé de discrétion, ou ayant à éviter ma rencontre un intérêt vraiment inexplicable, dès le petit jour le maestro, après avoir payé le terme courant et le terme à échoir, avait fait enlever son mobilier, et il faut croire que le silence des gens employés à ce brusque déménagement avait été largement payé, car jamais le concierge n'avait pu savoir d'eux le nom de la rue vers laquelle son locataire émigrait. Ces gens, d'ailleurs, n'étaient point du quartier; aucune chance, par conséquent, de les retrouver plus tard et de les faire parler. Possédé d'une curiosité qui avait fini par être aussi excitée que la mienne, le portier s'était bien avisé d'un moyen de la contenter. Ce moyen, peu délicat, consistait à suivre de loin la charrette sur laquelle le ménage du musicien

s'en allait empilé. Mais ce diable d'homme pensait à tout ; et, gardant à vue le trop zélé concierge, il était resté en croisière devant la porte de la maison jusqu'au moment où ses commissionnaires avaient pris assez d'avance pour ne plus courir la chance d'être dépistés. Toutefois, malgré l'entêtement et l'habileté de cet insaisissable adversaire, je ne me tenais pas pour battu. Par l'orgue de Saint-Louis, je me sentais toujours avec lui un lien, et, dès le dimanche suivant, avant la fin de la grand'messe, j'étais posté à la porte de la tribune, bien décidé à ne pas lâcher le sphinx que je ne l'eusse fait parler. Mais, là, nouveau désappointement : M. Jacques Bricheteau s'était fait remplacer par un de ses élèves, et, pendant trois dimanches de suite, même substitution. Le quatrième, je pris le parti d'aborder le suppléant et de lui demander si le maestro était malade.

— Non, monsieur. M. Bricheteau a pris un congé; il est absent pour quelque temps, par suite d'un voyage d'affaires.

— Alors, où pourrait-on lui écrire ?

— Je ne sais pas au juste ; il me semble pourtant qu'en adressant votre lettre à son domicile, à deux pas d'ici, quai de Béthune.

— Mais il a déménagé; vous ne le savez donc pas?

— Non, vraiment; et où demeure-t-il ?

J'étais bien chanceux : je demandais des renseignements à un homme qui me priait de l'instruire quand je l'interrogeais. Comme pour achever de me mettre hors de moi, pendant que je prenais mes informations en si bon lieu, de loin j'aperçus le damné sourd-muet qui faisait

mine de rire en me regardant. Heureusement pour mon impatience et ma curiosité, qui, s'exaltant de chaque délai, se montaient peu à peu à un diapason vraiment inquiétant, un peu de lumière se fit. Quelques jours après ma dernière déconvenue, une lettre me parvint, et, plus habile que le concierge du quai de Béthune, tout d'abord je sus voir qu'elle était timbrée de Stockholm, SUÈDE, ce qui ne me surprit pas autrement. A Rome, j'avais été honoré de la bienveillance de Thorvaldsen, le grand sculpteur suédois, et souvent dans son atelier j'avais vu de ses compatriotes; c'était peut-être quelque commande qui m'arrivait par son intermédiaire; mais, la lettre décachetée, juge un peu de ma surprise et de mon émotion, en présence de ces premiers mots : *Monsieur mon fils*... La lettre était longue et je n'eus pas la patience de la lire avant de savoir le nom que je portais. Je courus donc d'abord à la signature; cette forme : *Monsieur mon fils,* que j'ai vue plusieurs fois dans l'histoire employée par les rois pour écrire à leurs rejetons, ne semblait-elle pas m'annoncer la plus aristocratique origine? Mais mon désappointement fut complet; de signature, point.

« Monsieur mon fils, me disait mon père anonyme, je ne regrette pas que, par votre insistance passionnée pour connaître le secret de votre naissance, vous ayez forcé la personne qui a eu soin de votre jeunesse de venir ici conférer avec moi, touchant le parti que pouvait nous commander cette dangereuse et turbulente curiosité. Depuis longtemps, je nourrissais une pensée qui arrive aujourd'hui à maturité, et de vive voix l'exécution en a été bien plus

sûrement réglée qu'elle n'eût pu l'être par correspondance. Presque aussitôt après votre naissance, qui coûta la vie à votre mère, forcé de m'expatrier, j'ai fait dans un pays étranger une belle fortune, et dans le gouvernement de ce pays j'occupe un poste éminent. J'entrevois le moment où, libre de vous restituer mon nom, je pourrai en même temps vous procurer la survivance de la haute situation à laquelle je suis arrivé. Mais, pour parvenir à ce sommet, la notoriété que, de mon aveu, vous vous êtes mis en mesure d'acquérir dans les arts ne serait pas une recommandation suffisante; j'ai donc le désir que vous abordiez la vie politique; et dans cette voie, sous les institutions actuelles de la France, il n'y a pas deux manières de devenir un homme considérable : il faut être député. Je sais que vous n'avez pas l'âge légal et que vous ne payez pas le cens. Mais dans un an vous aurez trente ans, et c'est juste le délai nécessaire pour que, devenu propriétaire, vous soyez en mesure de justifier de la possession annale. Dès demain, vous pouvez vous présenter chez les frères Mongenod, banquiers, rue de la Victoire; une somme de deux cent cinquante mille francs vous sera comptée; vous devrez l'employer immédiatement à l'acquisition d'un immeuble, affectant le surplus à prendre des intérêts dans quelque journal qui, le moment venu, appuiera votre candidature, et à une autre dépense qui vous sera expliquée plus bas. Votre aptitude politique m'est cautionnée par la personne qui, avec un zèle et un désintéressement que je ne saurai jamais reconnaître, a veillé sur votre abandon. Depuis quelque temps, elle vous a suivi, écouté, et elle est sûre que vous pourrez paraître dignement à la tribune.

Vos opinions, d'un libéralisme ardent à la fois et modéré, me conviennent, et, sans le savoir, jusqu'ici vous avez très-habilement joué dans mon jeu.

» Je ne vous dis pas encore le lieu de votre élection probable ; l'habileté occulte et profonde qui la prépare a d'autant plus de chances de réussir, qu'elle marchera plus sourdement et plus entourée de ténèbres ; mais son succès peut être en partie assuré par l'exécution d'un travail que je vous recommande et dont je vous engage à accepter l'apparente étrangeté sans étonnement et sans commentaire. Provisoirement, vous continuerez d'être sculpteur et, avec le talent dont vous avez donné des preuves, vous nous ferez une statue de sainte Ursule. C'est un sujet qui ne manque ni de poésie, ni d'intérêt ; sainte Ursule, vierge et martyre, était, à ce qu'on croit généralement, fille d'un prince de la Grande-Bretagne. Martyrisée vers le v[e] siècle, à Cologne, elle était supérieure d'un couvent de filles que la naïveté populaire a appelées *les Onze Mille Vierges;* plus tard, elle est devenue la patronne de l'ordre des Ursulines, auxquelles elle a donné son nom, et aussi la patronne de la fameuse maison de Sorbonne. Un artiste habile comme vous peut, à ce qu'il me semble, tirer parti de tous ces détails. Sans savoir la localité dont vous devez devenir le représentant, il sera convenable que, dès à présent, vous rendiez extérieures vos velléités politiques et fassiez connaître votre dessein d'arriver à la députation. Mais ce que je ne saurais trop vous recommander, c'est le secret sur la communication qui vous est faite aujourd'hui, aussi bien que la patience de votre position présente. Laissez, de grâce, en paix mon mandataire, et, sans une curiosité

qui pourrait, je vous en préviens, entraîner pour vous les plus grands malheurs, attendez le développement lent et calme du brillant avenir auquel vous êtes destiné. En refusant d'entrer dans mes desseins, vous vous ôteriez toute chance de jamais être initié au mystère que vous vous êtes montré si ardent à pénétrer; mais je ne veux pas même admettre la supposition de votre résistance, et j'aime mieux croire à votre déférence absolue pour les vœux d'un père, qui regardera comme le plus beau jour de sa vie celui où il lui sera enfin donné de se révéler à vous.

» *P.-S.* — Destinée à une chapelle de religieuses ursulines, votre statue sera en marbre. Hauteur : un mètre sept cent six millimètres, autrement dit cinq pieds trois pouces. Comme elle ne doit pas être placée dans une niche, n'en négligez aucun des aspects. Les frais en seront pris sur la somme de deux cent cinquante mille francs annoncée par la présente lettre. »

La *présente* lettre me laissa froid et mécontent: elle me dépossédait d'un espoir longtemps caressé, celui de retrouver une mère bonne comme la tienne, dont tu m'as si souvent, cher ami, conté la tendresse adorable. Ce n'était, après tout, qu'un demi-jour qui se faisait dans les brumes de mon existence, sans même me laisser connaître si j'étais ou non le fruit d'une union légitime. Il me parut d'ailleurs que, adressées à un homme de mon âge, les intimations paternelles avaient des airs bien impérieux et bien despotiques. N'était-ce pas quelque chose d'étrange de retourner ma vie, comme au collége, en manière de punition, on nous faisait retourner notre habit? De pre-

mier mouvement, les arguments qui, par toi ou par d'autres, ont pu être formulés contre ma vocation politique, je me les adressai. Cependant, la curiosité me fit passer chez les banquiers Mongenod, et, en trouvant là, bien effectifs et bien vivants, les deux cent cinquante mille francs qui m'étaient annoncés, je fus conduit à raisonner d'autre façon. Je pensai qu'une volonté qui se mettait d'abord en frais de telles avances devait avoir quelque chose de sérieux; quand elle savait tout et moi rien, il me sembla que vouloir entamer une lutte avec elle n'était ni très-raisonnable ni très-opportun. En somme, avais-je de la répugnance pour la direction qui m'était insinuée? Non; les intérêts politiques m'ont toujours passionné dans un certain degré, et, si ma tentative électorale n'aboutissait pas, je retournerais à mon art sans être plus ridicule que toutes les ambitions mort-nées que l'on voit se produire à chaque législature nouvelle. J'ai donc acheté l'immeuble, et, devenu actionnaire du *National*, j'y ai trouvé des encouragements à mes prétentions politiques, en même temps que la certitude d'un ardent concours quand j'aurai révélé le lieu de ma candidature, sur lequel jusqu'ici il ne m'a pas été difficile de garder un silence absolu. J'ai également terminé la *Sainte Ursule*, et maintenant j'attends des instructions nouvelles, qui ne laissent pas de me paraître longues à venir, aujourd'hui que j'ai fort ébruité mon ambition parlementaire, et que le mouvement d'une prochaine élection générale, pour laquelle je me trouve de tout point en mesure, est déjà commencé. Je n'ai pas besoin, pour entrer dans les recommandations de la prudence paternelle, de te demander sur toute cette confidence une dis-

crétion sans réserve. C'est une vertu qu'à ma connaissance tu pratiques d'une manière trop distinguée pour que j'aie besoin de te la prêcher. Mais j'ai vraiment tort, cher ami, de me permettre de ces méchantes allusions à notre passé, car, en ce moment, plus que tu ne penses, je me trouve ton obligé. Un peu par intérêt pour moi, et beaucoup par l'aversion assez générale qu'inspire la morgue de ton ex-beau-frère, lors de ma blessure, le parti démocratique est venu en masse s'inscrire chez moi, et par le tapage de ce duel, qui m'a vraiment beaucoup ébruité, nul doute que ma candidature n'ait gagné bien du terrain. Trêve donc à tes éternelles reconnaissances; ne vois-tu pas que c'est moi qui te redois!

DORLANGE A MARIE-GASTON.

Paris, avril 1839.

Cher ami, tant bien que mal, je continue mon rôle de candidat sans collége; mes amis s'en étonnent, et, moi, je m'en inquiète, car quelques semaines à peine nous séparent de l'élection générale, et, s'il devait arriver que toute cette mystérieuse préparation aboutît à néant, la belle figure, je te prie, que je ferais en face de M. Bixiou, dont tu m'écrivais il y a quelque temps les malicieux aperçus! Une pensée pourtant me rassure : il me paraît difficile qu'on ait ainsi semé deux cent cinquante mille francs dans mon sillon électoral sans prétendre, en définitive, y récolter quelque chose; peut-être même, à bien prendre la chose, chez ceux qui travaillent pour moi d'une façon si peu pressée et si souterraine, cette lenteur doit-elle

faire supposer une grande confiance du succès. Quoi qu'il en soit, je suis tenu par cette longue attente dans un désœuvrement qui me pèse; à cheval, en quelque sorte, sur deux existences, celle dans laquelle je n'ai pas le pied encore et celle dont je ne suis pas tout à fait sorti, je n'ai le cœur à entreprendre aucun travail et ne ressemble pas mal à un voyageur qui, ayant devancé l'heure de la diligence, ne sait plus que faire de sa personne et à quoi dépenser son temps. Tu ne te plaindras pas, je pense, que je fasse tourner ce *far niente* au profit de notre correspondance, et, ma foi! puisque je suis de loisir, je reviendrai sur deux articles de ta dernière lettre auxquels je n'avais pas d'abord trouvé utile de donner une grande attention. D'une part, tu m'avertissais que mes prétentions parlementaires n'avaient pas le suffrage de M. Bixiou; d'autre part, tu m'insinuais que je pourrais bien être exposé à tomber amoureux de madame de l'Estorade, si même je ne l'étais déjà. Parlons d'abord de la grande désapprobation de M. Bixiou, comme on disait autrefois la grande trahison de M. de Mirabeau.

D'un seul mot, je te peindrai l'homme: M. Bixiou est un envieux. Chez lui, il y avait incontestablement l'étoffe d'un grand artiste; mais, dans l'économie de son existence, le ventre a tué le cœur et la tête, et à tout jamais, par la domination des appétits sensuels, il s'est rivé à la condition de *caricaturiste*, c'est-à-dire à la condition d'un homme qui, au jour le jour, s'escompte en menus produits, vrais travaux de forçat, faisant gaiement vivre leur homme, mais n'ayant après eux ni considération, ni lendemain. Talent avorté et à jamais impuissant, il a dans

l'esprit, comme sur le visage, ce grimacement éternel et désespéré que d'instinct la pensée humaine a toujours prêté aux anges déchus. De même que l'esprit de ténèbres s'attaque de préférence aux grands saints, qui lui rappellent le plus durement la nature angélique du haut de laquelle il est tombé, de même M. Bixiou se plaît à baver sur les talents et sur les caractères chez lesquels il pressent de la force, de la séve et le dessein courageusement pris de ne se point gaspiller comme lui. Mais ce qui doit te rassurer un peu sur la portée de ses calomnies et de ses médisances, car, au récit que t'a fait M. de l'Estorade, je m'aperçois qu'il entreprend l'une et l'autre *partie,* c'est que, dans le temps même où il se croit le plus savamment occupé à faire de moi une autopsie burlesque, il n'est en mes mains qu'une marionnette obéissante, un pantin dont je tiens les fils et que je fais babiller à ma volonté. Étant convenu qu'un peu d'ébruitement devait être d'avance donné à ma vocation d'homme d'État, je pensai à me procurer quelques crieurs publics, *forts en gueule,* comme dit madame Pernelle, et sachant bien donner de la voix. Entre ces trompettes de foire, si j'en avais connu une au son plus criard et au jeu plus assourdissant que mons Bixiou, c'est à celle-là, de préférence, que je me fusse adressé. J'ai profité de la curiosité malveillante qui sans cesse pousse cette aimable teigne à s'insinuer dans tous les ateliers, pour l'inonder de ma confiance; je lui ai tout communiqué : ma bonne fortune, les deux cent cinquante mille francs, que j'ai attribués seulement à un coup de Bourse, tous mes plans de conduite parlementaire, et jusqu'au numéro de la maison dont je suis

devenu propriétaire. Je serais bien trompé si, ce numéro, il ne l'avait pas quelque part écrit sur son agenda.

Voilà, ce semble, de quoi rabattre un peu l'admiration des auditeurs du salon Montcornet, et comment ce terrible causeur ne serait plus tout à fait *un bureau de renseignements miraculeux!* Quant à mon horoscope politique, qu'il a bien voulu se donner la peine de tirer, je ne puis pas dire qu'absolument parlant cette astrologie manque de vérité. Il est bien certain qu'avec ma prétention de ne marcher au pas d'aucune opinion je dois arriver à cette situation si bien résumée par un avocat continuateur de M. de la Palisse, lorsqu'il s'écriait avec une burlesque emphase : « Que faites-vous, messieurs, quand vous placez un homme dans la solitude? Vous l'isolez. » L'isolement, en effet, au début, doit être mon lot, et la vie artiste, où l'on vit seul, où l'on tire tout de soi-même, comme l'éternel Créateur dont on travaille à imiter l'œuvre, ne m'a que trop prédisposé à caresser cette situation. Mais si, par elle, en commençant surtout, je dois être destitué de toute influence de couloirs, peut-être me servira-t-elle à la tribune, car, là, je parlerai dans ma force et dans ma liberté. N'ayant à compter avec aucun engagement, avec aucune petite misère des partis, rien ne m'empêchera d'être l'homme que je suis et d'exprimer dans leur sainte crudité toutes les idées que je croirai saines et justes. Je sais bien que, devant les hommes assemblés, ce n'est pas toujours leur tour, à ces pauvres vérités vraies, de devenir contagieuses ou seulement de se voir gracieusement accueillies. Mais n'as-tu pas remarqué aussi qu'en sachant prendre ses occasions on finit par

rencontrer de ces journées qui sont en quelque sorte les fêtes de la morale et de l'intelligence, et où naturellement, presque sans effort, triomphe la pensée du bien? Ces jours-là, écouté des plus mal prévenus, on les fait bons de sa propre honnêteté, et sympathiques, au moins à la passade, pour tout ce qui est droit, vrai et élevé. Je ne me le dissimule pas pourtant, si par mon procédé on peut prétendre à quelque considération et à quelque notoriété oratoire, on ne fait pas très-utilement la chasse aux portefeuilles, et l'on n'acquiert pas cette réputation d'homme pratique à laquelle il est devenu de mode de tant sacrifier aujourd'hui. Mais, si à la longueur de mon bras je n'ai pas d'influence, à distance j'aurai ma portée, parce que, la plupart du temps, je parlerai par la fenêtre, hors de la sphère étouffée et rétrécie de la vie parlementaire, par-dessus la tête de ses passions mesquines et de ses petits intérêts. Or, ce succès suffit aux desseins que paraît avoir sur moi la bienveillance paternelle. Ce que l'on semble désirer, c'est que je résonne et que je retentisse. Prise de ce point de vue, la politique a, ma foi! encore un côté artiste qui ne sera pas dans un désaccord trop apparent avec mon passé.

Maintenant, venons à un autre propos, celui de ma passion née ou à naître pour madame de l'Estorade. Voici à ce sujet ta très-judicieuse déduction : En 1837, lorsque tu partis pour l'Italie, madame de l'Estorade était encore en pleine fleur de beauté. Avec cette existence calme et abritée contre toute passion qui toujours a été la sienne, il paraît peu probable que le travail de deux années ait pu beaucoup marquer sur elle, et la preuve que,

pour cette privilégiée, le temps n'a pas dû marcher, c'est la bizarre et audacieuse insistance que j'ai mise à m'inspirer d'elle. Donc, si le mal n'est déjà fait, au moins faut-il m'en donner de garde; de l'admiration de l'artiste à celle de l'homme, il n'y a qu'un pas, et l'histoire de feu Pygmalion se recommande à toute ma prudence. — D'abord, savant docteur et mythologue, on pourrait vous faire remarquer ceci : Sur place et beaucoup mieux posé que vous pour apprécier les dangers de la situation, le principal intéressé ne semble pas en prendre le moindre souci. M. de l'Estorade ne me fait qu'une querelle : il trouve mes visites trop rares, et ma discrétion, pour lui, c'est pure sauvagerie. —Parbleu! un mari, vas-tu t'écrier, il est dans son rôle d'être le dernier à savoir qu'on courtise sa femme! — Soit. Mais la haute renommée de vertu de madame de l'Estorade, mais cette raison froide et presque calculatrice qui, si souvent, en elle, servit à pondérer la pétulance ardente et passionnée d'une autre personne qui te fut connue? Ne m'accorderas-tu pas d'ailleurs que, poussé au degré de ferveur, j'ai presque dit de fanatisme, où il apparaît chez la femme, l'amour des enfants doit être pour elle un préservatif infaillible? Pour elle, bien. Mais ce n'est pas de sa tranquillité, c'est de la mienne que ton amitié s'occupe, et, si Pygmalion n'était pas parvenu à animer sa statue, la belle vie que son amour lui faisait! A ta charitable sollicitude je pourrais répondre par mes principes, quoique le mot et la chose soient furieusement passés de mode; par un certain respect bête que j'ai toujours professé pour la foi conjugale; par la diversion bien naturelle que la grave entreprise où je suis

sur le point de m'engager doit faire dans ma tête à toutes les légèretés d'imagination. Je pourrais te dire encore que, sinon par la hauteur du génie, au moins par toutes les tendances de mon esprit et de mon caractère, j'appartiens à cette forte et sérieuse école des artistes d'une autre époque, qui trouvant que l'art est long et la vie courte, *ars longa et vita brevis*, ne faisaient pas la faute de jeter à de sottes et plates intrigues leur temps et leur puissance de création. Mais j'ai mieux que tout cela à t'offrir. Puisque M. de l'Estorade ne t'a rien laissé ignorer des circonstances vraiment romanesques dans lesquelles ma rencontre s'est faite avec sa femme, tu dois savoir qu'un souvenir m'a jeté sur les pas de ce beau modèle. Eh bien, ce souvenir, en même temps qu'il m'attirait vers la belle comtesse, se trouve être tout ce que l'on peut supposer de plus efficace pour m'en tenir à distance. Ceci te paraît, n'est-ce pas, cruellement alambiqué et énigmatique? mais laisse un peu faire, je vais m'expliquer. Si tu n'avais pas jugé convenable de rompre le fil qui, pendant longtemps, avait rattaché l'une à l'autre nos deux existences, je n'aurais pas aujourd'hui tant d'arriéré à reprendre; mais, puisque, entre nous, tu as rendu une liquidation nécessaire, il faut, mon cher garçon, prendre ton parti de toutes mes histoires et savoir bravement écouter.

En 1835, dernière année de mon séjour à Rome, je m'étais lié d'une intimité assez étroite avec un camarade de l'Académie nommé Desroziers. C'était un musicien, esprit distingué et observateur, qui probablement aurait été loin dans son art, s'il n'eût été enlevé par une fièvre

typhoïde l'année qui suivit mon départ. Un jour que l'idée nous avait pris de pousser jusqu'en Sicile, une de ces excursions permises par le règlement de l'école, nous nous trouvâmes radicalement à sec, et, comme nous nous promenions par les rues de Rome, occupés à chercher un moyen de remettre un peu de prospérité dans nos finances, nous vînmes à passer devant le palais Braschi. Ses portes grandes ouvertes donnaient accès à un va-et-vient de gens de toute sorte qui ne cessaient de sortir et d'entrer.

— Parbleu! me dit Desroziers, c'est juste notre affaire!

Et, sans qu'il veuille m'expliquer où il me mène, nous voilà suivant cette foule et pénétrant avec elle dans le palais.

Après avoir monté un magnifique escalier de marbre, et traversé une longue enfilade d'appartements assez pauvrement meublés, suivant la mode des palais romains, qui ont tout leur luxe en plafonds, tableaux, statues et autres objets d'art, nous parvenons à une pièce entièrement tendue de noir, et illuminée par quantité de cierges. C'était, tu l'as déjà compris, une chambre ardente. Au milieu, sur une estrade couronnée d'un riche baldaquin, reposait une *chose* à la fois la plus hideuse et la plus grotesque que tu puisses te figurer : imagine un petit vieillard dont les mains et le visage sont arrivés à un tel etat de dessiccation, qu auprès de lui une momie t'eût semblé étaler un appétissant embonpoint. Vêtu d'une culotte de satin noir, d'un habit de velours violet coupé *à française*, d'un gilet blanc brodé d'or d'où s'échappe un énorme jabot de point d'Angleterre, ce squelette a les

joues couvertes d'une couche épaisse de carmin, qui fait d'autant ressortir le ton parcheminé du reste de la peau; puis, par-dessus une perruque blonde frisée à petites boucles, il est affublé d'un immense chapeau à plumes, posé crânement sur l'oreille de manière à provoquer, quoi qu'ils en aient, l'hilarité des visiteurs les plus respectueux. Après un coup d'œil donné à cette ridicule et lamentable exhibition, préliminaire obligé des funérailles dans l'étiquette de l'aristocratie romaine :

— Voilà la fin! me dit Desroziers; maintenant, viens-t'en voir le commencement.

Cela dit, sans répondre à aucune de mes questions, parce qu'il avait à ménager un effet dramatique, il me mène au musée Albani, et, me plaçant devant une statue qui représente Adonis couché sur une peau de lion :

— Que te semble de cela? me dit-il.

— Ça? répondis-je après un premier coup d'œil, c'est beau comme l'antique.

— Antique comme moi! reprend Desroziers; et, sur un coin du socle, il me fait lire la signature : SARRASINE, 1758. (Voir *Sarrasine*.)

— Antique ou non, c'est un chef-d'œuvre, repris-je quand j'eus fini de contempler sous tous les aspects cette délicieuse création; mais ce chef-d'œuvre et la hideuse caricature que tu m'as mené voir tout à l'heure, comment cela nous conduit-il en Sicile?

— Moi, j'eusse d'abord commencé par demander ce que c'est que Sarrasine.

— Inutile, répondis-je; on m'avait déjà parlé de cette statue; elle m'était sortie de la mémoire, parce qu'à

l'époque où j'étais venu pour la visiter, le musée Albani était fermé, comme disent les affiches de théâtre, pour cause de réparations. Sarrasine, on me l'a aussi expliqué, était un élève de Bouchardon, comme nous, pensionnaire du roi de Rome, où il mourut dans les six premiers mois qui suivirent son arrivée.

— Mais par qui, comment mourut-il?

— Probablement de maladie, repartis-je, sans me douter que je faisais là une sorte de réponse prophétique à l'adresse de celui auquel je parlais.

— Point du tout, répliqua Desroziers, les artistes n'ont pas une manière si bête de mourir.

Et il me donna les détails suivants :

— Garçon de génie, mais homme à passions ardentes, Sarrasine, presque aussitôt après son arrivée à Rome, était tombé amoureux fou de la première cantatrice du théâtre Argentina, nommée la Zambinella. A l'époque où il s'était épris de cette passion, le pape ne permettait pas qu'à Rome les femmes parussent sur le théâtre; mais, par une opération chirurgicale également très-connue et pratiquée en Orient, on tournait la difficulté. La Zambinella était un des plus merveilleux produits de cette industrie. Furieux d'apprendre où il avait fourvoyé son amour, Sarrasine, qui, avant cette terrible lumière, avait fait d'imagination la statue de sa maîtresse apocryphe, avait été sur le point de la tuer; mais elle était protégée par un haut personnage, qui, prenant les devants, avait rafraîchi le sang du farouche sculpteur par deux ou trois coups de stylet sûrement dirigés. La Zambinella n'avait pas approuvé cette violence, mais elle n'en avait pas moins con-

tinué de chanter au théâtre Argentina et sur tous les théâtres de l'Europe, en amassant une fortune princière, L'âge arrivé pour elle de quitter la scène, elle était devenue un petit vieillard coquet, timide, mais volontaire et capricieux comme une femme. Donnant toute l'affection dont il était capable à une nièce merveilleusement belle, il l'avait mise à la tête de sa maison; c'était la madame Denis de cet étrange Voltaire, et il la destinait à recueillir son immense héritage. Éprise d'un Français nommé le comte de Lanty, qui passait pour un chimiste très-habile, sans que d'ailleurs on sût trop rien de ses antécédents, la belle héritière n'avait qu'à grand'peine obtenu de son oncle la permission d'épouser l'homme qu'elle avait distingué. Mais, en donnant, de guerre lasse, les mains à ce mariage, l'oncle avait stipulé que sa nièce ne se séparerait pas de lui. Pour mieux assurer l'exécution de cet engagement, ne lui constituant pas de dot, il ne s'était point dessaisi de la moindre partie de sa fortune, dont, au reste, il faisait jouir son entourage avec une grande générosité. Ennuyé partout, et sans cesse poussé par un invincible besoin de locomotion, le fantasque vieillard, traînant à sa suite le ménage dont, au moins viagèrement, il s'était assuré le respect et l'affection, avait été successivement s'établir sur les points les plus éloignés du globe. En 1829, presque centenaire et tombé dans une sorte d'idiotisme qui néanmoins le laissait encore lucide quand il entendait de la musique, on avait à traiter une question d'intérêt avec les Lanty et deux enfants nés de leur mariage, il était venu s'installer dans un splendide hôtel du faubourg Saint-Honoré. Là, tout Paris était venu,

attiré par la beauté toujours éclatante de madame de Lanty, par les grâces naïves de sa fille Marianina, par la splendeur de fêtes vraiment royales, et par une incroyable senteur d'inconnu qu'exhalait l'atmosphère de ces mystérieux étrangers. Les commentaires surtout étaient infinis à l'endroit de ce petit vieillard, qui, à la fois entouré de soins et d'égards et ayant l'air d'être tenu en chartre privée, se glissait parfois comme un spectre au milieu des raouts somptueux dont on s'efforçait de le faire absent, et qu'il semblait prendre un malicieux plaisir à effarer de ses apparitions. Les coups de fusil de juillet 1830 avaient mis en fuite le fantôme, et, en quittant Paris, au grand désespoir des Lanty, il avait voulu obstinément revoir Rome, sa ville natale, où sa présence avait ravivé tous les humiliants souvenirs de son passé. Mais Rome avait été sa dernière étape, il venait d'y mourir, et c'était lui que nous avions vu si ridiculement attifé dans la chambre ardente du palais Braschi, et lui encore que nous avions sous les yeux représenté dans tout l'éclat de sa jeunesse au musée Albani.

Les détails que venait de me donner Desroziers étaient curieux sans doute, et, d'ailleurs, impossible de mieux dramatiser un contraste, mais comment cela nous menait-il en Sicile? Là était toujours la question.

— Tu as bien, me dit Desroziers, tout le talent qu'il faut pour faire une copie de cette statue?

— J'aime à le croire, du moins.

— Et moi, j'en suis sûr. Obtiens donc la permission du conservateur, et aussitôt mets-toi à l'œuvre ; j'ai marchand pour cette copie.

— Et qui nous l'achètera?

— Parbleu! le comte de Lanty; je donne des leçons d'harmonie à sa fille, et, quand j'aurai annoncé dans sa maison qu'il se prépare une belle copie de l'*Adonis*, on n'aura pas de repos qu'on n'en ait fait l'acquisition.

— Mais ceci n'aura-t-il pas l'air d'un *chantage?*

— Point du tout. Dans le temps, les Lanty eux-mêmes ont fait faire par Vien une copie peinte, faute d'avoir pu acheter le marbre, dont le musée Albani n'a voulu se dessaisir à aucun prix. Plusieurs essais de reproduction ont de même été demandés à la sculpture; tous ont échoué. Réussis, et tu seras payé de manière à faire quarante fois le voyage de Sicile, car tu auras contenté une fantaisie qui désespérait d'elle-même, et qui, l'argent donné, se croira encore ton obligée.

Deux jours après, le travail était commencé, et, comme il était de mon goût, je le poussai assez chaudement pour qu'au bout de trois semaines, faisant, sous la conduite de Desroziers, invasion dans mon atelier, la famille de Lanty, en grand deuil, pût donner son attention à une esquisse très-avancée. M. de Lanty dut me paraître bon connaisseur, il se déclara satisfait de mon œuvre. Favorite de son grand-oncle et ayant eu dans son testament une mention particulière, Marianina, plus que tous les autres, parut heureuse du succès de ma tentative. Marianina était alors une fille de vingt et un ans; je ne t'en fais pas le portrait, puisque tu connais madame de l'Estorade, avec qui sa ressemblance est frappante. Déjà musicienne accomplie, cette charmante fille avait pour tous les arts de remarquables dispositions. En venant de temps à autre

dans mon atelier pour suivre les progrès de mon travail, qui, du reste, par suite d'un accident, ne fut pas terminé, il lui prit, comme à la princesse Marie d'Orléans, un goût de sculpture, et jusqu'au départ de la famille, qui eut lieu quelques mois avant qu'à mon tour je dusse quitter Rome, mademoiselle de Lanty reçut de moi des leçons. J'étais à mille lieues de la pensée de recommencer Saint-Preux ou Abélard; mais, je dois le dire, c'était avec un rare bonheur que je communiquais ma science. Il y avait dans l'élève tant d'intelligence, tant de promptitude à profiter des moindres indications; Marianina était à la fois d'une humeur si enjouée et d'un jugement si mûr; sa voix, quand elle chantait, allait si profondément à l'âme; et à chaque instant, par les domestiques, dont elle était adorée, m'arrivait la connaissance de tant d'actions nobles, élevées, charitables, que, sans l'avertissement de son immense fortune qui me tenait à distance, j'aurais pu courir quelque chose de ce danger contre lequel tu entends me prémunir aujourd'hui. D'autre part, Marianina trouvait mon enseignement lumineux. Bientôt accepté dans la maison sur le pied d'une certaine familiarité, je pus m'apercevoir que ma belle élève ne paraissait pas se déplaire à ma conversation. Lorsque, pour elle et pour sa famille, il fut question d'aller de nouveau habiter Paris, tout à coup, découvrant au séjour de Rome des agréments infinis, elle témoigna un vrai regret de le quitter, et je crois, Dieu me le pardonne, qu'au moment où je pris congé d'elle quelque chose comme une larme vint briller dans ses yeux. Lors de mon retour à Paris, ma première visite fut pour l'hôtel Lanty.

Marianina était trop bien élevée et d'une nature trop bienveillante pour aller jamais avec personne jusqu'à la désobligeance et jusqu'au dédain ; mais, tout d'abord, je m'aperçus qu'une allure singulièrement froide et contenue s'était substituée à la gracieuse et amicale liberté de ses manières. Ce qui me parut probable, c'est que le goût qu'elle avait pu montrer, je ne dis pas pour ma personne, mais pour ma conversation et pour mon esprit, avait été remarqué par son entourage. On devait lui en avoir fait la leçon, et elle me parut exécuter une sévère consigne, que d'ailleurs les façons rêches et peu accueillantes de M. et de madame de Lanty me laissèrent facilement supposer. Quelques mois plus tard, au salon de 1837, je crus avoir la confirmation de cet aperçu. J'avais exposé une statue qui fit quelque sensation. Autour de ma *Pandore,* constamment il y avait foule. Souvent perdu dans cette presse, je venais incognito savourer ma gloire et récolter mon succès comptant. Un vendredi, jour du beau monde, je vois de loin venir la famille de Lanty. La mère donnait le bras à un lion très-connu, le comte Maxime de Trailles ; Marianina avait pour cavalier son frère ; quant à M. de Lanty, qui, comme à son ordinaire, me parut assez soucieux, il était l'homme de la chanson de *Malbrouck,* tu sais, celui qui ne porte rien. Par une habile manœuvre, pendant que mes gens travaillaient à percer la foule, je me glisse derrière eux de manière à pouvoir recueillir leur impression sans être aperçu. *Nil admirari,* ne trouver rien de beau, est l'instinct naturel de tout homme à la mode : aussi, après un examen très-sommaire de mon œuvre, M. de Trailles commença-t-il à lui trouver les défauts les plus

choquants; l'arrêt d'ailleurs fut rendu à voix haute et intelligible, de telle sorte que rien de son dispositif ne devait être perdu pour personne, dans l'étendue d'un certain rayon. Sentant d'autre manière, Marianina écouta le profond discoureur avec quelques haussements d'épaules; puis, quand il eut fini :

— Quel bonheur, lui dit-elle, que vous soyez venu avec nous ! Sans votre jugement si éclairé, j'étais capable, avec tout le bon public, de trouver cette statue admirable; vraiment, c'est dommage que l'auteur ne soit pas là pour apprendre de vous son métier.

— Mais c'est que justement il est là, derrière vous, dit en riant à gorge déployée une grosse femme que je venais de saluer, une ancienne carrossière qui me loue la maison où est établi mon atelier.

L'instinct l'emporta sur la réflexion, et involontairement Marianina se retourna; quand elle m'aperçut, un pied de rouge s'étendit sur son visage; moi, je n'eus que le temps de m'esquiver. Une fille qui prenait si vertement mon parti, et qui ensuite se montrait si troublée d'être surprise en cette bienveillance, ne devait pas décidément me voir avec déplaisir; et comme, en définitive, lors de ma première visite, je n'avais été que froidement accueilli, à la suite de l'exposition, nommé chevalier de la Légion d'honneur, je résolus de faire une nouvelle épreuve. Peut-être la distinction dont je venais d'être l'objet me vaudrait-elle cette fois un traitement meilleur du fier M. de Lanty.

Reçu par un vieux domestique que Marianina affectionnait :

— Ah ! monsieur, me dit-il, il s'est passé ici des choses bien tristes !

— Mais quoi donc? demandai-je vivement.

— Je vais annoncer monsieur, fut sa seule réponse.

Et, un instant après, j'étais introduit dans le cabinet de M. de Lanty.

Cet homme me reçut sans se lever et me salua de cette apostrophe :

— Je vous trouve courageux, monsieur, d'avoir eu la pensée de vous présenter ici.

— Mais je n'y avais pas encore été reçu de manière à croire que j'eusse besoin d'un si grand courage.

— Vous venez sans doute, continua M. de Lanty, chercher ce que vous avez eu la maladresse de laisser dans nos mains ; je vais vous rendre, monsieur, cet objet galant.

Et, s'étant levé, il alla prendre dans un tiroir de son bureau un petit portefeuille élégant qu'il me présenta. Comme je marquais une sorte de stupéfaction :

— Ah ! par exemple, ajouta-t-il, les lettres n'y sont pas ; j'ai pensé que vous me permettriez de les garder.

— Ce portefeuille, des lettres !... tout ceci, monsieur, est une énigme pour moi.

En ce moment entra madame de Lanty.

— Que voulez-vous ? lui demanda brusquement son mari.

— J'ai su, répondit-elle, que monsieur était ici, et, comme je devais prévoir entre lui et vous une explication désagréable, je fais mon devoir de femme en venant pour m'interposer.

— Votre présence, madame, dis-je alors, n'aura pas de

peine à me conseiller la plus parfaite modération, car évidemment ce qui se passe est le résultat de quelque malentendu.

— Ah ! c'est trop fort, dit M. de Lanty en retournant au tiroir dont précédemment le portefeuille était sorti.

Et, un peu après, quand, avec brusquerie, il m'eut mis dans les mains un petit paquet de lettres liées par une faveur rose :

— Je pense, continua-t-il, qu'à ce coup le malentendu va cesser.

Je regardai ces lettres, elles n'étaient point timbrées de la poste et portaient toutes pour suscription : *A monsieur Dorlange*, ces trois mots écrits d'une main de femme qui m'était inconnue.

— Vous êtes, monsieur, repris-je froidement, plus avancé que moi ; vous avez en votre possession des lettres qui semblent m'appartenir, sans m'être jamais parvenues.

— Ma foi, s'écria M. de Lanty, il faut convenir que vous êtes un comédien admirable ; jamais je n'ai vu jouer avec autant de naturel l'innocence et l'étonnement.

Mais, pendant qu'il prononçait cette phrase, madame de Lanty s'était adroitement placée derrière son mari, et, par une pantomime suppliante et parfaitement significative, elle me conjurait d'accepter la position contre laquelle je me défendais. Mon honneur était trop engagé et je voyais vraiment trop peu clair à ce que je faisais, pour être disposé à me rendre du premier coup. Cherchant donc à m'orienter un peu :

— Mais, monsieur, demandai-je, les lettres, de qui sont-elles donc ? qui me les aurait adressées ?

— De qui sont ces lettres? s'écria M. de Lanty d'un accent qui quittait l'ironie pour tourner à l'indignation.

— Inutile de nier, monsieur, dit alors madame de Lanty; Marianina a tout avoué.

— Mademoiselle Marianina, répondis-je, m'aurait écrit ces lettres? Il y a alors quelque chose de bien simple : qu'on veuille me mettre en sa présence; de sa bouche, l'affirmation des faits les plus improbables sera tenue par moi pour la vérité.

— Le tour est galant, répliqua M. de Lanty; mais Marianina n'est plus ici, elle est dans un couvent, pour jamais à l'abri de vos entreprises et des entraînements de sa ridicule passion. Si c'est cela que vous êtes venu savoir, vous voilà renseigné. Maintenant, brisons là, car je ne vous cache pas que ma patience, ma modération, ont un terme, si votre impudence n'en a pas.

— Monsieur!... m'écriai-je avec émotion.

Mais, en voyant madame de Lanty faire le geste de me supplier à genoux, je pensai que peut-être l'avenir de Marianina était intéressé à l'attitude que je prendrais. M. de Lanty était d'ailleurs grêle, chétif, il approchait de la soixantaine et paraissait très-consciencieusement convaincu de son outrage imaginaire : je ne relevai donc pas sa dure parole et me retirai sans autre incident.

J'avais espéré que le vieux domestique par lequel j'avais eu comme un avant-goût de cette scène pourrait, à ma sortie, se trouver sur mon passage et me donner quelques explications; mais je ne le vis point, et restai livré sans lumière aucune à l'infini de mes suppositions.

Le lendemain matin, j'étais levé à peine, quand on

vint m'annoncer M. l'abbé Fontanon. (Voir *une Double Famille.*) J'ordonne qu'on l'introduise, et bientôt je me trouve en présence d'un grand vieillard au teint bilieux, à la mine sombre et sévère, qui, ayant sans doute la conscience de son mauvais aspect, tâche à le racheter par tout le raffinement de la plus exquise politesse et par une apparence de doucereuse mais glaciale obséquiosité.

Une fois qu'il eut pris place :

— Monsieur, me dit-il, madame la comtesse de Lanty m'a fait l'honneur de me donner la direction de sa conscience. J'ai su par elle une scène qui s'est passée hier entre vous et son mari. La prudence ne lui permettant pas de vous donner elle-même quelques explications auxquelles vous avez un droit incontestable, je me suis chargé de vous les transmettre, et c'est dans cet intérêt que vous me voyez ici.

— Je vous écoute, monsieur, me contentai-je de répondre.

— Il y a quelques semaines, reprit l'abbé, M. de Lanty fit l'acquisition d'une terre dans les environs de Paris, et, profitant des premiers beaux jours du printemps, il alla aussitôt s'y installer avec toute sa famille. M. de Lanty dort peu; et, une nuit qu'il était éveillé sans avoir chez lui de lumière, il crut entendre un bruit de pas sous sa fenêtre, qu'il ouvrit aussitôt, en interpellant d'un « Qui va là? » bien accentué le visiteur nocturne, dont il croyait s'être avisé. Il ne s'était pas trompé, il y avait quelqu'un, quelqu'un qui ne répondit pas et qui prit aussitôt la fuite, sans que deux coups de pistolet que lâcha aussitôt M. de Lanty produisissent aucun effet. D'abord, on crut à une

tentative de vol; mais cette version était peu probable; le château n'était pas meublé, les nouveaux propriétaires étaient venus y camper pour très-peu de temps : les voleurs, qui d'ordinaire prennent langue, ne devaient donc pas s'attendre à y trouver beaucoup d'objets de valeur; d'ailleurs, un autre renseignement vint donner aux soupçons de M. de Lanty une direction tout autre. Il apprit que, deux jours après son arrivée, *un beau monsieur* était venu prendre une chambre dans un cabaret au village avoisinant le château; que ce monsieur paraissait se cacher, et que plusieurs fois il était sorti la nuit; dès lors, il ne s'agissait plus d'un voleur, mais bien d'un amoureux...

— Je ne sache pas, monsieur l'abbé, dis-je en interrompant, de romancier qui conte mieux que vous.

J'espérais par cette assimilation peu édifiante décider le conteur à précipiter son allure, car tu comprends mon impatience d'arriver au fait.

— Il s'agit malheureusement, reprit l'abbé, d'une réalité sérieuse. Vous allez en juger. M. de Lanty depuis longtemps observait sa fille, chez laquelle des passions ardentes lui paraissaient prochainement devoir faire explosion. Vous-même, monsieur, d'abord, à Rome, lui aviez donné quelques inquiétudes...

— Bien gratuites, monsieur l'abbé, interrompis-je.

— Oui, je sais que, dans vos rapports avec mademoiselle de Lanty, vous n'avez pas cessé d'être parfaitement convenable. D'ailleurs, le départ de Rome coupa court à cette première sollicitude; mais, à Paris, une autre personne parut vivement occuper notre jeune tête, et, d'un

instant à l'autre, M. de Lanty se proposait d'avoir avec elle, à ce sujet, une explication. Or, l'homme dont elle semblait éprise est un personnage audacieux, entreprenant, très-capable de tout risquer pour compromettre une héritière. Interrogée sur la question de savoir si, par quelques légèretés, elle avait encouragé ou du moins fait naître l'idée de l'insolente démarche dont on recherchait l'auteur, mademoiselle de Lanty eut une attitude à éloigner tous les soupçons.

— Je l'aurais juré! m'écriai-je.

— Attendez, reprit l'abbé. Une femme de chambre fut alors accusée, et aussitôt elle reçut ordre de quitter la maison. Le père de cette fille est un homme violent, et, en rentrant chez lui chargée de cette honte, elle devait s'attendre au traitement le plus rigoureux. Mademoiselle de Lanty, il faut lui rendre cette justice, eut un mouvement chrétien : elle ne voulut pas qu'une innocente payât pour elle; allant se jeter aux pieds de son père, elle lui avoua que la visite nocturne était réellement à son adresse, et, sans l'avoir positivement autorisée, jusqu'à un certain point elle ne s'en étonnait pas. Le nom de l'audacieux, aussitôt M. de Lanty le prononça; mais la coupable ne voulut pas convenir que son père fût dans la vérité, et en même temps elle refusa de substituer un autre nom à celui qu'elle désavouait. La journée passée dans cette lutte, M. de Lanty espéra la finir en chargeant sa femme de le remplacer là où il avait échoué. Il pensait avec raison que de mère à fille il y aurait plus d'expansion et de franchise. En effet, seule à seule avec madame de Lanty, Marianina finit par avouer que les soupçons

de son père avaient porté juste; mais en même temps elle donna de sa réticence obstinée un motif qui ne laissait pas de mériter grande considération. L'homme dont elle avait encouragé les entreprises a eu dans sa vie plusieurs duels heureux. Il est posé par sa naissance sur un pied de parfaite égalité avec MM. de Lanty, vit dans le même monde, a, par conséquent, la chance continuelle de se rencontrer avec eux. De grands malheurs, dès lors, n'étaient ils pas à craindre? Le moyen que le père ou le fils supportassent sa présence sans lui demander compte d'une conduite si insultante à l'honneur de leur maison? Que faire alors? C'est à la jeune imprudente que vint cette idée : jeter à M. de Lanty un nom qui, en lui laissant toute sa colère, ne lui fît pas une nécessité de la vengeance.

— J'entends, interrompis-je, le nom d'un homme qui ne fût pas *né*, un personnage sans conséquence, un artiste, par exemple, un sculpteur ou autre faquin de cette espèce...

— Je crois, monsieur, reprit l'abbé, que vous prêtez à mademoiselle de Lanty un sentiment qui lui est bien étranger. Elle n'a, à mon avis, que trop d'entraînement vers les arts, et c'est peut-être ce qui a amené chez elle ce fatal bouillonnement de l'imagination. Ce qui la décida à se réfugier dans votre nom contre les désastres qu'elle entrevoyait, ce fut le souvenir des doutes que précédemment M. de Lanty avait eus à votre sujet; vous étiez pour elle un complice plus vraisemblable, je crois pouvoir assurer qu'elle ne vit rien au delà.

— Mais enfin, monsieur l'abbé, ce portefeuille, ces lettres qui, dans la scène d'hier, ont joué un rôle si étrange?

— Tout cela est encore une invention de Marianina ; et, quoique, dans la circonstance, les singulières ressources de son esprit aient été tournées à bien, c'est surtout par ce côté, si elle était restée dans le monde, que son avenir m'eût paru effrayant. Une fois convenu, avec madame de Lanty, que vous seriez donné pour le promeneur nocturne, il fallait entourer cet aveu des conditions les plus favorables pour en assurer le succès. Au lieu de le parler, cette terrible fille imagina de le mettre en action. Elle passa la nuit à écrire les lettres qui vous ont été montrées. Des papiers différents, l'écriture diversifiée avec soin, jusqu'à l'encre, dont elle eut soin de modifier les teintes, rien ne fut oublié par elle. Ces lettres écrites, elles furent placées dans ce portefeuille que M. de Lanty ne lui connaissait pas ; puis, après avoir fait flairer le tout à un chien de chasse que sa rare intelligence a investi du privilége de paraître dans les appartements, elle alla jeter ce singulier dépôt dans un des massifs du parc, et revint d'elle-même s'offrir aux impatientes investigations de son père. Pendant qu'entre eux recommençait un vif débat, paraît le chien rapportant à sa jeune maîtresse le portefeuille ; en voyant un émoi admirablement bien joué, M. de Lanty s'empare de l'objet suspect, et tout alors lui paraît clair dans le sens de l'illusion qu'on a pris soin de lui ménager.

— Tous ces détails, demandai-je d'un air de très-médiocre crédulité, vous ont été contés par madame de Lanty ?

— Confiés, monsieur, et vous en avez vous-même hier éprouvé la vérité. Par votre résistance à en accepter la

donnée, vous pouvez tout compromettre, et c'est pour cela que madame de Lanty est intervenue. Je suis chargé par elle de vous remercier de votre connivence, au moins passive, dans ce pieux mensonge; elle n'a pas cru pouvoir mieux vous témoigner sa profonde gratitude qu'en vous en faisant connaître tout le secret et en le remettant à votre discrétion.

— Et mademoiselle Marianina? demandai-je.

— Ainsi que vous l'a dit M. de Lanty, elle a été immédiatement dirigée sur un couvent d'Italie. Afin d'éviter tout scandale, on lui a prêté la grâce d'une vocation subite pour la vie religieuse. Elle-même décidera de son avenir par l'attitude qu'elle gardera.

Quand mon amour-propre n'aurait pas eu tant à souffrir de la vérité de cette histoire, je l'eusse encore mise en doute, car ne te semble-t-elle pas bien romanesque? Depuis, une explication est survenue, qui à toute force, pourrait en donner la clef. Dernièrement, le frère de Marianina a épousé une Allemande d'une famille grand-ducale. D'énormes sacrifices ont dû être demandés aux Lanty pour rendre possible une pareille alliance, et Marianina, avantagée par le testament de son grand-oncle et ensuite exhérédée au moyen du couvent, n'aurait-elle pas fait les frais de cette union princière? Autre version : Marianina éprouverait réellement pour moi le sentiment qu'exprimaient ses lettres; elle aurait fait l'enfantillage de les écrire, sans toutefois les envoyer. Quelque fâcheux hasard les aurait fait découvrir dans ses mains : alors, pour la punir non pas de les avoir écrites, mais de les avoir pensées, on l'aurait confinée dans un couvent; et moi,

pour me dégoûter d'elle, on m'aurait bâti l'histoire de cet autre amour, où je joue le rôle peu agréable de paratonnerre. Avec ces Lanty, tout est croyable ; outre que le chef de cette famille m'a toujours paru un caractère d'une grande profondeur et capable au besoin des conceptions les plus noires, imagine ces gens, ayant toute leur vie couché, pour ainsi dire, avec le secret d'une fortune dont l'origine est ignoble, ne doivent-ils pas s'être, à la longue, rompus à toute espèce d'intrigues, et crois-tu, de leur part, à quelque vergogne dans l'emploi des moyens? J'ajoute que l'officieuse intervention de l'abbé Fontanon autorise toutes les pensées mauvaises. J'ai pris mes renseignements sur lui : c'est un de ces méchants prêtres toujours empressés de s'ingérer dans les intérêts secrets des familles, et qui jadis brouilla le ménage de M. de Granville, procureur général près la cour royale de Paris, sous la Restauration.

Quoi qu'il en soit, le vrai et le faux de mes suppositions, je l'ignore, et, selon toute apparence, je l'ignorerai longtemps. Mais, tu le comprends, planant sur toutes ces ténèbres, la pensée de Marianina doit être pour moi un point lumineux qui, malgré moi, attire mon œil. Faut-il l'aimer? faut-il la haïr et la mépriser? Voilà ce que je me demande tous les jours, et à ce régime d'incertitude le souvenir d'une femme a bien plutôt, je crois, la chance de s'installer que celle de se perdre. Maintenant, n'est-ce pas une diabolique combinaison que justement à mon ciseau on vienne demander une pâle fille des cloîtres? Ma mémoire, en ce cas, ne devenait-elle pas de nécessité mon imagination, et pouvais-je inventer autre chose que l'ob-

sédante image si profondément gravée dans mon esprit? Sur ce, survient une Marianina en chair et en os, et parce que, pour la plus grande commodité de son travail, l'artiste profite de cette faveur du hasard, il devra du même coup avoir opéré le transport de son cœur; et de plain-pied, à ma charmante élève mise encore en relief par la double auréole du fruit défendu et du mystère, se substituerait la glaciale madame de l'Estorade? D'un mot, il faut en finir avec toutes tes suppositions. L'autre jour, à rien n'a tenu qu'à sa prétendue rivale je contasse tout le roman de mademoiselle de Lanty. Si j'avais quelque prétention sur cette femme, qui ne sait rien aimer que ses enfants, une belle cour, il faut en convenir, que je lui faisais avec mon récit! Donc, pour nous résumer, l'opinion de M. Bixiou, je m'en soucie à peu près comme des roses de l'an passé. Donc, je ne sais pas si j'aime Marianina; mais je suis bien sûr de n'aimer point madame de l'Estorade. Voilà, ce semble, répondre franc et clair. Maintenant, laissons faire l'avenir, qui est notre maître à tous.

LA COMTESSE DE L'ESTORADE A MADAME OCTAVE DE CAMPS.

Paris, avril 1839.

Chère madame, M. Dorlange vint hier au soir nous faire ses adieux. Il part aujourd'hui pour Arcis-sur-Aube, où il va faire l'inauguration de *sa* statue. C'est là aussi que les journaux de l'opposition le portent candidat. M. de l'Estorade prétend que la localité ne pouvait pas être plus mal choisie et qu'elle ne laisse à sa nomination aucune

chance ; mais ce n'est pas là la question. M. Dorlange arriva chez moi de bonne heure ; j'étais seule ; M. de l'Estorade dînait chez le ministre de l'intérieur, et les enfants, qui, dans la journée, avaient fait une grande promenade, avaient eux-mêmes demandé à devancer l'heure habituelle de leur coucher. Le tête-à-tête interrompu par madame de la Bastie se trouvait donc tout naturellement renoué, et j'allais demander à M. Dorlange la continuation de l'histoire dont il ne m'a encore dit que les derniers mots, quand survint notre vieux Lucas m'apportant une lettre. Elle était de mon Armand ; il me faisait savoir que, depuis le matin, il était très-souffrant à l'infirmerie.

— Faites atteler, dis-je à Lucas avec l'émoi que vous supposez.

— Mais, madame, me répond Lucas, monsieur a demandé la voiture pour huit heures et demie, et Tony est déjà parti.

— Alors, ayez-moi une citadine.

— Je ne sais pas si j'en trouverai, me dit notre vieux serviteur, qui est l'homme aux difficultés ; depuis un moment, il tombe de l'eau.

Sans tenir aucun compte de cette remarque et sans plus penser à M. Dorlange, que je laisse assez empêché de se retirer avant d'avoir pris congé, je passe dans ma chambre à coucher pour mettre mon châle et mon chapeau. Ma toilette lestement faite, je reviens au salon, où je retrouve mon visiteur.

— Vous m'excuserez, monsieur, lui dis-je alors, de vous quitter si brusquement : je cours au collége Henri IV ; mais je ne saurais passer une nuit dans l'anxiété c

de me jeter une lettre de mon fils, m'annonçant que depuis ce matin il est à l'infirmerie.

— Mais, me répond M. Dorlange, vous ne vous rendez pas seule, en voiture de louage, dans un quartier perdu?

— Lucas m'accompagnera.

A ce moment rentre Lucas. Sa prédiction s'était réalisée, pas une voiture sur les places; il pleuvait à torrents. Le temps s'écoulait; déjà il était presque heure indue pour se présenter au collége, où, après neuf heures, tout le monde est couché.

— Il faut prendre un parti, dis-je à Lucas; allez mettre une chaussure un peu forte, et vous m'accompagnerez avec un parapluie.

Aussitôt, je vis la figure de Lucas s'allonger; il n'est plus jeune, il aime ses aises, et tous les hivers se plaint d'un rhumatisme. A plusieurs objections dont il s'avise coup sur coup : qu'il est bien tard; que nous allons *révolutionner* le collége; que je m'expose à prendre un rhume; que M. Armand ne doit pas être bien malade puisqu'il a pu écrire lui-même, il est clair que mon plan de campagne n'agrée pas du tout à mon vieux compagnon. M. Dorlange offre alors obligeamment de faire la course à ma place et de venir me rendre compte; mais ce terme moyen n'arrangeait rien, j'avais besoin de voir moi-même pour être rassurée. L'ayant donc remercié :

— Voyons, Lucas, dis-je avec autorité, allez vous disposer, et revenez vite, car une chose est vraie dans toutes vos remarques : il se fait tard.

Mais, se voyant ainsi acculé, Lucas lève résolûment l'étendard de la révolte :

— Il n'est pas possible, dit-il, que madame sorte à pied par un temps pareil, et je n'ai pas envie que monsieur me fasse une scène pour m'être prêté à une si singulière idée.

— Ainsi, vous ne jugez pas à propos de m'obéir?

— Madame sait bien que, pour quelque chose d'utile et de raisonnable, je serais à ses ordres, fallût-il passer au milieu du feu !

— Sans doute, la chaleur est recommandée pour les rhumatismes, mais la pluie leur est contraire.

Me tournant alors vers M. Dorlange, sans écouter la réponse du vieux réfractaire :

— Puisque, lui dis-je, vous vous offriez à entreprendre seul ce voyage, j'ose espérer que vous voudrez bien ne pas me refuser votre bras.

— Je suis comme Lucas, répondit-il, je ne trouve pas cette promenade absolument indispensable; mais, moi, je n'ai pas peur d'être grondé par M. de l'Estorade, j'aurai donc l'honneur de vous accompagner.

Nous sortons; et, tout en descendant l'escalier, je pensais, à part moi, que la vie est pleine d'occurrences singulières. Voilà un homme dont je ne suis pas sûre, qui, deux mois auparavant, manœuvrait autour de moi avec tout l'air d'un forban, et auquel je suis amenée à me livrer en toute confiance et dans des conditions qu'oserait à peine rêver l'amant le plus favorisé. La vérité est qu'il faisait un temps effroyable; nous n'avions pas marché cinquante pas, que, malgré le vaste parapluie de Lucas, tenu par M. Dorlange de manière à m'abriter à ses dépens, [illegible] étions inondés. Ici, nouvelle quoique heureuse con[illegible]tion. Une voiture vient à passer; M. Dorlange inter[illegible]

cocher : elle était vide. Dire à mon cavalier que je n'entendais pas permettre qu'il y montât avec moi était presque impossible. Outre que cette défiance eût été du dernier désobligeant, n'était-ce pas moi-même beaucoup me descendre que de la témoigner? Voyez pourtant, chère madame, comme il y a des pentes glissantes, et comme on peut dire que, depuis Énée et Didon, les averses ont toujours fait les affaires des amoureux! En voiture, on cause mal; le bruit des roues et des glaces fait qu'on est obligé d'élever la voix. D'ailleurs, M. Dorlange me savait sous le coup d'une vive préoccupation; il eut donc le bon goût de ne pas prétendre à une conversation réglée, et de rompre seulement de temps à autre, par quelques phrases, un silence que la situation ne comportait pas non plus trop absolu. Arrivés au collége, M. Dorlange, après être descendu pour me donner la main, comprend de lui-même qu'il ne doit pas entrer avec moi, et il remonte dans la voiture pour m'attendre. M. Armand m'avait fait la grâce d'une sorte de mystification. Sa grande indisposition se réduisait à un mal de tête qui, depuis le moment où il m'avait écrit, s'était même dissipé. Pour ordonner quelque chose, le médecin, qui l'avait vu dans la journée, avait prescrit une infusion de tilleul en lui disant que le lendemain il serait en état de retourner à ses études. J'avais pris une massue pour tuer une puce, et commis une manière d'énormité pour venir, à l'heure où tout le personnel bien portant était au lit depuis longtemps, voir monsieur mon fils encore debout, et faisant gravement, avec un des infirmiers, une partie d'échecs. Au sortir de ma belle expédition, la pluie avait entièrement cessé, et

un beau clair de lune argentait le pavé des rues lavées à grande eau et ne conservant plus trace de boue. J'avais eu le cœur si serré, que j'éprouvais le besoin de respirer le grand air. J'engageai donc M. Dorlange à renvoyer la voiture, et nous revînmes à pied. C'était lui faire la partie belle; du Panthéon à la rue de Varenne, on a le temps de se dire bien des choses; mais M. Dorlange parut si peu disposé à abuser de la situation, que, prenant son texte de la frasque de M. Armand, il entama une dissertation sur le danger de gâter les enfants; ce sujet ne m'est point agréable, il aurait dû s'en apercevoir à la façon un peu rêche dont je me prêtais à la conversation.

— Voyons, pensai-je, il faut pourtant en finir avec cette histoire toujours interrompue et qui ressemble à la fameuse histoire du chevrier de Sancho, laquelle avait pour spécialité de ne pouvoir être contée.

Coupant donc court aux théories d'éducation :

— La confidence que vous aviez commencé de me faire, dis-je à mon grave interlocuteur, le moment, il me semble, ne serait pas mal choisi pour la reprendre. Ici, nous sommes sûrs que personne ne viendra se jeter à la traverse.

— J'ai peur, me répondit M. Dorlange, d'être mauvais conteur; l'autre jour, j'ai dépensé toute ma verve à faire à Marie-Gaston le même récit.

— Mais cela, remarquai-je en riant, est contre votre théorie du secret, où un tiers seulement est de trop.

— Oh! Marie-Gaston et moi ne comptons que pour un; d'ailleurs, il fallait bien répondre aux bizarres idées qu'il s'était faites à votre sujet et au mien.

— Comment! à mon sujet?

— Oui, il prétendait qu'à trop regarder le soleil, on reste ébloui de ses rayons.

— Ce qui veut dire, en parlant d'une manière moins métaphorique?

— Qu'attendu les étrangetés dont a été entouré pour moi l'honneur de votre connaissance, je pourrais bien être exposé à ne pas garder auprès de vous, madame, toute ma raison et tout mon sang-froid.

— Et votre histoire répond à cette visée de M. Marie-Gaston?

— Vous allez en juger, repartit M. Dorlange.

Alors, sans plus de préambule, il me fit un assez long récit que je ne vous transmets pas, chère madame, parce que, d'une part, il me paraît tout à fait indifférent à vos fonctions directoriales, et que, d'une autre, il implique un secret de famille qui engage ma discrétion beaucoup plus sérieusement que je ne l'avais d'abord supposé.

En somme, ce qui résulte de cette histoire, c'est que M. Dorlange est amoureux de la femme qui avait posé dans son imagination pour la *Sainte Ursule;* mais, comme il faut ajouter que cette femme a bien l'air d'être à tout jamais perdue pour lui, il ne me sembla pas du tout impossible qu'à la longue il ne vînt à me transporter le sentiment qu'il paraît lui garder encore aujourd'hui. Aussi, quand, après avoir fini son récit, il me demanda si je ne trouvais pas qu'il fût une réponse bien victorieuse aux appréhensions ridicules de notre ami :

— La modestie, lui répondis-je, me fait un devoir de partager votre sécurité; cependant, on prétend qu'à l'ar-

mée beaucoup de projectiles tuent les gens par ricochet.

— Ainsi, vous me croyez coupable de l'impertinence que Marie-Gaston me fait l'honneur de redouter pour moi?

— Je ne sais pas si vous seriez un impertinent, repartis-je avec une pointe de sécheresse, mais, pour peu que cette fantaisie vous tînt fort au cœur, je vous trouverais, je l'avoue, un homme fort à plaindre.

La riposte fut vive.

— Eh bien, madame, me répondit M. Dorlange, ne me plaignez pas : selon moi, un premier amour est une vaccine qui dispense d'en gagner un second.

La conversation en resta là; le récit avait pris du temps et nous étions arrivés à ma porte. Je dus engager M. Dorlange à monter, politesse qu'il accepta en remarquant que M. de l'Estorade serait sans doute rentré et qu'il pourrait prendre congé de lui. Mon mari était en effet de retour. Je ne sais si, prenant les devants contre les reproches que j'étais en droit de lui adresser, Lucas s'était étudié à envenimer ma démarche; ou si, pour la première fois de sa vie, en présence de mon escapade maternelle, éprouvant un mouvement de jalousie, M. de l'Estorade se trouva d'autant moins maître de le cacher, que ce sentiment lui était moins familier : toujours est-il qu'il nous fit la réception la plus verte, me disant qu'il était inouï qu'on eût l'idée de sortir à une pareille heure, par un pareil temps, pour aller prendre des nouvelles d'un malade qui, annonçant lui-même sa maladie, montrait par là même que son indisposition n'avait pas la moindre gravité.

Après l'avoir laissé pendant quelque temps être pr

faitement inconvenant, trouvant qu'il était temps de couper court à cette scène :

— Enfin, lui dis-je d'un ton péremptoire, je voulais dormir cette nuit ; je suis donc allée au collége par une pluie battante ; m'en voilà revenue par un magnifique clair de lune, et je vous prie de remarquer qu'après avoir bien voulu prendre la peine de m'accompagner, monsieur, qui nous quitte demain, a pris celle de remonter jusqu'ici afin de vous faire ses adieux.

J'ai habituellement trop d'empire sur M. de l'Estorade pour que ce rappel à l'ordre ne fît pas son effet ; mais décidément je vis qu'il y avait, dans son fait, du mari mécontent, car, ayant voulu faire de M. Dorlange une diversion, bientôt je m'aperçus que j'en avais fait une proie pour la mauvaise humeur de mon ogre de mari, qui se tourna tout entière de son côté. Après lui avoir dit que, chez le ministre où il venait de dîner, il avait été fort question de sa candidature, M. de l'Estorade commença par lui distiller avec amour toutes les raisons qu'il avait de craindre pour lui un éclatant échec ; que le collége d'Arcis-sur-Aube était un de ceux où le ministère était le plus sûr de son fait ; qu'on avait envoyé là un homme d'une habileté rare, qui déjà, depuis plusieurs jours, *travaillait* l'élection et avait fait passer au gouvernement les nouvelles les plus triomphantes. Mais ce n'était là que des généralités, auxquelles d'ailleurs M. Dorlange répondit avec une grande modestie et avec toute l'apparence d'un homme ayant d'avance pris son parti des fortunes diverses auxquelles pouvait être exposée son élection. M. de l'Estorade lui gardait un dernier trait, qui,

dans la situation donnée, devenait d'un effet merveilleux, puisque du même coup il atteignait le candidat et le galant, en supposant que galant il y eût.

— Écoutez, mon cher monsieur, dit M. de l'Estorade à sa victime, quand on court la carrière électorale, il faut se représenter qu'on met tout au jeu : sa vie publique comme sa vie privée. Dans votre présent, dans votre passé, les adversaires fouillent d'une main impitoyable, et malheur, ma foi! à qui se présente avec le moindre côté véreux. Eh bien, je ne dois pas vous le cacher : ce soir, chez le ministre, il a été fort question d'un petit scandale qui, très-véniel dans la vie d'un artiste, prend tout à coup dans celle d'un mandataire du pays une proportion beaucoup plus grave. Vous me comprenez : je veux parler de cette belle Italienne installée dans votre maison ; prenez-y garde, il pourrait bien vous être demandé compte par quelque électeur puritain de la moralité plus ou moins problématique de sa présence chez vous.

La réplique de M. Dorlange fut très-digne.

— A ceux, répondit-il, qui pourraient avoir la pensée de m'interroger sur ce détail de ma vie privée, je ne souhaite qu'une chose : c'est de n'avoir pas dans la leur un plus mauvais souvenir. Si déjà, durant notre trajet du collége ici, je n'avais pas assommé madame d'une interminable histoire, je vous conterais, monsieur le comte, celle de ma belle Italienne, et vous verriez que sa présence chez moi ne doit rien me faire perdre de l'estime que jusqu'ici vous avez bien voulu me témoigner.

— Mais, repartit M. de l'Estorade, se radoucissant tout à coup en apprenant que notre longue course s'était em-

ployée à raconter des histoires, vous prenez mon observation bien au tragique ! Moi-même, je vous le disais tout à l'heure : qu'un artiste ait chez lui un beau modèle, il n'y a rien là que de très-naturel, mais ce n'est pas un meuble à l'usage de MM. les hommes politiques...

— Ce qui paraît être mieux à leur usage, reprit avec une certaine animation M. Dorlange, c'est le parti que l'on peut tirer d'une calomnie acceptée avec un mauvais empressement et avant toute vérification. Du reste, loin de craindre une explication sur le sujet dont vous m'entretenez, je la désire, et le ministère me rendrait grand service en chargeant cet agent si merveilleusement habile, qu'il a placé sur mon chemin, de soulever devant les électeurs cette délicate question.

— Enfin, vous partez demain? demanda M. de l'Estorade, voyant qu'il s'était engagé dans une voie où, au lieu de ménager de la confusion à M. Dorlange, il lui avait, au contraire, fourni l'occasion de répondre avec une certaine hauteur de ton et de paroles.

— Oui, et d'assez bonne heure, en sorte que je vais avoir l'honneur de prendre congé de vous, car j'ai encore quelques préparatifs à terminer.

Là-dessus, M. Dorlange se leva, et, après m'avoir adressé un salut assez cérémonieux sans donner la main à M. de l'Estorade, qui de son côté ne la lui tendit pas, il sortit de l'appartement.

Pour éviter une explication qui entre nous était inévitable :

— Ah çà ! qu'avait donc Armand? demanda M. de l'Estorade.

— Ce qu'avait Armand importe peu, répondis-je, et vous vous en êtes douté en me voyant revenir sans lui, et ne pas témoigner la moindre émotion; mais ce qui serait plus intéressant à savoir, c'est ce que vous-même avez ce soir, car jamais je ne vous vis si à contre-temps, si aigre et si désobligeant.

— Quoi! parce que j'ai dit à un candidat ridicule qu'il devait prendre le deuil de sa députation?

— D'abord, ce n'était pas un compliment à faire, et, dans tous les cas, le moment était mal choisi avec un homme auquel mon émoi maternel venait d'imposer une atroce corvée.

— Je n'aime pas les officieux, répliqua M. de l'Estorade en haussant beaucoup plus le ton qu'il ne le fait d'ordinaire avec moi. Après tout, si ce monsieur ne s'était pas trouvé là pour vous offrir son bras, vous n'eussiez pas fait cette inconvenante promenade.

— Vous vous trompez, et je l'eusse faite d'une façon plus inconvenante encore, car j'eusse été seule au collége, vos gens étant ici les maîtres et ayant refusé de m'accompagner.

— Mais, enfin, vous admettez bien que, si quelqu'un vous eût rencontrée à neuf heures et demie du soir, dans le quartier du Panthéon, bras dessus, bras dessous, avec M. Dorlange, la chose eût au moins paru singulière.

Ayant l'air de découvrir ce que je savais depuis une heure :

—Mon Dieu, monsieur, m'écriai-je, après quinze ans de mariage, me feriez-vous pour la première fois l'honneur d'être jaloux? Alors, je m'explique que, malgré votre

respect pour les convenances, vous ayez profité de ma présence pour entreprendre M. Dorlange sur le sujet, assez peu convenable, de cette femme que l'on croit sa maîtresse; c'était de la bonne perfidie bien noire, et vous jouiez à le ruiner dans mon esprit.

Ainsi percé à jour, mon pauvre mari battit la campagne et n'eut enfin d'autre ressource que celle de sonner Lucas, auquel il fit une rude semonce; cela mit fin à l'explication. Toutefois, quoique ayant remporté cette facile victoire, les grands petits événements de cette soirée ne me laissent pas moins sous une détestable impression. Je revenais contente, je croyais savoir enfin à quoi m'en tenir avec M. Dorlange. Pour être franche, je ne dois pas vous cacher qu'au moment où il me jeta son fameux : *Ne me plaignez pas*, comme les femmes sont toujours un peu femmes, j'avais senti comme un petit froissement à mon amour-propre; mais, tout en montant l'escalier, je m'étais dit que la manière vive et accentuée dont était partie cette parole devait lui prêter grande créance. C'était bien la naïve et franche explosion d'un sentiment vrai; ce sentiment ne s'adressait pas à moi, il se portait énergiquement ailleurs. Je devais donc être pleinement rassurée. Mais que pensez-vous de cette habileté conjugale, qui, en voulant compromettre auprès de moi un homme dont je ne m'étais que trop occupée, lui fournit l'occasion de paraître dans un plus beau jour et de s'y donner un nouveau relief? Car, il n'y avait pas à s'y méprendre, l'espèce d'émotion avec laquelle M. Dorlange a repoussé l'insinuation dont il se voyait l'objet était le cri d'une conscience qui vit en paix avec elle-même, et qui se sent

le moyen de confondre la calomnie. Alors, chère madame, je vous le demande, quel est donc cet homme dont on ne peut trouver le côté vulnérable, et qu'en deux ou trois circonstances nous avons vu héroïque, et cela presque sans qu'il ait l'air de s'en apercevoir, comme s'il n'habitait jamais que les hauteurs et que la grandeur fût son élément? Comment, en dépit de toutes les apparences contraires, cette Italienne ne lui serait rien? Ainsi, au milieu de nos petites mœurs étiolées, il se trouverait encore des caractères assez forts pour courir sur le penchant des occasions les plus périlleuses sans jamais y tomber! Quelle nature que celle qui peut ainsi traverser tous les buissons sans y rien laisser de sa laine! Et de cet homme si exceptionnel, je pensais à faire un ami...

Oh! que je ne m'y jouerai pas! Qu'il vienne enfin à s'assurer, ce Dante Alighieri de la sculpture, que sa Béatrice ne lui sera jamais rendue et que, tout à coup, comme déjà il l'a fait une fois, il se retourne de mon côté; mais que deviendrai-je? Est-on jamais assurée contre la puissance de fascination que doivent exercer de pareils hommes? Comme disait M. de Montriveau à la pauvre duchesse de Langeais, non-seulement *il ne faut pas toucher à la hache,* mais il faut encore soigneusement s'en tenir à distance, de peur qu'un des rayons de ce fer poli et brillant ne vienne à vous frapper dans les yeux. Heureusement, voilà M. de l'Estorade déjà mal disposé pour ce dangereux homme; mais qu'il soit tranquille, M. le comte, j'aurai soin d'entretenir et de cultiver ce germe d'hostilité naissante. Après cela, si M. Dorlange venait à être nommé, lui et mon mari seront dans deux camps

opposés, et la passion politique, Dieu merci! a souvent coupé court à des intimités plus anciennes et mieux installées que celle-ci. — Mais il est le sauveur de votre fille; mais vous aviez peur d'être aimée, et il ne songe pas à vous; mais c'est un homme distingué par l'esprit et par la hauteur des sentiments, et auquel vous n'avez pas un reproche à adresser! — Des raisons que tout cela, chère madame! Suffit qu'il me fasse peur. Or, quand j'ai peur, je ne discute ni ne raisonne, je regarde seulement si j'ai encore assez de jambes et d'haleine, et tout naïvement je me mets à fuir jusqu'à ce que je me sente en sûreté.

DORLANGE A MARIE-GASTON.

Paris, avril 1839.

En revenant de chez les l'Estorade, auxquels j'étais allé faire mes adieux, je trouve, cher ami, la lettre par laquelle tu m'annonces ta prochaine arrivée. Je t'attendrai toute la journée de demain; mais, le soir, sans plus de remise, je me mets en route pour Arcis-sur-Aube, où, d'ici à une huitaine, se sera fait le dénoûment de mon imbroglio politique. Quels tenants et aboutissants je puis avoir dans cette cité champenoise que j'aspire, à ce qu'il paraît, à représenter; sur quel concours et sur quel appui je dois compter; en un mot, qui s'est occupé de faire mon lit électoral? tout cela, je l'ignore aussi parfaitement que l'an passé, à l'époque où, pour la première fois, je reçus la nouvelle de ma vocation parlementaire. Il y a quelques jours seulement, j'ai reçu, timbrée de Paris, cette fois, et non plus

de Stockholm, une communication émanant de la chancellerie paternelle. A voir la teneur de ce document, je ne serais pas étonné que les éminentes fonctions remplies dans une cour du Nord par le mystérieux auteur de mes jours fussent tout simplement celles de caporal prussien ; car il est impossible de faire passer des instructions sur un ton plus impératif, plus péremptoire, et en s'ingéniant aussi désespérément des plus minutieux détails. La note porte pour titre, en vedette :

CE QUE DOIT FAIRE MONSIEUR MON FILS.

Au reçu de *la présente,* je dois mettre en route la *Sainte Ursule,* présider moi-même à l'emballage et à la mise en caisse, et ensuite adresser, par le roulage accéléré, à la mère Marie des Anges, supérieure de la communauté des dames ursulines d'Arcis-sur-Aube (Aube). Tu comprends ? en effet, sans cette indication supplémentaire, on pourrait croire qu'Arcis-*sur-Aube* est situé dans le département de la Gironde ou dans le département du Finistère... Je dois ensuite faire un marché avec le commissionnaire expéditeur, pour que le colis (ma *Sainte Ursule* devient un colis) soit déchargé expressément à la porte de la chapelle du couvent. Puis ordre m'est intimé de suivre à très-peu de jours de distance, de manière à être rendu, pour le plus tard, le 2 mai, audit Arcis-sur-Aube. Tu vois, la chose se traite militairement ; si bien qu'au lieu de demander un passeport, j'eus un moment l'idée de passer au bureau de l'intendance militaire, afin de me faire délivrer feuille de route, et de voyager par étapes à tr

par lieue. L'hôtel où je dois descendre est prévu et indiqué. Je suis attendu à l'hôtel de *la Poste*; ainsi, j'aurais eu plus de goût pour *les Trois Maures* ou *le Lion d'argent,* qui doivent se trouver à Arcis comme ailleurs, impossible de me passer cette fantaisie. Enfin, j'ai commandement, la veille de mon départ, de faire annoncer dans les journaux dont je dispose que je me présente comme candidat dans l'arrondissement électoral d'Arcis-sur-Aube (Aube), mais en évitant de faire une profession de foi qui serait à la fois *inutile et prématurée.* Reste une injonction qui, tout en m'humiliant un peu, ne laisse pas de me donner quelque foi dans tout ce qui m'arrive. *Le matin même* de mon départ, je passerai chez les frères Mongenod, et j'y retirerai une nouvelle somme de deux cent cinquante mille francs qui *doit* y être déposée à mon nom; *mettre le plus grand soin,* ajoutent mes instructions, *en transportant cet argent de Paris à Arcis-sur-Aube, à ce qu'il ne soit ni perdu ni volé.* Que penses-tu, cher ami, de ce dernier article? Cette somme *doit* être déposée : elle pourrait donc ne pas l'être, et si elle ne l'était pas? Et puis qu'en ferai-je à Arcis? Je vais donc aborder mon élection à la façon anglaise, c'est pour cela sans doute qu'une profession de foi serait *inutile et prématurée.* Quant à la recommandation de ne perdre ni de me laisser voler la somme dont je serai porteur, ne trouves-tu pas qu'elle me rajeunit d'une façon bien extraordinaire? Depuis que je l'ai vue écrite, il me prend comme des envies de teter mon pouce et de me commander un bourrelet... Mais *monsieur* mon père a beau, par toutes ces façons singulières, me mettre l'esprit à la torture, n'était le respect

que je lui dois, je m'écrierais, comme Bazile en parlant du comte Almaviva: « Ce diable d'homme a toujours les poches pleines d'arguments irrésistibles! » Je me laisse donc aller, les yeux fermés, au courant qui m'entraîne, et, nonobstant la nouvelle de ta venue prochaine, demain matin, après être passé chez les frères Mongenod, je me mets vaillamment en route, me représentant la stupéfaction des gens d'Arcis quand ils vont me voir tout à coup tomber au milieu d'eux, à peu près comme ces diablotins qu'un ressort fait jaillir d'une boîte à surprise.

A Paris, j'ai déjà produit mon effet. *Le National,* hier matin, annonçait ma candidature dans les termes les plus ardents, et il paraît que ce soir, chez le ministre de l'intérieur, où dînait M. de l'Estorade, j'aurais été fort longuement tenu sur le tapis. Il faut se hâter d'ajouter, toujours selon M. de l'Estorade, que l'impression générale aurait été la certitude de mon insuccès. Tout au plus, dans l'arrondissement d'Arcis, le ministère aurait pu craindre une nomination centre gauche; quant au parti démocratique, que je prétends représenter, on ne peut pas même dire que là il existe; mais au candidat centre gauche il a été mis bon ordre par l'envoi d'un courtier de l'espèce la plus alerte et la plus déliée, et, au moment où je lance mon nom en ballon perdu, l'élection dans le sens conservateur serait déjà assurée. Au nombre des éléments de ma défaite inévitable, M. de l'Estorade a daigné mentionner un détail relativement auquel, cher ami, je m'étonne bien que tu ne m'aies pas adressé un peu de morale, car c'était une des plus agréables calomnies mises en circulation dans le salon Montcornet par le très-honoré et très-hono-

rable M. Bixiou. Il s'agit d'une superbe Italienne que j'aurais ramenée d'Italie, et avec laquelle je vivrais dans la situation du monde la moins canonique. Voyons, qui t'a empêché de me demander les explications que semblait comporter la matière? As-tu trouvé le cas tellement honteux, que tu aies craint d'offenser ma pudeur en m'en disant seulement un mot? ou bien as-tu dans ma moralité une confiance assez entière pour n'avoir pas même besoin d'être édifié à cet endroit? Je n'ai pas eu le loisir d'entrer avec M. de l'Estorade dans les explications qui eussent été nécessaires, et je n'ai de même pas le temps de te les offrir ici spontanément. Si donc je te parle de ce petit incident, c'est pour arriver à une remarque que je crois avoir faite, et dont je te charge de vérifier le bien-jugé une fois que tu seras ici.

J'ai comme une idée qu'il ne serait pas agréable à M. de l'Estorade de me voir réussir dans ma campagne électorale. Jamais il n'avait donné grande approbation à mes projets dans ce sens, et toujours, par des considérations, toutes prises, il est vrai, du point de vue de mon intérêt, il s'était efforcé de m'en détourner. Mais, aujourd'hui que l'idée a gagné de la consistance et qu'il va jusqu'à en être parlé dans les salons ministériels, notre gentilhomme tourne à l'aigre, et, en même temps qu'il se fait une maligne joie d'augurer pour moi un échec, le voilà m'accostant avec une charmante petite infamie sous laquelle il entend m'enterrer d'amitié. Pourquoi cela? Je vais te le dire: c'est que, tout en étant mon obligé, le cher homme, de par la hauteur de sa position sociale, se sentait sur moi une supériorité dont mon entrée à la Chambre le dépossé-

derait aussitôt, et, cette supériorité, il ne lui est pas agréable d'y renoncer. Après tout, qu'est-ce qu'un artiste, fût-il homme de génie, auprès d'un pair de France, d'un personnage qui met la main à la direction de la grande chose politique et sociale, d'un homme qui approche le roi et les ministres, et qui aurait le droit, si, par impossible, une telle audace pouvait lui prendre, de déposer une boule noire contre le budget? Eh bien, cet homme, ce privilégié, comprend-on que je veuille l'être à mon tour, et avec plus d'importance et d'autorité dans cette insolente Chambre élective? Cela n'est-il pas criant de fatuité et d'outrecuidance? et dès lors voilà M. le comte furieux. Ce n'est pas tout. MM. les hommes politiques patentés ont une marotte, celle d'avoir été initiés par une longue étude à une certaine science soi-disant ardue qu'ils appellent la science des affaires, et qu'eux seuls, comme les médecins la médecine, ont le droit de savoir et de pratiquer. Ils ne souffrent donc pas volontiers que, sans avoir pris ses licences, un faquin de premier venu, un journaliste, par exemple, moins que cela, un artiste, un *tailleur d'images*, ait la prétention de se glisser dans leur domaine et d'y prendre la parole à leur côté. Un poëte, un artiste, un écrivain, peuvent être doués de facultés éminentes, on veut bien en convenir; le métier même de tous ces gens les suppose, mais ce ne sont pas des hommes d'État. Chateaubriand lui-même, quoique posé mieux qu'[illegible] d'entre nous pour se faire faire une place dans cet [illegible] gouvernemental, s'est vu néanmoins [illegible] un matin, un petit billet très-conc[illegible] lèle, l'a renvoyé comme il con[illegible]

autres futilités littéraires. Je sais bien que le temps et cette grande fille posthume de nous-mêmes que nous appelons la postérité finissent, en résultat, par faire bonne justice et par remettre chaque chose en son lieu. Vers l'an 2039, si le monde daigne durer jusque-là, on saura bien encore, je crois, ce qu'en 1839 étaient Canalis, Joseph Bridau, Daniel d'Arthez, Stidmann et Léon de Lora; tandis qu'un nombre infiniment petit de gens sauront qu'à cette même époque M. le comte de l'Estorade était pair de France et président de chambre à la cour des comptes; M. le comte de Rastignac, ministre des travaux publics, et M. le baron Martial de la Roche-Hugon, son beau-frère, diplomate et conseiller d'État en service plus ou moins extraordinaire. Mais, en attendant cette classification tardive et ce lointain redressement, je ne trouve pas mauvais que, de temps à autre, on fasse connaître à ces grands hommes de gouvernement qu'à moins de s'appeler Richelieu ou Colbert, on est exposé à toutes les concurrences et forcé de les accepter. Aussi, par ce côté taquin, je prends goût à mon entreprise, et, si je viens à être nommé, à moins que tu ne m'affirmes que, ce soir, j'ai pris de travers le procédé de l'Estorade, je trouverai bien l'occasion de lui faire sentir, à lui et aux autres, qu'on peut, quand on le veut bien, enjamber les clôtures de leur petit parc de réserve et s'y carrer comme leur égal.

Mais c'est beaucoup, cher ami, te bavarder de moi et ne point penser aux tristes émotions qui t'attendent à ton retour ici. Comment les supporteras-tu? au lieu de les détourner de toi, n'iras-tu pas complaisamment à leur rencontre, et ne prendras-tu pas un triste plaisir à raviver

leur âcreté? Mon Dieu! je te dirai de ces grandes douleurs ce que je te disais, il n'y a qu'un moment, de nos grands hommes de gouvernement : qu'il faut les considérer dans le temps et dans l'espace, où elles deviennent insaisissables, imperceptibles, et où il n'en est pas plus tenu compte à l'homme, quand la biographie s'empare de lui, que des cheveux tombés de sa tête à sa toilette de chaque matin. L'adorable insensée, avec laquelle tu as passé conjugalement trois années d'ivresse, avait cru mettre la main où était la mort, qui, riant de ses arrangements, de ses projets, de ses raffinements, de ses habiletés à parer la vie, l'a brutalement et brusquement saisie. Toi, tu es resté, avec la jeunesse, les dons de l'intelligence et, ce qui est une force, ne t'y trompe pas, un désillusionnement profond et prématuré. Que ne fais-tu comme moi, que ne viens-tu me rejoindre dans l'arène politique? Nous serions deux alors pour le dessein que je médite, et l'on verrait ce que c'est que deux hommes décidés et énergiques formant, en quelque sorte, un attelage et tirant ensemble au rude collier de la justice et de la vérité. Mais trouves-tu que j'ai par trop la prétention de devenir épidémique et d'inoculer à tout venant ma fièvre jaune parlementaire, reviens au moins à la carrière des lettres, où déjà tu avais marqué ta place, et demande à ton imagination de te faire oublier ton cœur, qui te parle trop du passé. Pour mon compte, je ferai autour de toi tout le bruit que je pourrai, et, dût la continuation de notre correspondance prendre sur mon sommeil, pour te distraire, bon gré, mal gré, je te tiendrai avec soin au courant de toutes les péripéties du drame dans lequel je vais m'engager.

Arrivant à Paris sans logement arrêté d'avance, tu serais bien amical et bien l'homme du temps d'autrefois, si tu voulais prendre chez moi ton gîte, au lieu d'aller t'installer à Ville-d'Avray, dont je trouve le séjour mauvais et dangereux pour toi. Tu jugerais toi-même de ma belle gouvernante et verrais à quel point elle a été calomniée et méconnue. Tu serais aussi plus près de l'Estorade, dont j'attends pour toi de grandes consolations; enfin, ce serait là une charmante expiation de tous les torts involontaires que tu as pu avoir envers moi. A tout hasard, j'ai donné mes instructions en conséquence et ta chambre t'attend. Le quartier perdu où je loge te sera une transition avec le Paris bruyant et infernal auquel je me doute bien que tu auras de la peine à te réhabituer. Je ne loge pas loin de cette rue d'Enfer où nous demeurions jadis de compagnie, et où nous avons eu de si bons moments. Que de rêves, que de projets alors, et combien peu la vie réelle en a ratifié! Notre songe le plus habituel, c'était la gloire, et celui-là seul dont elle ait paru ne pas vouloir nous faire banqueroute, nous le désertons nous-mêmes : toi pour souffrir et pleurer, moi pour courir après une vaporeuse filiation dont je ne sais si j'aurai un jour beaucoup à me féliciter! Pendant que le flot toujours changeant de l'existence a tout emporté, nos digues, nos jardinets, nos rosiers en boutons, nos maisonnettes, une seule chose est restée à l'ancre : notre vieille et sainte amitié; n'y fais plus d'avarie, je t'en conjure, mon cher enfant prodigue, et ne t'expose pas à te brouiller avec la cour du Nord, dont je serai peut-être un jour le Suger ou le Sully.

P.-S. — Tu n'es pas encore arrivé, cher ami, et je ferme ma lettre, qui te sera remise par ma gouvernante quand tu te présenteras à mon domicile, car je compte bien que ta première visite sera pour moi; tu ne sauras pas encore, par conséquent, que je suis absent. Je suis allé ce matin chez les frères Mongenod; les deux cent cinquante mille francs y étaient, mais avec l'accompagnement d'une circonstance bien extraordinaire : l'argent était au nom de *Monsieur le comte de Sallenauve, dit Dorlange, statuaire, rue de l'Ouest, 42.* Ainsi, malgré une désignation qui jusqu'ici n'avait jamais été la mienne, la somme en mes mains était bien à destination, et elle m'a été payée sans difficulté. J'ai eu assez de présence d'esprit, en face du caissier, pour ne pas paraître trop stupéfait de mon nouveau nom et de mon nouveau titre; mais j'ai vu en particulier M. Mongenod l'aîné, homme qui jouit dans la banque de la plus belle réputation, et avec lui je me suis ouvert de mon étonnement, en lui demandant les explications qu'il serait en mesure de me donner. Il n'a pu m'en fournir aucune : l'argent lui est venu par un banquier hollandais, son correspondant à Rotterdam, et il n'en sait pas plus long. Ah çà! que se passe-t-il? Vais-je être noble maintenant? Le moment est-il venu pour mon père de se manifester? Je pars dans un émoi et dans une anxiété que tu comprends. Jusqu'à nouvel ordre, je t'adresserai tes lettres chez moi; si tu ne te décides pas à y loger, fais-moi bientôt connaître ton adresse, car il me semble que nous allons avoir beaucoup de choses à nous dire. Aucune confidence, je te prie, aux l'Estorade et tout ceci bien entre nous.

DORLANGE A MARIE-GASTON.

Arcis-sur-Aube, 3 mai 1839.

Cher ami, hier soir, à sept heures, par-devant maître Achille Pigoult, notaire royal à la résidence d'Arcis-sur-Aube, ont eu lieu les obsèques et enterrement de Charles Dorlange, qui bientôt après, comme un papillon sorti de sa nymphe, s'est élancé dans le monde sous le nom et la figure de Charles de Sallenauve, fils de François-Henri-Pantaléon Dumirail, marquis de Sallenauve. Suit l'historique des faits qui ont précédé cette brillante et glorieuse transformation.

Parti dans la soirée du 1er mai de Paris, que je laissais livré à toutes les joies officielles de la Saint-Philippe, le lendemain, dans l'après-midi, conformément à la prescription paternelle, je faisais mon entrée dans la ville d'Arcis. A la descente du coupé, tu penses bien que mon étonnement ne fut pas médiocre en apercevant dans la rue, où venait de s'arrêter la diligence, cet insaisissable Jacques Bricheteau que je n'avais pas entrevu depuis notre fatale rencontre de l'île Saint-Louis. Cette fois, au lieu de procéder à la manière du chien de Jean de Nivelle, je le vois venir à moi, le sourire sur les lèvres, et il me tend la main en disant :

— Enfin, cher monsieur, nous sommes à peu près au bout des mystères, et bientôt, je l'espère, vous ne croirez plus avoir à vous plaindre de moi.

En même temps, ayant l'air de céder à une pressante sollicitude :

— Vous apportez l'argent? me demande-t-il.

— Oui, répondis-je, ni perdu ni volé.

Et je tire de ma poche un portefeuille contenant les deux cent cinquante mille francs en billets de banque.

— Très-bien ! dit Jacques Bricheteau. Maintenant, nous allons à l'hôtel de *la Poste,* où vous savez sans doute par qui vous êtes attendu?

— Mais non vraiment, repartis-je.

— Vous n'avez donc pas remarqué la qualification sous laquelle la somme vous est parvenue?

— Au contraire, cette étrangeté m'a tout d'abord frappé et j'avoue qu'elle a beaucoup fait travailler mon imagination.

— Eh bien, tout à l'heure, nous allons complétement déchirer le voile dont nous avions eu soin de vous lever un coin pour que vous n'allassiez pas trop brusquement vous heurter contre le grand et heureux événement près de s'accomplir dans votre vie.

— Mon père serait ici?

Je fis cette question avec vivacité, mais sans pourtant ressentir le trouble profond dont l'idée d'aller embrasser une mère m'eût probablement pénétré.

— Oui, répondit Jacques Bricheteau, votre père vous attend; mais je dois vous prémunir contre une nuance probable de son accueil. Le marquis a beaucoup souffert; la vie de cour que depuis il a menée l'a habitué à rendre peu extérieures ses impressions; d'ailleurs, en tout, il a horreur de ce qui peut rappeler l'allure bourgeoise; ne vous étonnez donc pas de la réception froidement digne et aristocratique qu'il pourrait être disposé à vous faire;

c'est un bon homme au fond et que vous apprécierez mieux quand vous le connaîtrez.

— Voilà, pensais-je, des préparations tout juste rassurantes!

Et, comme déjà, de moi-même, je ne me sentais pas très-ardemment disposé, j'augurai que cette première entrevue allait se passer tout entière au-dessous de zéro.

En entrant dans la pièce où m'attendait le marquis, je vis un homme fort grand, fort maigre et fort chauve assis à une table, sur laquelle il mettait en ordre des papiers. Au bruit que nous fîmes en ouvrant la porte, il remonta ses lunettes sur son front, appuya ses deux mains sur les bras de son fauteuil, et, le visage tourné vers nous, il attendit.

— M. le comte de Sallenauve! dit Jacques Bricheteau en donnant à cette annonce toute la solennité qu'y eût mise un introducteur des ambassadeurs ou un chambellan.

Cependant, la présence de l'homme auquel je devais la vie avait en un moment fondu ma glace, et, en m'avançant vers lui d'un mouvement vif et empressé, je me sentais monter des larmes dans les yeux. Lui ne se leva pas. Sur sa figure, de cette distinction remarquable qu'autrefois on appelait un grand air, ne parut pas la trace de la moindre émotion; il se contenta de me tendre la main, serra mollement la mienne, puis me dit :

— Prenez un siége, monsieur, car je n'ai pas encore le droit de vous appeler mon fils.

Quand Jacques Bricheteau et moi, nous fûmes assis :

— Vous n'avez donc, me dit ce singulier père, aucune

répugnance à accepter la situation politique dont nous nous sommes occupés pour vous?

— Au contraire, répondis-je ; l'idée m'en avait d'abord étonné, mais je m'y suis rapidement fait, et j'ai exécuté avec soin, pour assurer le succès, toutes les prescriptions qui m'avaient été transmises.

— A merveille, fit le marquis en prenant sur la table une tabatière d'or qu'il se mit à faire tourner dans ses doigts.

Puis, après un moment de silence :

— Maintenant, ajouta-t-il, je vous dois quelques explications : notre ami Jacques Bricheteau, s'il veut bien l'avoir pour agréable, va vous les donner. Ce qui équivalait à l'ancienne formule royale : *Mon chancelier vous dira le reste.*

— Pour reprendre les choses à leur origine, dit Jacques Bricheteau en acceptant la procuration qui venait de lui être passée, je dois d'abord, mon cher monsieur, vous faire savoir que vous n'êtes pas un Sallenauve direct. Revenu de l'émigration, aux alentours de 1808, M. le marquis, ici présent, fit, vers la même époque, la connaissance de votre mère, et, au commencement de 1809, vous deveniez le fruit de cette liaison. Votre naissance, vous le savez déjà, coûta la vie à votre mère, et, comme un malheur n'arrive jamais seul, peu après cette perte cruelle, M. de Sallenauve, compromis dans une conspiration contre le trône impérial, était forcé de s'expatrier. Enfant d'Arcis comme moi, M. le marquis voulait bien m'honorer de quelque amitié, et, au moment de son expatriation nouvelle, il me confia le soin de votre enfance

ce soin, je l'acceptai, je ne dirai pas avec empressement, mais avec la plus vive reconnaissance.

A ce mot, le marquis tendit sa main à Jacques Bricheteau, qui était assis à sa portée, et, après une étreinte silencieuse, qui ne me parut pas d'ailleurs les émouvoir prodigieusement, Jacques Bricheteau ajouta :

— L'appareil de précautions mystérieuses dont je m'étudiai à entourer le mandat que j'avais accepté s'explique par beaucoup de raisons, et je puis dire que, en quelque sorte, vous avez eu le contre-coup de tous les régimes qui, en France, se sont succédé depuis votre naissance. Sous l'Empire, je craignis qu'un gouvernement qui n'avait pas la réputation d'être indulgent pour les agressions dont il pouvait devenir l'objet n'étendît jusqu'à vous les rigueurs de la proscription paternelle, et c'est de cette façon que l'idée de vous ménager une sorte d'existence anonyme commença à prendre pied dans mon esprit. Sous la Restauration, j'eus à redouter pour vous une autre nature d'ennemis : la famille de Sallenauve, qui n'a plus aujourd'hui d'autre représentant que M. le marquis, ici présent, était alors toute-puissante. Elle avait eu vent de votre naissance, et il ne lui avait pas échappé que celui de qui vous teniez le jour avait eu la précaution de ne vous point reconnaître, afin d'être en mesure de vous laisser la totalité de sa fortune, dont la loi, comme enfant naturel, vous eût disputé une partie. L'ombre dans laquelle je vous avais tenu jusque-là me parut le meilleur asile contre les persécutions de parents avides ; et, venues de ce côté, quelques démarches suspectes, faites à plusieurs reprises dans mes entours, té-

moignèrent de la justesse de mes prévisions. Enfin, sous le gouvernement de juillet, ce fut moi-même que je craignis pour vous. J'avais vu établir cet ordre de choses avec un profond regret, et, comme on fait volontiers de tous les gouvernements qui arrivent et qui ne vous sont pas sympathiques, ne croyant pas à sa durée, je m'étais laissé entraîner contre lui à quelques hostilités actives qui me mirent à l'index de la police...

Ici, le souvenir du soupçon tout contraire dont Jacques Bricheteau avait été l'objet au café des Arts ayant fait passer un sourire sur mon visage, le *chancelier* s'arrêta, et, avec un sérieux très-marqué :

— Les explications que j'ai l'honneur de vous donner, me demanda-t-il, auraient-elles le malheur de vous sembler invraisemblables?

Lorsque j'eus donné le sens de mon mouvement de physionomie :

— Ce garçon limonadier, dit Jacques Bricheteau, ne se trompait pas absolument, car depuis de longues années je suis employé à la préfecture de police, au service de la salubrité, mais je n'entreprends pas l'espionnage, et, au contraire, plus d'une fois je faillis en être la victime. Maintenant, pour en venir au secret dont je continuai d'entourer notre relation, sans appréhender pour vous comme résultat de cette accointance connue des persécutions positives, il me parut que son ébruitement pouvait nuire à votre carrière. « Les sculpteurs, me disais-je, ne peuvent vivre sans l'appui du gouvernement; je serai peut-être cause qu'on lui marchandera des commandes. » Je dois ajouter, d'ailleurs, qu'à l'époque où je vous fis

savoir que votre pension cesserait de vous être servie, déjà depuis plusieurs années j'avais entièrement perdu la trace de M. le marquis. A quoi bon alors vous faire la confidence d'un passé qui ne paraissait plus avoir d'ouverture sur aucun avenir? Je résolus donc de vous laisser dans votre entière ignorance et m'occupai de trouver une fable qui, en trompant votre curiosité, pût me relever de la longue privation que je m'étais imposée en évitant jusque-là tout rapport direct avec vous...

— L'homme que vous aviez chargé de vous représenter, dis-je alors en interrompant, pouvait être habilement choisi au point de vue du mystère, mais convenez que de sa personne il n'était pas attrayant.

— Ce pauvre Gorenflot, répondit en riant l'organiste, c'est tout bonnement un des sonneurs de la paroisse et l'homme qui pousse le vent dans mon orgue. Je ne sais s'il était connu de l'auteur de *Notre-Dame de Paris* quand il a inventé son Quasimodo.

Pendant cette parenthèse de Jacques Bricheteau, un bruit assez ridicule vint frapper notre oreille : un ronflement très-accentué de mon père nous donnait à connaître ou qu'il ne prenait pas grand intérêt aux explications fournies en son nom, ou qu'il les trouvait d'une certaine prolixité. Je ne sais si l'amour-propre d'orateur offensé donna à Jacques Bricheteau ce mouvement de vivacité, mais, se levant avec impatience, il secoua rudement le bras du dormeur en lui criant :

— Eh! marquis, si vous dormez ainsi au conseil des ministres, voilà, sur ma parole, un pays bien gouverné!

M. de Sallenauve ouvrit les yeux, se secoua, puis, s'adressant à moi :

— Pardon, monsieur le comte, me dit-il, mais voilà dix nuits que je voyage en poste, sans m'arrêter, afin de me trouver au rendez-vous que je vous avais fait donner ici ; quoique j'aie passé dans un lit la nuit dernière, je me sens encore un peu fatigué.

Cela dit, il se leva, aspira une forte prise de tabac, et se mit à se promener dans l'appartement pendant que Jacques Bricheteau continuait ainsi :

— Il y a un peu plus d'un an, je reçois enfin une lettre de votre père ; il m'expliquait son long silence, les projets qu'il avait sur vous, et la nécessité où, encore pour quelques années peut-être, il était de garder avec vous le plus sévère incognito. C'est justement à cette époque que le hasard vous conduit sur mon chemin ; alors, je vous vois prêt à vous jeter dans les folies pour pénétrer un secret dont l'existence était devenue manifeste pour vous.

— Vous êtes preste à déménager, dis-je en riant à l'ex-habitant du quai de Béthune.

— Je fis mieux que cela : horriblement tourmenté de l'idée qu'au moment précis où M. le marquis en déclarait la continuation nécessaire, vous viendriez à pénétrer malgré moi les ténèbres dont je vous avais si savamment environné...

— Vous partîtes pour Stockholm ?

— Non : pour la résidence de votre père, et à Stockholm je mis à la poste la lettre dont il m'avait chargé pour vous.

— Mais je ne saisis pas bien... ?

— Rien pourtant n'est plus facile à comprendre, dit le

marquis d'un ton capable ; ce n'est pas en Suède que je réside, et nous voulions vous dépayser.

— Vous plaît-il de poursuivre à ma place, dit Jacques Bricheteau, ne paraissant pas très-disposé à se laisser déposséder de la parole, dont tu as pu remarquer, cher ami, qu'il use avec élégance et facilité.

— Non pas, non pas, continuez, repartit le marquis, vous vous en acquittez à merveille.

— La présence de M. le marquis, dit Jacques Bricheteau en poursuivant, n'aura pas pour résultat, je dois vous en prévenir, de mettre immédiatement un terme à toutes les obscurités dont ses rapports avec vous ont été compliqués jusqu'ici. Pour le soin de son avenir et pour celui du vôtre, il se réserve de vous laisser ignorer quelque temps encore le nom du pays au gouvernement duquel il espère vous voir un jour appelé après lui, aussi bien que quelques autres particularités de sa vie. Si même aujourd'hui il est ici présent, c'est surtout dans le but de n'avoir pas à s'expliquer davantage et de demander un nouveau bail à votre curiosité. M'étant avisé que votre position de famille équivoque était de nature, dans la vie politique où vous allez entrer, à vous créer, sinon des difficultés, au moins certains déboires, sur l'observation qu'une de mes lettres en faisait à monsieur votre père, il se résolut à hâter le moment d'une reconnaissance officielle et légale que l'extinction de toute sa famille rendait désormais très-désirable pour vous ; et, du pays lointain qu'il habite, il se mit en devoir d'y procéder. Mais la reconnaissance d'un enfant naturel est un acte grave que la loi a entouré de précautions étroites. Il faut un acte authentique passé

devant notaire, et, à supposer qu'une procuration spéciale eût pu remplacer le consentement oral du père, M. le marquis pensa bientôt que les légalisations devenues indispensables pour donner à cette procuration toute sa valeur ébruiteraient, non-seulement pour vous, mais pour le pays où il est marié et naturalisé en quelque sorte, ce secret de son individualité, qu'il est tenu à économiser encore pendant un certain temps. Alors, son parti fut pris : trouvant moyen de s'échapper pour quelques semaines, il arriva en toute diligence, vint me surprendre, et vous donna rendez-vous ici. Mais, dans le voyage à la fois long et rapide qu'il entreprenait, il devait craindre que la somme importante destinée à préparer le succès de votre élection ne courût quelque risque ; alors, il la fit passer par le canal des banquiers, en exigeant qu'elle pût être touchée à jour fixe. Voilà pourquoi, à votre arrivée ici, je vous ai fait une question qui a pu vous surprendre. Maintenant, je vous en adresse une autre, et celle-ci a plus de gravité : Consentez-vous à prendre le nom de M. de Sallenauve et à être reconnu pour son fils?

— Je ne suis pas légiste, répondis-je ; mais il me semble que cette reconnaissance, en supposant que je ne dusse pas m'en trouver très-honoré, il ne dépendrait pas tout à fait de moi de la décliner.

— Pardonnez-moi, repartit Jacques Bricheteau, vous pourriez être le fils d'un père peu recommandable, avoir par conséquent intérêt à contester sa paternité, et, dans le cas particulier où nous nous trouvons, vous pourriez probablement plaider avec avantage contre la faveur que l'on veut vous faire. Je dois d'ailleurs vous le dire, et, en

parlant ainsi, je suis sûr d'exprimer les intentions de monsieur votre père, si vous pensiez qu'un homme qui déjà, dans l'intérêt de votre élection, a mis un demi-million dehors n'est pas un père tout à fait convenable, nous vous laisserions tout à fait libre et n'insisterions d'aucune façon.

— Parfaitement, parfaitement, dit M. de Sallenauve en mettant à cette affirmation un accent bref et un son de voix clairet, particuliers aux débris de la vieille aristocratie.

La politesse, pour le moins, me forçait à dire que j'acceptais avec empressement la paternité qui s'offrait à moi; à quelques mots que je prononçai dans ce sens :

— Du reste, répondit Jacques Bricheteau, notre pensée n'est pas de vous faire acheter *père en poche*. Moins pour provoquer une confiance que dès à présent il se croit acquise, que pour vous mettre à même de connaître la famille dont vous allez porter le nom, M. le marquis fera passer sous vos yeux tous les titres et tous les papiers dont il est détenteur; de plus, quoique depuis bien longtemps il ait quitté ce pays, il sera en mesure de faire affirmer son identité par plusieurs de ses contemporains encore existants, ce qui, du reste, ne pourra que profiter à la validité de l'acte à intervenir. Par exemple, au nombre des personnes honorables par lesquelles il a déjà été reconnu, je puis vous citer la respectueuse supérieure de la communauté des dames ursulines, la mère Marie des Anges, pour laquelle, soit dit en passant, vous avez fait un chef-d'œuvre.

— Oui, ma foi, oui, c'est un joli morceau, dit le marquis, et, si vous êtes un politique de cette force !...

— Eh bien, marquis, dit Jacques Bricheteau, qui me parut le mener un peu, voulez-vous procéder, avec notre jeune ami, à la vérification des papiers de famille?

— Mais c'est inutile, répliquai-je.

Et vraiment, par ce refus d'examen, il ne me paraissait pas que j'engageasse beaucoup ma foi; car, après tout, que signifient des papiers entre les mains d'un homme qui peut les avoir fabriqués ou se les être appropriés?

Mais mon père ne me tint pas pour quitte, et, pendant plus de deux heures, il fit passer sous mes yeux des parchemins, des arbres généalogiques, des contrats, des brevets, toutes pièces desquelles il résulte que la famille de Sallenauve est, après les Cinq-Cygne, une des plus anciennes familles de la Champagne en général et du département de l'Aube en particulier. Je dois ajouter que l'exhibition de toutes ces archives fut accompagnée d'un nombre infini de détails parlés qui donnaient à l'identité du dernier marquis de Sallenauve la plus incontestable vraisemblance. Sur tout autre objet, mon père est assez laconique; son ouverture d'esprit ne me paraît pas extraordinaire, et volontiers il passe la parole à son *chancelier:* mais, là, sur le fait de ses parchemins, il fut étourdissant d'anecdotes, de souvenirs, de savoir héraldique; bref, ce fut bien le vieux gentilhomme ignorant et superficiel sur toute chose, mais devenu d'une érudition bénédictine quand il s'agit de la science de sa maison. La séance, je crois, durerait encore, sans l'intervention de Jacques Bricheteau : comme il vit le marquis prêt à couronner ses immenses commentaires oraux par la lecture d'un volumineux mémoire où il s'est proposé de réfuter un chapitre

des *Historiettes* de Tallemant des Réaux qui n'a pas été écrit pour la plus grande gloire des Sallenauve, le judicieux organiste fit remarquer qu'il était l'heure de se mettre à table, si l'on voulait être exactement rendu, à sept heures, en l'étude de maître Achille Pigoult, où rendez-vous était pris. Nous dînâmes donc, non pas à table d'hôte, mais dans notre appartement, et le dîner n'eut rien de remarquable, si ce n'est sa longueur excessive, due au recueillement silencieux et à la lenteur que le marquis, par suite de la perte de toutes ses dents, met à avaler ses morceaux. A sept heures, nous étions rendus chez maître Achille Pigoult... Mais il est bientôt deux heures du matin et le sommeil me gagne : à demain donc, si j'en ai le loisir, la continuation de cette lettre et la relation circonstanciée de ce qui s'est passé dans l'étude du notaire royal. Tu sais, d'ailleurs, en gros, le résultat, comme un homme qui a couru au dernier chapitre d'un roman pour voir si *Évelina épouse Arthur,* et tu peux bien me faire crédit des détails. Tout à l'heure, en me couchant, je me dirai : « Bonsoir, monsieur de Sallenauve! » Au fait, en m'affublant de ce nom de Dorlange, ce diable de Bricheteau n'avait pas eu la main heureuse : j'avais l'air de quelque héros de roman du temps de l'Empire, ou bien d'un de ces ténors de province qui attendent un engagement sous les maigres ombrages du Palais-Royal. Tu ne m'en veux point, n'est-ce pas, de te quitter pour mon lit, où je vais m'assoupir au doux murmure de l'Aube? D'ici, au milieu de l'indescriptible silence de la nuit, dans une petite ville de province, j'entends mélancoliquement clapoter ses flots.

4 mai, cinq heures du matin.

J'avais compté sur un sommeil embelli par les plus beaux songes : je n'ai pas dormi plus d'une heure, et je me réveille mordu au cœur par une idée détestable ; mais, avant de te la transmettre, car elle n'a peut-être pas le sens commun, que d'abord je te dise un peu ce qui s'est passé hier soir chez le notaire ; certains détails de cette scène ne sont peut-être pas étrangers au mouvement fantasmagorique qui vient de se faire dans mon esprit. Après que la domestique de maître Pigoult, Champenoise de pur sang, nous eut fait traverser une étude de l'aspect le plus antique et le plus vénérable, où l'on ne voit pas de clercs travaillant le soir, comme on fait à Paris, cette fille nous introduisit dans le cabinet du patron, grande pièce froide et humide qu'éclairaient très-imparfaitement deux bougies stéariques placées sur le bureau. Malgré une bise assez piquante qui soufflait au dehors, sur la foi du mois de mai des poëtes et du printemps légalement déclaré à cette époque de l'année, il n'y avait point de feu allumé à l'âtre ; mais tous les préparatifs d'une joyeuse flambée étaient faits dans la cheminée. Maître Achille Pigoult, petit homme chétif, horriblement grêlé et affligé de lunettes vertes, pardessus lesquelles d'ailleurs il darde un regard plein de vivacité et d'intelligence, nous demanda si nous trouvions qu'il fît assez chaud dans l'appartement. Sur notre réponse affirmative, qu'il dut bien entrevoir un peu dictée par la politesse, il avait déjà développé ses dispositions incendiaires jusqu'à faire flamber une allumette, quand, partant d'un des coins les plus obscurs de la pièce, une

voix cassée et tremblotante, dont nous n'avions pas encore aperçu le propriétaire, intervint pour s'opposer à cette prodigalité.

— Mais non, Achille, n'allume pas de feu! lui cria le vieillard; nous sommes cinq ici, les lumières donnent beaucoup de chaleur, et tout à l'heure ce sera à n'y pas tenir.

Aux paroles de ce Nestor si réchauffé, exclamation du marquis :

— Mais c'est ce bon M. Pigoult, l'ancien juge de paix!

Ainsi reconnu, le vieillard de se lever et d'aller à mon père, qu'il envisage curieusement :

— Parbleu! dit-il, je vous reconnais bien aussi pour un Champenois de la vieille roche, et Achille ne m'a pas trompé en m'annonçant que j'allais voir deux personnes de ma connaissance. Vous, ajouta-t-il en s'adressant à l'organiste, vous êtes le petit Bricheteau, le neveu de notre bonne supérieure la mère Marie des Anges; mais ce grand maigre-là, avec sa figure de duc et de pair, je ne puis pas mettre le nom dessus : après ça, il ne faut pas trop en vouloir à ma mémoire; quatre-vingt-six ans de service! elle peut bien s'être un peu rouillée.

— Voyons, grand-père, dit alors Achille Pigoult, recueillez bien tous vos souvenirs, et vous, messieurs, pas un mot, pas un geste, car il s'agit d'éclairer ma religion. Je n'ai pas l'honneur de connaître le client pour lequel je suis sur le point d'instrumenter, et il faut, pour la régularité des choses, que son individualité me soit constatée. L'ordonnance de Louis XII, rendue en 1498, et celle de François Ier, renouvelée en 1535, faisaient une loi de cette

précaution aux notaires *gardes-notes*, pour éviter dans les actes les suppositions de personnes. Cette disposition est trop fondée en raison pour avoir pu être abrogée par le temps, et je le sais bien, moi, je n'aurais pas la moindre confiance dans la validité d'un acte où l'on pourrait établir qu'elle a été méconnue.

Pendant que son fils parlait, le vieux Pigoult avait donné la torture à sa mémoire. Mon père, par bonheur, a dans la face un tic nerveux qui, sous la continuité du regard attaché sur lui par son *certificateur*, ne pouvait manquer de s'exaspérer. A ce signe fonctionnant dans toute son énergie, l'ancien juge de paix acheva de retrouver son homme :

— Eh! parbleu, j'y suis! s'écria-t-il, monsieur est le marquis de Sallenauve, celui que l'on appelait *le Grimacier,* et qui serait aujourd'hui le propriétaire du château d'Arcis, si, au lieu d'épouser sa jolie cousine qui le lui apportait en dot, il n'était, comme tous les autres fous, parti pour l'émigration.

— Toujours un peu sans-culotte, à ce qu'il paraît, repartit en riant le marquis.

— Messieurs, dit alors le notaire avec une certaine solennité, l'épreuve que j'avais ménagée est, pour moi, décisive. Cette épreuve, les titres dont M. le marquis a bien voulu me donner communication et qu'il laisse en dépôt dans mon étude; plus, ce certificat de son identité que m'a fait parvenir la mère Marie des Anges, empêchée par la règle de sa maison de venir témoigner dans mon étude, nous mettent certainement en mesure de parfaire les actes que j'ai là, déjà préparés. La présence de deux

témoins est exigée par l'un d'eux. Voilà M. Bricheteau d'une part, de l'autre mon père, si vous le voulez bien; c'est, il me semble, un honneur qui lui revient de droit, car on peut dire qu'il vient de le gagner à la pointe de sa mémoire.

— Eh bien, messieurs, prenons place, dit Jacques Bricheteau avec entrain.

Le notaire alla s'asseoir à son bureau; nous fîmes cercle alentour, et la lecture de l'un des actes commença. Son but était de constater authentiquement la reconnaissance que faisait de moi pour son fils, François-Henri-Pantaléon Dumirail, marquis de Sallenauve; mais dans le cours de la lecture survint une difficulté. Les actes notariés, à peine de nullité, doivent exprimer le domicile des contractants. Or, quel était le domicile de mon père? La désignation en avait été laissée en blanc par le notaire, qui voulut combler cette lacune avant de pousser plus loin.

— D'abord, de domicile, dit Achille Pigoult, M. le marquis ne paraît pas en avoir en France, puisqu'il n'y réside pas et que, depuis longtemps, il n'y possède plus aucune propriété.

— C'est pourtant vrai, dit le marquis avec un accent où il me parut mettre plus de sérieux que n'en comportait la remarque : en France, je suis un vagabond.

— Ah! reprit Jacques Bricheteau, des vagabonds comme vous qui, de la main à la main, peuvent faire cadeau à leurs fils de la somme nécessaire pour acheter des châteaux ne me semblent pas des mendiants fort à plaindre. Cependant, la remarque est juste, non-seulement pour la France, mais aussi pour l'étranger; car, avec votre éter-

nelle manie de pérégrinations, un domicile ne me paraît pas très-facile à vous assigner.

— Voyons, dit Achille Pigoult, nous ne serons pas arrêtés pour si peu. Dès à présent, continua-t-il en me désignant, monsieur est propriétaire du château d'Arcis, car promesse de vente vaut vente, du moment qu'entre les parties on est convenu de la chose et du prix. Eh bien, quoi de plus naturel que le domicile du père soit assigné dans une des propriétés de son fils, quand surtout cette propriété est un bien de famille, rentré dans la famille par l'acquisition faite au profit du fils, mais payé des deniers du père; quand, en outre, ce père est né dans le pays où est situé le bien que j'appellerai *domiciliaire*, et qu'il y est connu et reconnu par de notables habitants toutes les fois que, dans l'intervalle de ses longues absences, il lui convient de s'y représenter?

— C'est juste, dit le vieux Pigoult en se rangeant sans hésiter à l'opinion que son fils venait d'exprimer avec cet accent d'animation particulier aux hommes d'affaires qui croient avoir mis la main sur un argument décisif.

— Enfin, dit Jacques Bricheteau, si vous croyez que les choses puissent aller ainsi...

— Vous voyez bien que mon père, vieux praticien, n'a pas hésité un moment à être de mon avis. Nous disons donc, continua le notaire en prenant sa plume: « François-Henri-Pantaléon Dumirail, marquis de Sallenauve, domicilié chez M. Charles de Sallenauve, son fils naturel, par lui légalement reconnu, au lieu dit le château d'Arcis, arrondissement d'Arcis-sur-Aube, département de l'Aube. »

Le reste de l'acte fut lu et arriva jusqu'au bout sans encombre.

Suivit une scène passablement ridicule. Les signatures apposées, pendant que nous étions encore debout :

— Maintenant, monsieur le comte, dit Jacques Bricheteau, embrassez votre père.

Mon père m'ouvrit ses bras assez négligemment, et je m'y précipitai à froid, m'en voulant de n'être pas plus profondément remué et de ne pas entendre plus haut dans mon cœur la voix du sang. Cette sécheresse et cette aridité d'émotion tenaient-elles au rapide accroissement de ma fortune? Toujours est-il qu'un moment plus tard, en suite de l'autre acte dont nous entendîmes la lecture, moyennant la somme de cent quatre-vingt mille francs payables comptant, j'étais devenu possesseur du château d'Arcis, grand édifice de bonne apparence qu'à mon entrée dans la ville, sans être mieux averti par l'instinct du propriétaire que par la voix du sang, j'avais aperçu de loin, dominant le pays d'un air assez féodal. L'intérêt électoral de cette acquisition, si je ne l'avais pressenti, m'aurait été révélé par quelques mots qui ensuite s'échangèrent entre le notaire et Jacques Bricheteau. Suivant la mode de tous les vendeurs, qui font encore valoir leur marchandise même après qu'elle est sortie de leurs mains :

— Vous pouvez vous flatter, dit Achille Pigoult, que vous avez cette terre pour un morceau de pain.

— Allons donc! répliqua Jacques Bricheteau; combien y avait-il de temps que vous l'aviez sur les bras? A d'autres que nous, votre client l'eût laissée à cinquante mille

écus; mais, comme bien de famille, vous nous avez fait payer la convenance. Il y a vingt mille francs à dépenser pour faire le château habitable; la terre rend à peine quatre mille francs de rente; ainsi notre argent, avec les frais, n'est pas placé à deux et demi pour cent.

— De quoi vous plaignez-vous? reprit Achille Pigoult; vous allez avoir à faire travailler, vous jetterez de l'argent dans le pays, ce qui n'est déjà pas une si mauvaise chance pour un candidat.

— Ah! la question électorale, dit Jacques Bricheteau, nous la traiterons en venant demain matin verser dans vos mains le prix de la vente et régler vos honoraires.

Là-dessus, on se sépara et nous rentrâmes à l'hôtel de *la Poste,* où, après avoir souhaité le bonsoir à mon père et à son porte-parole, je me retirai dans ma chambre pour causer avec toi. A présent, cette terrible idée qui, chassant pour moi le sommeil, m'a remis la plume à la main, il faut bien te la dire; quoique maintenant, m'en trouvant un peu distrait par les deux pages que je viens de t'écrire, je n'y trouve plus tout à fait la même évidence qu'il y a un moment. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout ce qui se passe depuis un an dans ma vie a quelque chose de prodigieusement romanesque. Tu me diras que l'aventure paraît être dans la logique courante de ma vie; que ma naissance, le hasard qui nous a rapprochés avec une conformité de destinées si singulière, mes rapports avec Marianina et ma belle gouvernante, mon histoire même avec madame de l'Estorade semblent accuser pour moi l'étoile la plus chanceuse, et que c'est encore un de ses caprices auxquels je suis livré en cet instant. Rien de

plus juste; mais, si, dans le même moment, par l'influence de cette étoile, j'étais impliqué, à mon insu, dans quelque trame infernale et qu'on m'en fît le passif instrument!... Pour mettre un peu d'ordre dans mes idées, je commence par ce demi-million dépensé pour un intérêt, tu en conviendras, assez nébuleux : celui de me rendre un jour le ministre possible de je ne sais quel pays imaginaire dont on me cache soigneusement le nom. Et qui dépense pour moi ces sommes fabuleuses? Est-ce un père tendrement épris d'un enfant de l'amour? Non, c'est un père qui me témoigne la plus grande froideur, qui s'endort pendant qu'on est occupé à me dresser, sous ses yeux, le bilan de notre mutuelle existence; pour lequel, de mon côté, j'ai le malheur de ne rien éprouver, et que, pour trancher le mot, je regarderais comme une parfaite ganache d'émigré, n'était le respect et la piété filiale que je m'efforce d'avoir pour lui... Mais, dis donc! si cet homme n'était pas mon père, s'il n'était pas même le marquis de Sallenauve, pour lequel il se donne; si, comme le malheureux Lucien de Rubempré (Voir *Illusions perdues* et *Splendeur et Misère des courtisanes*), dont l'histoire a eu un si effroyable retentissement, j'étais enlacé par quelque serpent à la façon du faux prêtre Carlos Herrera et exposé à un si terrible réveil! — Quelle vraisemblance? vas-tu me dire : Carlos Herrera avait un intérêt à fasciner Lucien de Rubempré; mais sur toi, homme de principes solides, qui n'as jamais rêvé le luxe, qui t'es fait une vie de recueillement et de travail, quelle prise pourrait-on avoir, et enfin que te voudrait-on? — Soit. Mais ce que l'on *paraît* vouloir est-il beaucoup plus clair? Pourquoi celui qui me

reconnaît pour son fils me cache-t-il le lieu qu'il habite, le nom sous lequel il est connu dans cet occulte pays du Nord qu'il est censé administrer? A côté de si grands sacrifices faits à mon profit, pourquoi si peu de confiance? Et le mystère dont jusqu'aujourd'hui Jacques Bricheteau a entouré ma vie, trouves-tu que, malgré la longueur de ses explications, il me l'ait suffisamment justifié? Pourquoi son nain? Pourquoi son impudence à se nier lui-même, la première fois que je le rencontre? Pourquoi ce déménagement furieux?

Tout cela, cher ami, roulant dans ma tête, et rapproché des cinq cent mille francs que j'ai touchés chez les frères Mongenod, a semblé donner un corps à une idée bizarre, dont tu vas rire peut-être, et qui pourtant, dans les annales judiciaires, ne serait pas sans précédent. Je te le disais tout à l'heure, c'est une pensée dont j'ai été tout à coup comme envahi, et qui par cela même a pris pour moi la valeur d'un instinct. Certes, si j'en eusse eu hier au soir la plus lointaine atteinte, je me fusse plutôt fait couper le poing que de signer cet acte, qui désormais enchaîne ma destinée à celle d'un inconnu, dont l'avenir peut être sombre comme un chapitre de *l'Enfer* du Dante, et qui peut m'entraîner avec lui dans ses plus obscures profondeurs. Enfin cette idée, autour de laquelle je te fais tourner sans me décider à t'y laisser pénétrer, la voici dans sa crudité la plus naïve : j'ai peur, vois-tu, d'être, à mon insu, l'agent d'une de ces associations de faux monnayeurs qui, pour mettre en circulation les valeurs fabriquées par eux, ont été vus souvent, dans les fastes des cours d'assises, se livrant à des combinaisons et

à des pratiques aussi compliquées et aussi inextricables que celle dans laquelle je suis aujourd'hui engagé. Dans ces sortes de procès, on voit toujours, en effet, de grandes allées et venues des complices; des traites tirées à distance lointaine, sur les banquiers des places de commerce importantes et des capitales telles que peuvent être Paris, Stockholm, Rotterdam. Souvent aussi on y voit de pauvres dupes compromises. Bref, dans les mystérieuses allures de ce Bricheteau, ne remarques-tu pas comme une imitation et un reflet de toutes les manœuvres auxquelles ces grands industriels sont forcés de recourir, en les disposant avec un talent et une richesse d'imagination auxquels n'atteignent pas même les romanciers?

Tous les arguments qui peuvent infirmer ma sombre visée, tu penses bien que je me les suis faits, et, si je ne te les reproduis pas ici, c'est que je veux les laisser venir de ta bouche, et leur garder ainsi une autorité qu'ils n'auraient plus pour moi du moment que je les aurais inspirés. Ce qu'il y a de certain, si je ne me trompe, c'est qu'au moins, autour de moi, il y a une atmosphère épaisse, malsaine, sans limpidité, dans laquelle je sens que l'air me manque et que je ne respire plus. Enfin, si tu en as l'habileté, rassure-moi, persuade-moi; je ne demande pas mieux, comme tu l'imagines, que d'avoir rêvé creux; mais, dans tous les cas, pas plus tard que demain, je veux avoir avec mes deux hommes une explication, et obtenir, quoique déjà il soit bien tard, un peu plus de lumière que celle qui m'a été mesurée...

Voici bien une autre histoire! Pendant que je t'écris, un bruit de chevaux se fait dans la rue. Devenu méfiant et

prenant tout en grièvе sollicitude, j'ouvre ma fenêtre, et, à la clarté du jour naissant, je vois à la porte de l'hôtel une voiture de poste attelée, le postillon en selle, et Jacques Bricheteau parlant à une personne assise dans l'intérieur, mais dont je ne puis distinguer le visage ombragé par la visière d'une casquette de voyage. Prenant aussitôt mon parti, je descends rapidement; mais, avant que je sois au bas des degrés, j'entends le roulement sourd de la voiture et les claquements répétés du fouet agité dans l'air, espèce de *Chant du départ* des postillons. Au pied de l'escalier, je me trouve nez à nez avec Jacques Bricheteau.

Sans paraître embarrassé, et de l'air le plus naturel :

— Comment! me dit-il, mon cher élève, déjà levé?

— Sans doute, c'était bien le moins que je fisse mes adieux à mon excellent père.

— Il ne l'a pas voulu, me répond le damné musicien avec un sérieux et un flegme à se faire battre, il aura craint l'émotion des adieux.

— Mais il est donc terriblement pressé, qu'il n'ait pu donner même une journée à sa paternité flambante neuve?

— Que voulez-vous! c'est un original; ce qu'il était venu faire, il l'a fait; dès lors, pour lui, plus de raisons de rester.

— Ah! je comprends, les hautes fonctions qu'il remplit dans cette cour du Nord!...

Il n'y avait pas moyen de se méprendre à l'accent profondément ironique avec lequel cette dernière phrase avait été prononcée.

— Jusqu'ici, me dit Bricheteau, vous aviez montré plus de foi.

— Oui, mais j'avoue que cette foi commence à broncher sous le poids des mystères dont on la charge sans merci ni relâche.

— En vous voyant, dans un moment décisif pour votre avenir, livré à des doutes que tout le procédé dont on use avec vous depuis tant d'années peut assurément justifier, je serais vraiment désespéré, me répondit Jacques Bricheteau, si je n'avais que des raisonnements ou des affirmations personnelles à y opposer. Mais vous vous rappelez qu'hier le vieux Pigoult parla d'une tante que j'ai dans le pays, où bientôt, je l'espère, vous apercevrez qu'elle occupe une situation assez considérable. J'ajoute que le caractère sacré dont elle est revêtue doit donner à sa parole une complète autorité. Dans tous les cas, j'avais arrangé que nous la verrions dans la journée; mais, dans un instant, seulement le temps de me raser, nous allons nous rendre malgré l'heure matinale au couvent des ursulines. Là, vous interrogerez la mère Marie des Anges, qui, dans tout le département de l'Aube, a la réputation d'une sainte, et je pense qu'à la suite de notre entrevue avec elle aucun nuage n'existera plus entre nous.

A mesure que ce diable d'homme parlait, il y avait dans sa physionomie un air si parfait de probité et de bienveillance; sa parole, toujours calme, élégante et maîtresse d'elle-même, s'insinuait si bien dans l'esprit de son auditeur, que je sentais baisser le flot de ma colère et renaître ma sécurité. Au fait, sa réponse est irrésistible : la maison des dames ursulines, que diable! ne

peut pas être un atelier de fausse monnaie, et, si la mère Marie des Anges me cautionne mon père, comme il paraît déjà qu'elle l'avait cautionné au notaire, je serais fou de persister dans mes doutes.

— Eh bien, dis-je à Jacques Bricheteau, je vais remonter prendre mon chapeau et vous attendre en me promenant sur les bords de l'Aube.

— C'est ça; et surveillez la porte de l'hôtel, que je n'aille pas déménager brusquement, comme autrefois au quai de Béthune!

On n'est pas plus intelligent que cet homme; il a l'air de deviner vos pensées. J'eus honte de cette dernière défiance et je lui dis que, réflexion faite, j'aimais mieux, en l'attendant, aller terminer une lettre. C'est celle-ci, cher ami, que je suis obligé de fermer et de jeter à la poste tout à l'heure, si je veux qu'elle parte. A un autre jour la relation de notre visite au couvent.

MARIE-GASTON A MADAME LA COMTESSE DE L'ESTORADE.

Arcis-sur-Aube, 6 mai 1839.

Madame,

Dans tous les cas, j'aurais profité avec bonheur de la recommandation que vous avez bien voulu me faire de vous écrire pendant mon séjour ici; mais, en m'accordant cette précieuse faveur, vous ne pouvez vraiment savoir toute l'étendue de votre charité. Sans vous, madame, et l'honneur que j'aurai de vous entretenir quelquefois, que deviendrais-je, livré à la domination habituelle de mes tristes pensées, dans une ville qui n'a ni monde, ni com-

merce, ni curiosités, ni environs, et où toute l'activité intellectuelle se borne à la confection du petit salé, du savon gras et des bas et bonnets de coton? Dorlange, que je n'appellerai pas toujours de ce nom, vous saurez tout à l'heure pourquoi, est tellement absorbé par les soins de sa brigue électorale, qu'à peine je l'entrevois. Je vous avais dit, madame, que je me décidais à aller rejoindre notre ami par la considération d'un certain trouble d'esprit qu'accusait une de ses lettres, où il me faisait part d'une grande révolution arrivée dans sa vie. Aujourd'hui, il m'est permis d'être plus explicite. Dorlange connaît enfin son père : il est fils naturel du marquis de Sallenauve, dernier rejeton vivant d'une des meilleures familles de la Champagne. Sans s'expliquer sur les raisons qui l'avaient décidé à tenir si secrète la naissance de son fils, le marquis vient légalement de le reconnaître. En même temps, il a fait pour lui l'acquisition d'une terre qui avait cessé depuis longtemps d'appartenir à la famille Sallenauve, et qui va se rattacher de cette manière au nom. Cette terre est située à Arcis même, et il est donc à penser que sa possession ne sera point inutile aux projets de députation mis aujourd'hui sur le tapis. Ces projets datent de plus loin que nous ne l'avions pensé, et ce n'est pas dans la fantaisie de Dorlange qu'ils ont pris naissance.

Il y a un an, le marquis commençait à les préparer en faisant passer à son fils une somme considérable pour qu'il pût se constituer par l'achat d'un immeuble un cens d'éligibilité, et c'est également pour faciliter au candidat l'accès de la carrière politique qu'il vient de le mettre

en possession d'un état civil et de le faire une seconde fois propriétaire. La fin réelle de tous ces sacrifices n'a pas été très-nettement expliquée à Charles de Sallenauve par le marquis son père, et c'est au sujet de cette portion brumeuse qui reste encore dans son ciel que le pauvre garçon avait conçu les appréhensions auxquelles mon amitié s'est empressée d'aller porter remède. Somme toute, le marquis paraît être un homme aussi bizarre qu'opulent, car, au lieu de rester à Arcis, où sa présence et son nom auraient pu contribuer au succès de l'élection qu'il désire, le lendemain même du jour où toutes les formalités de la reconnaissance ont été accomplies, il s'est remis furtivement en route pour des pays lointains où il dit avoir de pressants intérêts et n'a pas même laissé le temps à son fils de lui adresser ses adieux. Cette froideur a bien empoisonné le bonheur de Charles, mais il faut prendre les pères comme ils sont, car, Dorlange et moi, nous sommes là tous les deux pour prouver que n'en a pas qui veut. Une autre bizarrerie de notre gentilhomme, c'est le choix qu'il a fait, comme grand électeur de son fils, d'une vieille religieuse ursuline, en passant avec elle un marché à l'exécution duquel il s'est trouvé que, plus tard, vous n'avez pas été tout à fait étrangère. Oui, madame, cette *Sainte Ursule* pour laquelle vous avez posé de loin, et sans le savoir, aura, selon toute apparence, dans l'élection de notre ami, une influence assez considérable.

Voici ce qui s'est passé. Depuis de longues années, la mère Marie des Anges, supérieure des dames ursulines d'Arcis-sur-Aube, rêvait d'installer dans la chapelle de sa

communauté une image de sa sainte patronne. Mais cette abbesse, femme de tête et de goût, ne voulait point entendre parler d'une de ces saintes de pacotille qu'on se procure toutes faites chez les marchands d'ornements d'église; et, d'autre part, elle se serait reproché de dérober à ses pauvres la somme assez élevée à laquelle devait se monter la commande d'une œuvre d'art. La sainte dame a pour neveu un des organistes de Paris, et le marquis de Sallenauve, pendant qu'il courait le monde, avait confié son fils à cet homme, qui, pendant fort longtemps, a mis un soin particulier à tenir le pauvre enfant dans la plus complète ignorance de son origine. Lorsqu'il fut question de faire de Sallenauve un député, naturellement on pensa à l'arrondissement d'Arcis, où sa famille a laissé beaucoup de souvenirs, et l'on s'ingénia en toute manière des accointances et facilités électorales qu'on pourrait y rencontrer. L'organiste se souvint alors de l'éternelle ambition de sa tante; il la savait influente dans le pays, où elle est en grande odeur de sainteté, et ayant une pointe de cet esprit d'intrigue qui volontiers se passionne pour les choses d'une exécution difficile et ardue; il alla donc la trouver, d'accord avec le marquis de Sallenauve, et lui fit savoir qu'un des habiles sculpteurs de Paris était prêt à lui faire l'hommage d'une statue traitée de main de maître, si de son côté elle voulait s'engager à procurer la nomination de l'artiste comme député de l'arrondissement d'Arcis à l'une des prochaines élections. La vieille nonne ne trouva pas l'entreprise au-dessus de ses forces. Aujourd'hui, la voilà nantie de l'objet de sa pieuse convoitise, arrivé à bon port, il y a quelques jours,

et déjà installé dans la chapelle du couvent, où prochainement il en sera fait une solennelle inauguration. Reste maintenant à savoir comment, de son côté, la bonne dame s'exécutera.

Eh bien, madame, cela est singulier à dire, mais toutes choses bien sues et bien examinées, je ne m'étonnerais pas quand cette étrange femme réussirait. D'après le portrait que m'en a fait notre ami, la mère Marie des Anges est une petite femme, courte, ramassée dans sa taille, dont le visage trouve encore le moyen d'être avenant et agréable sous les rides et la couche de pâleur safranée qu'y ont concurremment amassées le temps et les austérités du cloître. Portant lestement le poids de son embonpoint et celui de ses soixante-dix-sept années, elle est vive, alerte et frétillante à défier les plus jeunes. Depuis près de cinquante ans, en maîtresse femme, elle gouverne sa communauté, qui a toujours été la plus régulière, la mieux ordonnée, en même temps que la plus riche de tout le diocèse de Troyes. Admirablement douée pour l'éducation de la jeunesse, but, vous le savez, de l'institut des Ursulines, depuis la même époque, avec des fortunes diverses, elle n'a pas cessé de diriger un pensionnat renommé dans le département de l'Aube et autres pays environnants. Ayant ainsi présidé à l'éducation de presque toutes les filles des meilleures maisons de la province, on conçoit qu'au moyen des rapports qui, à la suite des éducations bien conduites, se perpétuent entre l'institutrice et ses élèves, elle se soit créé auprès de l'aristocratie champenoise une sorte d'influence ubiquitaire; probablement, elle entend bien mettre ces relations à profit

dans la lutte où elle s'est engagée à intervenir. D'autre part, il paraît que cette étrange femme, dans tout l'arrondissement d'Arcis, dispose souverainement des votes de l'opinion démocratique. Jusqu'ici, sans doute, au lieu où se livrera la bataille, l'existence de ce parti est assez souffreteuse et problématique ; mais de sa nature aussi il est actif et remuant, et c'est d'ailleurs, à peu de chose près, sous cette bannière que se présente notre candidat. Évidemment donc, l'apport qui lui est assuré de ce côté a son utilité et son importance. Ainsi que je l'ai fait d'abord, vous admirerez, madame, l'habileté en quelque sorte bicéphale de cette vieille religieuse, trouvant le moyen d'être en bonne posture auprès de la noblesse et du clergé séculier, et d'autre part menant à la baguette le parti radical, leur éternel ennemi. Admirable de charité et de lumières, considérée dans tout le pays comme une sainte, et, pendant la Révolution, exposée à une terrible persécution qu'elle a supportée avec un rare courage, on s'explique parfaitement ses bons rapports avec les classes élevées et conservatrices ; mais qu'elle soit de même la bienvenue auprès des démocrates et des démolisseurs, cela ne passe-t-il pas toute idée? La haute domination qu'elle exerce sur le parti révolutionnaire tient, madame, à un petit démêlé qu'ils ont eu jadis ensemble; vers 93, cet aimable parti avait comploté de lui couper le cou. Chassée de son couvent et convaincue d'avoir donné asile à un prêtre réfractaire, elle avait été incarcérée, traduite au tribunal révolutionnaire, et condamnée à monter sur l'échafaud. Il fut référé de *la chose* à Danton, qui siégeait alors à la Convention. Danton avait connu la mère Marie des

Anges; il la tenait pour la femme la plus vertueuse et la plus éclairée qu'il eût jamais rencontrée. En apprenant sa condamnation, il entra dans une effroyable colère, écrivit, comme on disait alors, une lettre *à cheval* à la municipalité révolutionnaire, et, d'une autorité que personne à Arcis ne se serait imaginé de contester, ordonna un sursis. Le même jour, il monta à la tribune, et, après avoir parlé d'une manière générale de quelques *sanglants imbéciles* qui, par leurs sottes fureurs, compromettaient l'avenir de la Révolution, il dit ce qu'était la mère Marie des Anges, insista sur sa merveilleuse aptitude à élever la jeunesse, et présenta un projet de décret en vertu duquel elle était placée à la tête d'un *grand gynécée national,* dont l'organisation serait ultérieurement réglée par un autre décret. Robespierre, qui dans la haute intelligence de l'ursuline n'aurait vu qu'une désignation plus immédiate à la hache révolutionnaire, n'assistait pas ce jour-là à la séance; la motion fut donc votée d'enthousiasme. La tête de la mère Marie des Anges lui étant indispensablement nécessaire pour l'exécution du décret qui venait d'être rendu, elle la garda et le bourreau démonta sa machine. Quoique l'autre décret organisant le *grand gynécée national* eût été perdu de vue, au milieu de bien d'autres soins qui occupaient la Convention, la bonne religieuse l'exécuta à sa manière, et, au lieu de quelque chose de grand, de grec et de national, avec le concours de quelques-unes de ses anciennes compagnes, elle monta à Arcis un simple pensionnat laïque, où, aussitôt qu'un peu d'ordre eut été remis dans les affaires et dans les esprits, les élèves affluèrent de tous les pays environnants. Sous l'Empire, la mère

Marie des Anges put reconstituer sa communauté, et le premier acte de son gouvernement restauré fut un grand acte de reconnaissance. Elle décida que, tous les ans, le 5 avril, jour anniversaire de la mort de Danton, un service serait fait dans la chapelle du couvent pour le repos de son âme.

A ceux qui firent quelques objections contre cet obit :

— Connaissez-vous beaucoup de gens, répondait-elle, pour lesquels il soit plus nécessaire d'implorer la miséricorde divine?

Sous la Restauration, la célébration de ce service devint une affaire; mais jamais la mère Marie des Anges ne voulut en démordre, et l'immense vénération dont elle est entourée fit que les plus montés contre ce qu'ils appelaient ce scandale, durent en prendre leur parti. On comprend que, sous le gouvernement de juillet, cette courageuse obstinée eut sa récompense. Aujourd'hui, la mère Marie des Anges est admirablement bien en cour, et il n'est rien qu'elle n'obtienne dans les plus augustes régions du pouvoir; mais il est juste d'ajouter qu'elle ne demande rien, pas même pour ses aumônes, auxquelles elle trouve le moyen de subvenir largement par la bonne administration qu'elle a su introduire dans la gérance des biens de la communauté. Ce qui s'explique mieux encore, c'est que sa reconnaissance pour le grand révolutionnaire lui ait été, auprès du parti de la Révolution, une recommandation puissante; mais là encore n'est pas tout le secret de son crédit dans ce parti. A Arcis, le chef de la gauche avancée est un riche meunier, nommé Laurent Goussard, qui possède sur la rivière d'Aube deux ou trois mou-

lins. Cet homme, ex-membre de la municipalité révolutionnaire d'Arcis et ami particulier de Danton, fut celui qui écrivit au terrible cordelier pour l'aviser du couteau suspendu sur la tête de l'ancienne supérieure des ursulines, ce qui n'avait pas empêché le digne sans-culotte de se rendre acquéreur d'une grande partie des biens de leur maison lorsque ceux-ci vinrent à être vendus nationalement.

A l'époque où la mère Marie des Anges fut autorisée à reconstituer sa communauté, Laurent Goussard, qui ne se trouvait pas avoir tiré grand parti de son acquisition, vint trouver la bonne abbesse et lui proposa de la faire rentrer dans les anciennes appartenances de l'abbaye. Très-rusé en affaires, Laurent Goussard, dont la mère Marie des Anges avait gratuitement élevé une nièce, morte plus tard à Paris, vers 1809, eut l'air de se piquer avec elle de ce procédé, et il offrit de rendre le bien dont il était devenu révolutionnairement propriétaire, si la communauté consentait à le rembourser sur le pied de son prix d'acquisition. Le cher homme ne faisait pas un mauvais marché, et la différence de l'argent aux assignats, avec lesquels il avait payé, lui constituait déjà un joli bénéfice. Mais, se souvenant que, sans son intervention, Danton n'eût pas été averti, la mère Marie des Anges voulut faire mieux pour son sauveur de la première main. La communauté des ursulines, au moment où Laurent Goussard offrait d'entrer avec elle en arrangement, était, financièrement parlant, dans une position excellente. Ayant depuis sa restauration recueilli d'assez importantes libéralités, elle s'était, de plus, enrichie de toutes les

épargnes que sa supérieure avait faites pendant la durée assez longue de son pensionnat laïque, et qu'elle avait généreusement versées à l'économat du couvent. Laurent Goussard dut donc demeurer stupéfait quand il s'entendit répondre :

— Vos propositions ne me vont pas. Je ne puis pas acheter au rabais ; ma conscience me le défend. Avant la Révolution, les biens de notre abbaye étaient estimés à tant ; c'est ce prix que je veux en donner, et non celui auquel ils étaient tombés ensuite de la dépréciation subie par toutes les propriétés dites nationales. En un mot, mon ami, je veux payer plus cher ; voyez si cela vous convient.

Laurent Goussard crut d'abord mal comprendre ou avoir été mal compris ; mais, quand il fut bien expliqué qu'aux prétendus scrupules de conscience de la mère Marie des Anges il gagnait environ une somme de cinquante mille francs, il ne voulut pas faire violence à cette conscience si délicate, et, en mettant la main sur ce bénéfice, qui réellement lui tombait du ciel, il alla conter partout ce merveilleux procédé, qui, vous le sentez bien, madame, auprès de tous les acquéreurs de biens nationaux, mit aussitôt la mère Marie des Anges dans une estime à n'avoir jamais plus rien à craindre d'une révolution nouvelle. Personnellement, Laurent Goussard devint pour elle une espèce de séide ; il ne fait plus maintenant une affaire, ne remue pas un sac de farine sans aller la consulter ; et, comme elle le disait plaisamment l'autre jour, elle aurait la fantaisie de faire de M. le sous-préfet un saint Jean-Baptiste, qu'un quart d'heure après Laurent

Goussard lui apporterait dans un sac la tête de ce fonctionnaire. N'est-ce pas vous dire, madame, qu'au premier signe de notre supérieure, il apportera au candidat désigné par elle son vote et celui de tous ses amis?

Dans le clergé, la mère Marie des Anges a naturellement bien des ramifications, tant à cause de sa robe que de sa réputation de haute vertu; mais elle compte surtout au nombre de ses plus zélés serviteurs monseigneur Troubert, évêque du diocèse, et qui, ancien familier de la congrégation (voir *le Curé de Tours*), s'arrangerait néanmoins assez bien, sous la dynastie de juillet, d'un archevêché menant au cardinalat. Or, pour peu que, en faveur de cette ambition, justifiée, il faut en convenir, par une haute et incontestable capacité, la mère Marie des Anges voulût écrire quelque chose à la reine, il est à croire que son succès pourrait bien ne pas être trop longtemps ajourné. Mais donnant donnant, et, si la supérieure des ursulines travaille à l'archevêché, monseigneur de Troyes travaillera à l'élection; la tâche, pour lui, ne saurait d'ailleurs être bien rude, puisque le candidat auquel il s'agit de s'intéresser est partisan déclaré du principe de la liberté d'enseignement, le seul côté de la chose politique dont le clergé se préoccupe dans le moment. Quand on a le clergé, on est bien près d'avoir le parti légitimiste, qui, passionné aussi pour l'enseignement libre, en haine du trône de juillet, n'est pas trop effrayé, toutes les fois que l'occasion s'en présente, de son monstrueux accouplement avec le parti radical. Du reste, la tête de ce parti, dans le pays, est la maison de Cinq-Cygne. Jamais la vieille marquise, dont vous connaissez, madame, le ca-

ractère hautain et la volonté énergique (voir *une Ténébreuse Affaire*), ne vient à son château de Cinq-Cygne sans rendre une visite à la mère Marie des Anges, qui a eu autrefois pour élève sa fille Berthe, devenue depuis la duchesse de Maufrigneuse. Quant au mari de celle-ci, il ne peut nous échapper, car vous savez que Daniel d'Arthez est mon ami, et que par d'Arthez on a, à coup sûr, la princesse de Cadignan, mère de ce joli duc sur lequel nous complotons de mettre la main. Maintenant, si nous arrivons à un côté plus résistant, au parti dit conservateur, qu'il ne faut pas confondre avec le parti ministériel, nous y trouverons pour chef le comte de Gondreville, collègue de votre mari à la Chambre des pairs. Avec lui marche un électeur très-influent, son vieil ami, ancien maire et ancien notaire à Arcis, lequel à son tour entraîne dans son orbite un électeur également considérable. maître Achille Pigoult, auquel, en se retirant des affaires, il a vendu son étude. Mais la mère Marie des Anges a une puissante entrée auprès du comte de Gondreville par sa fille, la maréchale de Carigliano. Lancée, comme vous le savez, dans la plus haute dévotion, cette grande dame, presque tous les ans, vient faire aux Ursulines une humble retraite. De plus, la mère Marie des Anges, sans s'expliquer davantage, prétend qu'elle a barres par un certain côté qui n'est connu que d'elle sur le vieux Gondreville; et, en effet, la vie de cet ancien régicide devenu sénateur, comte de l'Empire, et depuis pair de France sous deux dynasties, a serpenté par d'assez tortueux souterrains pour qu'on puisse y supposer des entrées secrètes qu'il ne lui serait pas agréable de voir démasquer. Or,

Gondreville, c'est Grévin, son confident, et, comme on dit, son âme damnée depuis cinquante ans; mais, à supposer que, par impossible, leur éternelle union, dans la circonstance présente, vînt à se démancher, au moins est-on sûr d'Achille Pigoult, le successeur de Grévin, comme lui notaire de la communauté, et auquel, lors de la vente faite dans son étude du domaine acheté par le marquis de Sallenauve, on a eu le soin d'attribuer un chiffre d'honoraires tellement inusité et tellement *électoral,* que l'accepter, c'était s'engager. Quant à la plèbe des électeurs, on ne peut manquer d'y faire des recrues importantes, par les grands travaux que notre ami va leur donner à exécuter dans le château dont le voilà propriétaire, ledit château ayant le bonheur de menacer ruine sur plusieurs points. Il faut aussi compter sur l'effet d'une magnifique profession de foi que Charles de Sallenauve vient de faire imprimer, et dans laquelle il déclare hautement ne vouloir accepter ni emplois ni faveur aucune du gouvernement. Enfin, l'habileté oratoire qui peut être attendue de lui, dans la réunion préparatoire déjà annoncée; le concours des journaux de l'opposition, tant à Paris que dans la localité; les injures et les calomnies dont les journaux ministériels ont déjà commencé le feu : tout me donne bonne espérance, et je m'arrête sur une dernière considération. Serait-il bien merveilleux qu'en vue de contredire leur réputation un peu béotienne, les Champenois eussent à cœur de nommer un homme distingué dans les arts, dont ils ont sous les yeux un chef-d'œuvre, qui vient volontairement se faire leur compatriote en achetant chez eux un domaine resté depuis près de dix ans sans acqué-

reur, et qui, d'une main généreuse et prodigue, est près de restituer à cette demeure, l'une des gloires du pays, son aspect de grandeur passée?

A la suite de cet immense exposé de nos ressources et opérations militaires, serai-je encore bien venu, madame, à me plaindre de mon manque absolu de distractions? Je ne sais si c'est pour l'intérêt que je porte à notre ami, mais il me semble qu'un peu de la fièvre électorale qui règne partout ici, en ce moment, a fini par me gagner, et peut-être trouverez-vous que cette lettre, encombrée de détails locaux auxquels, avec la plus grande complaisance du monde, vous ne sauriez trouver un vif intérêt, révèle chez moi un terrible accès de la maladie régnante. Me saurez-vous gré, d'ailleurs, de vous présenter comme prochainement resplendissant de l'auréole parlementaire un homme dont, me disiez-vous l'autre jour, on ne saurait faire sûrement son ami, attendu l'élévation surhumaine et par conséquent un peu impertinente de sa personnalité? A vous dire vrai, madame, à quelques succès que soit réservé dans la vie politique Charles de Sallenauve, j'ai peur qu'il ne regrette un jour la gloire plus calme qui lui était assurée dans la carrière des arts; mais ni lui ni moi ne sommes nés sous une étoile facile et commode; naître seulement nous a été vendu cher, et c'est être deux fois cruel que de ne pas nous aimer. Vous avez pour moi quelque bienveillance, parce qu'il vous paraît que j'exhale encore un reste de parfum de notre Louise aimée; ayez donc aussi quelque chose de ce sentiment pour celui que, durant tout le cours de cette lettre, je n'ai pas hésité à nommer notre ami. Si, de quelque côté qu'il se tourne,

apparaît en lui une sorte de grandeur importune, ne faut-il pas plutôt l'en plaindre que lui en demander un compte soucieux et sévère? et ne savons-nous pas tous deux, par une cruelle expérience, que les plus nobles choses et les plus resplendissantes sont aussi les plus promptes à descendre et à s'éteindre dans l'éternelle nuit?

MARIE-GASTON A LA COMTESSE DE L'ESTORADE.

Arcis-sur-Aube, 13 mai 1839.

Madame,

La fièvre électorale vous a gagnée aussi, et vous voulez bien vous charger de nous faire passer de la part de M. de l'Estorade un certain nombre de *découragements* qui, à coup sûr, méritent d'être pris en considération. Je dois le dire, cependant : ces confidences ne me paraissent pas avoir toute la portée que l'on pourrait croire, et, même avant votre officieux avis, les difficultés de notre situation n'avaient pas manqué de nous être révélées. Nous savions la mission de haute confiance dont s'est chargé M. Maxime de Trailles, mission que, pendant quelques jours, il a assez malheureusement essayé de dissimuler sous le semblant d'un intérêt industriel. Nous savions même, et vous, madame, semblez l'ignorer, que cet habile agent de la pensée ministérielle a trouvé le moyen de combiner avec les soins de la politique générale ceux de sa politique particulière. M. Maxime de Trailles, si nous sommes bien informés, aurait été récemment sur le point de succomber à un dernier et redoutable accès de la maladie chronique dont il est affligé depuis longtemps. Cette

maladie, c'est sa dette, car on ne dit pas les dettes, on dit la dette de M. de Trailles, comme on dit la dette de l'Angleterre. Dans cette extrémité, ce gentilhomme, décidé aux remèdes les plus désespérés, se serait arrêté à la ressource d'un mariage qu'on pourrait bien qualifier de mariage *in extremis,* puisque ledit gentilhomme côtoie, dit-on, d'extrêmement près la cinquantaine. Fort connu, ce qui pour lui veut dire fort décrié à Paris, il aurait fait comme lés marchands dont les articles sont démodés, il se serait expédié en province et aurait déballé à Arcis-sur-Aube, juste au moment de la foire électorale, estimant avec raison que le mouvement toujours un peu tumultueux de ces sortes de *Beaucaires* politiques ne pouvait qu'être favorable à la nature légèrement ténébreuse de ses opérations. Le calcul était bon; la mort inopinée du jeune Charles Keller, candidat sur le choix duquel s'était d'abord arrêtée la pensée du gouvernement, avait jeté dans tout l'électorat d'Arcis une perturbation profonde. Pêchant dans cette eau trouble, M. Maxime de Trailles est parvenu à y harponner un candidat que recommandent deux natures de mérites et de convenances bien distinctes.

Au point de vue de la chose publique, M. Beauvisage, dont vous vous êtes, madame, très-bien rappelé le nom, a l'inestimable avantage d'avoir battu en brèche et fait crouler la candidature d'un petit avocat du nom de Simon Giguet, qui, au grand scandale du gouvernement, aurait eu l'audace d'aller s'asseoir au centre gauche. Cette exclusion donnée à un impertinent de l'opposition dynastique a paru d'un prix tellement inestimable, qu'elle fait passer sur l'ineptie bien notoire et bien caractérisée du sieur

Beauvisage, en même temps que sur la considération du ridicule dont sa nomination ne pourrait manquer de couvrir ceux qui se seront prêtés à la patronner. Au point de vue de la chose privée, j'entends celle de M. de Trailles, M. Beauvisage a le mérite d'avoir une fille unique, passablement jolie, laquelle, sans exagération aucune de ses avantages, paraît devoir apporter à son mari une dot de cinq cent mille francs, amassée dans le commerce de ces bonnets de coton dont ma dernière lettre se permettait de parler si peu respectueusement. Maintenant, le mécanisme de l'affaire se comprend de lui-même : faire naître et attiser chez le père, qui jamais ne s'en serait avisé lui-même, l'ambition et l'espérance d'être envoyé à la Chambre ; pour prix de ses soins et *débours,* insinuer qu'on vous donne la fille et la dot, cela s'entend ; éblouir la première par un restant de jeunesse teinte, par une suprême élégance de manières et par le titre de comtesse ; commencer fort habilement par avoir l'air d'hésiter entre la fille et la mère, et, enfin, donner de son désintéressement et de la solidité de sa réforme une rassurante idée en demandant contre soi-même, dans le contrat, toutes les garanties les plus extrêmes dont la loi dispose : voilà quel était le jeu, et voilà le travail vraiment herculéen accompli par M. de Trailles en moins de deux semaines... Mais, sur ce, nous intervenons. Par le nom qui nous tombe un matin des nues, nous sommes Champenois ; nous nous faisons Champenois, plus encore en nous rendant propriétaire dans le pays ; et il se trouve justement que le pays s'est buté, pour l'élection qui se prépare, à n'envoyer à la Chambre qu'un enfant du cru. — Juste-

ment! me direz-vous, à ce titre, Beauvisage ne peut manquer d'être préféré; c'est un produit local plus franc, plus direct. — Cela vous semble ainsi, madame, mais nous ne sommes pas tout à fait si bête que Beauvisage; nous n'apprêtons pas à rire de nous; nous ne faisons pas de bonnets de coton, il est vrai, mais nous faisons des statues, des statues pour lesquelles nous avons été décoré de la Légion d'honneur; des statues religieuses que l'on inaugure en grande pompe, devant monseigneur l'évêque, qui daigne prendre la parole, et devant les autorités constituées; des statues que toute la population de la ville, j'entends celle qui n'a pu être admise à la cérémonie, s'empresse d'aller admirer chez mesdames les ursulines, assez coquettes du magnifique ornement ajouté à leur bijou de chapelle, pour tenir, pendant une journée entière, leur maison et leur oratoire ouverts à tout venant, et tout ceci ne laisse pas de nous populariser un peu. Ce qui nous popularise encore mieux, c'est de n'être pas un ladre, comme Beauvisage; de ne pas thésauriser notre revenu, sou sur sou; d'occuper dans notre château trente ouvriers, peintres, maçons, vitriers, jardiniers, treillageurs; et, tandis que le maire de la ville s'en va piètrement à pied, de nous montrer tout à coup, dans Arcis, avec une calèche élégante et deux chevaux fringants que notre père, qui n'est pas aux cieux, mais à Paris, voulant se montrer plus aimable de loin que de près, nous a envoyés d'urgence, pour en écraser, je pense, le tigre et le tilbury de M. de Trailles : deux choses dont, avant notre venue, il avait été énormément parlé.

Ce soir, madame, pour couronner la cérémonie de l'inau-

guration de notre *Sainte Ursule,* nous donnons en notre château un repas de cinquante couverts, où nous avons eu la malice de convier, avec les notables habitants du pays, tous les fonctionnaires inamovibles ou amovibles, indistinctement. Vu notre candidature déclarée, nous sommes bien assuré d'avance que cette dernière classe de convives ne répondra pas à notre appel. Tant mieux, vraiment! il y aura d'autant plus de place pour d'autres, et les défaillants, dont les noms seront tous connus demain, seront constitués dans un flagrant délit de servilisme et de dépendance qui portera, nous l'espérons bien, un terrible coup à leur influence sur la population. Hier, madame, nous sommes allé dans notre calèche au château de Cinq-Cygne, où d'Arthez nous a d'abord présenté à la princesse de Cadignan. Cette femme est vraiment merveilleuse de conservation, et il semble qu'elle soit embaumée par le bonheur de sa liaison avec le grand écrivain. (Voir *les Secrets de la princesse de Cadignan.*) « C'est le plus joli bonheur que j'aie jamais vu, » disiez-vous, madame, en parlant de M. et madame de Portenduère; ce mot, il faut le répéter à l'adresse de d'Arthez et de la princesse, en modifiant toutefois l'épithète de joli, qui serait peut-être un peu jeune, appliquée à leur été de la Saint-Martin. Avec ce que j'ai su d'une scène qui eut lieu, il y a déjà longtemps, chez madame d'Espard, à l'époque où commença cette liaison, j'étais bien sûr de ne pas trouver M. Maxime de Trailles très-bien installé à Cinq-Cygne; car, dans la scène à laquelle je fais allusion, il s'était efforcé d'être blessant pour d'Arthez; et d'Arthez, en se contentant de le faire ridicule, le trouva méprisable: or, c'est un sentiment

dont il n'y a pas à revenir, avec cette intelligence noble et élevée. A son début dans le pays, muni de quelques lettres d'introduction, l'agent de la politique ministérielle commença par recevoir une ou deux politesses à Cinq-Cygne; mais c'était un bâton flottant, et, de près, d'Arthez eut bientôt fait de le couler à fond. Notre homme, qui se flattait de trouver à Cinq-Cygne de l'appui pour son intrigue, est aujourd'hui si loin de compte, que c'est de la bouche du duc de Maufrigneuse, auquel M. de Trailles s'était ouvert assez effrontément de tous ses projets, comme à son camarade du Jockey-Club, que nous avons recueilli les renseignements consignés au commencement de cette lettre, pour être retournés à M. de l'Estorade, si vous voulez bien vous charger de ce soin.

Madame de Maufrigneuse et la vieille marquise de Cinq-Cygne ont été, madame, d'un accueil merveilleux pour Dorlange,... pour Sallenauve, voulais-je dire, mais j'ai de la peine à m'y habituer; comme elles n'ont pas votre humilité, elles n'ont pas, ainsi que vous, été effrayées de ce qui peut se rencontrer de haut chez notre ami, et lui, de son côté, dans cette rencontre vraiment difficile, a été d'une convenance parfaite. On ne sait vraiment comment, ayant vécu si seul, il a pu du premier coup se faire si complétement présentable. Serait-ce que *le beau,* dont il a fait jusqu'ici l'étude de sa vie, comprend le joli, l'élégant, le convenable, qui s'apprennent en quelque sorte d'occasion et par-dessus le marché? Mais cela ne doit pas être vrai, car j'ai vu des artistes très-éminents, et des sculpteurs surtout, une fois sortis de leur atelier, n'être pas des hommes seulement supportables.

J'interromps ici ma lettre, madame; les faits me manquent et je me sens tomber dans le bavardage; demain, j'aurai à vous faire le compte rendu de notre grand banquet, qui sera peut-être plus intéressant que mes aperçus philosophiques et moraux.

10 mai.

Le dîner a eu lieu, madame; il était magnifiquement servi, et il en sera, je pense, parlé longtemps à Arcis. Sallenauve a dans cet organiste, qui, par parenthèse, hier, à la cérémonie de l'inauguration, avait fait preuve sur l'orgue de ces dames d'un talent admirable, une façon d'intendant et de factotum qui laisse bien loin de lui tous les Vatels du monde. Ce n'est pas là un homme qui se passerait son épée au travers du corps pour un peu de marée en retard. Lampions, verres de couleur, guirlandes et draperies pour décorer la salle du banquet, voire un joli petit feu d'artifice que nous avions trouvé emballé dans les coffres de la calèche par le soin de ce père bourru et invisible, mais qui pourtant a du bon, rien n'a manqué à la fête : elle s'est prolongée jusqu'à une heure assez avancée, dans les jardins du château, où la plèbe avait été admise à danser et à s'abreuver très-abondamment. Nous avions presque tous nos convives, moins ceux que nous avions voulu seulement compromettre. Les invitations ayant été faites à très-bref délai, brièveté qui, du reste, était excusée par la circonstance, c'était chose plaisante de voir, jusqu'au moment de se mettre à table, défiler les lettres d'excuse que Sallenauve avait ordonné de lui apporter au salon, à mesure de leur arrivée. A

chaque lettre qu'il décachetait, il avait soin de dire à haute voix : « C'est M. le sous-préfet, c'est M. le procureur du roi, c'est le substitut qui m'expriment leurs regrets de ne pouvoir se rendre à mon invitation. » Tous ces *refus de concours* étaient accueillis par les sourires et les chuchotements de l'assistance; mais, quand parut la lettre de Beauvisage, et que Dorlange annonça l'impossibilité où se trouvait M. le maire de *correspondre* à sa politesse, autant pour le fond que pour la forme, l'hilarité devint bruyante et générale, et elle ne fut suspendue que par l'entrée d'un M. Martener, juge d'instruction, qui faisait, en venant dîner, un acte de haut courage. Il faut remarquer cependant que, de sa nature, un juge d'instruction est quelque chose de divisible. Par le côté du juge, il est inamovible, et il n'y a en lui de sujet au changement que son titre, le léger supplément de traitement qui lui est alloué et le privilége de décerner des mandats et d'interroger les voleurs, *droits superbes* qui, d'un trait de plume, peuvent lui être retirés par la chancellerie. Enfin, mettons qu'au moins M. Martener est un demi-brave; du reste, il fut accueilli comme une *lune tout entière*. A côté de la présence du duc de Maufrigneuse, de celle de d'Arthez et de celle surtout de monseigneur l'évêque, qui est pour quelques jours au château de Cinq-Cygne, une absence qui fit une sensation profonde, quoique l'excuse, envoyée dès le matin, n'ait pas été proclamée en séance publique, ce fut celle de l'ancien notaire Grévin. Pour le comte de Gondreville, aussi délinquant, il n'y avait rien à dire : la perte toute récente de son petit-fils, Charles Keller, ne lui permettait pas de se trouver à la réunion, et, en lui adressant une invi-

tation conditionnelle, Sallenauve avait eu soin, dans sa lettre, de se faire à lui-même le refus; mais Grévin, le bras droit du comte de Gondreville, pour qui il a eu des dévouements certes plus compromettants et plus difficiles que celui de dîner en ville, Grévin, ne venant pas, ne semblait-il pas témoigner par là que son patron tenait encore pour la candidature aujourd'hui à peu près désertée de Beauvisage? et cette influence qui se dérobait, comme on dit dans la langue du *sport,* était vraiment pour nous d'assez grande considération. Maître Achille Pigoult, le successeur de Grévin, essaya bien d'objecter que le vieillard vivait dans une retraite absolue et qu'à grand'peine, deux ou trois fois par an, on pouvait l'avoir à dîner chez son gendre. Mais on rétorqua vivement l'argument, en faisant remarquer qu'à un dîner donné par le sous-préfet, pour mettre en rapport la famille Beauvisage avec M. Maxime de Trailles, Grévin avait parfaitement accepté d'être l'un des convives. Nous aurons donc encore, du côté du château de Gondreville, un certain tirage, et il faudra, je crois, que la mère Marie des Anges se décide à user de sa botte secrète.

Le dîner ayant pour prétexte l'inauguration de la *Sainte Ursule,* qui, chez les dames ursulines, ne pouvait être célébrée par un banquet, Sallenauve l'avait belle, au dessert, pour porter un toast :

— A la mère des pauvres; à la sainte et noble intelligence qui, depuis cinquante ans, rayonne sur toute la Champagne, et à laquelle doit être attribué le nombre prodigieux de femmes distinguées et accomplies qui font l'ornement de cette belle contrée!

Si vous saviez comme moi, madame, quelle contrée c'est que la Champagne Pouilleuse, vous vous diriez, en lisant la phrase que je vous reproduis, ou à peu près, que Sallenauve est un grand misérable, et que la passion d'être député peut rendre un homme capable des plus effroyables énormités. Est-ce donc la peine, pour un homme qui ordinairement se respecte, d'assumer sur lui le courage d'un mensonge assez gros pour arriver à la dimension d'un crime, quand, mieux que son infâme toast, une petite chose à laquelle il n'a pas pensé, qui n'est pas de son fait, et dont tout l'honneur doit être reporté à la capricieuse agrégation des atomes crochus, allait, mieux que tous les discours du monde, le recommander à la sympathie des électeurs? Vous-même m'avez dit, madame, que votre fils Armand trouvait à Sallenauve une grande ressemblance avec les portraits de Danton; mais c'est qu'il paraît que cette remarque est juste, car elle était faite aussi autour de moi, non pas sur des portraits, mais sur le vivant, par plusieurs des convives qui avaient connu et pratiqué le grand révolutionnaire. Laurent Goussard, comme chef de parti, n'avait pas manqué d'être convié. Il n'a pas seulement, ainsi que je vous le disais l'autre jour, été l'ami de Danton : il aurait été aussi quelque peu son beau-frère, Danton, qui fut assez vert galant, ayant pendant quelques années courtisé une sœur de l'honnête meunier, et, comme dit la chanson, *vu la meunière*. Eh bien, il faut que la ressemblance soit très-frappante, car, après le dîner, pendant qu'on prenait le café, comme le digne homme avait la tête un peu échauffée par les fumées du vin du pays, qui n'avait pas été mé-

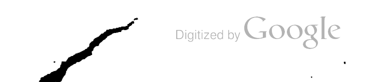
nagé, vous l'imaginez bien, il s'approche de Sallenauve et lui demande tout cru s'il ne se serait pas par hasard trompé de père et s'il pourrait affirmer que Danton ne fût pas pour quelque chose dans sa façon ?

Sallenauve prit gaiement la chose, et fit simplement ce calcul :

— Danton est mort le 5 avril 1793. Pour être son fils, il faudrait que je fusse né au plus tard en 94, j'aurais donc aujourd'hui quarante-cinq ans. Or, l'acte de l'état civil où j'étais inscrit comme né de père et mère inconnus et j'espère aussi un peu mon visage me font naître en 1809, et ne m'accordent que juste trente ans.

— Vous avez raison, répondit Laurent Goussard, les chiffres aplatissent mon idée; mais c'est égal, nous vous nommerons tout de même.

Et je crois que cet homme a raison; ce caprice de ressemblance sera dans l'élection d'un poids immense. Il ne faut pas croire en effet, madame, que, malgré les funestes souvenirs qui entourent sa mémoire, Danton soit pour les gens d'Arcis un objet d'horreur et d'exécration. D'abord le temps l'a épuré; alors sont restés un grand caractère et une forte intelligence dont on est fier d'être le compatriote; à Arcis, les raretés et les curiosités sont rares, et l'on vous y parle de Danton comme à Marseille on vous parle de la Cannebière : heureuse donc la ressemblance avec ce dieu, dont le culte n'est pas borné à l'enceinte de la ville, mais s'étend aussi à sa banlieue et environs! Ces électeurs *extra muros* sont parfois d'une naïveté curieuse, et les contradictions ne les gênent guère. Quelques agents, dépêchés dans le pays circonvoisin, ont déjà exploité cette



lointaine parité de traits; et, comme, dans la propagande champêtre, la question est bien moins de frapper juste que de frapper fort, la version de Laurent Goussard, quelque apocryphe qu'elle soit, est colportée dans les communes rurales avec un aplomb qui ne trouve pas un contradicteur. Pendant que cette prétendue origine révolutionnaire fait les affaires de notre ami, on les fait encore, d'un autre côté, en disant aux braves électeurs qu'on veut embaucher quelque chose de plus vrai et qui ne frappe pas moins leurs esprits :

— C'est ce monsieur, va-t-on leur répétant, qui a acheté le *château d'Arcis*.

Et, comme le château d'Arcis, qui plane au-dessus de la ville, est connu de toute la contrée, c'est pour ces bonnes gens comme un point de repère; mais, en même temps, toujours prêts à retourner aux vieux souvenirs du passé, bien moins morts et enterrés qu'on ne pourrait se le figurer :

— *Ah ! c'est le seigneur du château !* disent-ils, en donnant de l'idée qu'on leur présente une traduction respectueuse et libre.

Et voilà, madame, sauf votre respect, comment se traite la cuisine électorale et la manière dont s'opère la cuisson d'un député.

MARIE-GASTON A MADAME DE L'ESTORADE.

Arcis-sur-Aube, 11 mai 1839.

Madame,

Vous me faites l'honneur de me dire que mes lettres vous amusent, et vous m'engagez à ne pas craindre de

les multiplier. Cela n'est-il pas pour moi bien humiliant, et, après l'affreux malheur qui a été le premier lien de notre connaissance, m'est-il encore permis dans tout le reste de ma vie de me montrer un homme amusant? Mais, je vous l'ai dit, je suis ici dans une atmosphère qui me grise. Il m'a pris comme une passion du succès de Sallenauve, et, en ma qualité d'esprit sombre et chagrin, peut-être encore une passion plus forte d'empêcher le triomphe de l'ineptie et de la sottise patronnées par le vil intérêt et l'intrigue. Merci donc, monsieur de Trailles, de l'exhibition que vous nous avez faite de votre burlesque beau-père! Vous êtes parvenu à m'intéresser à quelque chose : par moments, je ris plus souvent que je ne m'indigne; mais, pendant ce temps-là, j'oublie.

Aujourd'hui, madame, c'est plus que jamais le tour du grotesque, et nous voilà en pleine parade. Nonobstant les découragements de M. de l'Estorade, nous sommes induits à penser que le ministère a reçu de son agent des nouvelles peu rassurantes, et voici ce qui semble autoriser cette supposition. Nous n'habitons plus l'hôtel de *la Poste*, nous l'avons quitté pour notre château; mais, grâce à la rivalité qui de tout temps a existé entre *la Poste* et *le Mulet*, où M. de Trailles a installé son quartier général, nous avons gardé dans notre ancienne résidence des intelligences d'autant plus zélées et d'autant plus bienveillantes, que notre hôtelier n'est pas resté étranger à l'organisation, pour lui, je pense, assez fructueuse, du grand banquet dont j'ai eu l'honneur de vous faire parvenir la relation. Or, par cet homme, nous avons appris que presque aussitôt après notre départ est descendu à son

hôtel un journaliste arrivant de Paris. Ce monsieur, dont je ne sais plus le nom, et pour son honneur, attendu la glorieuse mission dont il est chargé, autant vaut que je l'aie oublié; ce monsieur, disais-je donc, s'est aussitôt annoncé comme un pourfendeur qui venait apporter le renfort de sa verve parisienne à la polémique que la presse locale, subventionnée par le *bureau de l'esprit public,* avait été chargée de diriger contre nous. Jusque-là, il n'y a rien de très-gai, ni rien non plus de très-attristant; depuis que le monde est monde, les gouvernements ont toujours trouvé des plumes à vendre, et jamais ils ne se sont fait faute d'en acheter; mais là où commence la comédie, c'est dans la coarrivée et dans la coprésence à l'hôtel de *la Poste* d'une demoiselle de vertu très-problématique, dont Son Excellence monseigneur le journaliste ministériel se présenterait accompagné. Le nom de la demoiselle, par exemple, ne m'a pas échappé; sur son passeport, elle s'appelle mademoiselle Chocardelle, rentière; mais le journaliste, en parlant d'elle, ne dit jamais qu'Antonia tout court, et, quand il veut la traiter avec plus de respect, mademoiselle ou miss Antonia.

Mais que vient faire à Arcis mademoiselle Chocardelle? Un voyage d'agrément, sans doute; ou la conduite à M. le journaliste, qui, probablement, aura voulu lui donner part au crédit que l'entreprise à forfait de notre diffamation quotidienne va lui ouvrir sur la caisse des fonds secrets? —Non, madame. Mademoiselle Chocardelle vient à Arcis pour affaires, pour des rentrées. Il paraîtrait qu'avant son départ pour l'Afrique, où il vient de trouver une mort glorieuse, le jeune Charles Keller aurait fait à mademoiselle

Antonia ou *ordre* un billet de la somme de dix mille francs, *valeur reçue en meubles,* ce qui constitue une charmante équivoque, les meubles n'ayant pu être *reçus* que par mademoiselle Chocardelle, qui ainsi aurait estimé à la somme de dix mille francs le sacrifice qu'elle faisait de les accepter. Quoi qu'il en soit, peu de jours après la nouvelle du décès de son débiteur, le billet étant près d'arriver à échéance, mademoiselle Antonia aurait fait passer à la caisse des frères Keller pour savoir s'il serait acquitté. Le caissier, qui est un bourru, comme tous les caissiers, aurait répondu qu'il ne s'expliquait pas que mademoiselle Antonia eût le front de faire présenter un pareil titre, mais que, dans tous les cas, les frères Keller, ses patrons, étaient pour le moment à Gondreville, où la fatale nouvelle avait réuni toute la famille, et qu'il ne payerait pas sans leur en avoir référé.

— Eh bien, j'en référerai moi-même, aurait répondu mademoiselle Antonia, qui ne voulait pas laisser périmer son titre.

Là-dessus, comme elle méditait de partir seule pour Arcis, le gouvernement éprouve le besoin de nous faire dire des injures, sinon plus grosses, du moins plus spirituelles qu'on ne les dit en province, et le soin de les aiguiser est confié à un journaliste entre deux âges, pour lequel mademoiselle Antonia, en l'absence de Charles Keller, avait eu des bontés! « Je pars pour Arcis, » se seraient dit au même instant l'écrivain et la demoiselle; la vie la plus ordinaire et la plus courante a de ces rencontres. Est-il maintenant bien merveilleux que, partis de compagnie, on arrive ensemble, et qu'on descende au

même endroit? Maintenant, madame, admirez l'enchaînement des choses! Débarquée ici dans un intérêt purement financier, ne voilà-t-il pas tout à coup mademoiselle Chocardelle arrivée à prendre une portée électorale immense! et vous allez voir si sa bonne influence n'est pas de nature à nous compenser les piquantes étrivières qu'est venu nous cingler son galant compagnon. D'abord, il se trouve qu'en apprenant la présence à Arcis de M. Maxime de Trailles, mademoiselle Chocardelle s'écrie :

— Comment! il est ici, cette affreuse crapule?...

Le mot n'a rien de parlementaire, et je ne l'écris qu'en rougissant. Mais il tiendrait à des relations antérieures, et toujours d'affaires, que mademoiselle Antonia aurait eues avec l'illustre confident de la politique ministérielle. Habitué à ne courtiser que de grandes dames, lesquelles l'aidaient plutôt dans l'amortissement de sa dette qu'elles ne travaillaient à l'accroître, une fois dans sa vie, M. de Trailles aurait eu la fantaisie de ne pas être aimé tout à fait pour lui-même, et de se montrer un homme moins coûteux qu'utile. En conséquence, il aurait acheté à mademoiselle Antonia un cabinet de lecture, situé rue Coquenard, où elle aurait trôné pendant quelque temps. Mais l'entreprise n'aurait pas réussi; une liquidation serait devenue nécessaire, et M. Maxime de Trailles, avec son esprit toujours tourné aux affaires, aurait compliqué cette liquidation de l'achat d'un mobilier qui, par le fait d'un drôle infiniment plus retors que lui, aurait subtilement glissé de ses mains. (Voir *un Homme d'affaires.*) De cette manière, mademoiselle Antonia aurait vu s'évanouir le mobilier que déjà des voitures de déménagement atten-

daient à la porte, et une autre demoiselle Hortense, également rentière et maîtresse du vieux lord Dudley, aurait gagné vingt-cinq louis à sa déconvenue. Vous comprenez, madame, que je n'ai pas la prétention de faire pénétrer dans tous ces détails une clarté absolue, d'autant qu'ils nous sont parvenus seulement de la seconde main par l'hôtesse de *la Poste*, à laquelle ils ont été confiés par mademoiselle Antonia d'une manière sans doute plus cohérente et plus lumineuse. Toujours est-il que M. de Trailles et mademoiselle Chocardelle se sont séparés brouillés, et qu'à présent la dernière se croit en droit de parler de lui avec la légèreté et le manque absolu de mesure dont vous aurez été frappée, ainsi que moi. Les choses même, depuis la première explosion de mademoiselle Antonia, semblent avoir été poussées à ce point, que M. de Trailles, par suite de ce propos ou autres équivalents, voyant sa considération gravement compromise, aurait prié le journaliste, avec qui naturellement il a des relations fréquentes, de morigéner un peu son indiscrète compagne ; mais celle-ci n'en a tenu compte, et, par l'action incessante d'une foule de mots et d'anecdotes, elle produit à notre profit, je ne dirai pas l'effet d'une contre-mine, mais l'effet continu d'une *contre-Maxime* au moyen de laquelle l'action vénéneuse de notre terrible adversaire se trouve constamment paralysée. Ce n'est pas tout, et voici un autre service que nous aura rendu la présence de mademoiselle Chocardelle à Arcis. L'affaire de sa rentrée traîne en longueur; deux fois elle s'est présentée à Gondreville; jamais elle n'y a été reçue. Le journaliste a beaucoup à faire ; d'abord ses articles, et ensuite un certain nombre

de démarches que demande de lui M. de Trailles, à la disposition duquel il a été mis. Mademoiselle Antonia est donc souvent seule, et, dans le désœuvrement et l'ennui que lui causent sa solitude, aussi bien que l'absence de tout Opéra, de tout Ranelagh et de tout boulevard des Italiens, elle a été induite à se créer une distraction vraiment désespérée. Ressource presque incroyable, ce passe-temps toutefois n'a rien d'impossible à comprendre dans l'existence d'une Parisienne de son espèce, déportée à Arcis. A deux pas de l'hôtel de *la Poste* existe un pont jeté sur l'Aube. En aval de ce pont, par une pente assez rapide, mais dans laquelle a été pratiqué un sentier, on arrive jusque sur le bord de la rivière, qui, se trouvant en contre-bas du chemin public, d'ailleurs peu fréquenté, promet des trésors de calme et de solitude à qui veut venir en cet endroit rêver au bruit de ses eaux. Mademoiselle Antonia commença par aller s'asseoir là avec un livre; mais, peut-être en souvenir du mauvais succès de son cabinet de lecture, les livres, comme elle dit, ne sont pas à sa main; si bien que, la voyant toujours plus empêchée d'elle-même, la maîtresse de l'hôtel de *la Poste* eut l'idée de mettre à sa disposition un équipage de pêche très-complet, formé par son mari, mais qu'à raison de ses occupations multipliées celui-ci laisse presque constamment sans emploi. Assez heureuse dans ses premiers essais, la jolie déportée a pris goût à cette occupation, qui doit être vraiment très-attachante, vu les nombreux fanatiques qu'elle fait, et, depuis ce moment, pendant la journée presque entière, les rares passants qui traversent le pont peuvent, malgré les variations de la température

encore incertaine, admirer sur le bord de l'Aube une charmante naïade en robe à volants et en chapeau de paille à grands bords, pêchant à la ligne avec la consciencieuse gravité du gamin de Paris le plus passionné.

Jusque-là, tout est bien, et, avec cette pêcherie, notre élection n'a encore trop rien à faire; mais si, dans l'*Histoire de don Quichotte,* que vous aimez, madame, à cause du bon sens et de la joyeuse raison qui débordent dans ce livre, vous voulez bien vous rappeler une aventure assez désagréable arrivée à Rossinante avec des muletiers yanguois, vous aurez, avant que je vous l'aie contée, un avant-goût de la bonne fortune que nous a value la passion tout à coup développée chez mademoiselle Antonia. Notre concurrent Beauvisage n'est pas seulement un ancien fabricant de bas et maintenant un maire exemplaire, il est aussi le modèle des époux, n'ayant jamais bronché devant sa femme, qu'il respecte et admire. Tous les soirs, par ses ordres, il est couché avant dix heures, pendant que madame Beauvisage et sa fille vont dans ce qu'on est convenu d'appeler le monde à Arcis. Mais il n'est pire eau, comme on dit, que l'eau qui dort, de même que rien de moins chaste et de moins ordonné que la calme et tranquille Rossinante dans la rencontre rappelée il n'y a qu'un moment. Tant il y a, qu'en faisant dans *sa* ville la ronde dont chaque jour il a la louable habitude, Beauvisage, du haut du pont, vint à remarquer la Parisienne, qui, le bras virilement tendu et le corps cambré gracieusement, se livrait à son occupation favorite. Un petit mouvement, d'une charmante impatience, avec laquelle la jolie pêcheuse tirait sa ligne hors de l'eau quand le poisson n'a-

vait pas mordu, fut peut-être le choc électrique qui retentit au cœur de ce magistrat, jusqu'à ce jour irréprochable. Nul ne peut dire, d'ailleurs, comment la chose se fit et à quel moment précis. Je dois faire remarquer seulement qu'entre sa retraite du commerce des bonnets de coton et sa mairie, Beauvisage avait lui-même pratiqué l'*art* de la pêche à la ligne avec un talent distingué, et aujourd'hui il le pratiquerait certainement encore, n'était sa grandeur, qui, au rebours de Louis XIV, *l'éloigne du rivage*. Sans doute, il lui parut que la pauvre enfant, ayant plus de bonne volonté que de science, ne s'y prenait pas comme il faut, et il n'est pas impossible, toute son administrée temporaire qu'elle est, que l'idée de la remettre dans la bonne voie ait été la cause de son apparent désordre. Ce qu'il y a de certain, c'est que, venant à passer sur le pont, dans la compagnie de sa mère, mademoiselle Beauvisage s'écrie, en véritable enfant terrible :

— Tiens, papa qui cause avec la Parisienne!

S'assurer, par un regard, de la monstruosité du fait; d'un pas précipité descendre la berge; arriver à portée de son mari qu'elle trouve la bouche riante, avec un air heureux de mouton qui broute; le foudroyer d'un *Que faites-vous donc là?* à ne lui laisser d'autre refuge que l'Aube, et d'un air de reine lui intimer l'ordre de retraite, pendant que, d'abord étonnée, mademoiselle Chocardelle, devinant ce dont il s'agit, se livre aux éclats de la gaieté la moins mesurée, tel fut, madame, le procédé de madame Beauvisage, née Grévin; et, si le procédé pouvait passer pour justifié, au moins ne fut-il pas habile, car, le soir même, la ville entière savait la catastrophe, et, atteint et

convaincu de mœurs déplorables, M. Beauvisage voyait une désertion nouvelle s'opérer dans la phalange déjà bien éclaircie de ses partisans. Toutefois, le côté de Gondreville et Grévin tenait toujours, et croiriez-vous, madame, que c'est encore à mademoiselle Antonia que nous devons le renversement de ce dernier rempart ! Voici la marche du phénomène : la mère Marie des Anges voulait avoir avec le comte de Gondreville un entretien; mais elle ne savait comment s'y prendre : le demander ne lui paraissait pas convenable. Ayant, à ce qu'il paraît, de dures choses à dire, elle ne voulait pas avoir fait venir exprès ce vieillard chez elle; ce procédé lui paraissait blesser trop cruellement la charité. D'ailleurs, dites à bout portant, les choses comminatoires cabrent aussi souvent qu'elles effrayent, tandis que, glissées, comme on dit, en douceur, elles sont bien autrement sûres de leur effet. Cependant, le temps s'écoulait, car l'élection est pour demain dimanche, et ce soir la réunion préparatoire. La pauvre chère dame ne savait vraiment à quel parti s'arrêter, quand elle apprend quelque chose d'assez flatteur pour son amour-propre. Une jolie pécheresse, venue à Arcis dans la pensée de faire financer Keller, le gendre de Gondreville, a entendu parler des vertus, de la bonté inépuisable, de la verte vieillesse de la mère Marie des Anges, enfin de tout ce qu'on dit d'elle dans le pays, dont elle est, après Danton, la seconde curiosité; et le plus grand regret de cette fille, c'est de n'oser point demander à être admise en sa présence. Une heure après, le mot suivant était remis à l'hôtel de *la Poste :*

« Mademoiselle, on dit que vous désirez me voir, et que vous ne savez comment vous y prendre. Rien pourtant n'est plus facile : sonner à la porte de ma grave maison, me demander à la sœur tourière, n'avoir pas trop peur de ma robe noire et de ma vieille figure, et ne pas croire que j'impose mes conseils aux jolies filles qui ne me les demandent pas, et qui peuvent être un jour de bien plus grandes saintes que moi. Voilà tout le mystère d'une entrevue avec la mère Marie des Anges, qui vous salue en Notre-Seigneur Jésus-Christ. † »

Vous comprenez, madame, qu'à une invitation si gracieusement faite, on ne résiste pas; et bientôt, dans la toilette la plus sévère qu'elle eût pu imaginer, mademoiselle Antonia était rendue au couvent. Je voudrais bien pouvoir vous dire tout le détail de cette entrevue, qui, à coup sûr, dut être curieuse; mais personne n'y assistait, et l'on n'a rien pu en savoir que ce qui a été conté par la brebis égarée, laquelle en revint émue et touchée jusqu'aux larmes. Comme le journaliste voulait la plaisanter sur ses airs de nouvelle convertie :

— Tiens! tais-toi, lui répondit mademoiselle Antonia, tu n'as jamais de ta vie écrit une phrase pareille!

— Voyons la phrase?

— « Allez, mon enfant, m'a dit cette bonne vieille, les voies de Dieu sont bien belles et bien peu connues, et souvent dans une Madeleine il y a plus l'étoffe d'une sainte que dans une religieuse. »

Et je dois constater, madame, qu'en répétant ces belles paroles, la voix de la pauvre fille s'altéra et qu'elle fut

forcée de porter son mouchoir à ses yeux. Le journaliste, lui, un de ces misérables, la honte de la presse, qui ne doivent pas être plus confondus avec elle qu'un mauvais prêtre avec la religion, le journaliste se mit à rire, et, avisant aussitôt un danger :

— Ah çà ! quand définitivement retournes-tu à Gondreville pour parler à ce Keller, que je finirai par *éreinter* dans le coin de quelque article, nonobstant toutes les recommandations contraires de Maxime?

— Est-ce que je fais de ces saletés-là ! répondit Antonia avec dignité.

— Comment ! maintenant, tu ne présentes plus ton billet?

— Moi, répondit l'admiratrice et probablement l'écho de la mère Marie des Anges, mais dans sa langue à elle, aller faire *chanter* une famille au désespoir ! mais, à mon lit de mort, ce souvenir me poignarderait, et jamais je ne pourrais croire pour moi à la miséricorde de Dieu.

— Alors, fais-toi ursuline, pendant que nous y sommes.

— Si j'en avais le courage, je serais peut-être plus heureuse; mais, dans tous les cas, je n'irai pas à Gondreville; la mère Marie des Anges s'est chargée de tout arranger.

— Comment, malheureuse, tu lui as laissé ton billet !

— Je voulais le déchirer ; c'est elle qui m'en a empêchée en me disant de le lui remettre, et qu'elle s'arrangerait pour m'en tirer honnêtement pied ou aile.

— Très-bien ! tu étais créancière et tu seras mendiante...

— Non, car l'aumône, c'est moi qui la fais; j'ai dit à madame la supérieure de garder l'argent pour ses pauvres.

— Oh! alors, maintenant si tu deviens bienfaitrice de couvents, avec ton autre vice de pêcher à la ligne, tu vas être une fille agréable à fréquenter!

— Tu ne me fréquenteras toujours pas longtemps, car je pars ce soir et je te laisse à ton joli métier.

— Tiens! tu te retires aux Carmélites?

— Les Carmélites, répondit spirituellement Antonia, c'est bon, mon vieux, quand on quitte des Louis XIV.

Ces filles, même les plus ignorantes, savent toutes l'histoire de la Vallière, dont elles eussent à coup sûr fait leur patronne, si *sœur Louise de la Miséricorde* eût été canonisée. Je ne sais comment s'y prit la mère Marie des Anges, mais ce matin on a vu la voiture du comte de Gondreville arrêtée à la porte du couvent: le miracle, entendons-nous bien, ne consiste pas à avoir évoqué ce vieux singe; car, du moment qu'il avait été avisé d'une somme de dix mille francs à payer, quoique la somme ne dût pas sortir de sa bourse, mais bien de celle de Keller, il avait dû se presser d'accourir; c'était de l'argent de famille; et puis les avares comme lui se passionnent même pour la perte du bien d'autrui, quand ils ne le trouvent pas bien dépensé. Mais la mère Marie des Anges ne s'était pas contentée de l'attirer à la communauté; apparemment aussi elle fit nos affaires. En sortant, le pair de France se rendit chez son ami Grévin; et, dans la journée, celui-ci dit à plusieurs personnes que décidément son gendre était par trop stupide, qu'il venait encore de se compromettre avec l'histoire de cette Parisienne, et qu'il n'y aurait jamais rien à faire de lui. En même temps, on a été informé que les curés des deux paroisses avaient reçu, par les

mains de la mère Marie des Anges, une somme de mille écus à partager entre leurs pauvres, et à elle remise par un bienfaiteur qui désirait ne pas être connu. Sallenauve est furieux, parce que quelques-uns de nos agents s'en vont disant partout qu'il est ce bienfaiteur anonyme, et bien des gens le croient, quoique l'histoire du billet Keller ait beaucoup couru, et que l'honneur de cette générosité pût être facilement reporté à son auteur véritable. Mais, quand on a une fois le vent en poupe, on ne peut le mesurer mathématiquement à chaque voile, et souvent il faut en prendre plus qu'on n'en veut. M. Maxime de Trailles ne décolère pas ; il y a tout lieu de croire que l'échec, qu'il doit voir maintenant inévitable, enterre avec lui son mariage. Il faut dire au sujet de sa mésaventure la phrase consacrée pour les auteurs malheureux, que c'est un homme d'esprit qui prendra sa revanche.

Quel curieux homme, madame, que cet organiste, qui comme un de nos grands médecins, dont il n'est pourtant pas parent, s'appelle Bricheteau ! On n'a pas plus d'activité, plus de présence d'esprit, plus de dévouement et plus d'intelligence, et il n'y a pas deux hommes en Europe qui touchent de l'orgue comme lui. Vous qui ne voulez pas que Naïs soit une *pianoteuse,* vous devriez bien le lui donner pour maître. Voilà un homme qui lui apprendrait vraiment la musique, et celui-ci ne vous paraîtrait pas d'une grandeur inquiétante, car il a autant de modestie que de talent : auprès de Sallenauve, c'est un caniche ; aussi adroit, aussi fidèle, et je dirais aussi laid, si avec une physionomie bonne et ouverte comme la sienne on pouvait ne pas être tenu pour beau.

MARIE-GASTON A LA COMTESSE DE L'ESTORADE.

Arcis-sur-Aube, dimanche 12 mai 1839.

Madame,

Hier au soir a eu lieu la réunion préparatoire, cérémonie assez ridicule et surtout assez désagréable pour les candidats, mais que, pourtant, il faut accepter. Au moment de s'engager pour quatre ou cinq ans avec un mandataire, il est naturel que l'on veuille savoir à qui l'on a affaire. Est-ce un homme intelligent? exprime-t-il réellement l'opinion dont il a l'étiquette? Sera-t-il gracieux et abordable pour les intérêts qui pourront avoir à se réclamer de lui? Est-ce un caractère ferme? saura-t-il défendre ses idées (s'il en a)? En un mot, sera-t-on dignement, sûrement et honnêtement représenté? Voilà le côté sérieux et respectable de l'institution, qui, n'étant pas écrite dans la loi, pour s'être aussi complétement installée dans les mœurs, devait bien avoir sa raison d'exister. Mais toute médaille a son revers, et, par un autre côté, on peut vous montrer dans ces assemblées l'électeur tout bouffi de son importance, s'empressant à faire exercice extérieur de la souveraineté qu'il va abdiquer entre les mains de son député, et la lui vendant le plus cher qu'il peut. A l'impertinence de certaines questions adressées au candidat, ne dirait-on pas un ilote sur lequel chaque électeur a droit de vie ou de mort? Pas de recoin de sa vie privée où le malheureux soit sûr de ne pas voir pénétrer une curiosité indiscrète; et, en fait d'interrogations saugrenues, tout est possible, par exemple: « Pourquoi le candidat pré-

fère-t-il le vin de Champagne au vin de Bordeaux? » A Bordeaux, où le vin est une religion, cette préférence impliquerait une idée de non-patriotisme, et elle pourrait gravement compromettre l'élection. Beaucoup d'électeurs aussi vont là uniquement pour jouir de l'embarras des prétendants. Les tenant, comme ils disent, sur la sellette, ils comptent s'en amuser comme les enfants de leur hanneton, ou comme, autrefois, les vieux juges, et encore, aujourd'hui, les jeunes médecins, d'une torture criminelle, d'une autopsie ou d'une opération. Plusieurs n'ont pas des goûts si relevés : ils sont venus uniquement pour jouir du tapage, de la confusion des voix, presque toujours certaine en pareille rencontre ; il en est qui voient une occasion d'avoir le placement de quelque talent agréable : ainsi, au moment, malheureusement trop fréquent, où, comme disent les comptes rendus de la Chambre des députés, *le tumulte est à son comble,* il n'est pas rare d'entendre imités, à miracle, le chant du coq ou le cri de détresse du chien auquel on a marché sur la patte. L'intelligence, qui seule devrait être appelée à l'électorat, ayant, comme d'Aubigné, le frère de madame de Maintenon, *reçu son bâton en argent,* faut-il s'étonner que, parmi les électeurs, se rencontrent des gens stupides, et ceux-ci ne sont-ils pas assez nombreux dans le monde pour avoir aussi la prétention d'être représentés ?

La réunion a eu lieu dans une salle assez vaste, où un traiteur de l'endroit donne tous les dimanches à danser ; l'orchestre y forme une sorte de tribune réservée dans laquelle put être admis un peu de public, non électeur ; je fus un de ces privilégiés. Quelques dames avaient pris

place sur le devant : madame Marion, tante de l'avocat Giguet, l'un des candidats; madame et mademoiselle Mollot, femme et fille du greffier du tribunal ; quelques autres dont le nom et la qualité m'échappent; mais madame et mademoiselle Beauvisage avaient fait comme Brutus et Cassius, elles brillaient par leur absence. Avant que la candidature de M. Beauvisage se fût produite, celle de M. Simon Giguet paraissait avoir les plus grandes chances; maintenant, avec celle de notre ami Sallenauve, qui, à son tour, a distancé M. le maire, l'avocat se trouve reculé de deux échelons. Son père, ancien colonel de l'Empire, jouit d'une grande estime dans le pays; comme expression du regret qu'avaient les électeurs de ne pouvoir *lui* nommer son fils, ils l'ont, à l'unanimité et par acclamation, porté à la présidence de l'assemblée. Le premier candidat entendu a été l'avocat Giguet ; son discours a été long, rempli de banalités; peu de questions lui ont été adressées qui méritent d'être consignées dans le présent procès-verbal. On sentait que le sérieux de la bataille n'était pas là. Ensuite, on appelle M. Beauvisage. Maître Achille Pigoult, le notaire, demande la parole et dit :

— M. le maire est atteint, depuis hier, d'une indisposition qui...

Des « Ah ! ah ! » et des rires nombreux interrompent l'orateur.

Le colonel Giguet agite longtemps la sonnette, dont on avait eu soin de le munir, sans pouvoir rétablir le silence. A la première éclaircie, maître Pigoult reprend :

— J'avais donc l'honneur de vous dire, messieurs,

qu'atteint d'une indisposition qui, sans présenter de gravité...

Ici, nouvelle interruption, un peu plus bruyante que la première. Comme tous les militaires, le colonel Giguet n'est d'une nature ni très-endurante, ni très-parlementaire; il se lève avec vivacité et s'écrie :

— Messieurs, nous ne sommes pas ici au bal Frappart. (C'est le nom du propriétaire de la salle.) Je vous engage donc à vous conduire d'une manière plus décente; autrement, je quitte le fauteuil.

Il faut croire qu'en masse, les hommes demandent à être menés rudement, car cette leçon est accueillie par de joyeux applaudissements, et le silence paraît assez solidement rétabli.

— J'avais donc le regret de vous dire, reprend encore maître Achille Pigoult en variant à chaque fois son début, qu'atteint d'une indisposition qui, sans présenter de gravité, le retiendra quelques jours à la chambre...

— Une maladie du larynx! crie une voix.

— Notre vénérable et excellent maire, poursuivit Achille Pigoult sans s'arrêter à l'interruption, n'a pu se rendre au sein de cette réunion. Dans tous les cas, madame Beauvisage, par laquelle j'ai eu l'honneur d'être reçu ce soir même, m'a affirmé et m'a chargé de vous dire que, *quant à présent,* M. Beauvisage renonçait à l'honneur de vos suffrages, priant ceux d'entre vous qui lui avaient montré une sympathie bienveillante de la reporter sur M. Simon Giguet.

Cet Achille Pigoult est un malicieux personnage qui n'avait pas, sans intention, fait intervenir madame Beau-

visage, dont il constatait ainsi la suprématie conjugale. Mais l'assemblée était trop de son pays pour saisir cette petite noirceur. En province, d'ailleurs, les femmes se mêlent très-couramment de toutes les affaires les plus viriles de leurs maris, et la vieille histoire de cette servante de curé répondant gravement : « Nous ne disons pas de messes à ce prix, » a un sel qui, dans bien des petites villes, ne saurait pas être senti. — Enfin, voici Sallenauve, et je suis d'abord frappé de l'aisance et de la dignité calme qu'il apporte à la *tribune*. C'est là, madame, pour d'autres épreuves plus sérieuses, un bien rassurant symptôme, car, il n'y a pas à se faire d'illusion, la qualité et la valeur des gens devant lesquels on parle ne fait presque rien à l'affaire. Pour l'orateur que la peur talonne, grands seigneurs et portefaix sont même chose. Ce sont toujours des yeux qui vous regardent, des oreilles qui vous écoutent ; on n'a plus devant soi des individus, on a une grande personne morale, l'assemblée, que l'on sent en masse, sans en analyser les éléments. Après avoir en quelques mots énuméré les liens par lesquels il tient au pays, et avoir glissé une allusion très-adroite et très-digne à sa naissance, qui *ne ressemblait pas à celle de tout le monde,* Sallenauve a exposé ses idées politiques. La république lui paraîtrait le plus beau des gouvernements, mais il ne la croit pas possible à établir en France ; partant il ne la désire pas. Il pense qu'un gouvernement vraiment parlementaire, où la politique de camarilla serait assez vigoureusement muselée pour qu'on n'eût rien à craindre de ses éternelles échappées et de ses incessantes entreprises, peut largement pourvoir à la dignité et à la

prospérité d'une nation. La liberté, l'égalité, ces deux grands principes qui ont triomphé en 89, reçoivent d'un pareil gouvernement toutes les garanties sérieuses. Quant aux escamotages que le pouvoir royal peut vouloir pratiquer contre eux, il n'appartient pas aux institutions de les prévenir. C'est aux hommes, c'est aux mœurs, bien plus qu'aux lois, d'aviser en pareil cas, et lui, Sallenauve, sera toujours un de ces obstacles vivants. Il se déclare partisan chaleureux de la liberté d'enseignement, croit qu'il y a encore des économies à réaliser dans le budget, et qu'il y a à la Chambre trop de fonctionnaires, et surtout que le château y est trop représenté. Pour garder son indépendance, il est décidé à n'accepter aucun emploi, aucune faveur du gouvernement. Ceux qui l'auront nommé ne doivent pas non plus s'attendre à le voir jamais se charger pour eux d'une démarche qui ne soit pas entièrement ratifiée par la raison et par la justice. On a dit que le mot *impossible* n'était pas français. Il y a pourtant pour lui une impossibilité qu'il connaît, et devant laquelle il s'honorera toujours de s'arrêter, c'est celle de l'injustice et celle de l'atteinte, même la plus lointaine, portée au bon droit. (Bruyants applaudissements).

Le silence une fois rétabli :

— Monsieur, dit un des électeurs, après avoir obtenu la parole de M. le président, vous avez dit que vous n'accepteriez aucun emploi du gouvernement. N'est-ce pas là impliquer un blâme contre les fonctionnaires? Je m'appelle Godivet, je suis receveur de l'enregistrement, et je ne crois pas cependant pour cela devoir encourir le mépris de mes honorables concitoyens.

Réponse de Sallenauve :

— Je suis heureux, monsieur, d'apprendre que le gouvernement vous a investi de fonctions que vous remplissez, j'en suis sûr, avec une parfaite droiture et avec une parfaite habileté; mais j'oserai vous demander si d'emblée vous avez été porté à la recette que vous gérez?

— Certainement non, monsieur. J'ai commencé par être trois ans surnuméraire; ensuite j'ai passé par tous les grades, et je puis affirmer que la faveur a toujours été étrangère à mon modeste avancement.

— Eh bien, monsieur, que diriez-vous si, avec mon titre de député, en supposant que j'obtienne les suffrages de cet arrondissement, moi qui n'ai point été surnuméraire, moi qui ne suis passé par aucun grade, mais qui aurais seulement rendu au ministère le service de voter pour lui, j'allais être nommé brusquement, comme cela s'est vu, directeur général de votre administration ?

— Je dirais..., je dirais, monsieur, que c'est un très-bon choix, puisque le roi vous aurait nommé.

— Non, monsieur, vous ne le diriez pas, ou, si vous le disiez tout haut, ce que je ne crois pas possible, vous penseriez tout bas que c'est un choix ridicule et injuste. « Où diable, vous demanderiez-vous, ce monsieur, en faisant de la sculpture, a-t-il pu étudier la matière si délicate de l'enregistrement? » Et vous auriez raison de ne pas ratifier le caprice royal, car les droits acquis, les vieux et honorables services, la marche régulière de l'avancement, que deviennent-ils à ce système du choix par le bon plaisir? C'est pour ne pas me rendre complice de l'abus criant que je dénonce, c'est parce que je ne crois

ni juste, ni honnête, ni utile qu'on arrive ainsi, en travers, au sommet des fonctions publiques, que moi, qui n'y pourrais prétendre d'aucune façon, je prends l'engagement de n'en accepter aucune. Ces fonctions, monsieur, trouvez-vous encore que je les dédaigne, et n'ai-je pas bien plutôt l'air de grandement les honorer?

M. Godivet se déclara satisfait et n'insista pas.

— Ah çà! monsieur, s'écria un autre électeur, après avoir sollicité la parole d'une voix un peu avinée, vous dites que vous ne demanderez rien pour vos électeurs; alors, à quoi *que* vous nous servirez?

— Je n'ai pas dit, mon ami, que je ne demanderais rien pour mes commettants; j'ai dit que je ne demanderais rien qui ne fût juste; mais cela, je puis ajouter que je le demanderai avec énergie et avec persévérance, car c'est ainsi que la justice doit toujours être servie.

— Avec ça, reprend l'électeur, qu'il y a aussi d'autres manières pour la servir, à preuve le procès *qui* m'ont fait perdre contre Jean Remy, duquel j'étais en difficulté pour un bornage...

Le colonel Giguet, interrompant :

— Voyons, vous n'allez pas, je pense, nous raconter votre procès et nous parler d'une manière inconvenante sur le compte des magistrats.

L'électeur, reprenant :

— Les magistrats, mon colonel, je les respecte, duquel j'ai été pendant six semaines membre de la municipalité en 93, et connais la loi; mais, revenant à mon affaire, je demande à monsieur, qui est là pour me répondre, à moi comme aux autres, son opinion sur les bureaux de tabac.

— Mon opinion sur les bureaux de tabac! cela me semble assez difficile à formuler; je pourrai pourtant vous dire que, si certains renseignements sont exacts, ils ne me paraissent pas toujours parfaitement bien distribués.

— Eh bien, vous êtes un homme, vous! s'écrie l'électeur, et je vous donne ma voix, parce qu'on ne vous en montrera pas, des couleurs. Si, on les donne à faux, les bureaux! Qu'y a la fille à Jean Remy, un mauvais voisin, qu' ça n'a jamais rien été qu'à sa charrue et qu' ça se bat au jour la journée avec sa femme...

— Mais, mon cher, dit le président en interrompant, vous abusez étrangement de la patience de l'assemblée...

— Non! non! laissez parler! s'écrie-t-on de tous les points de la salle.

L'électeur amusait, et Sallenauve a l'air lui-même de faire entendre au colonel qu'il désire savoir où l'homme veut en venir.

L'électeur, reprenant :

— Je dirai donc, sous votre respect, mon cher colonel, qu'y a la fille à Jean Remy, que je le poursuivrai jusque dans les enfers, vu que ma borne était à sa place et que les experts ont été fautifs! eh bien, que fait cette jeunesse? Plante là père et mère et s'en va à Paris; à Paris, que fait-elle? j'ai pas été y voir; mais qu'enfin elle se trouve connaissance d'un député, et qu'à l'heure d'aujourd'hui vous a un bureau de tabac dans la rue Mouffetard, une des plus longues rues de Paris, duquel, aujourd'hui pour demain, si je venais à passer l'arme à gauche, faut voir comme ma femme, la veuve d'un homme légal, criblé de rhumatismes, rapport à avoir couché dans les bois pen-

dant la terreur de 1815, on vous y *ficherait* un bureau de tabac !

— Vous n'êtes pas encore mort! objecte-t-on de toutes parts à ces singuliers états de service.

Et le colonel, pour mettre fin à cet incident burlesque, de donner la parole à un petit pâtissier, républicain très-connu. Ce nouvel interpellateur, d'une voix de fausset, pose à Sallenauve cette question insidieuse que, d'ailleurs, à Arcis, on pourrait appeler nationale :

— Que pense monsieur de Danton?

— Monsieur Dauphin, dit le président, j'aurai l'honneur de vous faire observer que Danton appartient à l'histoire.

— Au *Panthéon de l'histoire*, monsieur le président, c'est son propre mot.

— Eh bien, enfin, *à l'histoire* tout court, ou *au Panthéon de l'histoire*, Danton ne me paraît rien avoir à faire ici.

— Permettez, monsieur le président, répond Sallenauve, quoique la question ne me paraisse pas avoir directement trait à l'objet de cette réunion, dans une ville que le nom prononcé tout à l'heure remplit encore de sa renommée, je ne saurais décliner l'occasion qui m'est faite de donner une preuve d'impartialité et d'indépendance en jugeant cette grande mémoire.

— Oui! oui! parlez! dit l'assemblée d'une voix presque unanime.

— Je suis fermement convaincu, reprend Sallenauve, que, si Danton fût né à une époque calme et paisible comme la nôtre, il se fût montré, ce que d'ailleurs il a été, bon père, bon mari, ami chaud et fidèle, caractère liant

et facile, et que, par ses grands talents, il n'eût pas manqué de s'élever à une place éminente dans l'État et la société.

— Oui! oui! bravo! très-bien!

— Né, au contraire, à une époque de troubles et au milieu de l'orage de toutes les passions déchaînées, Danton était constitué mieux que personne pour s'allumer à cette atmosphère de feu. Danton a été la torche qui brûle, et sa rouge clarté ne s'est que trop prêtée à des scènes de sang et d'horreur que je ne veux point rappeler. Mais, a-t-on dit, il fallait sauver l'indépendance nationale, consterner les traîtres et les perfides; faire, en un mot, un sacrifice cruel, mais nécessaire, aux exigences du salut public. Je n'accepte pas, moi, messieurs, ces explications: tuer sans la nécessité vingt fois démontrée de la légitime défense; tuer des hommes sans armes, des femmes, des prisonniers, c'est là un crime, dans toutes les hypothèses, exécrable; et ceux qui ont ordonné, ceux qui ont laissé faire, comme ceux qui ont exécuté, sont enveloppés, pour moi, dans une seule et même réprobation.

Je voudrais, madame, pouvoir vous peindre l'accent et le visage de Sallenauve pendant qu'il prononçait cet anathème. Vous savez comment sa physionomie se transfigure quand une ardente pensée y monte. L'assemblée était muette et morne; il la blessait évidemment, mais, sous sa main puissante, sa monture n'osait se cabrer.

— Mais, reprend-il alors, à tout crime consommé et irréparable il y a deux issues : le repentir et l'expiation. Son repentir, Danton ne l'a pas *parlé,* c'était un homme trop fier; il a mieux fait, il l'a *agi,* et le premier, au bruit du

couperet de la machine à abattre des têtes, qui fonctionnait sans répit ni relâche, au risque de hâter son tour d'y livrer la sienne, il osa parler d'un *comité de clémence.* C'était un moyen presque infaillible d'appeler sur lui l'expiation, et l'on peut dire, le jour de l'expiation venu, si devant elle il sourcilla! En passant par la mort, gagnée à son courageux effort pour arrêter l'effusion du sang, on peut dire, messieurs, que la figure et la mémoire de Danton ont secoué la tache rougeâtre que septembre avait déposée sur elles. Tombé, à trente-cinq ans, de plain-pied dans la postérité, Danton y laissera le souvenir d'une grande intelligence, d'un caractère puissant et fort, de belles qualités privées, de plus d'une action généreuse; toutes choses qui furent de lui, tandis que ses sanglantes erreurs durent être une contagion de son époque. En un mot, avec les hommes de cette trempe, injuste serait la justice qui se refuserait de se tempérer d'indulgence; et, du reste, messieurs, mieux que vous, mieux que moi, mieux que tous les orateurs et historiens, une femme a jugé et compris Danton, c'est celle qui, dans un adorable élan de charité, a dit aux impitoyables : « Il est allé à Dieu! prions pour le repos de son âme. »

Le piége ainsi esquivé, au moyen de l'adroit rappel de la mère Marie des Anges, et l'assemblée évidemment satisfaite, on pouvait croire le candidat au bout de son épreuve. Déjà même le colonel se disposait à proposer de passer au vote, quand plusieurs électeurs réclamèrent, en déclarant qu'ils avaient encore deux explications importantes à demander au candidat. Sallenauve avait dit que toujours il se trouverait sur le chemin des escamotages

essayés par le pouvoir royal contre les institutions. On voulait savoir ce qu'il entendait par cette résistance : était-ce une résistance armée, des émeutes, des barricades?

— Les barricades, répondit Sallenauve, m'ont presque toujours paru des machines qui d'elles-mêmes se retournent pour broyer ceux qui les dressent; il faut bien croire qu'il est dans la nature des émeutes de servir presque toujours aussi les intérêts des gouvernements, puisque jamais je n'ai vu la police manquer d'être accusée de les avoir faites. Ma résistance, à moi, sera toujours la résistance légale, par les moyens légaux, la presse, la tribune et la patience, cette grande force des opprimés et des vaincus.

Si vous saviez le latin, madame, je vous dirais : *In cauda venenum,* c'est-à-dire dans la queue du serpent le venin, remarque de l'antiquité que la science moderne n'a point admise. M. de l'Estorade ne s'était point trompé, on devait fouiller dans la vie privée de Sallenauve, et, sans doute sous l'inspiration du vertueux Maxime de Trailles, qui déjà avait fait faire plusieurs allusions par le journaliste exécuteur de ses hautes œuvres, il fut enfin demandé compte à notre ami de cette belle Italienne qu'il *cache* à Paris, dans sa maison. Sallenauve ne témoigna pas plus d'embarras qu'il n'en montra devant vous et M. de l'Estorade; il s'enquit seulement de la question de savoir si l'assemblée trouverait bon que son temps fût employé à écouter une histoire romanesque qui aurait l'air d'avoir été faite pour le rez-de-chaussée d'un journal? Les assemblées, madame, votre mari a pu vous le dire, sont de grands

enfants qui ne craignent pas du tout d'entendre des histoires...

Mais voici Sallenauve qui rentre et m'annonce que le bureau du collége électoral est formé tout à fait dans un sens à faire présumer le succès de son élection ; je lui passe la plume, lui-même se chargera du récit dont il vous avait fait tort lors de sa dernière visite, et cette lettre sera fermée par lui.

SALLENAUVE A MADAME DE L'ESTORADE.

Sept heures du soir.

Madame,

La manière un peu brusque dont je me suis séparé de vous et de M. de l'Estorade, le soir de notre visite au collége Henri IV, vous est sans doute expliquée maintenant par les préoccupations de toute sorte auxquelles j'étais en ce moment en proie ; je sais que Marie-Gaston vous en a appris le dénoûment. J'avoue que, dans la disposition d'esprit inquiète et agitée où je me trouvais alors, l'espèce de créance que M. de l'Estorade semblait donner au scandale dont il m'entretenait me causa quelque chagrin et quelque étonnement. « Comment, pensai-je, est-il possible qu'un homme de la moralité et de l'intelligence de M. de l'Estorade puisse *a priori* me supposer capable d'un tel désordre, quand il me voit d'ailleurs soucieux de donner à ma vie toute la gravité et toute la considération qui peuvent commander l'estime? Mais, au compte qu'il fait de ma singulière liberté de mœurs, m'admettre dans sa maison auprès de sa femme, sur un certain pied d'inti-

mité, serait d'une telle imprévoyance, qu'en ce moment sans doute je profite d'une bienveillance essentiellement précaire et provisoire. Le souvenir encore récent d'un service rendu a pu, pendant un instant, en faire paraître le semblant nécessaire, mais, à la première occasion, on rompra avec moi; » et il me parut, madame, dans cette soirée, que notre place prochainement assignée par nos opinions politiques dans deux camps ennemis pourrait bien être le prétexte saisi par M. de l'Estorade pour me renvoyer tout entier à ce qu'il appelait ma honteuse liaison. Une heure avant l'observation de ces attristants symptômes, je vous avais fait une confidence qui semblait au moins devoir me préserver du malheur de voir la fâcheuse impression de M. de l'Estorade ayant accès auprès de vous. Je ne vois donc point la nécessité immédiate de vous présenter ma justification : deux histoires dans la même soirée me parurent mettre votre patience à une trop rude épreuve. Quant à M. de l'Estorade, j'étais, je dois l'avouer, piqué contre lui, en le voyant se faire si négligemment l'écho d'une calomnie contre laquelle il me paraissait que j'aurais dû être mieux défendu par la nature des relations qui avaient existé entre nous, et avec lui je ne *daignai* pas entrer en explication : ce mot, je le retire aujourd'hui, mais il était alors l'expression vraie d'un déplaisir vivement ressenti. Par la fortune de ma lutte électorale, j'ai été amené à donner à tout un public la primeur de ma justification, et j'ai eu le bonheur d'éprouver qu'en masse, mieux que comme individus, les hommes sont peut-être capables de comprendre les résolutions généreuses et de distinguer le langage *vrai* de la vérité. J'avais, madame,

dans des conditions qui, par leur imprévu et leur étrangeté, étaient bien près de côtoyer le ridicule, à raconter à une assemblée, composée d'éléments très-mêlés, des choses véritablement assez incroyables; dans son salon, peut-être M. de l'Estorade ne les eût acceptées que sous bénéfice d'inventaire; là, au contraire, elles ont paru accueillies avec confiance et sympathie. Voici à peu près la manière dont j'ai parlé à mes auditeurs et ce que j'étais mis en demeure de leur raconter :

Quelques mois avant mon départ de Rome, dans un café où se réunissent les élèves de l'Académie, nous avions presque tous les soirs la visite d'un Italien nommé Benedetto. Officiellement, il était musicien, musicien même assez passable; mais on nous avait en même temps prévenus que c'était un espion de la police romaine, ce qui expliquait ses assiduités continuelles et son grand goût pour notre compagnie. Quoi qu'il en fût, c'était un bouffon très-amusant, et, comme nous n'avions qu'un fort médiocre souci de la police romaine, nous faisions plus que souffrir cet homme, nous l'attirions, ce qui, du reste, n'était pas difficile, vu sa passion bien connue pour le *zabajon,* le *poncio spongato* et la *spuma di latte.* Un soir, en le voyant entrer, un de nos camarades l'apostropha en lui demandant ce que c'était qu'une femme avec laquelle il l'avait rencontrée dans la matinée.

— La mienne, signor! répondit l'Italien en se rengorgeant.

— Toi! Benedetto! le mari d'une pareille beauté!

— Si, permettez, signor.

— Allons donc! tu es laid, petit, ivrogne. On dit, de

plus, que tu es agent de la police; elle, au contraire, est belle comme la Diane Chasseresse.

— Je l'ai charmée par mon talent de virtuose; elle en sèche, de moi.

— Alors, puisque c'est ta femme, tu devrais bien la faire poser pour notre ami Dorlange, qui médite en ce moment une *Pandore*. Jamais il ne trouvera un modèle aussi magnifique.

— Ça peut s'arranger, répondit l'Italien.

Puis il entame une de ses plus réjouissantes pantalonnades, qui fait perdre de vue la proposition dont il s'était si peu ému. Le lendemain, j'étais dans mon atelier, en la compagnie de quelques peintres et sculpteurs, mes condisciples, quand nous voyons entrer Benedetto, qu'accompagne une femme d'une rare beauté. Je n'ai pas besoin, madame, de vous la dépeindre, vous l'avez vue. Un joyeux hourra avait accueilli l'Italien, qui dit en s'adressant à moi :

— *Ecco la Pandora!* Hein! comment la trouvez-vous?

— Amirablement belle; mais voudra-t-elle poser?

— Peuh! fit Benedetto d'un air qui voulait dire : « Je voudrais bien voir qu'elle s'y refusât! »

— Mais, remarquai-je, alors, ça doit se payer cher, un modèle de cette beauté.

— *No, per l'onore;* seulement, vous tirerez mon buste, une simple terre *couite* que vous lui ferez présent.

— Eh bien, messieurs, dis-je à l'assistance, vous allez nous laisser un peu seuls.

Personne ne m'entendit; jugeant de la femme par le mari, tous mes jeunes affamés s'empressaient insolem-

ment autour de la belle Italienne, qui, rouge, émue et blessée de l'audace de tous ces regards, avait un peu l'air d'une panthère encagée et tourmentée par des paysans sur un champ de foire. Allant à elle et la tirant à l'écart, Benedetto lui dit en italien que le seigneur français voulait faire son portrait de la tête aux pieds, et qu'elle eût à se débarrasser de ses vêtements. L'Italienne le toisa d'un regard foudroyant et se mit en devoir de gagner la porte. Benedetto se précipite pour la retenir, pendant que, vertueuse engeance d'atelier, mes camarades s'empressent de lui barrer le chemin. Alors, entre la femme et le mari s'engage une lutte; mais, comme je vois que de la part de Benedetto sa prétention est soutenue avec la dernière brutalité, la colère me prend; d'un bras, que j'ai heureusement assez vigoureux, je repousse le misérable; en même temps, m'adressant avec autorité à mes camarades :

— Voyons, leur dis-je, laissez-la passer!

Et je conduis moi-même jusqu'à la porte la belle Italienne encore frémissante. Elle m'adresse en italien quelques paroles de remercîment, et disparaît sans que personne s'oppose à sa sortie.

Revenu auprès de Benedetto, qui gesticulait d'un air menaçant, je lui dis de sortir, que sa conduite est infâme, et que, si j'apprends qu'il ait maltraité sa femme, il aura affaire à moi.

— *Debole!* (Imbécile!) me répond le drôle en haussant les épaules.

Et il sort accompagné du même hourra qui l'avait accueilli à son arrivée.

Quelques jours se passèrent ; on ne revit plus Benedetto, et d'abord on s'en inquiéta ; on s'occupa même de le découvrir dans le Transtevère, où l'on savait qu'il logeait ; mais, dans ce quartier, les recherches ne sont pas faciles ; les élèves de l'Académie sont en mauvaise odeur auprès des Transteverins, qui les soupçonnent toujours de vouloir débaucher leurs filles ou leurs femmes, et ces gens jouent volontiers du couteau. Au bout d'une semaine, personne, comme on peut bien croire, ne pensait plus au bouffon. Trois jours avant mon départ de Rome, je vois entrer chez moi sa femme. Elle parlait alors un mauvais français.

— Vous allez partir pour la France, me dit-elle ; je viens pour que vous m'emmeniez.

— Vous emmener avec moi ! et votre mari ?

— Mort, me répondit-elle tranquillement.

Une idée me passant par l'esprit :

— C'est vous qui l'avez tué ? dis-je à la Transteverine.

Elle me fit un signe affirmatif en ajoutant :

— Mais je voulais *me* mourir aussi.

— Comment cela ? demandai-je.

— Après qu'il m'a fait cet affront, reprit l'Italienne, il rentra chez nous, me battit comme c'était sa coutume, et puis sortit toute la journée. Le soir, il revint et me menaça d'un pistolet que je lui arrachai ; il était ivre ; je jetai ce *briccone* (coquin) sur son lit, où il s'endormit. Alors, je *calfoutrai* la porte et les fenêtres, et, ayant mis grand charbon dans un *brasero*, je l'allumai. J'eus bien mal à ma tête et ne sus rien ensuite que le lendemain, soignée par les voisines, qui avaient senti le char-

bon et enfoncé la porte, mais lui était mort auparavant.

— Et la justice?

—La justice a su tout : de plus, qu'il voulait me vendre à un Anglais; pourquoi chez vous il avait voulu m'avilir, parce qu'alors j'eusse moins résisté. La justice me dit d'aller, que c'était bien; je me suis confessée et j'ai l'absolution.

— Mais, *cara mia,* que voulez-vous faire en France? je ne suis pas riche comme un Anglais.

Un sourire de dédain passa sur le beau visage de l'Italienne.

— Je ne vous coûterai pas, me dit-elle, bien au contraire, je vous économiserai beaucoup.

— Et de quelle façon?

— Je puis être modèle pour vos statues, si je le veux bien, moi. Benedetto disait que je suis très-bien faite, de plus, savante ménagère; si Benedetto voulait, nous faisions une bonne maison, *perche,* j'ai aussi du talent.

Et, courant décrocher une guitare que j'avais dans un coin de mon atelier, elle se mit à chanter un air de bravoure en s'accompagnant avec une rare énergie.

—En France, reprit-elle quand elle eut fini, je prends des leçons et monte sur le théâtre, où je réussis bien; c'était l'idée de Benedetto.

—Mais pourquoi ne pas vous faire actrice en Italie?

— Depuis Benedetto mort, je me cache : l'Anglais veut m'enlever. Je suis décidée pour aller en France; vous voyez, j'ai appris le français; si je reste, je vais dans le Tibre.

En abandonnant à lui-même un pareil caractère, plus

terrible que séduisant, M. de l'Estorade en conviendra, je craignis de devenir la cause de quelque malheur, je consentis donc à ce que la signora Luigia m'accompagnât à Paris. Elle tient, en effet, ma maison avec une intelligence et une économie rares; elle-même m'a offert de poser pour la *Pandore,* et vous me croirez, madame, quand je vous dirai que le cadavre de Benedetto n'a pas cessé d'être entre sa femme et moi pendant cette dangereuse épreuve. J'ai donné à ma gouvernante un maître de chant, et elle est aujourd'hui en mesure de débuter. Malgré ses projets de théâtre, pieuse comme toutes les Italiennes, elle s'est agrégée, à Saint-Sulpice, ma paroisse, à la confrérie de la Vierge, et, pendant le *mois de Marie,* commencé il y a quelques jours, la loueuse de chaises compte sur sa belle voix *pour faire des recettes.* Elle est assidue à tous les offices, se confesse et communie fréquemment, et son confesseur, vieux prêtre respectable, vint dernièrement me parler pour obtenir de moi qu'elle ne posât plus pour mes statues, disant que jamais elle n'avait voulu l'écouter sur ce chapitre, où elle se croyait engagée d'honneur avec moi. J'ai d'autant plus facilement cédé aux instances de ce digne ecclésiastique, que mon intention, si je suis nommé, comme cela devient très-probable, est de me séparer de cette femme; dans la situation plus en vue où je me trouverais, elle serait l'objet de commentaires aussi fâcheux pour sa réputation et son avenir que pour ma propre considération. Je dois m'attendre de sa part à quelque résistance, car elle paraît avoir pris pour moi un véritable attachement, dont elle m'a donné la preuve lors de ma blessure à la suite de ce duel. Rien ne put l'empêcher ed

passer toutes les nuits à me veiller, et le médecin disait que, même parmi les sœurs de son hôpital, il n'avait jamais rencontré une infirmière plus entendue et d'une charité plus ardente.

J'ai causé avec Marie-Gaston de la difficulté que je prévois pour une séparation. Cette difficulté, il la craint plus que moi, dit-il. Jusqu'ici, pour la pauvre femme, Paris a été ma maison, et l'idée d'être jetée seule dans ce gouffre, qu'elle n'a pas même entrevu, est de nature à l'épouvanter beaucoup. Une idée à ce sujet est venue à Marie-Gaston : il ne croit pas que l'intervention du confesseur puisse être utile ; il dit que la pénitente se cabrera contre ce sacrifice, qu'elle se croira imposé par un rigorisme dévot ; dans une question où il avait bien plus le droit de parler haut et ferme, le saint homme avait compromis son autorité, et elle n'avait consenti à en tenir compte qu'à la condition d'être déliée par moi de son singulier *engagement d'honneur,* comme elle l'appelait. La pensée de Marie-Gaston est que l'intervention et les conseils d'une personne de son sexe, ayant une haute renommée de vertus et de lumières, pourrait être dans ce cas bien plus efficace, et il prétend que je connais une personne de ce portrait, qui, à notre prière à tous deux, consentirait à se charger de cette délicate négociation. Mais, madame, je vous le demande, où est l'apparence d'une réalisation pour cette visée? La personne à laquelle Marie-Gaston fait allusion n'est pour moi qu'une connaissance d'hier, et à peine pour un vieil ami prendrait-on un souci pareil. Je sais bién que vous me faisiez l'honneur de me dire, il y a quelque temps, que *certaines relations mûrissent vite.*

Marie-Gaston ajoute que cette même personne est parfaitement pieuse, parfaitement bonne, parfaitement charitable, et que, dans cette idée de se faire la patronne d'une pauvre abandonnée, il pourrait y avoir bien de la séduction pour elle; enfin, madame, à notre retour, nous vous consulterons et vous nous direz si cette précieuse intervention peut être convenablement réclamée. Dans tous les cas, j'ose vous prier d'être mon intermédiaire auprès de M. de l'Estorade, et de lui dire que j'aime à espérer qu'aucune trace du petit nuage qui s'était élevé ne restera entre nous. Si je suis nommé, nous serons, je le sais, dans deux camps opposés; mais, comme mon intention n'est pas de prendre une allure d'opposition systématique, dans bien des questions nous nous trouverons sur le même terrain, et je ne crois pas qu'en me privant de son ancienne bienveillance, il veuille me *pousser au désespoir*.

Demain, madame, à pareille heure, j'aurai subi un échec qui m'aura renvoyé pour toujours à mes travaux d'artiste, ou j'aurai le pied dans une nouvelle carrière. Vous dirai-je que cette pensée m'inquiète? Effet de l'inconnu, sans doute. J'allais oublier de vous conter une grande nouvelle et qui vous met bien à l'abri des *projectiles par ricochet*. Cette mère Marie des Anges, dont Marie-Gaston vous a conté les prodiges, a reçu la confidence de mes doutes sur la violence faite à mademoiselle de Lanty, et, dans un temps donné, elle se fait fort de découvrir le couvent où elle peut être détenue. La digne femme, si elle se le met en tête, est bien capable de réussir, et, avec cette apparence de retrouver l'original, la

copie doit bien moins craindre de me voir commettre quelque bévue.

Je ne suis pas content de Marie-Gaston : il me paraît livré à une fiévreuse excitation créée par l'immense intérêt que son amitié prend à mon succès. Il est comme un débiteur honnête homme qui, se passionnant à l'acquittement d'une dette sacrée, suspend tout, même ses douleurs, jusqu'au moment où il se sera liquidé. Mais j'ai peur qu'à la suite de cet effort, il ne retombe; sa douleur, qu'en ce moment il comprime, n'a rien, en réalité, perdu de son aiguillon. N'avez-vous pas été frappée du ton léger et moqueur de ses lettres, dont j'ai entrevu quelques passages? Ce n'est pas là sa nature, qui, dans le bonheur courant, n'avait pas de ces accès de gaieté turbulente. C'est là une vivacité acquise et de circonstance, et je crains bien qu'une fois le vent électoral tombé, il ne revienne à sa prostration et ne nous échappe. Il a consenti à descendre chez moi lors de son arrivée, et à n'aller à Ville-d'Avray qu'à notre retour et dans ma compagnie. Cette prudence, que je lui avais demandée presque sans espérer l'obtenir, m'inquiète et me tourmente. Évidemment il a eu peur des souvenirs qui l'attendent, et suffirai-je à en amortir le choc? Le vieux Philippe, dont il n'a pas voulu être accompagné en Italie, a eu l'ordre de ne rien déranger au chalet, et, d'après ce que j'en sais, c'est un domestique trop exact pour n'avoir pas exécuté cet ordre de point en point; le malheureux va donc, par l'entourage de tous ces objets qui lui parleront, e retrouver au lendemain de la mort de sa femme. Chose encore plus effrayante! il ne m'a pas parlé d'elle une seule fois, ne

m'a pas laissé non plus le mettre sur ce terrain. Espérons pourtant que c'est seulement une crise à passer, et qu'en nous y employant tous, nous parviendrons à le rasséréner.

A bientôt donc, madame, vainqueur ou vaincu, mais toujours votre serviteur le plus empressé et le plus respectueux.

MARIE-GASTON A LA COMTESSE DE L'ESTORADE.

Arcis-sur-Aube, 13 mai 1839.

Nous l'avons, en dormant, madame, échappé belle

Et ces stupides émeutiers, dont nous avons ce matin, par le télégraphe, appris l'incroyable échauffourée, nous ont mis un instant le succès en question. Aussitôt placardée par l'ordre du sous-préfet, la nouvelle de la tentative d'insurrection dont Paris s'est vu hier le théâtre a été habilement exploitée par tous les agents du ministère.

— Nommez donc un démocrate, allaient-ils répétant partout, pour que ses discours deviennent les cartouches dont se bourrent les fusils des insurgés !

Et cet argument jetait dans notre phalange le désordre et l'hésitation. Heureusement, vous vous le rappelez, madame, une interpellation, qu'on ne croyait pas si bien de circonstance, avait été faite, dans la réunion préparatoire, à Sallenauve, et sa réponse avait quelque chose de prophétique. Jacques Bricheteau a eu l'idée de faire imprimer sur un petit papier, aussitôt distribué à profusion :

« UNE ÉMEUTE SANGLANTE A ÉCLATÉ HIER DANS PARIS. Inter-

pellé sur l'emploi de ce moyen d'opposition coupable et désespéré, l'un de nos candidats, M. de Sallenauve, à l'heure même où grondaient les coups de fusil, répondait ces propres paroles... »

Suivaient les quelques phrases de Sallenauve, que je vous ai rapportées. Puis, en grosses lettres :

L'ÉMEUTE A ÉTÉ VAINCUE : A QUI PROFITERA-T-ELLE ?

Ce petit papier a fait merveilles et déjoué les efforts suprêmes de M. de Trailles, qui, se démasquant tout à fait, a passé sa journée à pérorer en gants blancs sur la place du Marché et à la porte du collége électoral. Ce soir, le résultat est connu. VOTANTS : 201 voix ; Beauvisage a eu 2 voix ; Simon Giguet, 29, et Sallenauve, 170. En conséquence, M. Charles de Sallenauve a été PROCLAMÉ DÉPUTÉ.

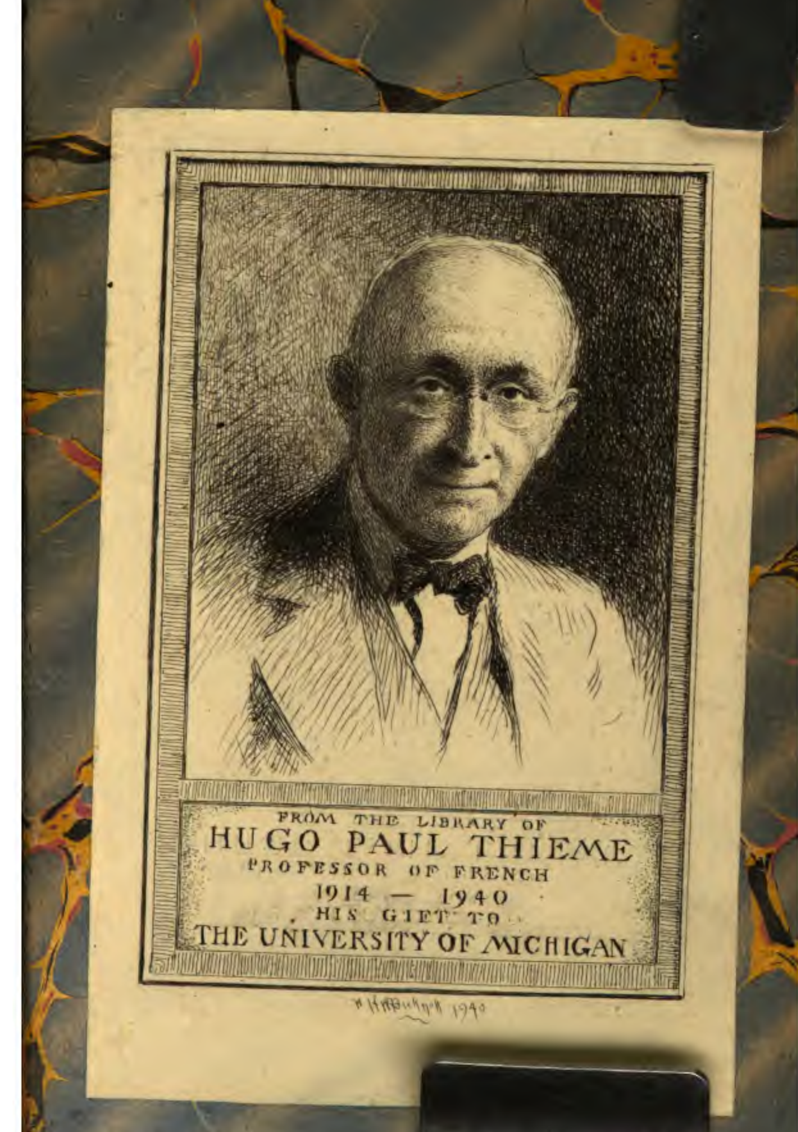
TABLE

PREMIÈRE PARTIE:

DEUXIÈME PARTIE:

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03534 4756
Digitized by Google


FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

